no / 35

Mary Thompson.

OUVRAGES DE L. SAUVEUR

CONTENTES MERVEILLEUX

DES

FRÈRES GRIMM, CHARLES PERRAULT ET XAVIER SAINTINE

SUIVIS D'UNE ÉTUDE SUR L'ÉTYMOLOGIE
ET LA SYNONYMIE DES MOTS

PAR

L. SAUVEUR

DOCTEUR ÈS LETTRES ET EN DROIT, PRÉSIDENT DU
COLLÈGE DES LANGUES

Prosunt et delectant.

BOSTON
CARL SCHŒNHOF
PHILADELPHIA : JOHN WANAMAKER

PRESS OF J. J. LITTLE & CO.,
NOS. 13 TO 20 ASTOR PLACE, NEW YORK.

PRÉFACE.

JE me suis toujours souvenu du plaisir que prenaient mes élèves de Boston à raconter en classe les contes des frères Grimm, et du profit qu'ils en tiraient pour la connaissance et la pratique de la langue française. C'était avant la publication de "mes Causeries." A cette époque de mon enseignement, je commençais mes classes comme je les commence aujourd'hui, c'est-à-dire que je *causais* et faisais *causer* mes élèves, dès le premier jour, sans employer l'anglais un seul instant pour me faire comprendre. Ce sont ces *causeries* que j'ai publiées pour les écoles et que j'ai intitulées, comme je le devais, "Causeries avec mes élèves;" mais quand ma classe avait ainsi causé avec moi pendant deux ou trois mois, quand je l'avais promenée sur mille sujets, tour à tour l'interrogeant et répondant à ses questions, alors qu'elle commançait à me raconter quelques anecdotes, et que je voyais que le moment était venu de lui ouvrir plus vaste le champ de la langue et de l'initier à l'art de conter, je mettais entre les mains des élèves un petit volume traduit des frères Grimm par M. Frédéric Baudry. Un conte de cet ouvrage était lu par eux ou par moi; et puis je les invitais à fermer leur livre et à conter eux-mêmes à la classe la merveilleuse histoire. Le travail

se faisait imparfaitement d'abord, et assez péniblement. Mes élèves sentaient bien que cette gymnastique était nouvelle, et plus forte que celle de nos douces et faciles *causeries*. Cependant il ne se passait pas huit jours avant que l'exercice de conter les charmât extraordinairement, et comme il les charmait, il devenait bientôt plus facile et tous les jours plus parfait.

J'avais choisi pour mes élèves le livre des frères Grimm, parce que c'étaient des contes merveilleux, et les plus variés que nous possédions. Sans doute ceux de Charles Perrault sont incomparables pour la simplicité, la naïveté, la belle langue et le charme de la diction. Ce sont d'immortels chefs-d'œuvre de style. Mais ils sont racontés dès le berceau aux enfants dans tous les pays civilisés, et ils ont pris place dans toutes les mémoires. Ceux des frères Grimm sont moins anciens, et quoique fameux déjà ils ont presque gardé l'intérêt de la nouveauté pour la plupart des élèves.

C'est donc pour reproduire plus complètement mon enseignement que je donne au public mon nouveau livre. Il est indispensable pour remplir la lacune qui existait encore dans la série de mes ouvrages. Après les "Causeries avec mes élèves" ou les "Petites causeries," les élèves comprennent la parole française, savent répondre aux questions qui leur sont posées et posent eux-mêmes des questions en français. Cependant on les entend dire souvent qu'ils sont embarrassés, quand ils ont à conter eux-mêmes une aventure ou un événement, et en classe il leur arrive de s'arrêter court au milieu d'un récit qu'ils veulent faire: "Si je pouvais parler anglais, je m'expliquerais mieux," disent-ils. J'ai confiance que mon nouvel ouvrage fera bientôt taire cette plainte, car je ne l'ai plus jamais entendue dans mes classes après que mes élèves ont appris à conter ces admirables contes.

Le volume renferme soixante-trois contes, presque tous des frères Grimm. J'en ai pris trois seulement à Charles Perrault, le Chat Botté, Riquet à la Houppe et la Belle au Bois dormant, et trois à la mythologie du Rhin de Xavier Saintine, l'Ange Blanc, Monsieur le Vent et la Fiancée du Kinast. Une moitié des contes de Grimm est reproduite de la traduction de M. Frédéric Baudry; j'ai traduit l'autre très librement, parce que j'avais en vue uniquement l'utilité du livre pour les écoles, et il m'est arrivé même de composer un peu dans tel ou tel conte, un très petit peu.

Le livre est accompagné de notes. Celles-ci m'ont demandé beaucoup de travail. C'est une étude de mots, qui cherche leur exacte signification dans la définition, l'étymologie et la synonymie. On pourrait la trouver trop savante pour les écoles, mais j'ai pensé qu'aux États-Unis les personnes qui enseignent ont presque toutes étudié le latin et qu'elles ne s'effrayeraient pas d'une étymologie qu'il faut aller chercher même dans le grec et quelquefois dans le vieux celtique ou le sanscrit. Le charme est irrésistible pour moi, et il sera partagé par ceux qui liront mes notes, d'aller m'assurer de la signification primitive d'un mot, de retrouver en quelque sorte son extrait de naissance dans ces vieilles archives des langues. Et c'est alors seulement que nous pourrons comprendre comment il diffère de ces autres mots qu'on appelle ses synonymes, et que nous saurons l'employer proprement. Il ne faut rien moins qu'un pareil travail pour arriver à la connaissance approfondie d'une langue quelconque.

Il m'a fallu consulter bien des autorités pour ne rien risquer dans mon étude des mots. Je nommerai seulement Littré, Diez, Brachet, François Génin, Max Müller et Auguste Scheler.

Ces notes sur les contes merveilleux de Grimm sont

publiées séparément, afin qu'elles puissent être consultées par les professeurs pour l'explication des différents auteurs qu'ils ont à leur programme. Dans mon volume principal elles sont mises à la suite des contes ; et ces contes eux-mêmes sont publiés aussi séparément des notes. Peut-être les maîtres des écoles trouveront bon de se réserver le volume aves les notes et de mettre l'autre entre les mains de leurs élèves. Je les laisse juges sur ce point.

Je termine cette préface en disant quelle place les contes merveilleux doivent occuper dans la série de mes ouvrages. C'est après les "Causeries" qu'il faut les enseigner, avant mes "Fables de La Fontaine" ou les "Entretiens sur la Grammaire." On pourrait aussi commencer à les employer utilement peu de temps avant que les élèves aient terminé l'étude des "Causeries." Je ne trouverais pas mauvais non plus qu'on fît conter ces contes aux élèves au moment où ils étudient La Fontaine. Les deux livres réunis sont bien faits pour donner une connaissance approfondie de la langue française et pour préparer admirablement une classe à l'étude qui doit couronner tout leur travail, je veux dire les "Entretiens sur la Grammaire."

L. SAUVEUR.

CHICAGO, Juillet 1881.

TABLE DES MATIÈRES.

I.

LES PRÉSENTS DES GNOMES (1).

Un tailleur et un forgeron voyageaient ensemble. Un soir, comme le soleil venait de se coucher derrière les montagnes, ils entendirent de loin le bruit d'une musique qui devenait plus claire à mesure qu'ils approchaient. C'était un son extraordinaire, et si charmant qu'ils oublièrent toute leur fatigue pour se diriger à grands pas de ce côté. La lune était déjà levée, quand ils arrivèrent à une colline (2) sur laquelle ils virent une foule de petits hommes et de petites femmes qui dansaient en rond d'un air joyeux, en se tenant par la main ; ils chantaient en même temps d'une façon (3) ravissante, et c'était cette musique que les voyageurs avaient entendue. Au milieu se tenait un vieillard un peu plus grand que les autres, vêtu d'une robe de couleurs bariolées, et portant une barbe blanche qui lui descendait sur la poitrine. Les deux compagnons restaient immobiles d'étonnement en regardant la danse. Le vieillard leur fit signe d'entrer, et les petits danseurs ouvrirent leur cercle. Le forgeron entra sans hésiter : il avait le dos un peu rond, et il était hardi comme tous les bossus. Le tailleur eut d'abord un peu de peur et se tint en arrière ; mais, quand il vit que tout se passait gaiement, il reprit courage et entra aussi. Aussitôt le cercle se referma, et les petits êtres se remirent à chanter et à danser en faisant des bonds prodigieux ; cependant le vieillard saisit un grand couteau qui était pendu à sa ceinture, se mit à le repasser, et quand il l'eut assez affilé (4), il se tourna du côté des étrangers. Ils étaient glacés d'effroi ; mais

leur anxiété ne fut pas longue : le vieillard s'empara du forgeron, et en un tour de main il lui eut rasé entièrement les cheveux et la barbe ; puis il en fit autant au tailleur. Quand il eut fini, il leur frappa amicalement sur l'épaule, comme pour leur dire qu'ils avaient bien fait de se laisser raser, et leur peur se dissipa. Alors il leur montra du doigt un tas (5) de charbons qui étaient tout près de là, et leur fit signe d'en remplir leurs poches. Tous deux obéirent sans savoir à quoi ces charbons leur serviraient, et ils continuèrent leur route afin de chercher un gîte (6) pour la nuit. Comme ils arrivaient dans la vallée, la cloche d'un monastère voisin sonna minuit : à l'instant même le chant s'éteignit, tout disparut, et ils ne virent plus que la colline déserte éclairée par la lune.

Les deux voyageurs trouvèrent une auberge et se couchèrent sur la paille tout habillés, mais la fatigue leur fit oublier de se débarrasser de leurs charbons. Un fardeau inaccoutumé qui pesait sur eux les réveilla plus tôt qu'à l'ordinaire. Ils portèrent la main à leurs poches, et ils n'en voulaient pas croire leurs yeux quand ils virent qu'elles étaient pleines, non pas de charbons, mais de lingots d'or pur. Leur barbe et leurs cheveux avaient aussi repoussé merveilleusement. Désormais ils étaient riches ; seulement le forgeron, qui, par suite de sa nature avide, avait mieux rempli ses poches, possédait le double de ce qu'avait le tailleur.

Mais un homme cupide veut toujours avoir plus que ce qu'il a. Le forgeron proposa au tailleur d'attendre encore un jour et de retourner le soir près du vieillard pour gagner de nouveaux trésors. Le tailleur refusa, disant : "J'en ai assez, et je suis content ; je veux seulement devenir maître en mon métier et épouser mon charmant objet (il appelait ainsi sa promise) (7) ; et je

serai un homme heureux." Cependant pour faire plaisir à l'autre, il consentit à rester un jour encore.

Le soir, le forgeron prit deux sacs sur ses épaules, et se mit en route vers la colline. Comme la nuit précédente il trouva les petites gens chantant et dansant ; le vieillard le rasa et lui fit signe de prendre des charbons. Il n'hésita pas à emplir ses poches et ses sacs, tant qu'il y en put entrer, s'en retourna joyeux à l'auberge et se coucha tout habillé. "Quand mon or commencera à peser, se dit-il, je le sentirai bien ;" et il s'endormit enfin dans la douce espérance de s'éveiller le lendemain matin riche comme un Crésus.

Dès qu'il eut les yeux ouverts, son premier soin fut de visiter ses poches ; mais il eut beau fouiller (8) dedans, il n'y trouva que des charbons tout noirs. "Au moins, pensait-il, il me reste l'or que j'ai gagné l'autre nuit." Il y alla voir ; hélas ! cet or aussi était redevenu charbon. Il porta à son front sa main noircie, et il sentit que sa tête était chauve et rase ainsi que son menton. Pourtant il ne connaissait pas encore tout son malheur : il vit bientôt qu'à la bosse qu'il portait par derrière s'en était jointe une autre par devant.

Il comprit alors qu'il recevait le châtiment de sa cupidité et se mit à pousser des gémissements. Le bon tailleur, éveillé par ses lamentations, le consola de son mieux et lui dit : "Nous sommes compagnons, nous avons fait notre tournée ensemble ; reste avec moi, mon trésor nous nourrira tous deux."

Il tint parole, mais le forgeron fut obligé de porter toute sa vie ses deux bosses et de cacher sous un bonnet sa tête dépouillée de cheveux.

II.

L'ARAIGNÉE ET LA PUCE.

UNE Araignée et une Puce vivaient ensemble sous le même toit, et ensemble brassaient leur bière dans une coque (1) d'œuf. Un jour que l'Araignée remuait la bière, elle y tomba et se noya. Et la Puce se mit à pousser des cris perçants. Et la Porte de la maison lui dit : " Pourquoi ces cris, ô Puce ?—Parce que la petite Araignée s'est noyée, dit-elle, dans la cuve où nous brassions notre bière."

Et la Porte se mit à gémir (2) sur ses gonds. Et le Balai qui se tenait debout dans le coin de la chambre dit : " Pourquoi gémis-tu, ô Porte ? — Comment ne gémirais-je pas, répondit-elle, quand la petite Araignée s'est noyée dans la cuve, et que la Puce pousse des cris perçants ?"

Et le Balai se mit à balayer de toutes ses forces, et comme il balayait, une petite Charrette vint à passer et lui demanda pourquoi il balayait ainsi. " Comment ne balayerais-je pas, répliqua le Balai, quand la petite Araignée s'est noyée dans la cuve, et que la Puce pousse des cris perçants, et que la Porte gémit sur ses gonds ?—Eh bien, dit la petite Charrette, moi je vais courir," et elle se mit à courir au galop, et comme elle passait en courant ainsi auprès d'un monceau de Cendres, les Cendres crièrent : " Pourquoi cours-tu comme cela, petite Charrette ?—Comment ne courrais-je pas, répondit-elle, quand la petite Araignée s'est noyée dans la cuve, et que la Puce pousse des cris perçants, et que la Porte gémit sur ses gonds, et que le Balai balaye de toutes ses forces ?—Et nous, dirent les Cendres, nous voulons brûler." Et elles

brûlèrent furieusement. Or, tout auprès d'elles un jeune Chêne s'élevait qui dit : " Petit monceau de Cendres, pourquoi brûler ainsi ?—Comment ne brûlerions-nous pas, dirent-elles, quand la petite Araignée s'est noyée dans la cuve, et que la Puce pousse des cris perçants, et que la Porte gémit sur ses gonds, et que le Balai balaye de toutes ses forces, et que la petite Charrette court au galop ?—Eh bien, s'écria le jeune Chêne, moi je vais me secouer (3)." Et il se secoua, et ne cessa pas de se secouer jusqu'à ce que la dernière de ses feuilles fût tombée.

Une fillette qui passait par là une cruche d'eau à la main vit que le Chêne se secouait et lui dit—" Pourquoi, ô jeune Chêne, te secoues-tu si fort ?—Comment ne me secouerais-je pas, répondit-il, quand la petite Araignée s'est noyée dans la cuve, et que la Puce pousse des cris perçants, et que la Porte gémit sur ses gonds, et que le Balai balaye de toutes ses forces, et que la petite Charrette court au galop, et que les Cendres brûlent furieusement ?—Eh bien, dit la Fillette, puisqu'il en est ainsi, je vais moi briser (4) ma cruche." Et elle la jeta à terre et la brisa.

Le Ruisselet (5), d'où elle avait puisé son eau, vit ce qu'elle faisait, et lui cria : " Ô Fillette, pourquoi donc brises-tu ta cruche ?—Comment ne la briserais-je pas, répliqua-t-elle, quand la petite Araignée s'est noyée dans la cuve, et que la Puce pousse des cris perçants, et que la Porte gémit sur ses gonds, et que le Balai balaye de toutes ses forces, et que la petite Charrette court au galop, et que les Cendres brûlent furieusement, et que le jeune Chêne se secoue.—Mettons-nous donc à couler, dit à son tour le Ruisselet," et il coula, coula, et devint gros ruisseau, et il s'enfla et s'etendit si bien qu'il embrassa Fillette, et Chêne, et Cendres, et Charrette, et Balai, et Porte, et Puce, et enfin l'Araignée, et les emporta tous ensemble.

III.

LA REINE DES ABEILLES.

Il y avait une fois deux fils de roi qui s'en allèrent chercher les aventures et se jetèrent dans les déréglements et la dissipation, si bien qu'ils ne revinrent pas à la maison paternelle. Leur frère cadet, qu'on appelait le petit nigaud (1), se mit à leur recherche ; mais, quand il les eut retrouvés, ils se moquèrent (2) de lui, qui, dans sa simplicité, prétendait se diriger dans un monde où ils s'étaient perdus tous deux, eux qui avaient bien plus d'esprit que lui.

S'étant mis ensemble en chemin, ils rencontrèrent une fourmilière. Les deux aînés voulaient la bouleverser (3) pour s'amuser de l'anxiété des petites fourmis, et les voir courir de tous côtés en emportant leurs œufs ; mais le petit nigaud leur dit : "Laissez en paix ces animaux, je ne souffrirai pas qu'on les trouble."

Plus loin ils trouvèrent un lac sur lequel nageaient je ne sais combien de canards. Les deux aînés en voulaient prendre une couple pour les faire rôtir ; mais le cadet s'y opposa en disant : "Laissez en paix ces animaux ; je ne soufrirai pas qu'on les tue."

Plus loin encore ils aperçurent dans un arbre un nid d'abeilles, si plein de miel qu'il en coulait tout le long du tronc. Les deux aînés voulaient faire du feu sous l'arbre pour enfumer les abeilles et s'emparer du miel. Mais le petit nigaud les retint et leur dit : "Laissez ces animaux en paix ; je ne souffrirai pas que vous les brûliez."

Enfin les trois frères arrivèrent dans un château dont les écuries étaient pleines de chevaux changés en pierre ;

on n'y voyait personne. Ils traversèrent toutes les salles et parvinrent à la fin devant un porte fermée par trois serrures. Au milieu de la porte il y avait un petit guichet (4) par lequel on apercevait un appartement. Ils y virent un petit homme à cheveux gris, assis devant une table. Ils l'appelèrent une fois, deux fois, sans qu'il parût entendre; à la troisième, il se leva, ouvrit la porte et sortit au-devant d'eux; puis sans prononcer une parole, il les conduisit à une table richement servie, et, quand ils eurent bu et mangé, il les mena chacun dans une chambre à coucher séparée.

Le lendemain matin, le petit vieillard vint à l'aîné des frères, et lui faisant signe de le suivre, il le conduisit devant une table de pierre, sur laquelle étaient écrites trois épreuves dont il fallait venir à bout pour désenchanter le château. La première était de chercher dans la mousse, au milieu des bois, les mille perles de la princesse, qu'on y avait semées; et, si le chercheur ne les avait pas trouvées toutes avant le coucher du soleil, sans qu'il en manquât une seule, il serait changé en pierre. L'aîné passa tout le jour à chercher les perles; mais, quand arriva le soir, il n'en avait pas trouvé plus de cent, et il fut changé en pierre, comme il était écrit sur la table. Le lendemain, le second frère entreprit l'aventure; mais il ne réussit pas mieux que son aîné: il ne trouva que deux cents perles, et il fut changé en pierre.

Enfin vint le tour du petit nigaud. Il chercha les perles dans la mousse. Mais comme c'était bien difficile et bien long, il s'assit sur une pierre et se mit à pleurer. Il en était là, quand le roi des fourmis auquel il avait sauvé la vie, arriva avec cinq mille de ses sujets, et il ne fallut qu'un instant à ces petits animaux pour trouver toutes les perles et les réunir en un seul tas.

La seconde épreuve consistait à repêcher la clef de la

chambre à coucher de la princesse, qui était au fond du lac. Quand le jeune homme approcha, les canards qu'il avait sauvés vinrent à sa rencontre, plongèrent au fond de l'eau et en rapportèrent la clef.

Mais la troisième épreuve était la plus difficile : il fallait désigner la plus jeune et la plus aimable d'entre les trois princesses endormies. Elles se ressemblaient parfaitement, et la seule chose qui pût les faire reconnaître était qu'avant de s'endormir, l'aînée avait mangé un morceau de sucre, tandis que la seconde avait bu une gorgée (5) de sirop, et que la troisième avait pris une cuillerée de miel. Mais la reine des abeilles que le jeune homme avait sauvées du feu vint à son secours : elle alla flairer (6) la bouche des trois princesses, et resta posée sur les lèvres de celle qui avait mangé du miel : le prince la reconnut ainsi. Alors, l'enchantement étant détruit, le château fut tiré de son sommeil magique, et tous ceux qui étaient changés en pierres reprirent la forme humaine. Le petit nigaud épousa la plus jeune et la plus aimable des princesses, et il fut roi après la mort de son père. Quant à ses deux frères, ils épousèrent les deux autres sœurs.

IV.

LES DUCATS TOMBÉS DU CIEL.

Il était une fois une petite fille dont le père et la mère étaient morts. Elle était si pauvre qu'elle n'avait ni chambre ni lit pour se coucher ; elle ne possédait que les vêtements qu'elle avait sur le corps, et un petit morceau de pain qu'une âme charitable lui avait donné ; mais elle était bonne et pieuse.

Comme elle était abandonnée de tout le monde, elle se mit en route à la garde du bon Dieu. Sur son chemin, elle rencontra un pauvre homme qui lui dit : "Hélas ! j'ai grand'faim ! donne-moi un peu à manger." Elle lui présenta son morceau de pain tout entier en lui disant : "Dieu te vienne en aide !" et continua de marcher.

Plus loin, elle rencontra un enfant qui pleurait, disant : "J'ai froid à la tête ; donne-moi quelque chose pour me couvrir." Elle ôta son bonnet et le lui donna. Plus loin encore elle en vit un autre qui était glacé faute de camisole (1), et elle lui donna la sienne ; enfin un dernier lui demanda sa jupe, qu'elle lui donna aussi.

La nuit étant venue, elle arriva dans un bois, où un autre enfant lui demanda une chemise. La pieuse petite fille pensa : "Il est nuit noire (2), personne ne me verra, je peux bien donner ma chemise," et elle la donna encore.

Ainsi elle ne possédait plus rien au monde. Mais au même instant les étoiles du ciel se mirent à tomber, et par terre elles se changeaient en beaux ducats (3) reluisants ; et, quoiqu'elle eût ôté sa chemise, elle en avait une toute neuve, de la toile la plus fine. Elle ramassa les ducats et fut riche pour toute sa vie.

V.

JEAN LE CHANCEUX.

Jean avait servi son maître sept ans ; il lui dit : "Monsieur, mon temps est fini ; je voudrais retourner chez ma mère ; payez-moi mes gages, s'il vous plaît."

Son maître lui répondit : "Tu m'as bien et loyalement (1) servi ; la récompense sera bonne." Et il lui donna un lingot (2) d'or, gros comme la tête de Jean.

Jean tira son mouchoir de sa poche, enveloppa le lingot, et, le portant sur son épaule au bout d'un bâton, il se mit en route pour aller chez ses parents. Comme il marchait ainsi, toujours un pied devant l'autre (3), il vit un cavalier qui trottait gaillardement sur un cheval vigoureux. "Ah ! se dit Jean tout haut à lui-même, quelle belle chose que d'aller à cheval! On est assis comme sur une chaise, on ne butte (4) pas contre les cailloux du chemin, on épargne ses souliers, et on avance, Dieu sait combien !"

Le cavalier, qui l'avait entendu, s'arrêta et lui dit : "Hé ! Jean, pourquoi donc vas-tu à pied ?

— Il le faut bien, répondit-il ; je porte à mes parents ce gros lingot ; il est vrai que c'est de l'or, mais il n'en pèse pas moins sur les épaules.

— Si tu veux, dit le cavalier, nous changerons ; je te donnerai mon cheval et tu me donneras ton lingot.

— De tout mon cœur, répliqua Jean ; mais vous en aurez votre charge, je vous en avertis."

Le cavalier descendit, et après avoir pris l'or, il aida Jean à monter et lui mit la bride à la main en disant : "Maintenant, quand tu voudras aller vite, tu n'as qu'à faire claquer (5) la langue et à dire : Hop ! hop !"

Jean était dans la joie de son âme quand il se vit à cheval. Au bout d'un instant l'envie lui prit d'aller plus vite, et il se mit à claquer la langue et à crier : "Hop! hop !" Aussitôt le cheval partit au galop, et Jean pris au dépourvu, fut jeté par terre dans un fossé sur le bord de la route. Le cheval aurait continué de courir, s'il n'avait été arrêté par un paysan qui venait en sens opposé, chassant une vache devant lui. Jean, de fort mauvaise

humeur, se ramassa comme il put et dit au paysan : " C'est un triste passe-temps que d'aller à cheval, surtout quand on a affaire à une mauvaise bête comme celle-ci, qui vous jette par terre au risque de vous rompre le cou ; Dieu me préserve de jamais remonter dessus! A la bonne heure (6) une vache comme la vôtre ; on va tranquillement derrière elle, et par-dessus le marché on a chaque jour du lait, du beurre, du fromage. Que ne donnerais-je pas pour posséder une pareille vache !

— Eh bien, dit le paysan, si cela vous fait plaisir, prenez ma vache pour votre cheval." Jean était au comble de la joie. Le paysan monta à cheval et s'éloigna rapidement.

Jean chassait tranquillement sa vache devant lui, en songeant à l'excellent marché qu'il venait de faire : " Un morceau de pain seulement et je ne manquerai de rien, car j'aurai toujours du beurre et du fromage à mettre dessus. Si j'ai soif, je trais ma vache et je bois du lait. Que peut-on désirer de plus ?"

A la première auberge qu'il rencontra, il fit une halte et consomma joyeusement toutes les provisions qu'il avait prises pour la journée ; pour les deux liards (7) qui lui restaient il se fit donner un demi-verre de bière, et, reprenant sa vache, il continua son chemin. On approchait de midi ; la chaleur était accablante, et Jean se trouva dans une lande (8) qui avait plus d'une lieue de long. Il souffrait tellement du chaud, que sa langue était collée de soif à son palais. " Il y a remède au mal, pensa-t-il ; je vais traire ma vache et me rafraîchir d'un verre de lait."

Il attacha sa vache à un tronc d'arbre mort, et, faute de seau, il tendit son chapeau : mais il eut beau presser le pis, pas une goutte de lait ne vint au bout de ses

doigts. Pour comble de malheur, comme il s'y prenait maladroitement, la bête lui donna un tel coup de pied sur la tête, qu'elle l'étendit sur le sol, où il resta quelque temps sans connaissance.

Heureusement il fut relevé par un boucher qui passait par là, portant un petit cochon sur une brouette. Jean lui conta ce qui était arrivé. Le boucher lui fit boire un coup en lui disant : " Buvez cela pour vous réconforter ; cette vache ne vous donnera jamais de lait : c'est une vieille bête qui n'est plus bonne que pour le travail ou l'abattoir."

Jean s'arrachait les cheveux de désespoir : " Qui s'en serait avisé (9)! s'écria-t-il. Sans doute, cela fera de la viande pour celui qui l'abattra ; mais pour moi j'estime peu la viande de vache ; elle n'a pas de goût. A la bonne heure un petit cochon comme le vôtre : voilà qui est bon, sans compter le boudin!

—Écoutez, Jean, lui dit le boucher ; pour vous faire plaisir, je veux bien troquer (10) mon cochon contre votre vache.

— Que Dieu vous récompense de votre bonne amitié pour moi !" répondit Jean ; et il livra sa vache au boucher. Celui-ci posant son cochon à terre, remit entre les mains de Jean la corde qui l'attachait.

Jean continuait son chemin en songeant combien il avait de chance (11) : trouvait-il une difficulté, elle était aussitôt aplanie. Sur ces entrefaites, il rencontra un garçon qui portait sur le bras une belle oie blanche. Ils se souhaitèrent le bonjour, et Jean commença à raconter ses chances et les heureux échanges qu'il avait faits. De son côté, le garçon raconta qu'il portait un oie pour un repas de baptême. "Voyez, disait-il, en la prenant par les ailes, voyez quelle lourdeur ! il est vrai qu'on l'empâte depuis deux mois. Celui qui mordra dans ce

rôti-là verra la graisse lui couler des deux côtés de la bouche.

— Oui, dit Jean, la soulevant de la main, elle a son poids, mais mon cochon a son mérite aussi."

Alors le garçon se mit à secouer la tête en regardant de tous côtés avec précaution. "Écoutez, dit-il, l'affaire de votre cochon pourrait bien n'être pas claire. Dans le village où j'ai passé tout à l'heure, on vient justement d'en voler un dans l'étable du maire. J'ai bien peur que ce ne soit celui que vous emmenez. On a envoyé des gens battre le pays ; ce serait pour vous une vilaine aventure, s'ils vous rattrapaient avec la bête ; le moins qui pourrait vous en arriver serait d'être jeté dans un cul-de-basse-fosse.

— Hélas ! mon Dieu, répondit le pauvre Jean, qui commençait à mourir de peur, ayez pitié de moi ! il n'y a qu'une chose à faire : prenez mon cochon et donnez-moi votre oie.

— C'est beaucoup risquer, répliqua le garçon, mais je ne voudrais pas qu'il vous arrive malheur."

Et prenant la corde, il emmena le cochon par un chemin de traverse, pendant que l'honnête Jean, dégagé d'inquiétude, s'en allait avec son oie sous le bras et se disait : "En y réfléchissant bien, j'ai encore gagné à cet échange ; j'aurai d'abord un bon rôti ; puis me voilà pourvu de graisse d'oie pour trois mois au moins ; enfin, avec les belles plumes blanches de l'oiseau, je me ferai un oreiller sur lequel je dormirai bien sans qu'on me berce. Quelle joie pour ma mère !"

En passant par le dernier village avant d'arriver chez lui, il vit un rémouleur qui faisait tourner sa meule en chantant :

"Je suis rémouleur sans pareil ;
Tourne, ma roue, au beau soleil."

Jean s'arrêta à le regarder et finit par lui dire :

"Vous êtes joyeux, à ce que je vois ; il paraît que le repassage va bien ?

— Oui, répondit le rémouleur, c'est un métier d'or. Un bon rémouleur est un homme qui a toujours de l'argent dans sa poche. Mais où avez-vous acheté cette belle oie ?

— Je ne l'ai pas achetée, je l'aie eue pour mon cochon.

— Et le cochon ?

— Je l'aie eu pour ma vache.

— Et la vache ?

— Pour mon cheval.

— Et le cheval ?

— Pour un lingot d'or gros comme ma tête.

— Et le lingot ?

— C'étaient mes gages pour sept ans de service.

— Je vois, dit le rémouleur, que vous avez toujours su vous tirer d'affaire. Maintenant il ne vous reste plus qu'à trouver un moyen d'avoir toujours la bourse pleine, et votre bonheur est fait.

— Mais comment faire ? demanda Jean.

— Il faut vous faire rémouleur comme moi. Pour cela, il suffit d'une pierre à aiguiser ; le reste vient tout seul. J'en ai une, un peu ébréchée il est vrai, mais je vous la céderai pour peu de chose, votre oie seulement. Voulez-vous ?

— Cela ne se demande pas, répondit Jean ; me voilà l'homme le plus heureux de la terre. Au diable les soucis, quand j'aurai toujours la poche pleine."

Il prit la pierre et donna son oie en payement.

"Tenez, lui dit le rémouleur en lui donnant un gros caillou commun qui était à ses pieds, je vous donne encore une autre bonne pierre par-dessus le marché ; on

peut frapper dessus tant qu'on veut; elle vous servira à redresser vos vieux clous. Emportez-la avec soin."

Jean se chargea du caillou et s'en alla le cœur gonflé et les yeux brillants de joie : "Ma foi ! s'écria-t-il, je suis né coiffé(12) ; tout ce que je désire m'arrive, ni plus ni moins que si j'étais venu au monde un dimanche !"

Cependant, comme il était sur ses jambes depuis la pointe du jour, il commençait à sentir la fatigue. La faim aussi le tourmentait ; car, dans sa joie d'avoir une vache, il avait consommé toutes ses provisions d'un seul coup. Il n'avançait plus qu'avec peine et s'arrêtait à chaque pas ; la pierre et le caillou lui pesaient horriblement. Il ne put s'empêcher de songer qu'il serait bien heureux de n'avoir rien à porter du tout. Il se traîna jusqu'à une source voisine pour se reposer et se rafraîchir en buvant un coup ; et, pour ne pas se blesser avec les pierres en s'asseyant, il les posa près de lui sur le bord de l'eau ; puis, se mettant à plat ventre, il s'avança pour boire, mais sans le vouloir il poussa les pierres et elles tombèrent au fond. En les voyant disparaître sous ses yeux, il sauta de joie, et les larmes aux yeux, il remercia Dieu qui lui avait fait la grâce de le décharger de ce faix(13) incommode sans qu'il eût rien à se reprocher. "Il n'y a pas sous le soleil, s'écria-t-il, un homme plus chanceux que moi !" Et délivré de tout fardeau, le cœur léger comme les jambes, il continua son chemin jusqu'à la maison de sa mère.

VI.

LES DEUX FILLES.

Où allez-vous ?

A Queue-du-bois.

Vous à Queue-du-bois, moi à Queue-du-bois : marchons donc de compagnie.

Avez-vous un mari ? Comment se nomme votre mari ?

Gros-Jean.

Votre mari Gros-Jean, mon mari Gros-Jean ; vous à Queue-du-bois, moi à Queue-du-bois : marchons donc de compagnie.

Avez vous un enfant ? Comment se nomme votre enfant ?

Niniche.

Votre enfant Niniche, mon enfant Niniche ; votre mari Gros-Jean, mon mari Gros-Jean ; vous à Queue-du-bois, moi à Queue-du-bois : marchons donc de compagnie.

Avez-vous un berceau ? Comment se nomme votre berceau ?

Bébédo.

Votre berceau Bébédo, mon berceau Bébédo ; votre enfant Niniche, mon enfant Niniche ; votre mari Gros-Jean, mon mari Gros-Jean ; vous à Queue-du-bois, moi à Queue-du-bois : marchons donc de compagnie.

Avez-vous un domestique ? Comment se nomme votre domestique ?

Pas-trop-mal.

Votre domestique Pas-trop-mal, mon domestique Pas-trop-mal ; votre berceau Bébédo, mon berceau Bébédo ;

votre enfant Niniche, mon enfant Niniche ; votre mari Gros-Jean, mon mari Gros-Jean ; vous à Queue-du-bois, moi à Queue-du-bois : marchons donc de compagnie.

VII.

LES TROIS HÉRITIERS CHANCEUX (1).

UN père fit venir ses trois fils devant lui, et leur donna, au premier un coq, au second une faux et au troisième un chat. " Je suis vieux, leur dit-il, ma mort est proche ; je veux prendre soin de votre avenir avant qu'elle arrive. Je n'ai pas d'argent à vous laisser, et les choses que je vous donne aujourd'hui vous paraissent sans doute de peu de valeur ; mais tout dépend de la manière dont vous saurez les employer : cherchez chacun un pays où l'objet que vous avez soit inconnu, et votre fortune est faite."

A la mort du père, l'aîné des fils se mit en route avec son coq ; mais partout où il passait le coq était déjà connu : dans les villes, il le voyait au sommet des clochers, tournant à tous les vents (2); dans les campagnes, il l'entendait sans cesse chanter, et personne n'admirait sa bête, si bien qu'il n'avait pas l'air d'être sur le chemin de la fortune.

Enfin il arriva dans une île où personne ne savait ce que c'était qu'un coq ; aussi y était-on fort embarrassé pour diviser le temps. On reconnaissait bien s'il était matin ou soir ; mais la nuit, ceux qui ne dormaient pas ne savaient jamais quelle heure il était. " Voyez, leur dit-il, quel superbe animal ; il a une couronne de rubis (3)

sur la tête ; à ses pieds il porte des éperons comme un chevalier. La nuit, il appelle trois fois à heure fixe, la dernière quand le soleil va paraître. Lorsqu'il chante en plein jour, il indique que le temps va changer."

Ce discours plut fort aux habitants de l'île ; la nuit suivante, personne ne dormit et tout le monde écouta avec la plus grande curiosité le coq annoncer successivement deux heures, quatre heures, six heures du matin. Ils demandèrent si ce bel oiseau était à vendre et combien son propriétaire en voulait. "Il m'en faut (4) en or la charge d'un âne," répondit-il. Tous s'écrièrent qu'un tel prix n'était qu'une bagatelle (5) pour un si merveilleux animal, et s'empressèrent de le payer.

En voyant leur aîné revenir riche, les frères cadets furent remplis d'étonnement ; le second résolut de partir aussi, pour voir si sa faux lui rapporterait quelque chose. Mais, partout où il passait, il rencontrait des paysans pourvus de faux aussi bonnes que la sienne. A la fin cependant, il débarqua dans une île où personne ne savait ce que c'était qu'une faux. Quand le blé (6) était mûr dans ce pays-là, on pointait des pièces de canon sur les champs, et on tirait à toute volée. Mais cela ne faisait pas un travail bien régulier : tantôt les boulets passaient par-dessus la moisson, tantôt ils frappaient les épis au lieu des tiges (7), ce qui faisait perdre beaucoup de grain. Quand notre homme se mit devant eux à faucher le blé tranquillement et fort vite, tout le monde le regarda la bouche béante (8) et les yeux écarquillés (9). On lui acheta son instrument aussi cher qu'il voulut ; il eut un cheval chargé d'autant d'or qu'il en pouvait porter.

Le troisième frère voulut à son tour tirer parti de son chat. Comme ses deux aînés, il ne trouva aucune occasion tant qu'il fut sur la terre ferme ; partout il y avait

des chats, et en si grand nombre qu'on en noyait une foule au moment de leur naissance. Enfin il se fit conduire dans une île, où par bonheur on n'en avait jamais vu ; cependant, les souris y pullulaient tellement qu'elles dansaient sur les tables et sur les bancs, même en présence des maîtres des maisons. Tout le monde souffrait de ce fléau (10) ; le roi lui-même ne pouvait s'en garantir dans son palais ; dans tous les coins on entendait piper les souris, et rien n'était épargné de ce que leur dent pouvait atteindre. Le chat fut introduit, et il eut bientôt nettoyé deux salles, si bien que les habitants supplièrent le roi d'acquérir pour l'État ce précieux animal. Le roi le paya, sans marchander (11) au prix d'un mulet chargé d'or, et le troisième frère revint dans son pays, encore plus riche que ses deux aînés.

Cependant le chat s'en donnait à cœur joie (12) au palais royal, et croqua tant de souris qu'on n'aurait pu compter ses victimes. A la fin le rude travail qu'il accomplissait lui causa une telle soif qu'il dut suspendre ses exécutions et qu'il se mit à crier tant qu'il put miau, miau, miau ! Cette musique inconnue jeta le roi et ses courtisans dans une telle épouvante qu'ils s'enfuirent tous du château. Sa Majesté convoqua alors son grand conseil pour trouver ce qu'il y avait de mieux à faire dans la situation; après de longues délibérations on décida qu'un ambassadeur serait député auprès du chat pour le sommer de quitter le palais, sinon on recourrait à la force pour l'y obliger. "En effet, dirent les membres de l'assemblée, nous aimerions mieux cent fois être tourmentés par les souris, un fléau auquel nous sommes accoutumés, que de nous voir réduits à subir les miaulements de cette terrible bête." L'ambassadeur demanda donc au chat s'il était prêt à quitter le château sans combat. Mais celui-ci qui mourait de soif ne fit d'autre réponse

que miau, miau, miau! L'envoyé comprit que cela signifiait non, non, non, et le reporta au roi. Le conseil résolut donc qu'il fallait lui faire sentir la force du pouvoir. L'artillerie fut appelée sous les armes, et les canons tirèrent si bien que le château prit feu de tous côtés. Quand les flammes atteignirent la chambre occupée par le chat, celui-ci fit un bon et s'élança hors de la fenêtre, mais les assiégeants ne cessèrent pas de tirer avant que tout le palais fût rasé jusqu'au sol.

VIII.

LA FIANCÉE DU LAPIN.

Il était une fois une femme et sa fille qui vivaient dans un jardin plein de choux, mais un lapin venait les manger. La femme un jour dit à sa fille: " Marie, allez chasser ce Lapin."

Marie dit au Lapin : " Là, là (1), petit Lapin, ne mange pas tous nos choux.—Viens ici, Marie, dit-il, assieds-toi sur ma belle queue touffue ; je t'emporterai dans ma maison touffue."

Marie ne voulut pas. Le jour suivant le Lapin vint encore manger les choux, et la femme dit encore à sa fille : " Marie, allez chasser ce Lapin."

Et Marie dit encore au Lapin : " Là, là, petit Lapin, ne mange pas tous nos choux.—Viens donc ici, Marie, dit le Lapin ; assieds-toi sur ma belle queue touffue, je t'emporterai dans ma maison touffue."

Marie ne voulut pas. Le troisième jour le Lapin vint encore manger les choux, et la femme une troisième fois dit à sa fille : "Marie, allez chasser ce Lapin."

Et Marie dit au Lapin : "Là, là, petit Lapin, ne mange pas tous nos choux.—Viens donc ici, Marie, dit le Lapin ; assieds-toi sur ma belle queue touffue ; je t'emporterai dans ma maison touffue."

Cette fois Marie s'assied sur la queue du Lapin, qui l'emporte dans sa maison et lui dit : "Cuis le pain, Marie, et fais la salade, pendant que j'irai inviter nos amis au festin de noce." Bientôt tous les invités accoururent. Qui ils étaient, je ne le sais que par ouï-dire (2). Ils étaient tous de la gent (3) lapine, dit-on. Seulement il y avait là le corbeau (4) pour célébrer le mariage et bénir les époux, et le renard qui l'assistait et recevait la compagnie. On m'a dit aussi que l'autel avait été érigé sous un arc-en-ciel.

Mais Marie était triste parce qu'elle était la seule de sa famille. Le petit Lapin vint lui dire : "On t'attend, Marie, les gens de la noce dansent et s'amusent."

Marie ne voulut pas le suivre et se mit à pleurer. Le petit Lapin s'en alla, mais revint bientôt et dit : "On t'attend, Marie, les gens de la noce ont faim."

Mais la fiancée ne voulut pas le suivre et se remit à pleurer. Le petit Lapin s'en alla, mais bientôt il revint et dit : "On t'attend, Marie, on t'attend, les gens de la noce veulent te voir."

Encore une fois Marie refusa de le suivre, et le petit Lapin s'en alla. Quand elle fut seule, la jeune fille fit une grande poupée de paille, l'habilla de ses propres vêtements, l'assit sur une chaise et s'en retourna chez sa mère.

Cependant le petit Lapin revint encore une fois et dit : "On t'attend, Marie, on t'attend." Et s'avançant vers

la poupée, il la frappa sur la tête, si bien qu'elle tomba sur le dos. Le petit Lapin crut que sa fiancée était morte et s'en alla le cœur gros et bien malheureux.

IX.

MONSIEUR POINTU.

M. Pointu (1) était un petit homme maigre et actif, qui ne se donnait pas un instant de repos. Un nez retroussé faisait seul saillie (2) sur son visage pâle et criblé par la petite vérole ; ses cheveux étaient gris et hérissés ; ses petits yeux lançaient toujours des éclairs à droite et à gauche. Il remarquait tout, critiquait (3) tout, savait tout mieux que personne et avait toujours raison. En passant dans les rues, il agitait les bras avec tant d'ardeur qu'un jour il attrapa un seau d'eau qu'une jeune fille portait et le fit sauter en l'air, si bien qu'il en fut tout inondé. "Petite sotte, lui cria-t-il en se secouant, ne pouvais-tu pas voir que je venais derrière toi ?"

De son état il était cordonnier, et quand il travallait, il tirait le ligneul avec une telle violence qu'il envoyait à ceux qui ne se tenaient pas à distance honnête de grands coups de poing dans les côtes. Aucun ouvrier ne pouvait rester plus d'un mois chez lui, parce qu'il trouvait toujours à redire à l'ouvrage le mieux fait. C'étaient des points de couture inégaux, un soulier plus long ou un talon plus haut que l'autre ; ou bien c'était le cuir qui n'avait pas été assez battu. "Attends, disait-il à l'apprenti, je vais t'apprendre comment on assouplit la

peau." Et il lui administrait sur le dos deux coups de tire-pied.

Il appelait tous ses gens paresseux, et cependant lui-même ne faisait pas grande besogne (4), car il ne tenait pas deux minutes en place. Si sa femme s'était levée matin et avait allumé le feu, il sautait du lit et courait nu-pieds dans la cuisine. "Veux-tu donc brûler la maison ? lui criait-il, voilà un feu à rôtir un bœuf ! on dirait que le bois ne coûte rien."

Si les servantes, occupées à laver, riaient ensemble autour de la cuve en se racontant les nouvelles, il les tançait (5) d'importance : "Les voilà parties, les sottes oies ! elles font aller leur bec, et pour le caquet (6), elles oublient leur ouvrage. Et le savon, que devient-il dans l'eau ? Gaspillage (7) et paresse ! elles épargnent leurs mains et se dispensent de frotter le linge !" Et, dans sa colère, il trébuchait contre un seau plein de lessive (8), et la cuisine en était inondée.

On bâtissait une maison neuve en face de chez lui ; de sa fenêtre il surveillait les travaux. "Ils emploient du sable rouge qui ne séchera pas, s'écriait-il ; on ne se portera jamais bien dans cette maison-là ; voyez comme les maçons posent leurs pierres de travers ! Le mortier ne vaut rien ; c'est du gravier, non du sable, qu'il faut. Je vivrai assez pour voir cette maison-là tomber sur la tête de ses habitants !" Il faisait par là-dessus deux points à son ouvrage ; mais tout à coup il se levait encore et ôtait précipitamment son tablier de cuir en disant : "Il faut absolument que j'aille leur dire leur fait." Il tombait sur les charpentiers : "Qu'est-ce que cela veut dire ? rien n'est d'aplomb dans votre charpente ; est-ce que vous croyez que ces solives-là tiendront ? tout se détraquera (9) d'un moment à l'autre."

Il a pris une hache entre les mains d'un charpentier

et veut lui montrer comment on doit s'y prendre, quand une voiture chargée de terre glaise (10) vient à passer; il jette là la hache pour courir après le charretier: "Êtes-vous fou? lui crie-t-il; y a-t-il du bon sens d'atteler de jeunes chevaux à une voiture surchargée comme celle-ci? Les pauvres bêtes vont crever sur la place!" Le charretier ne lui répond pas; M. Pointu rentre tout en colère dans sa boutique.

Comme il va se rasseoir, son apprenti lui présente un soulier. "Qu'est-ce encore que cela? lui crie-t-il; ne t'ai-je pas défendu de découper les souliers si bas? Qui est-ce qui achètera une pareille chaussure? ce n'est plus qu'une semelle! J'entends que mes ordres soient exécutés à la lettre.

—Monsieur, répond l'apprenti, vous avez raison, sans doute; ce soulier ne vaut rien; mais c'est celui que vous venez de tailler et de coudre vous-même. Vous l'avez fait tomber tout à l'heure en vous levant, et je n'y ai touché que pour le ramasser; mais un ange du ciel ne parviendrait pas à vous satisfaire."

M. Pointu rêva une nuit qu'il était mort et sur la route du paradis. En arrivant à la porte il frappa, et saint Pierre ouvrit pour voir qui était là. "Ah! c'est vous, dit-il, Monsieur Pointu; je vais vous faire entrer. Mais, je vous en avertis, ne critiquez rien de ce que vous verrez dans le ciel, autrement il vous arriverait malheur.

—Vous auriez pu vous dispenser de cet avertissement, répliqua M. Pointu, je connais les convenances, et, Dieu merci, tout est parfait ici; ce n'est pas comme sur la terre."

Il entra donc et se mit à parcourir les vastes espaces du ciel. Il regardait de tous côtés, à droite et à gauche; mais il ne pouvait de temps en temps s'empêcher de hocher (11) la tête et de grommeler (12) entre ses dents.

Il aperçut enfin deux anges qui portaient une grosse pièce de bois. C'était une poutre qu'un homme avait eue dans l'œil pendant qu'il cherchait une paille dans celui de son voisin. Mais les anges, au lieu de la porter dans sa longueur, la tenaient de côté. "A-t-on jamais vu pareille maladresse?" pensa M. Pointu. Cependant il se tut et s'apaisa en se disant : "Au fond, c'est tout un ; qu'on porte la poutre droit devant soi ou de côté, pourvu qu'on arrive sans encombre (13) ; et en vérité je vois qu'ils ne heurtent nulle part."

Plus loin, il vit deux anges qui puisaient de l'eau dans un seau percé et fuyant de tous les côtés. Ils faisaient ainsi de la pluie pour arroser la terre. "Par tous les diables ! . . ." s'écria-t-il ; mais il s'arrêta heureusement en réfléchissant que c'était probablement un jeu : "Pour se distraire, disait-il en lui-même, on peut bien faire des choses inutiles, surtout ici, où je vois bien que la paresse règne sans partage."

Plus loin encore, il vit une voiture embourbée (14) dans un trou profond. "Ce n'est pas étonnant, dit-il à l'homme qui était auprès ; elle est si mal chargée ! Qu'est-ce que vous portez là ?

— De bonnes pensées. Je n'ai pas pu les amener à bien ; mais heureusement j'ai fait monter ma voiture jusqu'ici ; on ne m'y laissera pas dans l'embarras."

En effet, il vint un ange qui attela deux chevaux devant la voiture. "Très-bien, dit M. Pointu ; mais deux chevaux ne suffiront pas ; il en faudrait au moins quatre."

Un autre ange arriva avec deux autres chevaux ; mais, au lieu de les atteler aussi par devant, il les attela par derrière. Cette fois, c'était trop fort pour M. Pointu : "Tête-bleu ! s'écria-t-il, que fais-tu là ? A-t-on jamais vu atteler ainsi, depuis que le monde est monde ? Mais,

dans leur aveugle orgueil, ils croient tout savoir mieux que les autres." Il allait continuer, mais un des célestes habitants le saisit au collet et le lança dans les airs avec une force irrésistible. Cependant il eut encore le temps d'apercevoir par-dessous la porte la voiture qui était enlevée en l'air par quatre chevaux ailés.

A ce moment, M. Pointu s'éveilla. "Le ciel, se disait-il en lui-même, n'est pas tout à fait semblable à la terre, et il y a bien des choses qu'on y croirait mauvaises et qui sont bonnes au fond. Mais, malgré tout, qui pourrait voir de sang-froid atteler des chevaux des deux côtés opposés d'une voiture ? ils avaient des ailes, soit ; mais je ne l'avais pas vu d'abord. Et, en tout cas, c'est une fière (15) sottise que de donner deux ailes à des chevaux qui ont déjà quatre jambes. Mais il faut que je me lève ; autrement tout irait de travers ici. C'est bien heureux, en vérité, que décidément je ne sois pas mort !"

X.

LA BELLE CATHERINE ET PIF-PAF-POUF (1).

"Bonjour, père Hollenthe. Comment vous portez-vous ?—Fort bien, je vous remercie, Pif-paf-pouf.—M'est-il permis d'épouser votre fille ?—Oh, oui ! si mère Laitière, frère Bûcheron, sœur Fromagère (2) et la belle Catherine consentent, je ne m'y oppose pas."

"Où est donc mère Laitière ?"

"Elle est à l'étable, qui trait la vache."

"Bonjour, mère Laitière. Comment vous portez-vous?—Fort bien, je vous remercie, Pif-paf-pouf.—M'est-il permis d'épouser votre fille ?—Oh, oui ! si père Hol-

lenthe, frère Bûcheron, sœur Fromagère et la belle Catherine consentent, je ne m'y oppose pas."

"Où est donc frère Bûcheron ?"

"Il est à la cour, qui coupe du bois."

"Bonjour, frère Bûcheron. Comment vous portez-vous ?—Fort bien, je vous remercie, Pif-paf-pouf.—M'est-il permis d'épouser votre sœur ?—Oh, oui ! si père Hollenthe, mère Laitière, sœur Fromagère et la belle Catherine consentent, je ne m'y oppose pas."

"Où est donc sœur Fromagère ?"

"Elle est au jardin, qui coupe des choux ?"

"Bonjour, sœur Fromagère. Comment vous portez-vous ?—Fort bien, je vous remercie, Pif-paf-pouf.—M'est-il permis d'épouser votre sœur ?—Oh, oui ! si père Hollenthe, mère Laitière, frère Bûcheron et la belle Catherine consentent, je ne m'y oppose pas."

"Où est donc la belle Catherine ?"

"Elle est dans sa chambre, qui compte ses sous (3)."

"Bonjour, belle Catherine. Comment vous portez-vous ?—Fort bien, je vous remercie, Pif-paf-pouf.—Voulez-vous être ma femme ?—Oh, oui ! si père Hollenthe, mère Laitière, frère Bûcheron et sœur Fromagère consentent, je consens aussi."

"Combien d'argent avez-vous, belle Catherine ?"

"Quatorze sous (4), deux deniers et demi, qui sont ma propriété, une livre et demie de pommes séchées, une poignée de prunes et un litre de fèves. N'appelez-vous pas tout cela une belle dot (5) ?"

"Pif-paf-pouf, reprend la belle Catherine, quel est votre métier ? êtes-vous tailleur ?—Mieux que ça.—Cordonnier ?—Mieux que ça.—Laboureur ?—Mieux que ça.—Ébéniste ?—Mieux que ça.—Meunier ?—Mieux que ça.—Vous faites peut-être des balais ?—Vous y êtes (6) cette fois ; n'est-ce pas là un beau métier ?"

XI.

LES MUSICIENS DE LA VILLE DE BRÊME.

Un homme avait un âne qui l'avait servi fidèlement pendant de longues années, mais dont les forces étaient à bout, si bien qu'il devenait chaque jour plus impropre au travail. Le maître songeait à le dépouiller (1) de sa peau ; mais l'âne, s'apercevant que le vent soufflait du mauvais côté (2), s'échappa et prit la route de Brême : " Là, se disait-il, je pourrai devenir musicien de la ville."

Comme il avait marché quelque temps, il rencontra sur le chemin un chien de chasse qui jappait comme un animal fatigué d'une longue course. " Qu'as-tu donc à japper de la sorte, camarade (3) ? lui dit-il.

— Ah ! répondit le chien, parce que je suis vieux, que je m'affaiblis tous les jours et que je ne peux plus aller à la chasse, mon maître a voulu m'assommer (4); alors j'ai pris la clef des champs (5) ; mais comment ferai-je pour gagner mon pain ?

— Eh bien ! dit l'âne, je vais à Brême pour m'y faire musicien de la ville, viens avec moi et fais-toi aussi recevoir dans la musique. Je jouerai du luth, et toi tu sonneras les timbales."

Le chien accepta et ils suivirent leur route ensemble. A peu de distance, ils trouvèrent un chat couché sur le chemin et faisant une figure triste comme une pluie de trois jours. " Qu'est-ce donc qui te chagrine, vieux frise-moustache ? lui dit l'âne.

— On n'est pas de bonne humeur (6) quand on craint pour sa tête, répondit le chat : parce que j'avance en âge, que mes dents sont usées et que j'aime mieux rester couché derrière le poêle et filer mon rouet (7) que de

courir après les souris, ma maîtresse a voulu me noyer ; je me suis sauvé à temps : mais maintenant que faire et où aller ?

— Viens avec nous à Brême ; tu t'entends fort bien à la musique nocturne, tu te feras comme nous musicien de la ville."

Le chat goûta l'avis et partit avec eux. Nos vagabonds (8) passèrent bientôt devant une cour, sur la porte de laquelle était perché un coq qui criait du haut de sa tête (9). " Tu nous perces la moelle des os, dit l'âne ; qu'as-tu donc à crier de la sorte ?

— J'ai annoncé le beau temps, dit le coq, car c'est aujourd'hui le jour où Notre-Dame a lavé les chemises de l'enfant Jésus, et où elle doit les sécher ; mais, comme demain dimanche on reçoit ici à dîner, la maîtresse du logis est sans pitié pour moi ; elle a dit à la cuisinière qu'elle me mangerait demain en potage, et ce soir il faudra me laisser couper le cou. Aussi crié-je de toute mon haleine, pendant que je respire encore.

— Bon ! dit l'âne, crête rouge que tu es, viens plutôt à Brême avec nous ; tu trouveras partout mieux que la mort tout au moins : tu as une bonne voix, et quand nous ferons de la musique ensemble, notre concert aura une excellente façon."

Le coq trouva la proposition de son goût, et ils détalèrent (10) tous les quatre ensemble. Ils ne pouvaient atteindre la ville de Brême le même jour ; ils arrivèrent le soir dans une forêt où ils comptaient passer la nuit. L'âne et le chien s'établirent sous un grand arbre, le chat et le coq y grimpèrent, et même le coq prit son vol pour aller se percher tout au haut, où il se trouverait plus en sûreté. Avant de s'endormir, comme il promenait son regard aux quatre vents, il lui sembla qu'il voyait dans le lointain une petite lumière ; il cria à ses

compagnons qu'il devait y avoir une maison à peu de distance, puisqu'on apercevait une clarté. "S'il en est ainsi, dit l'âne, délogeons et marchons en hâte de ce côté, car cette auberge n'est nullement de mon goût." Le chien ajouta : "En effet, quelques os avec un peu de viande ne me déplairaient pas."

Ils se dirigèrent donc vers le point d'où partait la lumière ; bientôt ils la virent briller davantage et s'agrandir, jusqu'à ce qu'enfin ils arrivèrent en face d'une maison de brigands parfaitement éclairée. L'âne, comme le plus grand, s'approcha de la fenêtre et regarda en dedans du logis. "Que vois-tu là grison (11)? lui demanda le coq.

— Ce que je vois ? dit l'âne; une table chargée de mets et de boisson, et alentour des brigands qui s'en donnent à cœur joie.

— Ce serait bien notre affaire, dit le coq.

— Oui, certes ! reprit l'âne; ah! si nous étions là !"

Ils se mirent à rêver sur le moyen à prendre pour chasser les brigands ; enfin ils se montrèrent. L'âne se dressa d'abord en posant ses pieds de devant sur la fenêtre, le chien monta sur le dos de l'âne, le chat grimpa sur le chien, le coq prit son vol et se posa sur la tête du chat. Cela fait, ils commencèrent ensemble leur musique à un signal donné. L'âne se mit à braire, le chien à aboyer, le chat à miauler, le coq à chanter : puis ils se précipitèrent par la fenêtre dans la chambre en enfonçant les carreaux qui volèrent en éclats. Les voleurs, en entendant cet effroyable bruit, se levèrent en sursaut (12), ne doutant point qu'un revenant n'entrât dans la salle, et se sauvèrent tout épouvantés dans la forêt. Alors les quatre compagnons s'assirent à table, s'arrangèrent de ce qui restait, et mangèrent comme s'ils avaient dû jeûner un mois.

Quand les quatre instrumentistes eurent fini, ils éteignirent les lumières et cherchèrent un gîte pour se reposer, chacun selon sa nature et sa commodité. L'âne se coucha sur le fumier, le chien derrière la porte, le chat dans le foyer près de la cendre chaude, le coq sur une solive ; et, comme ils étaient fatigués de leur longue marche, ils ne tardèrent pas à s'endormir. Après minuit, quand les voleurs aperçurent de loin qu'il n'y avait plus de clarté dans leur maison et que tout y paraissait tranquille, le capitaine dit : "Nous n'aurions pas dû pourtant nous laisser ainsi mettre en déroute ;" et il ordonna à un de ses gens d'aller reconnaître ce qui se passait dans la maison. Celui qu'il envoya trouva tout en repos ; il entra dans la cuisine et voulut allumer de la lumière ; il prit donc une allumette, et comme les yeux brillants et enflammés du chat lui paraissaient deux charbons ardents, il en approcha l'allumette pour qu'elle prît feu. Mais le chat n'entendait pas raillerie ; il lui sauta au visage et l'égratigna (13) en jurant. Saisi d'une horrible peur, l'homme courut vers la porte pour s'enfuir ; mais le chien qui était couché tout auprès, s'élança sur lui et le mordit à la jambe ; comme il passait dans la cour à côté du fumier, l'âne lui détacha une ruade violente avec ses pieds de derrière, tandis que le coq, réveillé par le bruit et déjà tout alerte, criait du haut de sa solive : *Kikeriki !*

Le voleur courut à toutes jambes vers son capitaine et dit : "Il y a dans notre maison une affreuse sorcière qui a soufflé sur moi et m'a égratigné la figure avec ses longs doigts ; devant la porte est un homme armé d'un couteau, dont il m'a piqué la jambe ; dans la cour se tient un monstre noir qui m'a assommé d'un coup de massue, et au haut du toit est posé le juge qui criait : 'Amenez devant moi ce pendard !' Aussi me suis-je mis en devoir de m'esquiver (14)."

Depuis lors, les brigands n'osèrent plus s'aventurer dans la maison, et les quatre musiciens de Brême s'y trouvèrent si bien, qu'il n'en voulurent plus sortir.

XII.

LE BON DIEU ET SAINT PIERRE.

Au temps jadis, quand le Bon Dieu se promenait sur cette terre, il arriva une fois, au beau milieu de juillet, qu'il fit un voyage avec Saint Pierre. C'était en plein midi qu'ils partirent, et le soleil dardait (1) sur la terre ses plus brûlants rayons. Comme ils cheminaient (2) péniblement, ils rencontrèrent sur le bord de la route un vieux fer de cheval (3). Le Bon Dieu, l'ayant aperçu, se mit à ralentir le pas pour laisser passer devant lui son compagnon. Il voulait voir si celui-ci se baisserait pour le ramasser. Saint Pierre passa, regarda le fer de cheval, mais ne le ramassa point. Le Bon Dieu ne dit rien, prit le fer et le mit dans sa poche. Un peu plus loin ils passèrent devant la porte d'un maréchal-ferrant auquel le Bon Dieu vendit le fer de cheval, et comme il remarqua tout à côté une marchande de cerises, il lui donna l'argent qu'il venait de recevoir pour un kilogramme de sa marchandise.

Cependant la chaleur était si accablante que Saint Pierre eut bientôt soif ; alors il commença à se dire en lui-même que son compagnon pourrait bien lui donner quelques cerises. Le Bon Dieu qui lit dans les cœurs laissa tomber une cerise : Saint Pierre se baissa, la ramassa et la mangea. Quand ils eurent encore fait trois

pas une nouvelle cerise tomba. Saint Pierre se baissa, la ramassa et la mangea. Trois pas plus loin encore le Bon Dieu laissa tomber une troisième cerise. Saint Pierre se baissa, la ramassa et la mangea. Et pendant tout le voyage les cerises tombèrent une à une, si bien que le compagnon du Bon Dieu se baissa cent et cent fois pour ramasser les cerises. Quand la dernière cerise eut été mangée, le Bon Dieu levant le doigt dit à Saint Pierre : "Si tu t'étais baissé une fois pour ramasser le fer de cheval, tu n'aurais pas dû te baisser cent fois pour ramasser les cerises."

XIII.

L'ANGE BLANC.

Une forme blanche apparut aux yeux de Louise comme elle s'éveillait.

"Je suis ton Ange gardien.

— Alors les vœux que je formerai, tu les exauceras?

— Je les porterai aux pieds de Dieu ; compte sur mes bons offices (1) : quels vœux formes-tu ?

— Ange blanc, toujours manier le fuseau me fatigue et m'ennuie, et mes doigts se durcissent à tel point qu'hier, à la fête, mon danseur aurait pu croire tenir dans sa main une main de bois.

— Ton danseur, n'est-ce pas un beau cavalier qui t'a dit qu'il aimait tes yeux bleus et tes cheveux blonds, et que, si tu voulais le suivre, il te ferait baronne ?

— Ange blanc, fais que je sois baronne."

Le soir de ce même jour, un jeune paysan vint trou-

ver la mère de Louise, et lui demanda sa fille en mariage. La mère la lui accorda. " Ange blanc, delivre-moi de ce rustaud (2) ; je veux être baronné."

Mais la mère, qui était veuve, avait de la volonté pour deux, et l'Ange blanc ne reparaissait plus ; Louise dut céder, et continua de tourner le fuseau.

Un jour, son mari épuisé par le travail, car c'était un rude travailleur (3), tomba gravement malade. Louise avait revu le cavalier.

" Ange blanc, il m'aime toujours ; il a juré de m'épouser si je deviens veuve . . . . " Elle n'osa achever. Son mari recouvra la santé. Elle perdit l'espérance d'être jamais baronne.

Quelques années plus tard, Louise était mère de deux beaux enfants ; elle aimait son mari, dont le travail lui avait donné l'aisance (4), et, en songeant à lui et à ses deux marmots (5), son fuseau lui semblait doux aux doigts.

Un soir qu'elle sommeillait à peine, ayant sa main dans la main de son mari, et à son sein le dernier venu de ses chers petits, la forme blanche réapparut, et elle entendit une douce voix murmurer à son oreille. C'était l'Ange blanc qui lui contait la fable que voici :

" Un petit barbillon frétillait (6) dans l'eau claire, et regardait avec envie une jolie fauvette à tête noire qui, après avoir tracé des cercles dans l'air, se balançait doucement sur la branche d'un saule, tout au bord de la rivière.

— Oh ! disait le petit barbillon, quelle hereuse créature est cet oiseau ! Il peut s'élever vers le ciel, et aller au-devant du soleil pour se chauffer à ses rayons. Que n'en puis-je faire autant ! "

De son côté : Oh ! l'heureux petit poisson ! disait la fauvette · l'onde qu'il habite le supporte ; il n'a

qu'à se laisser glisser. Que j'aimerais pouvoir m'ébattre au milieu de ces eaux si transparentes et si fraîches !

Un milan fondit alors sur le petit poisson, en même temps qu'un méchant écolier d'un coup de pierre atteignait la fauvette. Tombée dans ces eaux si transparentes et si fraîches, celle-ci put s'y ébattre avant que de mourir, tandis que le petit barbillon, transporté dans les airs, allait se chauffer au soleil. Leurs vœux étaient exaucés."

Louise, continua la douce voix, notre devoir à nous autres anges gardiens est bien plus souvent de contrarier vos désirs que de les satisfaire.

C'était la moralité de sa fable.

Louise pressa un peu plus fort la main de son mari, baisa son dernier né, et dit : " Merci, Ange blanc !"

XIV.

LES NAINS MAGIQUES.

Il était un cordonnier qui, par suite de malheurs, était devenu si pauvre, qu'il ne lui restait plus de cuir que pour une seule paire de souliers. Le soir il le tailla afin de faire les souliers le lendemain matin ; puis, comme il avait une bonne conscience, il se coucha tranquillement, fit sa prière et s'endormit. Le lendemain, à son lever, il allait se mettre au travail, quand il trouva la paire de souliers toute faite sur sa table. Grande fut sa surprise ; il ne savait ce que cela voulait dire. Il prit les souliers et les considéra de tous côtés ; ils étaient si

bien faits qu'ils n'y avait pas un seul point de manqué ; c'était un vrai chef-d'œuvre.

Il entra dans la boutique un chaland (1), auquel ces souliers plurent tant qu'il les paya plus cher que de coutume, et qu'avec cet argent le cordonnier put se procurer du cuir pour deux autres paires. Il le tailla le soir même et s'apprêtait à y travailler le lendemain matin, quand il les trouva tout faits à son réveil ; et cette fois encore les chalands ne manquèrent pas, et, avec l'argent qu'il en tira, il put acheter du cuir pour quatre autres paires. Le lendemain matin, les quatre paires étaient prêtes, et enfin tout ce qu'il taillait le soir était toujours terminé le matin suivant ; de façon qu'il trouva l'aisance et devint presque riche.

Un soir, aux environs de Noël, comme il venait de tailler son cuir et qu'il allait se coucher, il dit à sa femme : "Si nous veillions cette nuit pour voir ceux qui nous aident ainsi?"

La femme y consentit, et, laissant une chandelle allumée, ils se cachèrent dans la garde-robe, derrière les vêtements accrochés, et attendirent. Quand minuit sonna, deux jolis petits nains tout nus entrèrent dans la chambre, se placèrent à l'établi du cordonnier, et, prenant le cuir taillé dans leurs petites mains, se mirent à piquer, à coudre, à battre avec tant d'adresse et de promptitude qu'on n'y pouvait rien comprendre. Ils travaillèrent sans relâche (2) jusqu'à ce que l'ouvrage fut terminé, et alors ils disparurent tout d'un coup.

Le lendemain, la femme dit : "Ces petits nains nous ont enrichis ; il faut nous montrer reconnaissants. Ils doivent mourir de froid, à courir ainsi tout nus sans rien sur le corps. Sais-tu? je vais leur coudre à chacun chemise, habit, veste et culotte, et leur tricotter une paire de bas ; toi, fais-leur à chacun une paire de souliers."

L'homme approuva fort cet avis ; et le soir, quand tout fut prêt, ils placèrent ces présents sur la table au lieu de cuir taillé, et se cachèrent encore pour voir comment les nains prendraient la chose. A minuit, ils arrivèrent, et ils allaient se mettre au travail, quand, au lieu du cuir, ils trouvèrent sur la table les jolis petits vêtements. Ils témoignèrent d'abord un étonnement qui bientôt fit place à une grande joie. Ils passèrent vivement les habits et se mirent à chanter :

Ne sommes-nous pas de jolis garçons ?
Adieu cuir, souliers et chaussons !

Puis ils commencèrent à danser et à sauter par-dessus les chaises et les bancs, enfin, tout en dansant, ils gagnèrent la porte.

A partir de ce moment, on ne les revit plus ; mais le cordonnier continua d'être heureux le reste de ses jours, et tout ce qu'il entreprenait lui tournait à bien.

Il y avait une fois une pauvre servante qui était active et propre ; elle balayait tous les jours la maison et poussait les ordures (3) dans la rue devant la porte. Un matin, en se mettant à l'ouvrage, elle trouva une lettre par terre ; comme elle ne savait pas lire, elle posa son balai dans un coin et porta la lettre à ses maîtres : c'était une invitation de la part des nains magiques, qui la priaient d'être marraine d'un de leurs enfants. Elle ne savait que décider ; enfin, après beaucoup d'hésitations, comme on lui dit qu'il était dangereux de refuser, elle accepta.

Trois nains vinrent la chercher et la conduisirent dans une caverne de la montagne, où ils demeuraient. Tout y était d'une extrême petitesse, mais si joli et si

mignon (4) qu'on ne saurait dire combien. L'accouchée était dans un lit d'ébène incrusté de perles, avec des couvertures brodées d'or ; le berceau de l'enfant était en ivoire et sa baignoire en or massif. Après le baptême, la servante voulait retourner tout de suite chez ses maîtres, mais les nains la prièrent instamment de rester trois jours avec eux. Elle les passa en joie et en fêtes, car ces petits êtres lui faisaient le plus charmant accueil.

Au bout de trois jours, comme elle voulut absolument s'en retourner, ils lui remplirent ses poches d'or et la conduisirent jusqu'à la sortie de leur souterrain. En arrivant chez ses maîtres, elle se remit à son travail ordinaire et reprit son balai au coin même où elle l'avait laissé. Mais il sortit de la maison des étrangers qui lui demandèrent qui elle était et ce qu'elle voulait. Elle apprit alors qu'elle n'était pas restée trois jours, comme elle le croyait, mais sept ans entiers chez les nains, et que pendant ce temps-là ses maîtres étaient morts.

XV.

UNE SEMAINE D'AMOUR.

JEAN alla voir Catherine tous les jours de la semaine, sans en passer un seul, depuis le lundi jusqu'au samedi.

Le lundi, la mère de Jean lui dit : " Où allez-vous Jean ?—Chez Catherine, répondit-il.—Ne faites pas de bêtise (1), Jean.—Soyez tranquille, ma mère.—Au revoir, Jean !—Au revoir, ma mère ! "

Et Jean s'en alla chez Catherine. " Bonjour, dit-il. —Bonjour, répondit-elle. Quel trésor m'apportez-vous ? —Je n'apporte rien. Et vous, avez-vous quelque chose pour moi ? " Catherine offrit à Jean une aiguille. " Au revoir, dit-il.—Au revoir, dit-elle." Jean poussa l'aiguille de Catherine dans une charretée de foin, et s'en retourna derrière la charrette (2) jusqu'à chez lui.

" Bonsoir, mère, dit-il.—Bonsoir, Jean. Où avez-vous été (3) aujourd'hui?—Chez Catherine.—Et que lui avez-vous donné ?—Rien ; mais elle m'a donné quelque chose.—Qu'est-ce que Catherine vous a donc donné ?—Une aiguille, dit Jean.—Et où l'avez-vous mise ?—Dans une botte de foin.—Vous avez fait une bêtise, Jean. Il fallait mettre l'aiguille sur la manche de votre habit." Et Jean pensa : " Pour ne pas faire de bêtise, ne fais rien."

Le mardi la mère dit : " Où allez-vous, Jean ?—Chez Catherine, mère.—Ne faites pas de bêtise, Jean.—Soyez tranquille, ma mère.—Au revoir, Jean!—Au revoir, mère ! "

Et Jean s'en alla chez Catherine. " Bonjour, dit-il. —Bonjour, répondit-elle. Quel trésor m'apportez-vous ? —Je n'apporte rien. Et vous, avez-vous quelque chose pour moi ? " Catherine présenta à Jean un couteau. " Au revoir, dit-il.— Au revoir, dit-elle." Jean mit le couteau sur sa manche, et s'en retourna chez lui.

" Bonsoir, mère, dit-il.—Bonsoir, Jean. Où avez-vous été aujourd'hui ?—Chez Catherine.—Que lui avez-vous porté ?—Rien ; mais elle m'a donné quelque chose. —Que vous a-t-elle donc donné ?—Un couteau, répondit Jean.—Et où l'avez-vous mis ?—Sur ma manche.—Vous avez encore fait une bêtise, Jean. Il fallait mettre le couteau dans votre poche." Et Jean pensa : " Pour ne pas faire de bêtise, ne fais rien."

Le mercredi, la mère dit : " Où allez-vous, Jean ?—Chez Catherine, mère.—Ne faites pas de bêtise, Jean.—Soyez tranquille, ma mère.—Au revoir, Jean.—Au revoir, mère."

Et Jean s'en alla chez Catherine. " Bonjour, dit-il. —Bonjour, répondit-elle. Quel trésor m'apportez-vous ? —Je n'apporte rien. Avez-vous quelque chose pour moi ? " Catherine présenta à Jean une petite chevrette. " Au revoir, dit-il.—Au revoir, dit-elle." Jean prit la chevrette, lui lia les jambes et la mit dans sa poche.

Quand il arriva chez lui, la chevrette était suffoquée. " Bonsoir, mère, dit-il.—Bonsoir, Jean. Où avez-vous été aujourd'hui ?—Chez Catherine.—Que lui avez-vous porté ?—Rien ; mais elle m'a donné quelque chose. —Et qu'est-ce que Catherine vous a donné ?—Une chevrette.—Où l'avez-vous mise, Jean ?—Dans ma poche. —Vous avez fait une nouvelle bêtise, Jean. Il fallait attacher la chevrette avec une corde." Et Jean pensa : " Pour ne pas faire de bêtise, ne fais rien."

Le jeudi, la mère dit : " Où allez-vous, Jean ?—Chez Catherine, mère.—Ne faites pas de bêtise, Jean.—Soyez tranquille, ma mère.—Au revoir, Jean.—Au revoir, mère."

Et Jean s'en alla chez Catherine. " Bonjour, dit-il. —Bonjour, répondit-elle. Quel trésor m'apportez-vous ? —Je n'apporte rien. Et vous, avez-vous quelque chose pour moi ? " Catherine présenta à Jean un jambon. " Au revoir, dit-il.—Au revoir, dit-elle." Jean prit le jambon, y attacha une corde, et le fit balancer tout le long du chemin. Les chiens accoururent et le mangèrent.

Quand Jean arriva chez lui, il avait toujours sa corde à la main, mais plus rien au bout : " Bonsoir, mère, dit-il.—Bonsoir, Jean. Où avez-vous été aujourd'hui ?—Chez Catherine, mère.—Que lui avez-vous porté ?—Je

ne lui ai rien porté, mais elle m'a donné quelque chose. —Qu'est-ce que Catherine vous a donc donné ?—Un jambon, répondit Jean.—Et où l'avez-vous mis ?—Je l'ai attaché avec une corde, et l'ai fait balancer tout le long du chemin, mais les chiens sont venus le manger. —C'est encore une bêtise que vous avez faite Jean. Il fallait porter le jambon sur votre tête." Et Jean pensa : " Pour ne pas faire de bêtise, ne fais rien."

Le vendredi, la mère dit : " Où allez-vous, Jean ?—Chez Catherine, mère.—Ne faites pas de bêtise, Jean.—Soyez tranquille, ma mère.—Au revoir, Jean.—Au revoir, mère."

Et Jean s'en alla chez Catherine. " Bonjour, dit-il. —Bonjour, répondit-elle. Quel trésor m'apportez-vous? —Je n'apporte rien. Et vous, avez-vous quelque chose pour moi ?" Catherine présenta à Jean un veau. " Au revoir, dit-il.—Au revoir, dit-elle." Jean prit le veau, et le mit sur sa tête ; mais le veau lui déchira le visage à coups de pieds.

Quand il arriva chez lui : " Bonsoir, mère, dit-il.—Bonsoir, Jean. Où avez-vous été aujourd'hui?—Chez Catherine.—Que lui avez-vous donné ?—Rien ; mais elle m'a donné quelque chose.—Qu'est-ce que Catherine vous a donc donné ?—Un veau, répondit Jean.—Et qu'en avez-vous fait ?—Je l'ai porté sur ma tête, mais il m'a donné des coups de pieds et m'a déchiré toute la figure. —Vous avez encore fait une bêtise, Jean. Il fallait lier le veau, le tirer derrière vous jusqu'ici et le mettre à l'étable." Et Jean pensa : " Pour ne pas faire de bêtise, ne fais rien."

Le samedi, la mère dit : " Où allez-vous, Jean ?—Chez Catherine, mère.—Ne faites pas de bêtise, Jean.—Soyez tranquille, ma mère.—Au revoir, Jean.—Au revoir, mère."

Et Jean s'en alla chez Catherine. "Bonjour, dit-il. —Bonjour, répondit-elle. Quel trésor m'apportez-vous ? —Je n'apporte rien. Avez-vous quelque chose pour moi?" Catherine dit cette fois : "Je vais vous accompagner chez vous, Jean." Et Jean attacha une corde au cou de Catherine, la mena chez lui, la mit à l'étable, la lia étroitement, et puis s'en alla chez sa mère.

"Bonsoir, mère, dit-il.—Bonsoir, Jean. Où avez-vous été aujourd'hui ?—Chez Catherine.—Que lui avez-vous porté ?—Je ne lui ai rien porté.—Et Catherine vous a-t-elle donné quelque chose ?—Non, ma mère, mais elle est revenue avec moi.—Et où l'avez-vous laissée ?—Je l'ai attachée avec une corde et l'ai mise à l'étable, et je lui ai jeté un peu de gazon.—Vous avez fait une bêtise, Jean. Vous auriez dû traiter Catherine comme une amie, et la regarder tout doucement." Et Jean pensa : "Pour ne pas faire de bêtise, ne fais rien."

Mais aussitôt Jean s'en retourna à l'étable, se planta devant Catherine, et, baissant un peu la tête, il la regarda en coulisse (4).

Et c'est ainsi que Jean et Catherine s'aimèrent, puis s'épousèrent, et furent heureux tous les jours de leur vie.

XVI.

LES TROIS FRÈRES.

Un homme avait trois fils et ne possédait d'autre bien que la maison dans laquelle il demeurait. Chacun de ses fils désirait en hériter, et il ne savait comment s'y

prendre pour ne faire de tort à aucun d'eux. Le mieux eût été de la vendre et d'en partager le prix entre eux ; mais il ne pouvait s'y résoudre, parce que c'était la maison de ses ancêtres. Enfin il dit à ses fils : " Allez dans le monde ; faites-y vos preuves ; apprenez chacun un métier, et, quand vous reviendrez, celui qui montrera le mieux son savoir-faire (1) héritera de la maison."

La proposition leur plut ; l'aîné résolut d'être maréchal-ferrant, le second barbier et le troisième maître d'armes. Ils se séparèrent après être convenus de se retrouver chez leur père à jour fixe. Chacun d'eux se mit chez un bon maître qui lui apprit son métier à fond. Le maréchal eut à ferrer les chevaux du roi ; il croyait bien que la maison serait pour lui. Le barbier rasa de grands seigneurs, et il pensait bien aussi tenir la maison. Quant à l'apprenti maître d'armes, il reçut plus d'un coup de fleuret : mais il serrait les dents et ne se laissait pas décourager : " Car, pensait-il, si j'ai peur, la maison ne sera pas pour moi."

Quand le temps fixé fut arrivé, ils revinrent tous les trois chez leur père. Mais ils ne savaient comment faire naître l'occasion de montrer leurs talents. Comme ils causaient entre eux de leur embarras, il vint à passer un lièvre courant dans la plaine. " Parbleu, dit le barbier, celui-ci vient comme marée en carême (2)." Saisissant son plat à barbe et son savon, il prépara de la mousse jusqu'à ce que l'animal fût tout près, et, courant après lui, il le savonna à la course et lui rasa la moustache sans l'arrêter, sans le couper le moins du monde ni lui déranger un poil sur le reste du corps. " Voilà qui est bien, dit le père ; si tes frères ne font pas mieux, la maison t'appartiendra."

Un instant après passa une voiture de poste lancée à fond de train (3). " Mon père, dit le maréchal, vous

allez voir ce que je sais faire." Et, courant après la voiture, il enleva à un des chevaux en plein galop les quatre fers de ses pieds et lui en remit quatre autres. "Tu es un vrai gaillard (4), dit le père, et tu vaux ton frère ; je ne sais en vérité comment décider entre vous deux."

Mais le troisième dit : "Mon père, accordez-moi aussi mon tour." Et, comme il commençait à pleuvoir, il tira son épée et l'agita en tous sens sur sa tête, de manière à ne pas recevoir une seule goutte d'eau. La pluie augmenta et tomba enfin comme si on l'eût versée à seaux ; il para toute l'eau avec son épée, et resta jusqu'à la fin aussi peu mouillé que s'il eût été à couvert dans sa chambre. Le père, voyant cela, ne put cacher son étonnement : "Tu l'emportes, dit-il, la maison est à toi."

Les deux autres, pleins d'une égale admiration, approuvèrent le jugement du père. Et, comme ils s'aimaient beaucoup entre eux, ils restèrent tous trois ensemble dans la maison à exercer leur état et ils y gagnèrent beaucoup d'argent, et vécurent heureux jusqu'à un âge avancé. L'un d'eux étant mort alors, les deux autres en prirent un tel chagrin qu'ils tombèrent malades et moururent aussi. Et, à cause de leur habileté commune et de leur affection réciproque, on les enterra tous trois dans le même tombeau.

XVII.

MONSIEUR LE VENT.

GRETH, la jolie meunière de Bingen, était courtisée par le fils du roi. C'était au temps jadis (1), quand les

rois épousaient meunières et bergères; mais le père de Greth, qui n'aimait par la cour, avait choisi pour le mari de sa fille, un jeune Hollandais de Rotterdam, un marchand de farine.

Déjà la barque (2) à voiles du marchand faisait route sur le Rhin. Le soir même il va arriver (3) pour demander la main de la meunière. La jeune fille ne sachant à qui s'adresser appelle à son secours seigneur le Vent, qui entre impétueusement par la fenêtre, non sans briser (4) quelques carreaux. "Que me veux-tu?" crie-t-il en sifflant.

—"Protégez-moi, seigneur, contre le vilain homme qui arrive pour être mon mari. Il vient de Rotterdam; sa barque à voiles est proche (5); ne lui permettez pas de toucher au port de Bingen."

Le Vent exauça (6) la fille, et souffla, souffla si bien que la barque dansa sur les flots, et fut chassée en arrière jusqu'à Rotterdam. Là même elle ne put jeter ses amarres (7), et reculant toujours, elle s'en alla dans la mer du Nord, où peut-être encore aujourd'hui le marchand de farine est en train de courir des bordées (8).

Mais le Vent ne soufflait pas pour servir le fils du roi; il voulait pour lui-même la jeune meunière, et n'avait poursuivi la barque à voiles qu'à cette condition. Et la fille sous l'empire de son terrible visiteur, pendant que meubles, portes, cloisons faisaient vacarme autour d'elle, ayant presque perdu la tête, avait tout accepté. C'est ainsi que la pauvre Greth devint la fiancée du Vent, et ne put être heureuse, car elle pensait sans cesse au fils du roi.

Cependant, avec sa belle fiancée le Vent était galant. Le matin, quand elle ouvrait sa fenêtre, il lui jetait les plus beaux bouquets et les plus parfumés, qu'il avait cueillis dans les jardins d'alentour. Et quand un gar-

çon du village, qu'elle avait dédaigné, passait devant elle sans la saluer, le fiancé de Greth lui enlevait son chapeau lequel il faisait tournoyer (9) en l'air si haut qu'il semblait moins gros qu'une hirondelle.

Un jour (ce jour-là le Vent dormait), le fils du roi vint au moulin, pénétra sans peine dans la chambre de Greth, et tout d'abord voulut l'embrasser. La jeune fille le laissa faire, et trouva doux le baiser. Mais aussitôt, quoique tout fût tranquille au dehors, les portes et les cloisons se mirent à se démener (10) furieusement, et les meubles exécutèrent une danse bruyante et la plus folle du monde. Et Greth aussi tournoya d'une manière effrayante, pendant que ses longs cheveux dénoués, épars, ruisselants, tourbillonnaient et sifflaient comme des serpents.

A la vue de cette tempête à huit clos, le prince épouvanté et irrité s'écria:

"Oh! maudite, tu es la fiancée du Vent!"

Et au même instant une rafale (11) terrible entra dans la chambre, et emporta le fils du roi et la meunière. Plus jamais depuis on n'entendit parler d'eux.

Et le Vent qu'est-il devenu? Il se consola bien vite en épousant madame la Pluie avec laquelle il siffle et vit heureux.

XVIII.

LA FILEUSE (1) PARESSEUSE.

En un certain village vivait autrefois un homme avec sa femme, laquelle était si paresseuse (2) quelle ne fai-

sait presque rien. Ce que son mari lui donnait à filer, elle le filait avec une extrême lenteur ; et puis elle ne se donnait pas la peine (3) de dévider son fil, mais le laissait traîner (4) sur le plancher, mêlé et embrouillé. Quand son mari la grondait, elle avait toujours une excuse toute prête (5). "Comment pourrais-je dévider sans dévidoir, disait-elle? allez au bois m'en chercher un, si vous voulez que je dévide.—Oh! s'il ne vous manque que cela, répondit-il un jour, s'il ne vous manque que cela, j'irai vous le chercher." Aussitôt qu'il eut ainsi parlé, la femme se mit à avoir peur que son mari ne trouvât le bois qu'il lui fallait et qu'il n'en fît un dévidoir, et qu'elle ne fût ainsi condamnée à dévider. Après un moment de réflexion, l'heureuse idée lui vint de courir au bois sans rien dire, et de chercher après son mari. Elle le trouva en train de couper (6) une branche dont il voulait faire un dévidoir. Elle se glissa aussitôt au milieu des broussailles et s'y cacha, puis se mit à chanter:

"Qui fera le dévidoir mourra,
Et qui dévidera périra."

L'homme écouta, déposa sa hache, et se demanda tout étonné ce que cela pouvait être ; mais bientôt il se rassura : "Que serait-ce? dit-il, c'est sans doute une illusion qui a frappé mes oreilles, et je n'ai rien à craindre." Et saisissant sa hache, il se remit à couper la branche, mais la voix chanta comme la première fois:

"Qui fera le dévidoir mourra,
Et qui dévidera périra."

L'homme s'arrêta de nouveau, se sentant fort mal à l'aise et très effrayé. Il ne tarda pas cependant à re-

prendre courage et recommença à couper. A l'instant même la voix répéta son chant:

"Qui fera le dévidoir mourra,
Et qui dévidera périra."

Pour le coup l'homme fut trop effrayé pour plus rien oser faire, et s'empressant de s'éloigner de l'arbre, il se mit en route pour sa demeure. De son côté la femme partit aussi, prenant un chemin de traverse, et marcha si bien qu'elle fut de retour la première. Quand son mari arriva, elle avait l'air le plus innocent du monde, comme si rien ne s'était passé, et elle lui demanda s'il rapportait un bon dévidoir. "Non, non, dit-il, je vois bien qu'il faut y renoncer, il ne faut plus songer à dévider." Et puis il lui raconta son aventure de la forêt, et cessa de la gronder pour sa paresse.

Mais ce ne fut pas pour longtemps, car bientôt le désordre qui régnait chez lui recommença à le révolter. "Femme, femme, dit-il, c'est une honte vraiment, que vous laissiez ainsi votre fil mêlé et embrouillé.—Eh bien ! Savez-vous ce qu'il faut faire ? dit-elle ; puisque nous ne pouvons pas nous procurer un dévidoir, étendez-vous sur le plancher, je me tiendrai debout au-dessus de votre tête, et puis vous me jetterez le fil et je vous le rejetterai, et de cette façon nous ferons un écheveau.—En vérité, dit l'homme, voilà une bonne idée". Et ils la mirent à exécution ; mais à peine l'écheveau fut formé qu'il parla de le faire cuire. Ce fut un surcroît de tourment pour la femme, qui imagina une nouvelle ruse, tout en paraissant consentir à faire comme son mari le voulait. De bonne heure le matin elle se leva et fit le feu. Après avoir accroché le chaudron à la crémaillère, elle y mit de l'étoupe en place de l'écheveau de fil, et la laissa tremper. Cela fait, elle retourna

auprès de son mari qui était encore au lit, et elle lui dit : "Il faut que je sorte maintenant, levez-vous à l'instant, allez voir au fil qui est dans le chaudron sur le feu, et prenez bien garde, que le coq n'ait pas chanté avant que vous ayez l'œil sur le fil, sinon il se transformera en étoupe."

Le mari sauta sur pieds, et sans attendre d'autres explications, courut droit à la cuisine, regarda dans le chaudron et pâlit à la vue du fil déjà changé en étoupe. Après cet accident le pauvre homme se tint aussi coi (7) qu'une souris, car il croyait être cause que le fil était gâté ; et désormais il n'osa plus parler ni de filer ni de dévider.

Il faut bien reconnaître cependant que cette femme était une négligente et une paresseuse.

XIX.

LE LIÈVRE ET LE HÉRISSON.

Cette histoire, enfants, va vous paraître un mensonge, et pourtant elle est vraie ; car mon grand-père, de qui je la tiens, ne manquait jamais, quand il me la racontait, d'ajouter : "Il faut pourtant qu'elle soit vraie ; sans cela on ne la raconterait pas." Voici l'histoire, telle qu'elle s'est passée.

C'était dans une matinée d'été pendant le temps de la moisson, précisément quand le sarrasin est en fleur. Le soleil brillait dans le ciel, le vent du matin soufflait sur les blés, les alouettes chantaient dans l'air, les abeilles bourdonnaient dans le sarrasin, et les gens se rendaient

à l'église dans leur toilette du dimanche, et toutes les créatures étaient en joie, et le hérisson aussi.

Mais le hérisson se tenait devant sa porte ; il avait les bras croisés, regardait couler le temps, et chantait sa petite chanson, ni mieux ni plus mal que ne chante un hérisson par une belle matinée de dimanche. Tandis qu'il chantait ainsi à demi-voix, il eut l'idée assez hardie vraiment, pendant que sa femme lavait et habillait les enfants, de faire quelques pas dans la plaine et d'aller voir comment poussaient ses navets. Les navets étaient tout près de sa maison, et il était dans l'habitude d'en manger, lui et sa famille ; aussi les regardait-il comme lui appartenant. Aussitôt dit, aussitôt fait. Le hérisson ferma la porte derrière lui, et se mit en route. Il était à peine hors de chez lui et il allait justement tourner un petit buisson qui bordait le champ où étaient les navets, quand il rencontra le lièvre, qui était sorti dans une intention toute semblable pour aller visiter ses choux. Quand le hérisson aperçut le lièvre, il lui souhaita amicalement le bonjour. Mais le lièvre, qui était un grand personnage à sa manière, et de plus très-fier de son naturel, ne rendit pas le salut au hérisson, mais lui dit, et d'un air extrêmement moqueur : " Comment se fait-il que tu coures comme cela les champs par une si belle matinée ?

— Je vais me promener, dit le hérisson.

— Te promener ! dit en riant le lièvre ; il me semble qu'il te faudrait pour cela d'autres jambes."

Cette réponse déplut extraordinairement au hérisson ; car il ne se fâchait jamais, excepté quand il était question de ses jambes, précisément parce qu'il les avait torses (1) de naissance. " Tu t'imagines peut-être, dit-il au lièvre, que tes jambes valent mieux que les miennes ?

— Je m'en flatte, dit le lièvre.

— C'est ce qu'il faudrait voir, repartit le hérisson ; je parie que si nous courons ensemble, je courrai mieux que toi.

— Avec tes jambes torses ? tu veux te moquer, dit le lièvre ; mais soit, je le veux bien, si tu en as tant d'envie. Que gagerons-nous ?

— Un beau louis d'or et une bouteille de brandevin (2), dit le hérisson.

— Accepté, dit le lièvre ; tope (3) et nous pouvons en faire l'épreuve sur-le-champ.

— Non ; cela n'est pas si pressé, dit le hérisson ; je n'ai encore rien pris ce matin ; je veux d'abord rentrer chez moi et manger un morceau ; dans une demi-heure je serai au rendez-vous."

Le lièvre y consent, et le hérisson s'en va. En chemin, il se disait : "Le lièvre se fie à ses longues jambes, mais je lui jouerai un tour. Il fait son important (4), mais ce n'est qu'un sot, et il le payera."

En arrivant chez lui, le hérisson dit donc à sa femme : "Femme, habille-toi vite ; il faut que tu viennes aux champs avec moi.

— Qu'y a-t-il donc ? dit la femme.

— J'ai parié avec le lièvre un beau louis d'or et une bouteille de brandevin que je courrais mieux que lui, et il faut que tu sois de la partie.

— Bon Dieu ! mon homme, dit du haut de sa tête la femme au hérisson, es-tu dans ton bon sens ou as-tu perdu la cervelle ? Comment prétends-tu lutter à la course avec le lièvre ?

— Silence, ma femme, dit le hérisson; c'est mon affaire. Ne te mêle pas de ce qui regarde les hommes. Marche, habille-toi et partons ensemble."

Que pouvait faire la femme du hérisson? Il fallait bien obéir, qu'elle en eût envie ou non.

Comme ils cheminaient ensemble, le hérisson dit à sa femme : "Fais bien attention à ce que je vais te dire. Nous allons courir dans cette grande pièce de terre que tu vois. Le lièvre courra dans un sillon et moi dans l'autre, nous partirons de là-bas. Tu n'as qu'à te tenir cachée dans le sillon, et, quand le lièvre arrivera près de toi, tu te montreras à lui en criant: "Me voilà !"

Tout en disant cela ils étaient arrivés ; le hérisson marqua à sa femme la place qu'elle devait tenir et il remonta le champ. Quand il fut au bout, il y trouva le lièvre, qui lui dit : "Allons-nous courir ?

— Sans doute, reprit le hérisson.

— En route donc."

Et chacun se plaça dans son sillon. Le lièvre dit: "Une, deux, trois !" et partit comme une flèche. Le hérisson fit trois pas à peu près, puis se tapit (5) dans le sillon et y demeura coi.

Quand le lièvre fut arrivé à grandes enjambées au bout de la pièce de terre, la femme du hérisson lui cria: "Me voilà !" Le lièvre fut tout étonné et s'émerveilla fort. Il croyait bien entendre le hérisson lui-même, car la femme ressemblait parfaitement à son mari.

Le lièvre dit: "Le diable est là pour quelque chose." Il cria : "Recommençons ; encore une course." Et il courut encore, si vite que ses oreilles volaient au vent. La femme du hérisson ne bougea pas de sa place. Quand le lièvre arriva à l'autre bout du champ, le hérisson lui cria : "Me voilà !" Le lièvre, tout hors de lui, dit : "Recommençons, courons encore.

— Je ne dis pas non, reprit le hérisson; je suis prêt à continuer tant qu'il te plaira."

Le lièvre courut ainsi soixante-treize fois de suite, et le hérisson soutint la lutte jusqu'à la fin. Chaque fois que le lièvre arrivait à un bout ou à l'autre du champ,

le hérisson ou sa femme disaient toujours: "Me voilà!"

A la soixante-quatorzième fois, le lièvre ne put achever. Au milieu des champs, il roula à terre ; le sang lui sortait par le cou, et il expira sur la place. Le hérisson prit le louis d'or qu'il avait gagné et la bouteille de brandevin ; il appela sa femme pour la faire sortir de son sillon; tous deux rentrèrent très-contents chez eux, et, s'ils ne sont morts depuis, ils vivent encore.

C'est ainsi que le hérisson, dans la lande de Buxtehude, courut si bien qu'il fit mourir le lièvre à la peine, et depuis ce temps-là aucun lièvre ne s'est avisé de défier à la course un hérisson de Buxtehude.

La morale de cette histoire, c'est d'abord que nul, si important qu'il s'imagine être, ne doit s'aviser de rire aux dépens d'un plus petit, fût-ce un hérisson; et, secondement qu'il est bon, si vous songez à prendre une femme, de la prendre dans votre condition et toute semblable à vous. Si donc vous êtes hérisson, ayez bien soin que votre femme soit hérissonne, et de même pour toutes les espèces.

XX.

FAUTE D'UN CLOU.

Un marchand avait fait de bonnes affaires à la foire ; toutes ses marchandises étaient vendues, et sa bourse remplie d'or et d'argent. Comme il voulait se mettre en route pour arriver avant la nuit, il serra son argent dans sa valise, la chargea derrière sa selle, et monta à cheval.

A midi, il s'arrêta dans une ville ; il allait repartir, quand le valet d'écurie qui lui amenait son cheval lui dit : "Monsieur, il manque à votre cheval un clou au fer du pied gauche de derrière.

— C'est bien, répondit le marchand ; le fer tiendra encore pour six lieues qui me restent à faire. Je suis pressé."

Dans l'après-midi, il descendit encore pour faire manger un peu de pain à son cheval. Le palefrenier (1) vint le trouver et lui dit : "Monsieur, votre cheval est déferré du pied gauche de derrière. Faut-il le conduire au maréchal?

— Non, c'est bien, répondit le maître ; pour deux lieues qui me restent à faire, mon cheval ira encore ainsi. Je suis pressé."

Il remonta et partit. Mais peu après le cheval commença à boiter (2); un peu plus loin encore il se mit à broncher ; mais il ne broncha pas longtemps, car il tomba bientôt avec une jambe cassée. Le marchand fut obligé de laisser là la bête, de détacher sa valise, et, la prenant sur son épaule, de gagner à pied son logis, où il n'arriva que tard dans la nuit.

"Ce maudit clou qu'on néglige, murmurait-il en lui-même, est cause te tous les malheurs."

Hâtez-vous lentement (3).

XXI.

L'OURS ET LE ROITELET.

Un jour l'ours et le loup se promenaient dans le bois. L'ours entendit le chant d'un oiseau. "Frère loup, demanda-t-il, quel est ce beau chanteur ?

— C'est le roi des oiseaux, répondit le loup ; il faut le saluer."

C'était en effet le roitelet (1). "S'il en est ainsi, dit l'ours, Sa Majesté doit avoir un palais ; fais-le-moi voir.

— Cela n'est pas si facile que tu penses, répliqua le loup ; il faut attendre que la reine soit rentrée."

La reine arriva sur ces entrefaites (2); elle et le roi tenaient dans leur bec des vermisseaux pour nourrir leurs petits. L'ours les aurait volontiers suivis, mais le loup le retint par la manche en disant: "Non, attendons qu'ils soient ressortis." Ils remarquèrent seulement l'endroit où se trouvait le nid, et passèrent leur chemin.

Mais l'ours n'avait pas de cesse (3) qu'il n'eût vu le palais du roi des oiseaux; il ne tarda pas à y retourner. Le roi et la reine étaient absents ; il risqua un coup d'œil (4) et vit cinq ou six petits couchés dans le nid. "Est-ce là le palais ? s'écria-t-il ; c'est un triste palais ; et pour vous, vous n'êtes pas des fils de roi, mais d'ignobles petites créatures."

Les petits roitelets furent très courroucés en entendant cela, et ils crièrent de leur côté : "Non, ours, nous ne sommes, pas ce que tu dis ; nos parents sont nobles, tu payeras cher cette injure." A cette menace, l'ours et le loup, pris de peur, se réfugièrent dans leurs trous.

Mais les petits roitelets continuaient à crier et à faire du bruit; ils dirent à leurs parents qui leur rapportaient à manger : "L'ours est venu nous insulter ; nous ne bougerons pas d'ici et nous ne mangerons pas une miette jusqu'à ce que vous ayez rétabli notre réputation.

— Soyez tranquilles, leur dit le roi, votre honneur sera réparé." Et, volant avec la reine jusqu'au trou de l'ours, il lui cria : "Vieux grognard (5), pourquoi as-tu

insulté mes enfants ? Il t'en cuira (6), car nous allons te faire une guerre à mort."

La guerre était déclarée ; l'ours appela à son secours l'armée des quadrupèdes, le bœuf, la vache, l'âne, le cerf, le chevreuil et tous leurs pareils. De son côté, le roitelet convoqua tout ce qui vole dans les airs, non-seulement les oiseaux grands et petits, mais encore les insectes ailés, tels que mouches, cousins, abeilles et frelons.

Comme le jour de la bataille approchait, le roitelet envoya des espions pour savoir quel était le général de l'armée ennemie. Le cousin était le plus fin de tous ; il vola dans le bois à l'endroit où l'ennemi se rassemblait, et se cacha sous une feuille d'un arbre auprès duquel on délibérait. L'ours appela le renard et lui dit: "Compère, tu es le plus rusé de tous les animaux ; c'est toi qui seras notre général.

— Volontiers, dit le renard, mais de quel signal conviendrons-nous ?" Personne ne dit mot. "Eh bien ! continua-t-il, j'ai une belle queue longue et touffue comme un panache rouge : tant que je la tiendrai levée en l'air, les choses iront bien et vous marcherez en avant; mais si je la baisse par terre, ce sera le signal du sauve-qui-peut (7)."

Le cousin, qui avait bien écouté, revint raconter tout de point en point au roitelet.

Au lever de l'aurore, les quadrupèdes accoururent sur le champ de bataille en galopant si fort que la terre en tremblait. Le roitelet apparut dans les airs avec son armée qui bourdonnait, criait, volait de tous côtés de façon à donner le vertige ; on s'attaqua avec fureur. Mais le roitelet dépêcha le frelon, avec ordre de se planter sous la queue du renard et de le piquer de toutes ses forces. Au premier coup d'aiguillon, le renard ne put s'empêcher de faire un bond, mais en tenant toujours sa

queue en l'air ; au second, il fut contraint de la baisser un instant ; mais au troisième, il n'y put plus tenir, et il la serra entre ses jambes en poussant des cris perçants. Les quadrupèdes, voyant cela, crurent que tout était perdu, et commencèrent à s'enfuir chacun dans son trou : et ainsi les oiseaux gagnèrent la bataille.

Le roi et la reine volèrent aussitôt à leur nid et s'écrièrent : " Nous sommes vainqueurs, enfants, buvez et mangez joyeusement.

— Non, dirent les enfants, il faut d'abord que l'ours vienne nous faire des excuses et déclarer qu'il reconnaît notre noblesse."

Le roitelet vola donc au trou de l'ours et lui dit: " Vieux grognard, tu vas venir faire des excuses devant le nid de mes enfants, et leur déclarer que tu reconnais leur noblesse ; autrement, gare (8) à tes côtes !" L'ours effrayé arriva en rampant et fit les excuses demandées. Alors enfin les petits roitelets furent apaisés, et ils festinèrent gaiement toute la soirée.

XXII.

LE PAYSAN DANS LE CIEL.

Il mourut une fois un pauvre bon paysan qui vint à la porte du paradis. En même temps mourait un riche, riche seigneur qui monta aussi au ciel. Saint Pierre arriva avec ses clefs, ouvrit la porte et fit entrer le seigneur ; mais sans doute il n'avait pas vu le paysan, car il le laissa dehors et ferma la porte. Le paysan entendit la joyeuse réception que le ciel faisait au richard (1) avec

le chant et la musique. Quand le bruit se fut apaisé, saint Pierre revint et fit entrer enfin le pauvre homme. Celui-ci s'attendait qu'à son entrée le chant et la musique allaient recommencer. Mais tout resta tranquille. On le reçut de bon cœur, les anges allèrent au-devant de lui ; mais personne ne chanta. Il demanda à saint Pierre pourquoi la musique n'allait pas pour lui comme pour le riche, et si la partialité régnait au ciel comme sur la terre. "Non, lui répondit le saint, tu nous es aussi cher qu'aucun autre, et tu goûteras, tout comme celui qui vient d'entrer, les joies du paradis ; mais vois-tu, des pauvres paysans comme toi, il en entre tous les jours ici, tandis que des riches, il n'en vient pas un tous les cent ans."

XXIII.

LES VAGABONDS (1).

Coq dit à poule : "Voici la saison des noix ; il faut aller sur la côte avant que l'écureuil les ait toutes récoltées.

— Bonne idée, répondit poule, partons ; nous allons bien nous divertir (2)."

Ils allèrent ensemble sur la côte et y restèrent jusqu'au soir. Alors, soit par vanité, soit parce qu'ils avaient trop mangé, ils ne voulurent pas retourner à pied chez eux, et le coq fut obligé de fabriquer une petite voiture avec des coquilles de noix. Quand elle fut prête, la poule monta dedans et dit au coq de s'atteler au timon.

"Et pour qui me prends-tu? répondit le coq; j'aimerais mieux m'en retourner à pied que de m'atteler comme un cheval; non, cela n'est pas dans nos conven-

tions : je veux bien être cocher et m'asseoir sur le siége ; mais traîner moi-même la voiture, c'est ce que je ne ferai pas."

Comme ils se disputaient ainsi, une cane se mit à crier : "Eh ! voleurs, qui vous a permis de venir sous mes noyers ! Attendez, je vais vous arranger (3) !" Et elle se précipita, le bec ouvert, sur le coq. Mais celui-ci, prompt à la riposte, frappa la cane en plein corps et lui laboura (4) si bien les chairs à coups d'ergot, qu'elle demanda grâce et se laissa atteler à la voiture en punition de son attaque. Le coq s'assit sur le siége pour conduire l'équipage, et il le lança à fond de train en criant : "Au galop, cane, au galop !"

Comme ils avaient déjà fait un bout de route, ils rencontrèrent deux voyageurs qui cheminaient à pied ; c'était une épingle et une aiguille, qui crièrent : "Halte ! halte !" Bientôt, dirent-ils, il ferait nuit noire, ils ne pouvaient plus avancer ; le chemin était plein de boue ; ils s'étaient attardés à boire de la bière devant la porte, à l'auberge du *Tailleur;* finalement ils prièrent qu'on leur permît de monter dans la voiture. Le coq, vu la maigreur des nouveaux venus et le peu de place qu'ils tiendraient, consentit à les recevoir, à condition qu'ils ne marcheraient sur les pieds de personne.

Fort tard dans la soirée ils arrivèrent à une auberge, et, comme ils ne voulaient pas se risquer de nuit sur la route, et que la cane était fatiguée, ils se décidèrent à entrer. L'hôte fit d'abord des difficultés ; sa maison était déjà pleine, et les nouveaux voyageurs ne lui paraissaient pas d'une condition très-relevée, mais enfin, vaincu par leurs belles paroles, par la promesse qu'on lui fit de lui abandonner l'œuf que la poule venait de pondre en route, et de lui laisser la cane qui en pondait un tous les jours, il voulut bien les recevoir pour la nuit.

Ils se firent servir du meilleur et passèrent la soirée à faire bombance (5).

Le lendemain matin, au petit jour (6), quand tout le monde dormait encore, le coq réveilla la poule, et, piquant l'œuf à coups de bec, ils l'avalèrent tous deux et en jetèrent la coquille dans la cheminée ; ils allèrent ensuite prendre l'aiguille qui dormait encore, et la saisissant par la tête, ils la plantèrent dans le fauteuil de l'hôte, ainsi que l'épingle dans sa serviette ; puis ils prírent leur vol par la fenêtre. La cane qui couchait volontiers à la belle étoile et qui était restée dans la cour, se leva en les entendant passer, et entrant dans un ruisseau qui coulait au pied du mur, elle le descendit plus vite qu'elle n'avait couru la poste la veille.

Deux heures plus tard l'hôte sortit du lit, et, après s'être lavé la figure, il prit la serviette pour s'essuyer ; mais l'épingle lui égratigna le visage et lui fit une grande balafre (7) rouge qui allait d'une oreille à l'autre. Il descendit à la cuisine pour allumer sa pipe; mais en soufflant sur le feu, les débris de la coquille de l'œuf lui sautèrent dans les yeux. "Tout conspire contre moi ce matin," se dit-il, et dans son chagrin il se laissa tomber dans son grand fauteuil ; mais il se releva bientôt en poussant des cris, car l'aiguille l'avait piqué. Ce dernier accident acheva de l'exaspérer; ses soupçons tombèrent tout de suite sur les voyageurs qu'il avait reçus la veille au soir; et en effet, quand il alla pour voir ce qu'ils étaient devenus, il les trouva décampés. Alors il jura bien qu'à l'avenir il ne recevrait plus dans sa maison de ces vagabonds qui font beaucoup de dépenses, ne payent pas, et pour tout merci vous jouent quelque méchant tour.

XXIV.

BLANCHENEIGE ET ROUGEROSE.

Une pauvre veuve vivait dans une chaumière isolée; dans le jardin qui était devant la porte, il y avait deux rosiers, dont l'un portait des roses blanches et l'autre des roses rouges. La veuve avait deux filles qui ressemblaient aux deux rosiers; l'une se nommait Blancheneige et l'autre Rougerose. C'étaient les deux enfants les plus pieux, les plus obéissants et les plus laborieux que le monde eût jamais vus; mais Blancheneige était d'un caractère plus tranquille et plus doux. Rougerose courait plus volontiers dans les prés et dans les champs, à la recherche des fleurs et des papillons. Blancheneige restait à la maison avec sa mère, l'aidait aux travaux du ménage, et lui faisait la lecture quand l'ouvrage était fini. Les deux sœurs s'aimaient tant, qu'elles se tenaient par la main toutes les fois qu'elles sortaient ensemble; et quand Blancheneige disait: "Nous ne nous quitterons jamais." Rougerose répondait: "Tant que nous vivrons;" et la mère ajoutait: "Tout devra être commun entre vous deux." Elles allaient souvent seules au bois pour cueillir des fruits sauvages; les animaux les respectaient et s'approchaient d'elles sans crainte. Le lièvre mangeait dans leur main, le chevreuil paissait à leurs côtés, le cerf folâtrait (1) devant elles, et les oiseaux perchés sur les branches voisines chantaient leurs plus jolies chansons. Jamais il ne leur arrivait rien de fâcheux (2): si la nuit les surprenait dans le bois, elles se couchaient sur la mousse l'une près de l'autre et dormaient jusqu'au lendemain, sans que leur mère eût aucune inquiétude.

Une fois qu'elles avaient passé la nuit dans le bois, quand l'aurore les réveilla, elles virent près d'elles un bel enfant vêtu d'une robe d'un blanc éclatant ; il attachait sur elles un regard amical, mais il disparut dans le bois sans dire un mot. Elles s'aperçurent alors qu'elles s'étaient couchées tout près d'un précipice, et qu'elles y seraient tombées si elles avaient fait seulement deux pas de plus dans les ténèbres. Leur mère leur dit que cet enfant était sans doute l'ange gardien des bonnes petites filles.

Blancheneige et Rougerose tenaient la cabane de leur mère si propre qu'on aurait pu se mirer dedans. En été, Rougerose avait son du ménage, et chaque matin sa mère trouvait à son réveil un bouquet dans lequel il y avait une fleur de chacun des deux rosiers. En hiver, Blancheneige allumait le feu et accrochait la marmite à la crémaillère (3), et la marmite était en cuivre jaune qui brillait comme de l'or, tant elle était bien écurée. Le soir, quand la neige tombait, la mère disait : "Blancheneige, va mettre le verrou." Ensuite elles s'asseyaient au coin du feu ; la mère mettait ses lunettes et faisait la lecture dans un grand livre, et les deux petites écoutaient tout en filant leur quenouille. Auprès d'elles était couché un petit agneau, et derrière, une tourterelle dormait sur son perchoir, la tête sous l'aile.

Un soir qu'elles étaient réunies tranquillement, on frappa à la porte. "Rougerose, dit la mère, va vite ouvrir ; c'est sans doute quelque voyageur égaré qui cherche un abri pour la nuit."

Rougerose alla tirer le verrou, et elle s'attendait à voir entrer un pauvre homme, quand un ours passa sa grosse tête noire par la porte entr'ouverte. Rougerose s'enfuit en poussant des cris ; l'agneau se mit à bêler, la colombe à voler par toute la chambre, et Blancheneige courut se

cacher derrière le lit de sa mère. Mais l'ours leur dit : "Ne craignez rien; je ne vous ferai pas de mal. Je vous demande seulement la permission de me chauffer un peu, car je suis à moitié gelé.

— Approche-toi du feu, pauvre ours, répondit la mère ; prends garde seulement de brûler ta fourrure."

Puis elle appela : "Blancheneige, Rougerose, revenez ; l'ours ne vous fera pas de mal, il n'a que de bonnes intentions."

Elles revinrent toutes deux, et peu à peu l'agneau et la tourterelle s'approchèrent aussi et oublièrent leur frayeur.

L'ours dit : "Enfants, secouez un peu la neige qui est sur mon dos ! "

Elles prirent le balai et lui nettoyèrent toute la peau ; puis il s'étendit devant le feu en faisant des grognements d'aise et de satisfaction. Elles ne tardèrent pas à se rassurer tout à fait et même à jouer avec cet hôte extraordinaire. Elles lui tiraient le poil ; elles lui montaient sur le dos, le roulaient dans la chambre, lui donnaient de petits coups de baguette, et, quand il grognait, elles éclataient de rire. L'ours se laissait faire ; seulement, quand le jeu allait trop loin, il leur disait : "Laissez-moi vivre ; ne tuez pas votre prétendu."

Quand on alla se coucher, la mère lui dit : "Reste là, passe la nuit devant le feu ; au moins tu seras à l'abri du froid et du mauvais temps."

Dès l'aurore, les petites filles lui ouvrirent la porte, et il s'en alla dans le bois en trottant sur la neige. A partir de ce jour, il revint chaque soir à la même heure ; il s'étendait devant le feu et les enfants jouaient avec lui tant qu'elles voulaient. On était tellement accoutumé à sa présence qu'on ne mettait pas le verrou à la porte avant qu'il fût arrivé.

Quand le printemps fut de retour et que tout fut vert au dehors, l'ours dit un matin à Blancheneige : "Je m'en vais et je ne reviendrai pas de l'été.

— Où vas-tu donc, cher ours ? demanda Blancheneige.

— Je vais dans le bois ; il faut que je garde mes trésors contre les méchants nains. L'hiver, quand la terre est gelée, ils sont forcés de rester dans leurs trous sans pouvoir se frayer un passage ; mais à présent que le soleil a réchauffé la terre, ils vont sortir pour aller à la maraude; et ce qu'ils ont pris et caché dans leurs trous ne revient pas aisément à la lumière !"

Blancheneige devint toute triste au départ de l'ours. Quand elle lui ouvrit la porte, il s'écorcha un peu en passant contre le loquet ; elle crut voir briller de l'or sous sa peau, mais elle n'en était pas bien sûre. L'ours partit au plus vite, et disparut bientôt derrière les arbres.

Quelque temps après, la mère ayant envoyé ses filles ramasser du bois mort dans la forêt, elles virent un grand arbre abattu, et quelque chose qui s'agitait çà et là dans l'herbe près du tronc, sans qu'on pût bien distinguer ce que c'était. En approchant, elles reconnurent que c'était un petit nain au visage vieux et ridé, avec une barbe blanche longue d'une aune. La barbe était prise dans une fente de l'arbre, et le nain sautillait comme un jeune chien après une ficelle, sans pouvoir la dégager. Il fixa des yeux ardents sur les deux petites et leur cria : "Que faites-vous là plantées (4), plutôt que de venir à mon secours ?

— Pauvre petit homme, demanda Rougerose, comment t'es-tu ainsi pris au piége ?

— Sotte curieuse, répliqua le nain, je voulais fendre cet arbre afin d'avoir du petit bois en éclats pour ma

cuisine; car nos plats sont mignons et les grosses bûches les brûleraient; nous ne nous crevons pas de mangeaille (5) comme votre engeance (6) grossière et goulue. J'avais donc déjà introduit mon coin dans le bois, mais ce maudit coin était trop glissant; il a sauté au moment où je m'y attendais le moins, et le tronc s'est refermé si vite que je n'ai pas eu le temps de retirer ma belle barbe blanche; maintenant elle est prise et je ne peux plus la ravoir. Les voilà qui se mettent à rire, les niaises figures de crème! Fi (7)! que vous êtes laides!"

Les enfants eurent beau se donner du mal, elles ne purent dégager la barbe, qui tenait comme dans un étau. "Je cours chercher du monde, dit Rougerose.

— Appeler du monde! s'écria le nain de sa voix rauque; vous êtes déjà trop de vous deux, bourriques (8) que vous êtes!

— Un peu de patience, dit Blancheneige, nous allons vous tirer d'affaire."

Et, sortant de sa poche ses petits ciseaux, elle coupa le bout de la barbe. Dès que le nain fut libre, il alla prendre un sac plein d'or qui était caché dans les racines de l'arbre, en murmurant: "Grossières créatures que ces enfants! couper un bout de ma barbe magnifique! Que le diable vous récompense!" Puis il mit le sac sur son dos, et s'en alla sans seulement les regarder.

A quelques mois de là, les deux sœurs allèrent un jour pêcher un plat de poisson. En approchant de la rivière, elles aperçurent une espèce de grosse sauterelle qui sautait au bord de l'eau comme si elle avait voulu s'y jeter. Elles accoururent et reconnurent le nain. "Qu'as-tu donc? dit Rougerose; est-ce que tu veux te jeter à l'eau?

— Pas si bête, s'écria le nain; ne voyez-vous pas que c'est ce maudit poisson qui veut m'entraîner."

Il avait jeté sa ligne ; mais malheureusement le vent avait mêlé sa barbe avec le fil, et, quelques instants après, quand un gros poisson vint mordre à l'appât (9), les forces de la faible créature ne suffirent pas à le tirer de l'eau ; le poisson avait le dessus et attirait à lui le nain. Il avait beau se retenir aux joncs et aux herbes de la rive, le poisson l'entraînait et il était en danger de tomber à l'eau. Les petites arrivèrent à temps pour le retenir, et elles essayèrent de dégager sa barbe, mais ce fut en vain, tant elle était mêlée avec le fil. Il fallut encore avoir recours aux ciseaux et en couper un tout petit bout. Dès que le nain s'en aperçut, il s'écria avec colère : "Est-ce votre habitude, sottes brutes, de défigurer ainsi les gens ? Ce n'est pas assez de m'avoir écourté (10) la barbe une première fois, il faut aujourd'hui que vous m'en coupiez la moitié ; je n'oserai plus me montrer à mes frères. Puissiez-vous courir sans souliers et vous écorcher les pieds !" Et, prenant un sac de perles qui était caché dans les roseaux, il le traîna après lui, sans ajouter un seul mot, et disparut aussitôt derrière une pierre.

Peu de temps après, la mère envoya ses filles à la ville pour acheter du fil, des aiguilles et des rubans. Il leur fallait passer par une lande parsemée de gros rochers. Elles aperçurent un grand oiseau qui planait en l'air, et qui, après avoir longtemps tourné au-dessus de leurs têtes, finit par fondre brusquement sur le sol. En même temps, on entendit des cris perçants et lamentables. Elles accoururent et virent avec effroi un aigle qui tenait dans ses serres leur vieille connaissance le nain, et qui cherchait à l'enlever. Les petites filles, dans la bonté de leur cœur, retinrent le nain de toutes leurs forces et se débattirent si bien contre l'aigle qu'il finit par lâcher sa proie ; mais, quand le nain fut un peu

remis de sa frayeur, il leur cria de sa voix glapissante (11): "Ne pouviez-vous pas vous y prendre un peu moins rudement ? Vous avez si bien tiré sur ma pauvre robe qu'elle est maintenant en lambeaux, petites rustres maladroites que vous êtes !" Puis il prit son sac plein de pierres précieuses et se glissa dans son trou au milieu des rochers. Les petites étaient accoutumées à son ingratitude : elles se remirent en chemin et allèrent faire leurs emplettes (12) à la ville.

En repassant par la lande à leur retour, elles surprirent le nain qui avait vidé devant lui son sac de pierres précieuses, ne songeant pas que personne pût passer par là si tard. Le soleil couchant éclairait les pierreries, qui lançaient des feux si merveilleux que les petites s'arrêtèrent immobiles à les considérer. "Pourquoi restez-vous là à bayer aux corneilles (13)?" leur dit-il ; et son visage, ordinairement gris, était rouge de colère.

Il allait continuer ses injures quand on entendit un grognement terrible, et un ours noir sortit du bois. Le nain, plein d'effroi, voulut fuir, mais il n'eut pas le temps de regagner sa cachette : l'ours lui barra le chemin. Alors, il le supplia avec un accent désespéré : "Cher seigneur ours, épargnez-moi et je vous donnerai tous mes trésors, tous ces joyaux que vous voyez devant vous. Accordez-moi la vie : que gagneriez-vous à tuer un misérable nain comme moi ? Vous ne me sentiriez pas sous vos dents. Prenez plutôt ces deux maudites petites filles ; ce sont deux bons morceaux ; elles sont grasses comme des cailles ; croquez-les, au nom de Dieu." Mais l'ours, sans l'écouter, donna à cette méchante créature un seul coup de patte qui l'étendit roide (14) mort.

Les petites s'étaient sauvées ; mais l'ours leur cria :

“ Blancheneige, Rougerose, n’ayez pas peur ; attendez-moi.”

Elles reconnurent sa voix et s’arrêtèrent, et, quand il fut près d’elles, sa peau d’ours tomba tout à coup et elles virent un beau jeune homme, tout revêtu d’habits dorés. “ Je suis prince, leur dit-il ; cet infâme nain m’avait changé en ours, après m’avoir volé mes trésors ; il m’avait condamné à courir les bois sous cette forme, et je ne pouvais être délivré que par sa mort. Maintenant il a reçu le prix de sa méchanceté.”

Blancheneige épousa le prince et Rougerose épousa son frère ; ils partagèrent entre eux les grands trésors que le nain avait amassés dans son trou. La vieille mère vécut encore de longues années, tranquille et heureuse près de ses enfants. Elle prit les deux rosiers et les plaça sur sa fenêtre ; ils portaient chaque été les plus belles roses, blanches et rouges.

XXV.

LA FINE CATHERINE.

Il y avait une fois une cuisinière qui portait de beaux souliers avec des nœuds roses, et quand elle sortait ainsi chaussée, elle ne manquait pas d’attirer sur ses pieds l’attention de Pierre et de Paul (1), et se disait à elle-même avec complaisance : “ Oh ! oh ! tu es encore une bien jolie fille.” Et revenue à la maison, la joie que lui donnaient ses souliers lui faisait boire un verre de vin, et comme le vin lui donnait appétit de manger quelque chose, elle s’en allait mettre la main sur ce qu’elle avait de meilleur dans sa cuisine, et pour faire taire ses scru-

pules (2) elle se disait : "Ne faut-il pas que la cuisinière sache si ses mets (3) sont bons (4)?"

Un jour il arriva que son maître lui dit : "J'aurai un convive ce soir, préparez-nous une couple de poulets (5).—Je vais m'en occuper à l'instant, maître," répondit-elle. Elle tua donc deux poulets, les pluma ; les accommoda et les mit à la broche. Le soir venu, elle les fit cuire. Quand ils furent bien cuits et bien rôtis, comme le convive n'était pas encore arrivé, Catherine dit à son maître : "Si votre convive se fait encore longtemps attendre, je devrai retirer les poulets du feu, et ce sera une honte de ne pas manger cette belle volaille (6), aussitôt qu'elle se baignera dans son jus."

Le maître persuadé par la fille courut au devant de son convive pour lui dire de se presser (7). Il avait à peine tourné le dos que Catherine retira la broche avec les deux poulets et se mit à dire : "Ah ! voilà si longtemps que je suis devant le feu que je cuis presque et que je meurs de soif (8) ; et qui sait quand il viendra ? En attendant je vais courir à la cave et boire un coup."

Elle descendit donc les escaliers quatre à quatre (9), remplit une cruche (10), et se disant : "Que Dieu vous bénisse, Catherine," elle but un bon coup de bière, et quand elle eut fini, elle but un second coup. Et puis elle remonta, remit la broche sur le feu et la fit tourner fort gaiment après avoir bien arrosé de beurre les deux poulets. Cependant comme ils étaient rôtis à point, ils sentaient si bon que Catherine pensa qu'elle ferait bien de les goûter. En conséquence elle plongea son doigt dans la sauce. "Ah ! quels délicieux poulets, dit-elle ; c'est un péché (11) et une honte de ne pas les manger à l'instant. Elle courut à la fenêtre pour voir si son maître arrivait avec son invité ; personne ne se montrait ; elle retourna aux poulets. "Ah ! dit-elle, voilà

qu'il y a une aile brûlée ; il vaut mieux que je la mange." Et la détachant, elle la mangea. Mais aussitôt elle réfléchit : " Mon maître remarquera qu'il manque quelque chose à l'oiseau, il faut que je mange l'autre aile." Quand elle eut fait passer cette aile, elle alla encore voir si son maître venait, mais rien. "Qui sait, se dit-elle, s'ils viendront ? peut-être mangeront-ils là où ils sont. Courage, Catherine, le premier pas est fait, bois encore un coup, et puis achève les deux bêtes ; quand tout y aura passé, tu seras tranquille, et après tout est-il juste de laisser se gâter (12) les bonnes choses." Ayant ainsi raisonné, Catherine courut de nouveau à la cave, but un fameux coup, et puis mangea un poulet avec le plus grand plaisir du monde ; aussitôt qu'il fut expédié, comme le maître n'était pas encore revenu, la fille reposa ses yeux sur l'autre poulet et dit : "Là où le premier est, le second devrait être aussi ; les deux font la paire ; ce qui est bon pour l'un doit être bon pour l'autre ; je m'imagine que je puis boire encore un coup sans me faire aucun mal." Ce disant elle avala (13) une demi cruche de bière et envoya le second poulet retrouver le premier.

Elle finissait tout juste son festin, quand le maître accourut, criant : " Catherine ! Catherine ! dépêchez-vous, voilà mon hôte qui arrive.—C'est bien, maître, dit-elle, tout va être servi."

Le maître alla voir si la table était mise comme il le voulait, et prenant le grand couteau qui devait découper les poulets, il se mit à le repasser sur la pierre. En ce moment l'hôte arriva et frappa doucement à la porte. Catherine courut voir qui était là ; dès qu'elle aperçut l'invité, elle mit son doigt sur sa bouche pour lui signifier de ne pas parler, et dit : " Encourez-vous bien vite, car si mon maître vous voit ici, vous êtes un homme perdu ; il vous a invité à souper, parce qu'il s'est mis en

tête de vous couper les oreilles ; entendez-vous comme il aiguise son couteau ?"

L'homme écouta, puis s'enfuit aussi vite qu'il put, pendant que la fille criait après son maître, disant : "C'est un bel hôte que vous avez invité là.—Quoi ? dit-il, que voulez-vous dire ?—Comment ! reprit-elle, au moment où j'allais servir les poulets, cet homme est venu les enlever du plat et a disparu avec eux.—Voilà de belles manières vraiment, dit le maître qui était fort triste d'être quitte de ces beaux poulets ; s'il m'en avait laissé un au moins, j'aurais eu de quoi manger." Et il se mit à crier après son hôte, lequel fit semblant de ne pas l'entendre. Et il le poursuivit le couteau à la main, criant : "Rien qu'un, rien qu'un," voulant qu'il lui rendît un poulet. Mais l'autre crut que c'était une de ses oreilles qui était en danger, aussi courut-il de plus en plus vite, tout comme s'il avait le feu à ses trousses (14), et priant le ciel de le rendre à ses pénates sain et sauf.

XXVI.

LE LOUP ET L'HOMME.

Maître Renard un jour contait au Loup son compère mille histoires sur la prodigieuse force d'un animal qui s'appelle homme. Aucune bête au monde, fût-elle tigre ou lion, n'était capable de se mesurer avec lui (1), disait-il. C'est pour cela que lui Renard il avait son sac tout plein de ruses.

"Eh bien ! moi, répondit le Loup, si jamais je rencon-

tre l'Homme, je lui sauterai sur le corps.—Je puis vous procurer ce plaisir, dit Renard. Venez avec moi dans la forêt demain matin, je vous montrerai l'Homme."

En conséquence, le lendemain de bonne heure, le Loup arriva, et son compère le conduisit sur la route par où passaient chaque jour les chasseurs. D'abord se présenta à leurs yeux un vieux soldat en retraite.

"Est-ce là l'Homme? dit le Loup.—Non, répond l'autre; ce fut un homme autrefois."

Puis vint un jeune garçon qui allait à l'école.

"Est-ce là l'Homme, demanda encore le Loup.—Non, répond le Renard, ce sera un homme un jour."

Enfin arriva un chasseur son fusil à deux coups sur l'épaule et un poignard au côté. Le Renard dit: "Regarde compère, voilà l'Homme qui s'avance vers nous, c'est sur lui que tu dois t'élancer (2); mais donne-moi le temps de me mettre hors de son chemin; et il se réfugia dans son trou.

Le Loup fit un bond vers le chasseur, qui se dit à lui-même: "Quel dommage (3) que mon fusil ne soit pas chargé à balle!" Cependant il visa, tira, et frappa la bête à la tête. Celle-ci fit une affreuse grimace (4), sans laisser (5) toutefois de marcher bravement en avant. Mais l'Homme lui envoya sa seconde charge qui l'atteignit encore. Le Loup maîtrisant sa douleur se précipita sur son ennemi, qui cette fois tira son poignard, en frappa la bête furieuse à droite et à gauche, et la fit rouler dans la poussière toute couverte de sang et poussant de terribles hurlements.

En ce moment le Renard accourut: "Eh bien, compère, s'écrie-t-il de loin, comment trouves-tu l'Homme? —Oh! répliqua le Loup, ce n'est pas sa force qui me fait peur. Ce chasseur a tout simplement pris un bâton qu'il avait sur l'épaule, a soufflé dedans et m'a envoyé

à la face une poussière qui m'a péniblement chatouillé, puis il a encore soufflé dans son bâton, et il m'est venu en pleine tête une averse de grelons ; et quand j'ai couru sur lui, il s'est tiré du corps un os tout nu dont il m'a frappé si fort que je suis tombé à la renverse, à moitié mort."

—" Je vois bien, compère, dit le Renard, que tu n'es qu'un fanfaron."

XXVII.

LA TABLE, L'ÂNE ET LE BÂTON MERVEILLEUX.

Il était une fois un tailleur qui avait trois fils et une chèvre. Comme la chèvre nourrissait toute la famille de son lait, il fallait lui donner de bon fourrage et la mener paître dehors tous les jours. C'était la besogne (1) des fils, chacun à son tour. Un jour l'aîné la mena au cimetière, où il y avait de l'herbe magnifique, qu'elle brouta à son aise avec force gambades (2). Le soir, quand il fut temps de rentrer, il lui demanda : " La bique (3), es-tu repue (4) ?" Elle répondit :

Je suis bourrée,
Rassasiée,
Bé bée !

" Rentrons donc," dit le jeune homme ; et la prenant par sa longe il la mena à l'étable, où il l'attacha solidement. " Eh bien ! dit le vieux tailleur, la chèvre a-t-elle tout ce qu'il lui faut ?

— Oh ! dit le fils, elle est bourrée et rassasiée."

Mais le père, voulant s'en assurer par lui-même, alla dans l'étable et se mit à caresser la chère bique en lui disant : "Biquette, es-tu bien repue ?" Elle répondit :

Comment aurais-je pu manger ?
Sur les tombeaux je n'ai fait que sauter,
Sans voir un brin d'herbe à brouter,
Bé bé !

"Qu'est-ce que j'entends !" s'écria le tailleur ; et sortant de l'étable il apostropha son fils aîné :

"Ah ! menteur ! tu m'as dit que la chèvre était rassasiée et tu l'as laissée jeûner." Dans sa colère, il prit son aune et le chassa en lui donnant de grands coups.

Le lendemain, c'était le tour du second fils. Il chercha, le long de la haie du jardin, une place bien garnie de bonne herbe ; et la chèvre la tondit (5) jusqu'au dernier brin. Le soir quand il s'agit de rentrer, il lui demanda : "La bique, es-tu repue ?" Elle répondit :

Je suis bourrée,
Rassasiée,
Bé bée !

"Rentrons donc," dit le jeune homme; et il la mena à l'étable, où il l'attacha solidement.

"Eh bien ! dit le vieux tailleur, la chèvre a-t-elle tout ce qu'il lui faut ?

— Oh ! dit le fils, elle est bourrée et rassasiée."

Le tailleur, qui voulait voir les choses par lui-même, alla dans l'étable et demanda : "Biquette es-tu bien repue ?" Elle répondit,

Comment aurais-je pu manger ?
Sur les fossés je n'ai fait que sauter,
Sans voir un brin d'herbe à brouter,
Bé bé !

"Le misérable ! s'écria le tailleur ; laisser jeûner une si douce bête !" Et, à grands coups d'aune, il mit encore son second fils à la porte.

Le lendemain, ce fut le tour du dernier fils, qui, pour bien faire les choses, chercha des taillis garnis de belles feuilles, et mit la chèvre à brouter à même (6). Le soir, quand il s'agit de rentrer, il lui demanda : "La bique, es-tu repue ?" Elle répondit :

Je suis bourrée,
Rassasiée,
Bé bée !

"Rentrons donc," dit le jeune homme ; et il la mena à l'étable, où il l'attacha solidement.

"Eh bien, dit le vieux tailleur, la chèvre a-t-elle tout ce qu'il lui faut ?

— Oh ! dit le fils, elle est bourrée et rassasiée."

Mais le tailleur, qui n'avait plus de confiance, alla à l'étable et demanda : "Biquette, es-tu bien repue ?" La méchante bête répondit :

Comment aurais-je pu manger ?
Parmi les champs je n'ai fait que sauter,
Sans voir un brin d'herbe à brouter,
Bé bé !

"L'engeance de menteurs ! s'écria le père ; aussi fourbes et aussi dénaturés les uns que les autres ! Mais je ne serai plus leur dupe !" Et, hors de lui de colère, il rossa (7) son dernier fils à grands coups d'aune si violemment, que le jeune homme se sauva à son tour de la maison.

Le vieux tailleur restait désormais tout seul avec sa chèvre. Le lendemain il alla dans l'étable et se mit à la caresser en disant : "Viens, chère biquette, je vais te mener paître moi-même." Il la prit par sa longe et

la conduisit le long des haies vertes, aux places où poussait l'herbe à mille feuilles et aux autres endroits qui plaisent aux chèvres. " Cette fois, lui dit-il, tu peux t'en donner à cœur joie." Et il la laissa paître jusqu'au soir. Alors il lui demanda : " La bique, es-tu repue ?" Elle répondit :

Je suis bourrée,
Rassasiée,
Bé bée !

" Rentrons donc," dit le tailleur; et il la mena à l'étable, où il l'attacha solidement. En sortant il se retourna encore pour lui répéter : " Cette fois, tu es bien repue ?" Mais la chèvre ne le reçut pas mieux que les autres ; elle lui répondit :

Comment aurais-je pu manger ?
De tout le jour je n'ai fait que sauter,
Sans voir un brin d'herbe à brouter,
Bé bé !

Le tailleur, en entendant cela, fut bien surpris; il reconnut qu'il avait chassé ses fils injustement. " Attends, dit-il, ingrate créature ! ce serait trop peu de te chasser aussi ; je veux te marquer de telle sorte que tu n'oseras jamais te montrer devant d'honnêtes tailleurs." Et en un instant il saisit son rasoir, savonna la tête de la chèvre et la rasa nue comme la main ; et comme l'aune lui aurait fait trop d'honneur, il prit le fouet, et lui en donna de telles cinglées (8) qu'elle s'enfuit en faisant des sauts prodigieux.

Le tailleur, se trouvant tout seul chez lui, tomba dans un grand chagrin. Il aurait bien voulu rappeler ses fils ; mais personne ne savait ce qu'ils étaient devenus.

L'aîné s'était mis en apprentissage chez un menuisier. Il apprit le métier avec ardeur, et, quand il eut

atteint l'âge voulu pour faire sa tournée, son maître lui fit présent d'une petite table en bois commun et sans apparence, mais douée d'une précieuse propriété. Quand on la posait devant soi et qu'on disait : "Table, couvre-toi," elle se couvrait à l'instant même d'une jolie nappe en toile bien blanche, avec une assiette, un couteau et une fourchette, des plats remplis de mets de toute sorte, et un grand verre plein d'un vin vermeil qui réjouissait le cœur. Le jeune compagnon se crut riche pour le reste de ses jours, et se mit à courir le monde à sa fantaisie, sans s'inquiéter si les auberges étaient bonnes ou mauvaises et s'il y trouverait ou non de quoi dîner. Et même, quand l'envie lui en prenait, il n'entrait nulle part, mais en plein champ, dans un bois, dans une prairie, il posait sa table devant lui, et en lui disant seulement : "Couvre-toi," il était servi au même moment.

Il eut enfin l'idée de retourner chez son père, espérant qu'il trouverait sa colère apaisée et qu'avec la table merveilleuse il serait bien reçu. Sur sa route, il entra un soir dans une auberge qui était pleine de voyageurs ; ils lui souhaitèrent la bienvenue et l'invitèrent à se mettre à table avec eux, parce qu'autrement il aurait bien de la peine à trouver de quoi manger : "Non, répondit-il, je ne veux pas de votre écot, mais je vous invite à prendre part au mien."

Ils se mirent à rire, croyant qu'il voulait plaisanter ; cependant il dressa sa table au milieu de la salle et dit : "Table, couvre-toi." Aussitôt elle fut couverte de mets comme il n'en était jamais sorti de la cuisine de l'auberge, et dont le fumet (9) chatouillait agréablement l'odorat des convives. "Allons, messieurs, s'écria-t-il, à table !" Voyant de quoi il s'agissait, ils ne se firent pas prier, et, le couteau à la main, ils se mirent à fonc-

tionner bravement. Ce qui les étonnait le plus, c'était qu'à mesure qu'un plat était vide, un autre tout plein le remplaçait à l'instant. L'hôte était dans un coin et voyait tout cela sans savoir qu'en penser ; seulement il se disait qu'un pareil cuisinier lui serait fort utile dans son auberge.

Le menuisier et sa compagnie passèrent joyeusement une partie de la nuit ; à la fin ils allèrent se coucher, et le jeune homme, en se mettant au lit, posa près du mur sa table merveilleuse. Mais l'hôte avait des pensées qui l'empêchaient de dormir ; il se souvint qu'il y avait dans son grenier une vieille table toute pareille. Il alla la chercher sans bruit et la mit à la place de l'autre. Le lendemain, le menuisier, après avoir payé pour la nuit qu'il avait passée, prit la table sans s'apercevoir de la substitution et continua son chemin.

A midi, il arriva chez son père, qui le reçut avec une grande joie. "Eh bien, mon cher fils, lui demanda-t-il, qu'as-tu appris ?

— L'état de menuisier, mon père.

— C'est un bon métier, répliqua le vieillard ; mais qu'as-tu rapporté de ta tournée ?

— Père, la meilleure pièce de mon sac, c'est cette petite table."

Le tailleur la considéra de tous côtés et lui dit : "Si c'est là ton chef-d'œuvre, il n'est pas magnifique ; c'est un vieux meuble qui ne tient pas debout.

— Mais, répondit le fils, c'est une table magique : quand je lui ordonne de se couvrir, elle se garnit des plats les plus excellents, avec du vin à réjouir le cœur. Allez inviter tous nos parents et amis à venir se régaler ; la table les rassasiera tous."

Quand la compagnie fut réunie, il posa sa table au milieu de la chambre et lui dit : "Table, couvre-toi."

Mais elle n'entendit pas ses ordres et resta vide comme une table ordinaire. Alors le pauvre garçon s'aperçut qu'on l'avait changée, et resta honteux comme un menteur pris sur le fait. Les parents se moquèrent de lui et s'en retournèrent chez eux sans avoir bu ni mangé. Le père reprit son aiguille et son dé, et le fils se mit en condition chez un maître menuisier.

Le second fils était entré en apprentissage chez un meunier. Quand il eut fini son temps, son maître lui dit: "Pour te récompenser de ta bonne conduite je veux te donner un âne. Il est d'une espèce particulière, et ne supporte ni le bât ni l'attelage.

— A quoi donc est'il bon ? demanda le jeune homme.

— Il produit de l'or, répondit le meunier ; tu n'as qu'à le faire avancer sur un drap étendu, et qu'à prononcer *bricklebrit;* la bonne bête te versera de l'or.

— Voilà un merveilleux animal, dit le jeune homme.

Il remercia son maître et se mit à courir le monde. Quand il avait besoin d'argent, il n'avait qu'à dire à son âne *bricklebrit;* les pièces d'or pleuvaient sans lui donner d'autre peine que celle de les ramasser. Partout où il allait, le meilleur n'était pas trop bon pour lui et le plus cher était son lot, car il avait toujours la bourse pleine.

Après avoir voyagé quelque temps, il pensa que la colère de son père devait être apaisée, qu'il pouvait l'aller retrouver et qu'avec son âne, il en serait bien reçu. Il entra dans la même auberge où son frère avait déjà perdu sa table. Il menait son âne en laisse (10) ; l'hôte voulut le prendre et l'attacher, mais le jeune homme lui dit : "Ne vous donnez pas cette peine, je vais moi-même attacher mon grison à l'écurie, parce je veux toujours savoir où il est.

L'hôte, assez surpris, supposait qu'un compagnon qui

voulait soigner lui-même son âne n'allait pas faire grande dépense. Mais quand l'étranger, mettant la main à la poche, en eut tiré deux pièces d'or et lui eut recommandé de lui servir du bon, il ouvrit de grands yeux et se mit à chercher ce qu'il avait de meilleur. Après dîner, le voyageur demanda ce qu'il devait ; l'hôte n'épargna rien pour grossir la note, et répondit qu'il lui fallait encore deux pièces d'or. Le jeune homme fouilla (11) à sa poche, mais elle était vide. "Attendez un instant, dit-il, je vais chercher de l'argent ;" et il sortit en prenant la nappe avec lui.

L'hôte ne comprenait rien à ce que cela voulait dire, mais il était curieux ; il suivit le voyageur, et, quand celui-ci eut verrouillé derrière lui la porte de l'écurie, il y regarda par une fente. L'étranger étendit la nappe sous l'âne, prononça *bricklebrit,* et aussitôt la bête fit tomber de l'or ; il en pleuvait.

"Malpeste (12) ! se dit l'hôte, des ducats tout neufs ! Un pareil trésor n'est pas pour faire tort à son maître !"

Le jeune homme paya sa dépense et alla se coucher ; mais l'aubergiste, se glissant la nuit dans l'écurie, enleva le grison qui battait monnaie, et en mit un autre à sa place.

Le lendemain matin, le jeune homme prit l'âne et se remit en route, croyant bien que c'était sa bête magique. A midi il arriva chez son père, qui se réjouit de le revoir et le reçut à bras ouverts. "Qu'es-tu devenu, mon fils ? demanda le vieillard.

— Je suis meunier, cher père, répondit-il.

— Que rapportes-tu de ta tournée ?

— Rien qu'un âne.

— Il y a bien assez d'ânes chez nous, dit le père, tu aurais mieux fait de nous ramener une bonne chèvre.

— Mais, reprit le fils, ce n'est pas une bête comme une autre ; c'est un âne magique. Je n'ai qu'à dire *bricklebrit*, et aussitôt il en tombe des pièces d'or de quoi remplir un drap ; faites venir tous nos parents, je vais les enrichir tous d'un seul coup.

— Voilà qui me plaît, dit le tailleur ; je ne me fatiguerai plus à tirer l'aiguille." Et il alla bien vite chercher toute sa parenté.

Dès qu'ils furent réunis, le meunier se fit faire place, étendit un drap et amena son âne au-dessus. "Maintenant, dit-il, attention ! *bricklebrit.*" Mais la bête n'entendait rien à la magie, et les pièces d'or ne tombèrent pas. Le pauvre meunier vit qu'on l'avait volé, et faisant bien triste mine, il demanda pardon à ses parents, qui s'en retournèrent chez eux aussi gueux (13) qu'ils étaient venus. Son père fut obligé de reprendre son aiguille ; pour lui, il se plaça comme domestique dans un moulin.

Le troisième frère s'était mis en apprentissage chez un tourneur, et, comme le métier est difficile, il y resta plus longtemps que ses deux aînés. Ils lui mandèrent dans une lettre les malheurs qui leur étaient arrivés et comment l'aubergiste leur avait volé les dons magiques dont ils étaient possesseurs. Quand le tourneur eut fini son apprentissage et que le temps de voyager fut venu, son maître, pour le récompenser de sa bonne conduite, lui donna un sac dans lequel il y avait un gros bâton. "Le sac peut bien me servir, dit-il, je le mettrai sur mes épaules ; mais à quoi bon ce bâton ! il ne fait que l'alourdir.

— Je vais t'apprendre son usage, répondit le maître ; si quelques gens te font du mal, tu n'as qu'à dire ces mots : Bâton, hors du sac ! aussitôt le bâton leur sautera aux épaules, et les travaillera si vigoureusement que de

huit jours ils ne pourront plus remuer. Le jeu ne cessera que quand tu auras dit : Bâton, dans le sac ! "

Le compagnon remercia son maître et se mit en route avec le sac; si quelqu'un l'approchait de trop près et voulait le toucher, il n'avait qu'à dire : " Bâton, hors du sac ! " Aussitôt le gourdin (14) de battre les habits des gens sans qu'ils eussent le temps de les ôter, et le tour se faisait si vite que chacun y passait avant d'avoir vu par où.

Un soir il arriva à l'auberge où ses frères avaient été dépouillés. Il posa son havre-sac (15) devant lui sur la table et se mit à raconter tout ce qu'il avait vu de curieux dans le monde. Oui, disait-il, on trouve des tables qui servent toutes seules à dîner, des ânes qui font de l'or, et autres semblables belles choses que je suis loin de mépriser ; mais tout cela n'est rien à côté du trésor que je porte dans mon sac."

L'hôte dressait les oreilles. " Qu'est-ce que cela peut-être ? pensait-il ; sans doute son sac est plein de pierres précieuses. Je voudrais bien le réunir à l'âne et à la table, car toutes les bonnes choses vont par trois."

Lorsqu'on se coucha, le jeune homme s'étendit sur un banc et mit son sac sous sa tête en guise d'oreiller, Quand l'aubergiste le crut bien endormi, il s'approcha de lui tout doucement et se mit à tirer légèrement sur le sac pour essayer s'il pourrait l'enlever et en mettre un autre à la place.

Mais le tourneur le guettait (16) depuis longtemps, et, au moment où le voleur donnait une forte secousse il s'écria : " Bâton, hors du sac ! " et aussitôt le bâton de sauter au dos du fripon et de rabattre comme il faut les coutures de son habit. Le malheureux demandait pardon, miséricorde ; mais, plus il criait, plus le bâton lui daubait (17) les épaules, si bien qu'enfin il tomba

épuisé par terre. Alors le tourneur lui dit : "Si tu ne me rends pas à l'instant la table et l'âne, la danse va recommencer.

— Oh ! non, s'écria l'hôte d'une voix faible, je rendrai tout, fais seulement rentrer dans le sac ce diable maudit.

— Ce serait pourtant justice de recommencer, dit le compagnon, mais je te fais grâce si tu t'exécutes" (18). Puis il ajouta : "Bâton dans le sac !" et le laissa en repos.

Le tourneur arriva le lendemain chez son père avec la table et l'âne. Le tailleur se réjouit de le revoir et lui demanda ce qu'il avait appris.

"Cher père, répondit-il, je suis devenu tourneur.

— Bel état, dit le père ; et qu'as-tu rapporté de tes voyages ?

— Une belle pièce, cher père ; un bâton dans un sac.

— Un bâton ! s'écria le père ; c'était bien la peine ! il y en a assez dans tous les bois.

— Mais pas comme le mien, cher père ; quand je lui dis : "Bâton, hors du sac !" il s'élance sur ceux qui me veulent du mal et les rosse jusqu'à ce qu'ils en tombent par terre en criant grâce. Avec ce gourdin-là, voyez-vous, j'ai recouvré la table et l'âne que ce voleur d'hôte avait dérobés à mes frères. Faites-les venir tous les deux et allez inviter tous nos parents, je veux les régaler et remplir leurs poches."

Le vieux tailleur alla chercher les parents, bien qu'il n'eût plus grande confiance. Le tourneur étendit un drap dans la chambre, y amena l'âne et invita son frère à prononcer les paroles sacramentelles. Le meunier dit : *bricklebrit*, et aussitôt les pièces d'or de tomber dru (19) comme grêle, et la pluie ne cessa que quand chacun en eut plus qu'il n'en pouvait porter. (Vous

auriez bien voulu être là, ami lecteur). Ensuite le tourneur prit la table et dit à son frère le menuisier : " A ton tour, maintenant." A peine celui-ci eut-il prononcé : " Table, couvre-tois," qu'elle fut servie et couverte des plats les plus appétissants. Il y eut alors un festin comme jamais le vieillard n'en avait vu dans sa maison, et toute la compagnie resta réunie et en fête juqu'à la nuit. Le tailleur serra précieusement dans une armoire son aiguille, son dé, son aune et son carreau, et vécut en paix et en joie avec ses trois fils.

Mais qu'était devenue la chèvre, qui était cause que le tailleur avait chassé ses trois fils de chez lui ? Je vais vous le conter.

Comme elle était honteuse de sa tête pelée, elle courut se cacher dans un terrier de renard. Le renard, en rentrant chez lui, aperçut dans l'obscurité deux grands yeux qui étincelaient comme des charbons ardents ; la peur le prit et il s'enfuit. L'ours qui le rencontra, voyant son trouble, lui dit : " Qu'y a-t-il donc, frère renard ? d'où te vient cet air effaré (20) ?

— Ah ! répondit l'autre, il y a au fond de mon terrier un monstre épouvantable, qui m'a regardé avec des yeux enflammés.

— Nous l'aurons bientôt chassé," dit l'ours ; et il alla aussi regarder au fond du terrier ; mais, quand il eut vu ces terribles yeux, la peur le gagna aussi, et, pour éviter d'avoir à faire au monstre, il s'enfuit au plus vite.

L'abeille le rencontra, et, s'apercevant qu'il n'avait pas l'air trop rassuré dans sa peau, elle lui dit : " Eh ! compère, tu fais bien triste mine : qu'est devenue cette gaieté ?

—C'est bien dit, répondit l'ours ; mais il y a dans le terrier du renard un monstre aux regards terribles, que nous ne pouvons faire déloger."

L'abeille répliqua : " Tu me fais pitié, grand sire ; je ne suis qu'une faible créature, que tu ne daignes pas regarder sur ton chemin ; mais cependant je crois que je pourrai t'être utile.

Elle vola dans le terrier, se posa sur la tête rasée de la chèvre, et la piqua si fortement que la bique ne put s'empêcher de crier *bé bée!* et de s'élancer dans le bois comme une frénétique. Et depuis ce temps-là personne ne sait ce qu'elle est devenue.

XXVIII.

L'ENFANT DE LA BONNE VIERGE.

Près de l'entrée d'une grande forêt vivait un bûcheron avec sa femme et son seul enfant, une petite fille âgée de trois ans. Mais ils étaient si pauvres qu'ils ne savaient que lui donner à manger ; car ils n'avaient que leur pain de chaque jour. Un matin le bûcheron s'en alla tout soucieux travailler dans la forêt, et, comme il fendait du bois, une grande et belle femme apparut tout à coup devant lui : elle portait sur la tête une couronne d'étoiles brillantes, et, lui adressant la parole, elle lui dit : " Je suis la Vierge Marie, mère du petit enfant Jésus ; tu es pauvre et misérable, amène-moi ton enfant ; je l'emporterai avec moi, je serai sa mère et j'en prendrai soin."

Le bûcheron obéit : il alla chercher son enfant et le remit à la Vierge Marie, qui l'emporta là-haut dans le ciel. Là l'enfant se trouvait très-heureuse ; elle mangeait du biscuit, buvait d'excellente crème ; ses vêtements étaient d'or, et les anges jouaient avec elle.

Quand elle eut atteint quatorze ans, la Vierge Marie l'appela un jour et lui dit : "Ma chère enfant, j'ai un grand voyage à faire ; je te confie les clefs des treize portes du paradis. Tu peux en ouvrir douze et voir les merveilles qu'elles renferment ; mais la treizième qu'ouvre la petite clef que voici t'est défendue ; garde-toi bien de l'ouvrir, car il t'arriverait malheur."

La jeune fille promit d'obéir, et, quand la Vierge Marie fut partie, elle commença à visiter les appartements du ciel ; chaque jour elle en ouvrait un. Dans chacun elle trouvait un apôtre entouré de tant de lumière que de sa vie elle n'avait vu un pareil éclat ni une telle magnificence. Elle s'en réjouissait, et les bons anges qui l'accompagnaient s'en réjouissaient avec elle. Maintenant restait encore la porte défendue ; elle se sentit une grande envie de savoir ce qui était caché là derrière, et elle dit aux bons anges : "Je ne veux pas l'ouvrir tout entière, mais je voudrais l'entre-bâiller (1) un peu, et regarder à travers l'ouverture.

— Oh ! non, dirent les bons anges, ce serait un péché : la Vierge Marie l'a défendu, et il pourrait t'en arriver malheur."

La jeune fille ne dit rien, mais sa curiosité ne lui laissait aucun repos. Quand les bons anges furent partis, elle pensa en elle-même : "Maintenant je suis toute seule ; qui me verra ?" Et elle alla prendre la clef, la mit dans le trou de la serrure, et tourna. La porte s'ouvrit : elle vit au milieu du feu et de la lumière la Trinité assise ; elle toucha légèrement la lumière du bout de son doigt, et son doigt devint couleur d'or. Alors saisie de peur, elle ferma bien vite la porte et se sauva. Mais elle continua d'avoir peur, et la couleur de l'or resta sur son doigt quelque effort qu'elle fît pour l'effacer.

Après quelques jours la Vierge Marie revint de son

voyage, appela la jeune fille et lui demanda les clefs du paradis. Pendant qu'elle présentait le trousseau, la Vierge la regardant attentivement lui dit : "N'as-tu pas ouvert la treizième porte ?

— Non," répondit-elle.

La vierge porta la main à son cœur ; elle sentit qu'il battait très-fort, et s'aperçut bien qu'elle avait violé son commandement et ouvert la porte défendue. Elle lui dit encore : "En vérité, ne l'as-tu pas fait ?

— Non," dit une seconde fois la jeune fille.

La Vierge regardant son doigt doré ne douta plus qu'elle ne fût coupable, et lui dit une troisième fois: "Ne l'as-tu pas fait ?

— Non," dit la jeune fille une troisième fois.

La Vierge Marie dit alors : "Tu ne m'as pas obéi et tu as menti ; tu ne mérites plus de rester dans le ciel."

La jeune fille tomba dans un profond sommeil, et, quand elle se réveilla, elle était couchée sur le sol, dans un endroit désert. Elle voulut appeler, mais elle ne put faire entendre aucun son ; elle se leva et voulut se sauver, mais, de quelque côté qu'elle se tournat, elle était arrêtée par un épais taillis qu'elle ne pouvait franchir (2). Dans le cercle où elle était ainsi enfermée se trouvait un vieil arbre dont le tronc creux lui servit d'habitation. La nuit elle y dormait, et, quand il faisait de la pluie ou de l'orage, elle y trouvait un abri. Des racines et des baies sauvages étaient sa seule nourriture, et elle en cherchait aussi loin qu'elle pouvait aller.

Pendant l'automne, elle ramassait les feuilles de l'arbre, les portait dans le creux, et quand la neige et le froid arrivaient, elle venait s'y réfugier. Ses vêtements s'usèrent à la fin et se détachèrent par lambeaux (3); il fallut encore qu'elle s'enveloppât dans les feuilles. Puis, dès que le soleil reprenait sa chaleur, elle sortait, se plaçait au

pied de l'arbre, et ses longs cheveux la couvraient tout entière comme un manteau. Elle demeura longtemps dans cet état, éprouvant toutes les misères et toutes les souffrances du monde.

Un jour de printemps, le roi du pays chassait dans la forêt et poursuivait une pièce de gibier. L'animal s'étant réfugié dans le taillis qui entourait le vieil arbre creux, le prince descendit de cheval, sépara les branches du fourré (4) et s'y ouvrit un chemin avec son épée. Quand il eut réussi à le franchir, il vit assise sous l'arbre une jeune fille merveilleusement belle, que ses cheveux d'or couvraient jusqu'à la pointe des pieds. Il la regarda avec étonnement et lui dit : "Comment es-tu venue dans ce désert ?" Elle resta muette, car il lui était impossible d'ouvrir la bouche. Le roi lui dit encore : "Veux-tu venir avec moi dans mon palais ?"

Elle fit seulement un petit signe de la tête. Le roi la prit dans ses bras, la porta sur son cheval et l'emmena dans sa demeure, où il lui fit prendre des vêtements et lui donna tout en abondance. Quoiqu'elle ne pût parler, elle était si belle et si gracieuse qu'il se prit pour elle d'une grande passion et l'épousa.

Une année à peu près s'était écoulée quand la reine mit au monde un fils. La nuit, comme elle était couchée seule dans son lit, la Vierge Marie lui apparut et lui parla ainsi : "Si tu veux enfin dire la vérité et avouer que tu as ouvert la porte défendue, je t'ouvrirai la bouche et te rendrai la parole ; mais si tu t'obstines dans le péché et si tu persistes à mentir, j'emporterai avec moi ton enfant nouveau-né."

Alors il fut permis à la reine de répondre, mais elle dit : "Non, je n'ai pas ouvert la porte défendue."

Et la Vierge Marie enleva de ses bras son enfant et disparut avec lui. Le lendemain matin, quand on ne

trouva plus l'enfant, un bruit se répandit parmi les gens du palais que la reine était une ogresse (5) et qu'elle l'avait tué. Elle entendait tout et ne pouvait rien répondre ; mais le roi l'aimait trop tendrement pour croire ce qui se disait.

Au bout d'un an la reine eut encore un fils ; la Vierge Marie se présenta de nouveau la nuit devant elle et lui dit : "Si tu veux enfin avouer que tu as ouvert la porte défendue, je te rendrai ton enfant et je te délierai la langue ; mais si tu t'obstines dans ton péché et si tu continues à mentir, j'emporterai ton nouveau-né."

La reine dit comme la première fois : "Non, je n'ai pas ouvert la porte défendue."

Et la Vierge lui prit dans ses bras son enfant et l'enleva dans le ciel. Le matin, quand les gens apprirent que l'enfant avait encore disparu, ils dirent tout haut que la reine l'avait mangé, et les conseillers du roi demandèrent qu'on lui fît son procès. Mais le roi l'aimait si tendrement qu'il n'en voulut rien croire et qu'il ordonna à ses conseillers de ne plus reparler de cela sous peine de la vie.

La troisième année, la reine donna le jour à une petite fille, et la Vierge Marie lui apparut encore pendant la nuit et lui dit : "Suis-moi." Elle la prit par la main, la conduisit dans le ciel et lui montra ses deux premiers-nés qui lui souriaient et jouaient avec le globe du monde. Et comme la mère se réjouissait de les voir, la Vierge Marie lui dit : "Si tu veux avouer maintenant que tu as ouvert la porte défendue, je te rendrai tes deux petits garçons."

La reine répondit pour la troisième fois : "Non, je n'ai pas ouvert la porte défendue."

La Vierge la laissa retomber sur la terre et lui prit son troisième enfant.

Le lendemain matin, quand on ne le trouva plus, chacun dit tout haut : "La reine est une ogresse ; il faut qu'elle soit condamnée à mort." Et le roi ne put cette fois repousser l'avis de ses conseillers. Elle fut appelée devant un tribunal, et comme elle ne pouvait ni répondre ni se défendre, elle fut condamnée à périr sur le bûcher. Le bois était amassé, elle était attachée au poteau, et la flamme commençait à s'élever autour d'elle, lorsque son cœur fut touché de repentir : " Si je pouvais avant de mourir, pensa-t-elle, avouer que j'ai ouvert la porte !" Et elle cria : " Oui, Marie, je suis coupable !"

Comme cette pensée lui venait au cœur, la pluie commença à tomber du ciel et éteignit le feu du bûcher : une lumière se répandit autour d'elle, et la Vierge Marie descendit, ayant à ses côtés les deux fils premiers-nés et portant dans ses bras la petite fille venue la dernière. Elle dit à la reine d'un ton plein de bonté : "Il est pardonné à celui qui avoue son péché et s'en repent."

Elle lui présenta les enfants, lui délia la langue et lui donna du bonheur pour toute sa vie.

XXIX.

LE FIDÈLE JEAN.

Il était une fois un vieux roi qui tomba malade. Sentant qu'il allait mourir, il fit appeler le fidèle Jean : c'était son plus cher serviteur, et on le nommait ainsi parce que toute sa vie il avait été fidèle à son maître. Quand il fut venu, le roi lui dit : "Mon fidèle Jean, je sens que ma fin s'approche, je n'ai de souci qu'en son-

geant à mon fils; il est encore bien jeune ; il ne saura pas toujours se diriger ; je ne mourrai tranquille que si tu me promets de veiller sur lui, de l'instruire de tout ce qu'il doit savoir, et d'être pour lui un second père.

— Je vous promets, répondit Jean, de ne pas l'abandonner ; je le servirai fidèlement, dût-il m'en coûter la vie.

— Je peux donc mourir en paix, dit le vieux roi. Après ma mort, tu lui feras voir tout le palais, toutes les chambres, les salles, les souterrains avec les richesses qui y sont renfermées : seulement tu ne le laisseras pas entrer dans la dernière chambre de la grande galerie, où se trouve le portrait de la princesse du Dôme d'or. Car, s'il voit ce tableau, il ressentira pour elle un amour irrésistible qui lui fera courir les plus grands dangers. Tâche de l'en préserver."

Le fidèle Jean réitéra ses promesses, et le vieux roi, tranquillisé, posa sa tête sur l'oreiller et expira.

Quand on eut mis le vieux roi au tombeau, Jean raconta au jeune successeur ce qu'il avait promis à son père, au lit de mort. "Je tiendrai ma promesse, ajouta-t-il, et je vous serai fidèle comme je l'ai été à votre père, dût-il m'en coûter la vie."

Après que le grand deuil fut passé, Jean dit au roi : "Il est temps que vous connaissiez votre héritage. Je vais vous faire voir le palais de votre père."

Il le conduisit partout, du haut en bas, et lui fit voir toutes les richesses qui remplissaient les splendides appartements, en omettant seulement la chambre où était le dangereux portrait. Il avait été placé de telle sorte que, lorsqu'on ouvrait la porte, on l'apercevait aussitôt, et il était si bien fait qu'il semblait vivre et respirer et que rien au monde n'était si beau ni si aimable. Le jeune roi vit bien que le fidèle Jean passait toujours devant

cette porte sans l'ouvrir, et il lui demanda pourquoi. "C'est, répondit l'autre, parce qu'il y a dans la chambre quelque chose qui vous ferait peur.

—J'ai vu tout le château, dit le roi, je veux savoir ce qu'il y a ici ;" et il voulait ouvrir de force.

Le fidèle Jean le retint encore et lui dit : "J'ai promis à votre père, à son lit de mort, de ne pas vous laisser entrer dans cette chambre : il en pourrait résulter les plus grands malheurs pour vous et pour moi.

—Le malheur le plus grand, répliqua le roi, c'est que ma curiosité ne soit pas satisfaite. Je n'aurai de repos que lorsque mes yeux auront vu. Je ne sors pas d'ici que tu ne m'aies ouvert."

Le fidèle Jean, voyant qu'il n'y avait plus moyen de s'y refuser, alla, le cœur bien gros et en soupirant, chercher la clef au grand trousseau (1). Quand la porte fut ouverte, il entra le premier, tâchant de cacher le portrait avec son corps ; tout fut inutile : le roi, en se dressant sur la pointe des pieds, l'aperçut par-dessus son épaule. Mais en voyant cette image de jeune fille si belle et si brillante d'or et de pierreries, il tomba sans connaissance sur le parquet. Le fidèle Jean le releva et le porta sur son lit, tout en murmurant : "Le malheur est fait ; grand Dieu ! qu'allons-nous devenir ?" et il lui fit prendre un peu de vin pour le réconforter.

Le premier mot du roi, quand il revint à lui, fut pour demander quel était ce beau portrait. "C'est celui de la princesse du Dôme d'or, répondit le fidèle Jean.

—Mon amour pour elle est si grand, continua le roi, que, si toutes les feuilles des arbres étaient des langues, elles ne suffiraient pas à l'exprimer. Ma vie tient désormais (2) à sa possession. Tu m'aideras, toi qui es mon fidèle serviteur."

Le fidèle Jean réfléchit longtemps à la manière dont

il convenait de s'y prendre, car il était difficile d'arriver jusqu'à la princesse. Enfin, il imagina un moyen, et dit au roi : "Tout ce qui entoure la princesse est d'or, chaises, plats, tables, gobelets (3), meubles de toute espèce. Vous avez cinq tonnes d'or dans votre trésor ; il faut en confier une aux orfèvres pour qu'ils vous en fassent des vases et des bijoux d'or de toutes les façons, des oiseaux, des bêtes sauvages, des monstres de mille formes ; tout cela doit plaire à la princesse. Nous nous mettrons en route avec ce bagage, et nous tâcherons de réussir."

Le roi fit venir tous les orfèvres du pays, et ils travaillèrent nuit et jour jusqu'à ce que tous les objets fussent prêts. Quand on en eut chargé un navire, le fidèle Jean prit des habits de marchand, et le roi en fit autant, pour que personne ne pût le reconnaître. Puis ils mirent à la voile et naviguèrent jusqu'à la ville où demeurait la princesse du Dôme d'or.

Le fidèle Jean débarqua seul et laissa le roi dans le navire. "Peut-être, lui dit-il, ramènerai-je la princesse ; ayez soin que tout soit en ordre, que les vases d'or soient exposés et que le navire soit paré et en fête." Làdessus il remplit sa ceinture de plusieurs petits bijoux d'or, et se rendit directement au palais du roi.

Il vit en entrant dans la cour une jeune fille qui puisait de l'eau à une fontaine avec deux seaux d'or. Comme elle se retournait pour s'en aller, elle aperçut l'étranger et lui demanda qui il était. "Je suis marchand," répondit-il ; et ouvrant sa ceinture, il lui fit voir ses marchandises.

"Que de belles choses !" s'écria-t-elle ; et, posant ses seaux à terre, elle se mit à considérer tous les bijoux les uns après les autres. "Il faut, dit-elle, que la princesse voie tout cela ; elle vous l'achètera, elle qui aime tant

les objets d'or." Et, le prenant par la main, elle le fit monter dans le palais, car c'était une femme de chambre.

La princesse fut ravie (4) de voir les bijoux, et elle dit : " Tout cela est si bien travaillé que je l'achète."

Mais le fidèle Jean répondit : " Je ne suis que le serviteur d'un riche marchand ; tout ce que vous voyez ici n'est rien auprès de ce que mon maître a dans son navire ; vous y verrez les ouvrages les plus beaux et les plus précieux."

Elle voulait se les faire apporter, mais il dit : " Il y en a trop, il faudrait trop de temps et trop de place ; votre palais n'y suffirait pas."

Sa curiosité n'en était que plus excitée, et enfin elle s'écria : " Eh bien ! conduis-moi à ce navire, je veux aller moi-même voir les trésors de ton maître."

Le fidèle Jean la mena tout joyeux au navire, et le roi, en la voyant, la trouva encore plus belle que son portrait ; le cœur lui en bondissait de joie. Quand elle fut montée à bord, le roi lui offrit la main ; pendant ce temps-là, le fidèle Jean, qui était resté derrière, ordonna au capitaine de lever l'ancre à l'instant et de fuir à toutes voiles. Le roi était descendu avec elle dans la chambre et lui montrait une à une toutes les pièces de la vaisselle d'or, les plats, les coupes, les oiseaux, les bêtes sauvages et les monstres. Plusieurs heures se passèrent ainsi, et, pendant qu'elle était occupée à tout examiner, elle ne s'apercevait pas que le navire marchait. Quand elle eut fini, elle remercia le prétendu marchand et se disposa à retourner dans son palais ; mais, arrivée sur le pont, elle s'aperçut qu'elle était en pleine mer, bien loin de la terre, et que le navire cinglait à pleines voiles. " Je suis trahie ! s'écria-t-elle dans son effroi ; on m'emmène ! Être tombée au pouvoir d'un marchand ? j'aimerais mieux mourir."

Mais le roi lui dit en lui prenant la main : "Je ne suis pas marchand ; je suis roi, et d'une aussi bonne famille que la vôtre. Si je vous ai enlevée par ruse, ne l'attribuez qu'à la violence de mon amour. Il est si fort que, quand j'ai vu votre portrait pour la première fois, j'en suis tombé sans connaissance à la renverse."

Ces paroles consolèrent la princesse ; son cœur en fut touché, et elle consentit à épouser le roi.

Pendant qu'ils naviguaient en pleine mer, le fidèle Jean, étant assis un jour à l'avant du navire, aperçut dans l'air trois corneilles qui vinrent se poser devant lui. Il prêta l'oreille à ce qu'elles se disaient entre elles, car il comprenait leur langage. "Eh bien ! disait la première, il emmène la princesse du Dôme d'or !

— Oui, répondit la seconde, mais il ne la tient pas encore.

— Comment ? dit la troisième ; elle est assise près de lui.

— Qu'importe ? reprit la première ; quand ils débarqueront, on présentera au roi un cheval roux ; il voudra le monter ; mais, s'il le fait, le cheval s'élancera dans les airs avec lui, et on n'aura plus jamais de leurs nouvelles.

— Mais, dit la seconde, n'y a-t-il donc aucune ressource ?

— Il y en a une, dit la première : il faut qu'une autre personne s'élance sur le cheval et que, saisissant dans les fontes un pistolet, elle le tue roide. On préserverait ainsi le roi. Mais qui peut savoir cela ? Et encore celui qui le saurait et le dirait serait changé en pierre depuis les pieds jusqu'aux genoux."

La seconde corneille dit à son tour : "Je sais quelque chose de plus encore. En supposant que le cheval soit tué, le jeune roi ne possédera pas encore sa fiancée.

Quand ils entreront ensemble dans le palais, on lui présentera sur un plat une magnifique chemise de noces qui semblera tissue d'or et d'argent ; mais elle n'est réellement que poix et soufre ; si le roi la met, elle le brûlera jusqu'à la moelle des os.

— N'y a-t-il donc aucune ressource ? dit la troisième.

— Il y en a une, répondit la seconde : il faut qu'une personne munie de gants saisisse la chemise et la jette au feu. La chemise brûlée, le roi sera sauvé. Mais à quoi sert cela ? Celui qui le saurait et le dirait se verrait changé en pierre depuis les genoux jusqu'au cœur."

La troisième corneille ajouta : " Je sais quelque chose de plus encore. En supposant la chemise brûlée, le jeune roi ne possédera pas encore sa femme. S'il y a un bal de noces et que la jeune reine y danse, elle s'évanouira tout d'un coup et tombera comme morte ; et elle le sera réellement à moins que quelqu'un ne la relève aussitôt et ne lui donne un baiser sur l'épaule droite. Mais celui qui saurait cela et qui le dirait serait changé en pierre de la tête aux pieds."

Après cette conversation, les corneilles reprirent leur vol. Le fidèle Jean, qui avait tout entendu, resta depuis ce temps triste et silencieux. Se taire, c'était le malheur du roi ; mais parler, c'était sa propre perte. Enfin il se dit à lui-même : " Je sauverai mon maître, dût-il m'en coûter la vie."

Au débarquement, tout se passa comme la corneille l'avait prédit. Un magnifique cheval roux fut présenté au roi. "Bien, dit-il, je vais le monter jusqu'au palais." Et il allait l'enfourcher (5), quand le fidèle Jean, passant devant lui, s'élança dessus, tira le pistolet des fontes et étendit le cheval roide mort.

Les autres serviteurs du roi, qui n'aimaient guère le fidèle Jean, s'écrièrent qu'il fallait être fou pour tuer

un si bel animal que le roi allait monter. Mais le roi leur dit : "Taisez-vous, laissez-le faire; c'est mon fidèle, il a sans doute ses raisons pour agir ainsi."

Ils arrivèrent au palais, et, dans la première salle, la chemise de noces était posée sur un plat ; il semblait qu'elle fût d'or et d'argent. Le prince allait y toucher, mais le fidèle Jean le repoussa, et, la saisissant avec des gants, il la jeta au feu. Les autres serviteurs se mirent à murmurer : "Voyez, disaient-ils, le voilà qui brûle la chemise de noces du roi."

Mais le jeune roi répéta encore : "Il a sans doute ses raisons. Laissez-le faire ; c'est mon fidèle."

On célébra les noces. Il y eut un grand bal et la mariée commença à danser. Dans ce moment le fidèle Jean ne la perdit pas des yeux. Tout à coup il lui prit une faiblesse et elle tomba comme une morte à la renverse. Se jetant sur elle aussitôt, il la releva et la porta dans sa chambre, et là, l'ayant couchée sur son lit, il se pencha sur elle et lui donna un baiser sur l'épaule droite. A l'instant même elle respira et reprit connaissance ; mais le jeune roi, qui avait tout vu et qui ne comprenait rien à la conduite de Jean, finit par s'en courroucer et le fit jeter en prison.

Le lendemain, le fidèle Jean fut condamné à mort et conduit à la potence. Étant déjà monté à l'échelle, il dit : "Tout homme qui va mourir peut parler avant sa fin ; en aurai-je le droit ?

— Je te l'accorde, dit le roi.

— Eh bien ! on m'a condamné injustement, et je n'ai pas cessé de t'être fidèle."

Alors il raconta comment il avait entendu sur mer la conversation des corneilles, et comment tout ce qu'il avait fait était nécessaire pour sauver son maître. "O mon fidèle Jean, s'écria le roi, je te fais grâce. Faites-

le descendre." Mais, au dernier mot qu'il avait prononcé, le fidèle Jean était tombé sans vie : il était changé en pierre.

Le roi et la reine en eurent un grand chagrin : "Hélas ! disait le roi, tant de dévouement a été bien mal récompensé." Il fit porter la statue de pierre dans sa chambre à coucher, près de son lit. Chaque fois qu'il la voyait, il répétait en pleurant: "Hélas ! mon fidèle Jean, que ne puis-je te rendre la vie !"

Au bout de quelque temps, la reine mit au monde deux fils jumeaux qu'elle éleva heureusement et qui furent la joie de leurs parents. Un jour que la reine était à l'église, et que les deux enfants jouaient dans la chambre avec leur père, les yeux du roi tombèrent sur la statue, et il ne put s'empêcher de répéter encore en soupirant : "Hélas ! mon fidèle Jean, que ne puis-je te rendre la vie !"

Mais la statue prenant la parole lui dit : "Tu le peux, si tu veux y consacrer ce que tu as de plus cher.

— Tout ce que je possède au monde, s'écria le roi, je le sacrifierais pour toi.

— Eh bien ! dit la statue, pour que je recouvre (6) l'existence, il faut que tu coupes la tête à tes deux fils, et que tu me frottes tout entier avec leur sang."

Le roi pâlit en entendant cette horrible condition ; mais songeant au dévouement de ce fidèle serviteur qui avait donné sa vie pour lui, il tira son épée, et, de sa propre main, il abattit la tête de ses enfants et frotta la pierre avec leur sang. A l'instant même la statue se ranima, et le fidèle Jean apparut frais et dispos devant lui. Mais il dit au roi : "Ton dévouement pour moi aura sa récompense." Et, prenant les têtes des enfants, il les replaça sur leurs épaules et frotta les blessures avec leur sang : au même moment ils revinrent à la vie, et se

remirent à sauter et à jouer, comme si rien n'était arrivé.

Le roi était plein de joie. Quand il entendit revenir la reine, il fit cacher Jean et les enfants dans une grande armoire. Lorsqu'elle entra, il lui demanda : "As-tu prié à l'église ?

— Oui, répondit-elle, et j'ai constamment pensé au fidèle Jean, si malheureux à cause de nous.

— Chère femme, dit-il, nous pouvons lui rendre la vie, mais il nous en coûtera celle de nos deux fils."

La reine pâlit et son cœur se serra ; cependant elle répondit : "Nous lui devons ce sacrifice à cause de son dévouement."

Le roi, charmé de voir qu'elle avait pensé comme lui, alla ouvrir l'armoire et fit sortir le fidèle Jean et les deux enfants : "Dieu soit loué ! ajouta-t-il, il est délivré, et nous avons nos fils." Et il raconta à la reine tout ce qui s'était passé. Et ils vécurent tous heureux ensemble jusqu'à la fin.

XXX.

LES TROIS LANGUES.

En Suisse, il vivait jadis un vieux comte avec un fils unique fort stupide (1) et qui n'avait pu rien apprendre. Un beau jour son père lui dit : "Mon fils, écoute bien ce que je vais te dire. N'importe ce que je fasse, je ne puis rien te pousser dans la tête. J'ai donc résolu de t'éloigner et de te mettre entre les mains d'un éminent professeur ; nous verrons ce qu'il peut faire de toi."

Et le jeune homme s'en alla en pays étranger et y passa toute une année aux leçons du professeur, après quoi il revint chez son père. "Qu'as-tu appris ?" lui demanda aussitôt le vieux comte. "Mon père, répondit-il, j'ai appris ce que disent les chiens quand ils aboient (2).—Malheureux, s'écria son père, est-ce là tout ce que tu as appris ? Je vais t'envoyer ailleurs et te confier à un autre professeur." Le garçon repartit donc, et après avoir étudié une année à cette seconde école, il vint se représenter devant son père. Comme la première fois, il lui fut demandé ce qu'il avait appris. Il répondit : "J'ai appris ce que disent les oiseaux quand ils chantent (3)." Le père furieux s'écria : "Misérable (4) que tu es, est-ce ainsi que tu as passé ce temps si précieux, sans rien apprendre ? N'as-tu pas honte de paraître en ma présence ? Je ferai une dernière tentative et vais te donner un troisième professeur. Mais sache bien que si tu n'apprends rien cette fois, je ne te reconnaîtrai plus pour mon fils."

Avec son nouveau maître, le jeune homme passa aussi toute une année ; et quand ce temps fut écoulé, il revint dire à son père qu'il avait appris ce que disent les grenouilles quand elles coassent (5). Pour le coup, le vieux comte pensa devenir fou de colère, et réunissant tous ses gens il leur dit : "Ce garçon n'est plus mon fils, je le répudie, je le chasse ; emmenez-le dans la forêt et tuez-le."

Les serviteurs du château l'emmenèrent donc dans la forêt, mais ils n'eurent pas le cœur de le tuer et le laissèrent aller. Ils enlevèrent cependant à un jeune faon les yeux et la langue, et les portèrent au vieux comte comme preuve qu'ils avaient exécuté ses ordres.

Le jeune homme après avoir erré longtemps dans la forêt, rencontra un château, où il demanda un gîte pour

la nuit. Le châtelain lui dit : " Vous pouvez passer la nuit chez moi, là-bas dans la tour, mais je vous avertis que vous y courrez les plus grands dangers, car elle est pleine de chiens sauvages et furieux qui aboient et hurlent (6) contre tout le monde, et il faut à certaines heures leur livrer de la chair humaine qu'ils ont bientôt dévorée."

En effet ces bêtes furieuses faisaient régner dans tout le pays la terreur et les lamentations, car personne n'était capable de mettre un terme à leurs ravages (7). Cependant le jeune homme, qui ne connaissait pas la crainte, dit au châtelain : " Montrez-moi ces chiens aboyants, et donnez-moi quelque chose que je puisse leur jeter ; ils ne me feront aucun mal."

Puisqu'il le voulait, on lui remit de la viande pour les chiens sauvages et on le conduisit dans la tour. A peine y fut-il entré que les chiens se mirent à courir autour de lui le plus pacifiquement du monde, agitant leur queue et sans faire entendre le plus petit aboiement. Ils mangèrent la chair (8) qu'il avait apportée pour eux, et ne songèrent pas un instant à lui faire le moindre mal. Le matin venu, il sortit de la tour sain et sauf, au grand étonnement de tout le monde, et dit au châtelain : " Les chiens m'ont fait connaître, dans leur langage, la raison pour laquelle ils dévastent ainsi le pays et y sèment l'épouvante. Ils ont la garde d'un immense trésor qui est sous la tour, et jusqu'à ce qu'on l'ait trouvé et emporté, ils ne peuvent avoir aucun repos. Comment on peut venir à bout de cette entreprise, ils me l'ont aussi révélé."

Ce discours remplit de joie tous les cœurs et le seigneur du château promit au brave jeune homme sa fille en mariage, s'il parvenait à enlever le trésor. Il le fit aussitôt, et les chiens disparurent, et le pays recouvra

la paix et la tranquillité. Alors le mariage fut célébré au milieu des plus grandes fêtes, et le jeune couple vécut dans l'amour et le bonheur.

Quelque temps après, les époux montèrent en voiture et se mirent en route pour Rome. Sur leur chemin ils rencontrèrent un marais où les grenouilles coassaient en chœur. Le jeune comte les écouta attentivement, et quand il eut compris ce qu'elles disaient il devint pensif (9) et triste, mais il ne dit rien à sa femme. Cependant ils continuèrent leur voyage et arrivèrent enfin à Rome. Le pape venait de mourir et les cardinaux étaient en grand émoi au sujet de son successeur. Ne pouvant autrement se mettre d'accord, ils décidèrent que celui-là serait pape en faveur de qui s'accomplirait un prodige. Ils avaient à peine pris cette résolution quand le jeune comte mit le pied dans l'église ; et voilà que deux tourterelles blanches comme la neige descendent du ciel et se posent sur ses épaules. Le collège des cardinaux reconnut aussitôt le prodige qu'il avait demandé à Dieu et offrit la tiare au jeune homme. Celui-ci hésitait, car il craignait de ne pas être digne de cette suprême royauté. Mais les tourterelles lui parlèrent à l'oreille, disant qu'il devait accepter l'honneur qui lui était offert. Il consentit donc et les cérémonies du sacre se célébrèrent aussitôt. Ainsi s'accomplissait ce qu'avaient prophétisé les grenouilles du marais, et c'est cela qui l'avait rendu triste et pensif pendant son voyage. Le jour de son élévation sur le trône pontifical, il eut à chanter la messe, et il ne savait comment s'y prendre, mais les deux tourterelles qui ne quittaient pas ses épaules lui soufflèrent (10) à l'oreille tout ce qu'il avait à faire, et les choses se passèrent merveilleusement.

XXXI.

LE-FUSEAU, LA NAVETTE ET L'AIGUILLE.

Il était une jeune fille qui avait perdu ses parents dans son bas âge. Elle avait une marraine, qui habitait toute seule une petite chaumière au bout du village, et qui vivait des produits de son aiguille, de sa navette et de son fuseau. Cette bonne vieille prit avec elle l'orpheline, lui apprit à travailler et l'éleva dans la piété et la crainte de Dieu. Quand la jeune fille eut atteint quinze ans, sa marraine tomba malade, et, l'appelant près de son lit, elle lui dit : "Chère enfant, je sens que ma fin est proche ; je te laisse ma chaumière : elle te protégera contre le vent et la pluie ; je te donne aussi mon fuseau, ma navette et mon aiguille, qui te serviront à gagner ton pain." Puis, lui posant la main sur la tête, elle la bénit en disant : "Conserve Dieu dans ton cœur, et le bonheur t'arrivera." Là-dessus ses yeux se fermèrent ; la pauvre fille accompagna son cercueil en pleurant et lui rendit les derniers devoirs.

Désormais elle vécut toute seule, travaillant avec courage à filer, à tisser et à coudre ; et la bénédiction de la bonne vieille la protégeait en toutes choses. On aurait dit que sa provision de lin était inépuisable, et, à mesure qu'elle avait tissé une pièce de toile ou cousu une chemise, il se présentait aussitôt un acheteur qui la payait généreusement ; de telle sorte que non-seulement elle n'était pas dans le besoin, mais elle pouvait encore donner aux pauvres.

Vers le même temps, le fils du roi se mit à parcourir le pays pour chercher femme. Il n'en pouvait pas choisir une pauvre et n'en voulait pas une riche. Aussi

disait-il qu'il prendrait celle qui serait à la fois la plus riche et la plus pauvre. En arrivant dans le village où demeurait notre jeune fille, il demanda, comme à son ordinaire, qu'on lui indiquât la plus pauvre et la plus riche de l'endroit. On lui désigna tout de suite la seconde; quant à la première, lui dit-on, ce devait être la jeune fille qui demeurait dans une chaumière isolée tout au bout du hameau.

Quand le prince passa, la riche était en grande toilette devant sa porte: elle se leva et alla à sa rencontre avec un grand salut. Mais il la regarda, et continuant son chemin sans dire un mot, arriva à la chaumière de la pauvre fille: celle-ci n'était pas sur sa porte, mais enfermée dans sa chambre. Il arrêta son cheval et regarda à travers la fenêtre dans l'appartement, qu'éclairait un rayon de soleil: elle était assise devant son rouet et filait avec ardeur. Cependant comme elle regardait le prince à la dérobée (1), elle devint toute rouge et continua de filer en baissant les yeux: seulement je ne garantirais pas que son fil fût bien égal. Elle fila toujours jusqu'à ce que le prince fût parti. Dès qu'elle ne le vit plus, elle courut ouvrir la fenêtre en disant: "Il fait si chaud ici!" et elle le suivit des yeux tant qu'elle put apercevoir la plume blanche de son chapeau.

A la fin elle se rassit et se remit à filer. Mais il lui revint à la mémoire un refrain (2) qu'elle avait souvent entendu répéter à sa vieille marraine, et elle chanta ainsi:

> Cours, fuseau; que rien ne t'arrête;
> Conduis ici mon bien-aimé.

Qu'arriva-t-il? le fuseau s'élança tout à coup de ses mains et se précipita dehors; elle le suivit des yeux toute stupéfaite; il courait en dansant à travers champs

et laissait après lui un fil d'or. En peu de temps il fut trop loin pour qu'elle pût le voir. N'ayant plus de fuseau, elle prit sa navette et se mit à tisser.

Le fuseau continuait de courir, et, quand son fil fut au bout, il avait rejoint le prince. "Que vois-je ? s'écria celui-ci ; ce fuseau veut me conduire quelque part." Il retourna son cheval et suivit au galop le fil d'or. La jeune fille continuait de travailler en chantant :

Cours après lui, chère navette;
Ramène-moi mon fiancé.

Aussitôt la navette s'échappa de ses mains et s'élança vers la porte. Mais à partir du seuil elle commença à tisser un tapis plus beau que tout ce qu'on a jamais vu. Des deux côtés fleurissaient des guirlandes de roses et de lis, et au milieu, des pampres verts sortaient d'un fond d'or ; des lièvres et des lapins sautaient dans le feuillage, des cerfs et des chevreuils passaient leur tête à travers ; dans les branches étaient perchés des oiseaux de mille couleurs auxquels il ne manquait que de chanter. La navette continuait de courir et l'œuvre avançait merveilleusement.

N'ayant plus sa navette, la jeune fille prit son aiguille et se mit à chanter :

Il va venir, chère aiguillette;
Que tout ici soit préparé.

Aussitôt l'aiguille, s'échappant de ses doigts, se mit à courir par la chambre, rapide comme l'éclair. C'était comme si des esprits invisibles s'en fussent mêlés (3) : la table et les bancs se couvraient de tapis verts, les chaises s'habillaient de velours, et les murs d'une tenture de soie.

A peine l'aiguille avait-elle piqué son dernier point, que la jeune fille vit passer devant la fenêtre les plumes blanches du chapeau du prince, que le fil d'or avait ramené : il entra dans la chaumière en passant sur le tapis, et dans la chambre il vit la jeune fille, toujours vêtue de ses pauvres habits, mais brillant cependant au milieu de ce luxe improvisé comme une rose églantine sur un buisson. " Tu es bien la plus pauvre et la plus riche, s'écria-t-il ; viens, tu seras ma femme." Elle lui tendit la main sans rien répondre. Il lui donna un baiser, et, l'ayant fait monter à cheval avec lui, il l'emmena à la cour, où la noce fut célébrée avec une grande joie.

Le fuseau, la navette et l'aiguille furent conservés précieusement dans le trésor royal.

XXXII.

LE JUIF DANS LES ÉPINES.

Un homme riche avait un valet qui le servait fidèlement : tous les matins le premier levé, et le dernier couché tous les soirs ; quand il y avait quelque besogne difficile qui faisait reculer les autres, s'y mettant toujours sans hésiter ; ne se plaignant jamais, toujours content, toujours gai. Quand son année fut expirée, son maître ne le paya pas. " Par cette adroite (1) conduite, pensait-il, j'épargne mon argent, et mon domestique, ne pouvant pas me quitter, reste à mon service."

Le valet ne réclama pas ; la seconde année se passa comme la première : il ne reçut pas encore ses gages, mais il n'en dit rien et resta toujours.

A l'expiration de la troisième année, le maître finit par y songer ; il mit la main à la poche, mais il n'en tira rien. Le valet se décida enfin à lui dire : " Monsieur, je vous ai servi fidèlement pendant trois ans, soyez assez bon pour me donner ce qui me revient en toute équité ; je veux partir et voir le monde.

— Oui, lui répondit son avare maître ; oui, mon ami, tu m'as bien servi et tu seras bien payé."

Là-dessus il tira de sa poche trois liards et les lui compta : Je te donne un liard pour chaque année ; cela fait une forte somme, de plus gros gages que tu n'en aurais trouvé chez beaucoup d'autres."

Le pauvre garçon, qui connaissait peu la monnaie, prit son capital et se dit : "Maintenant voilà mes poches pleines ; pourquoi désormais me donnerais-je du mal ?"

Il se mit en route par monts et par vaux (2), chantant et sautant dans la joie de son cœur. En passant près d'un buisson, il rencontra un petit homme qui lui dit : " Où vas-tu, frère loustic (3)? les soucis ne te gênent guère, à ce que je vois.

— Pourquoi serais-je triste ? répondit le jeune homme ; je suis riche, j'ai mes gages de trois ans qui sonnent dans ma poche.

— A combien se monte ton trésor ? lui demanda le petit homme.

— A trois liards de bon argent, bien comptés.

— Écoute, lui dit le nain, je suis un pauvre homme dans la misère ; donne-moi tes trois liards ; je ne puis plus travailler, mais toi tu es jeune et tu gagneras aisément ton pain."

Ce garçon avait bon cœur ; il eut pitié du petit homme et lui donna ses trois liards en disant :

"Les voilà pour l'amour de Dieu ; je saurai bien m'en passer."

ble; le brave garçon avait flâné (8) en chemin, ils ne tardèrent pas à l'atteindre, et ils trouvèrent sur lui la bourse d'or. Quand il comparut devant le tribunal: "Je n'ai pas touché au juif, dit-il, je ne lui ai pas pris son or; il me l'a donné volontairement pour faire taire mon violon, parce que ma musique lui déplaisait.

Dieu me protège! s'écria le juif, il prend les mensonges au vol comme des mouches."

Mais le juge ne voulut pas le croire, et dit: "Voilà une mauvaise défense; les juifs ne donnent pas leur argent pour si peu de chose;" et il condamna le garçon au gibet, comme voleur de grand chemin.

Quand on l'eut conduit à la potence, le juif lui cria encore: "Canaille, musicien de chien, te voilà payé suivant tes mérites."

Le garçon monta tranquillement à l'échelle avec le bourreau; mais au dernier échelon il se retourna et dit au juge: "Accordez-moi encore une demande avant que je meure.

— Je te l'accorde, dit le juge, à moins que tu ne me demandes la vie.

— Je ne demande pas la vie, répondit le garçon; laissez-moi seulement, pour la dernière fois, jouer un air sur mon violon."

Le juif poussa un cri de détresse: "Pour l'amour de Dieu, ne le permettez pas!" Mais le juge dit: "Pourquoi ne lui donnerais-je pas cette dernière joie? C'est fait de lui, il n'y reviendra plus." Il ne pouvait d'ailleurs refuser, à cause du don qu'avait le garçon de se faire octroyer (9) toutes ses demandes.

Le juif criait: "Ah! mon Dieu! attachez-moi, attachez-moi bien." Le bon garçon prit son violon, et au premier coup d'archet tout le monde se mit à remuer et à s'ébranler, le juge, le greffier, les valets du bour-

reau ; la corde tomba des mains de celui qui voulait attacher le juif. Au second coup tous levèrent les jambes, et le bourreau lui-même laissa là le patient pour se mettre en danse. Au troisième coup tous commencèrent à sauter et à danser, le juge et le juif à leur tête, sautant plus haut que les autres. Enfin, la danse fut générale, et entraîna tous les spectateurs, gras et maigres, jeunes et vieux ; jusqu'aux chiens, qui se dressaient sur leurs pattes de derrière pour danser aussi. Plus il jouait, plus les danseurs bondissaient ; les têtes s'entre-choquaient, et la foule commençait à gémir piteusement. Le juge, hors d'haleine, s'écria : " Je t'accorde ta grâce, cesse ta musique." Le bon garçon suspendit le violon à son cou et descendit l'échelle. Il s'approcha du juif qui était par terre et cherchait à reprendre son souffle. " Coquin, lui dit-il, avoue d'où te vient ton or, ou je reprends mon violon et je recommence.

—Je l'ai volé, je l'ai volé, exclama le juif et toi tu l'avais bien gagné." Il s'ensuivit que le juge se saisit du juif et le fit pendre comme voleur.

XXXIII.

LA PRUDENTE ALICE.

Il y avait autrefois un homme qui avait une fille qu'on appelait la fine (1) Alice. Quand elle fut grande son père dit : " Il nous faudra marier notre Alice.—Oui, dit la mère, aussitôt qu'il se présentera un mari digne d'elle."

Quelque temps après, un jeune homme du nom de Jean vint de loin pour la demander en mariage. " Mais, dit-il, je dois être sûr que la fine Alice est aussi très

prudente.—Oh ! s'écria le père, cela ne lui manque pas ; elle a un fameux cerveau dans sa tête." Et la mère ajouta : " Elle voit le vent souffler dans la rue et elle entend les mouches tousser."

Bientôt on se mit à table, et la mère dit à Alice d'aller tirer de la bière à la cave.

La fine Alice prend le pot qui pendait au mur, et descend à la cave en faisant sauter le couvercle du pot pour s'amuser. Quand elle arriva au bas de l'escalier, elle prit un tabouret (2), le plaça près du tonneau et s'y assit : elle ne voulait pas devoir se baisser de peur de se faire mal au dos et de se donner une courbature. Elle déposa alors le vase devant elle et tourna le robinet (3); et comme la bière coulait, elle ne voulut pas que ses yeux se reposassent, et les promena tout autour d'elle sur les murs depuis le bas jusqu'au haut et dans tous les coins de la cave. Elle aperçut à la fin une hache que les maçons avaient laissée là et qui se montrait au plafond, tout juste au-dessus d'elle. A cette vue, la fine Alice se mit à crier. " Oh ! si j'épouse Jean, et que nous ayons un enfant, et qu'il grandisse, et que nous l'envoyions un jour à la cave pour tirer de la bière, la hache lui tombera peut-être sur la tête et le tuera." Et Alice resta assise sur le tabouret pleurant à chaudes larmes sur le malheur (4) qui la menaçait.

Entre-temps les bonnes gens là-haut attendaient après la bière, et comme Alice ne revenait pas, la mère dit à la servante d'aller voir pourquoi elle restait à la cave. La servante étant descendue trouva Alice assise devant le tonneau et toute baignée de larmes. Elle lui demande pourquoi elle pleure ainsi. " Ah ! répond Alice, n'ai-je pas bien de quoi pleurer ? si j'épouse Jean, et que nous ayons un enfant, et que l'enfant grandisse, et que nous l'envoyions à la cave tirer de la bière, la hache lui

tombera peut-être sur la tête et le tuera.—Oh ! dit la fille, quelle prudente Alice nous avons ! " Et s'asseyant, elle se mit à pleurer aussi sur le malheur qui devait arriver.

Un peu plus tard, comme la servante ne reparaissait pas, les bonnes gens là-haut commencèrent à avoir très soif. En conséquence le mari dit au domestique de descendre à la cave et d'aller voir ce qu'étaient devenues Alice et la servante. Il descendit et vit là assises côte à côte la prudente Alice et la servante se lamentant toutes deux. Il lui demanda ce qu'il y avait. Alice lui conta l'histoire de la hache qui devait tomber sur son enfant. Quand elle eut fini de parler, le domestique s'écria : " Quelle prudente Alice nous avons ! " et il se mit à pleurer et à crier avec les deux femmes. En haut on attendait toujours, et comme le domestique ne revenait pas, le mari dit : " Femme, descendez vous-même à la cave et allez voir ce qui retient notre Alice si longtemps." Elle descendit, et trouvant là assis et pleurant ensemble l'homme et les deux femmes, elle en demanda la raison. Et Alice lui parla de cette hache qui devait un jour tomber sur la tête de son fils. Comme les autres la mère s'écria : " Quelle prudente Alice nous avons ! " Et s'asseyant, elle se mit à pleurer avec les trois autres.

Cependant le mari attendait après sa femme qui ne revenait pas ; à la fin il eut tellement soif qu'il dit : " Il faut que j'aille voir moi-même ce qui retient Alice si longtemps." Aussitôt dans la cave, il vit les quatre personnes assises ensemble et criant de concert, et quand il en connut la raison, il s'écria aussi : " Quelle prudente Alice nous avons ! " Et il s'assit pour pleurer avec les autres.

Le jeune homme là-haut attendit longtemps. Enfin comme personne ne revenait, il se dit qu'on l'attendait

probablement là-bas, et il descendit pour savoir ce qui en était. Quand il fut là, il les trouva tous cinq assis ensemble, pleurant et criant à qui mieux mieux. "Quel malheur est-il arrivé ?" leur demanda-t-il. "Oh ! mon Jean bien-aimé, cria Alice, si jamais nous nous mariions, et que nous eussions un enfant, et qu'il grandît, et que par hasard nous l'envoyions un jour tirer de la bière, la hache qui est restée là suspendue pourrait tomber sur sa tête et le tuerait. N'en est-ce pas assez pour gémir et pleurer ?—Pour le coup, dit Jean, voilà bien assez de prudence pour faire mon ménage. Puisque vous êtes si prudente, Alice, je vous prends pour femme." Et la prenant par la main, il remonta avec elle l'escalier, et aussitôt arrivé dans la chambre, il fit célébrer leur mariage.

Ils étaient mariés depuis quelque temps, quand Jean dit un beau matin : "Je vais sortir pour gagner un peu d'argent ; vous, allez aux champs, et coupez du blé afin d'avoir de quoi faire du pain.—C'est bien, répondit-elle, je ferai comme vous dites, mon cher Jean." Quand son mari fut parti, elle se fit un bon potage qu'elle emporta avec elle. Arrivée aux champs elle se dit à elle-même : "Que ferai-je ? couperai-je avant de manger, ou mangerai-je avant de couper ? il vaut mieux que je mange pour commencer." Elle mangea donc tout le contenu de son pot, et quand cela fut fait, elle réfléchit (5). "Vais-je couper maintenant, se dit-elle, ou ferai-je d'abord un petit somme ? Ma foi, je vais un peu dormir avant de couper." Et elle se coucha dans les blés et se mit à dormir. Dans l'entre-temps Jean rentra chez lui, mais Alice ne revenait pas, et il dit : "Oh ! quelle prudente Alice je possède ! Elle est si industrieuse qu'elle ne revient même pas prendre ses repas." Bientôt cependant le soir arriva et Alice n'était pas encore

de retour. En conséquence Jean sortit pour aller voir combien de blé elle avait coupé. Mais quelle fut sa surprise ! Pas un épi d'abattu, et Alice étendue dans les blés et plongée dans un profond sommeil (6). Jean s'empressa de regagner sa maison (7), et en rapporta un filet tout garni de petites clochettes qui y étaient suspendues, lesquelles il jeta au-dessus de sa tête pendant qu'elle continuait à dormir. Cela fait, il retourna chez lui, ferma bien sa porte, s'assit sur un tabouret et se mit à travailler très activement.

A la fin cependant, la nuit noire étant venue, la prudente Alice s'éveilla, et comme elle se levait, le filet à clochettes embrassa sa tête de telle sorte que les petites clochettes tintaient à chaque pas qu'elle faisait. Cela l'effrayait fort, et elle se mit à se demander si elle était bien la prudente Alice et elle se disait : " Suis-je elle, ou ne suis-je pas elle ? " C'était une question qui l'embarrassait, et elle l'examina longuement sans pouvoir la résoudre. A la fin elle résolut de retourner chez elle pour demander si elle était réellement elle-même, supposant qu'on pourrait le lui dire. Quand elle arriva à la porte de sa maison, elle la trouva fermée ; en conséquence elle frappa à la fenêtre et cria : " Jean, Alice est-elle là ?—Oui, répliqua-t-il, elle y est." Cette fois elle fut terrifiée et s'écria : " O ciel ! je ne suis donc pas Alice ! " Elle courut frapper à une autre maison, mais aussitôt qu'on entendit le tintement des clochettes, on refusa d'ouvrir, et ainsi il se fit que personne ne la reçut. Alors elle s'encourut tout droit hors du village, et depuis ce jour-là personne ne l'a jamais revue.

de ce qui fait engraisser les gens et maigrir leur bourse. La première année, il était encore passable, mais la seconde, il avait déjà l'air d'un monstre. Ses cheveux lui couvraient presque entièrement la face, sa barbe était emmêlée et comme feutrée, et son visage tellement couvert de crasse que, si on y avait semé de l'herbe, elle aurait levé. Il faisait fuir tout le monde. Mais cependant, comme il donnait à tous les pauvres en leur demandant de prier Dieu pour qu'il ne mourût pas dans les sept ans, et comme il parlait en homme de bien, il trouvait toujours un gîte.

La quatrième année, il entra dans une auberge, où l'hôte ne voulait pas le recevoir, même dans l'écurie de peur qu'il n'effarouchât (5) les chevaux. Mais Peau-d'ours ayant tiré de sa poche une poignée de ducats, l'hôte se laissa gagner et lui donna une chambre sur la cour de derrière, à condition qu'il ne se laisserait pas voir, pour ne pas perdre de réputation l'établissement.

Un soir, Peau-d'ours était assis dans sa chambre, souhaitant de tout cœur la fin des sept années, quand il entendit quelqu'un pleurer dans la chambre à côté. Comme il avait bon cœur, il ouvrit la porte et vit un vieillard qui sanglotait en tenant sa tête entre ses mains. Mais en voyant entrer Peau-d'ours, l'homme, effrayé, voulut se sauver. Enfin il se calma en entendant une voix humaine qui lui parlait, et Peau-d'ours finit, à force de paroles amicales, par lui faire raconter la cause de son chagrin. Il avait perdu toute sa fortune, et était réduit avec ses filles à une telle misère, qu'il ne pouvait payer l'hôte et qu'on allait le mettre en prison. "Si vous n'avez pas d'autre souci, lui dit Peau-d'ours, j'ai assez d'argent pour vous tirer de là." Et ayant fait venir l'hôte, il le paya et donna encore au malheureux une forte somme pour ses besoins.

Le vieillard ainsi délivré ne savait comment témoigner sa reconnaissance. " Viens avec moi, dit-il ; mes filles sont des merveilles de beàuté ; tu en choisiras une pour ta femme. Elle ne s'y refusera pas quand elle saura ce que tu viens de faire pour moi. A la vérité tu as l'air un peu bizarre, mais une femme t'aura bientôt réformé."

Peau-d'ours consentit à accompagner le vieillard. Mais quand l'aînée aperçut cet horrible visage, elle fut si épouvantée qu'elle s'enfuit en poussant des cris. La seconde le toisa de la tête aux pieds, et lui dit : " Comment accepter un mari qui n'a pas figure humaine ? J'aimerais mieux cet ours rasé que j'ai vu un jour à la foire, et qui était habillé comme un homme, avec une pelisse de hussard et des gants blancs. Au moins il n'était que laid ; on pouvait s'y accoutumer."

Mais la plus jeune dit : " Cher père, ce doit être un brave homme, puisqu'il nous a secourus ; vous lui avez promis une femme : il faut faire honneur à votre parole." Malheureusement, le visage de Peau-d'ours était couvert de poil et de crasse ; sans cela on eût pu y voir briller la joie qui épanouit (6) son cœur quand il entendit ces paroles. Il prit un anneau à son doigt, le brisa en deux et en donna une moitié à sa fiancée, en lui recommandant de la bien conserver pendant qu'il garderait l'autre. Dans la moitié qu'il donnait, il inscrivit son propre nom, et celui de la jeune fille dans celle qu'il gardait pour lui. Puis il prit congé d'elle en disant : " Je vous quitte pour trois ans. Si je reviens, nous nous marierons ; mais si je ne reviens pas, c'est que je serai mort, et vous serez libre. Priez Dieu qu'il me conserve la vie."

La pauvre fiancée prit le deuil, et les larmes lui venaient aux yeux quand elle pensait à son fiancé. Ses

sœurs l'accablaient des plaisanteries les plus désobligeantes. "Prends bien garde, disait l'aînée, quand tu lui donneras ta main, qu'il ne t'écorche avec sa patte.

— Méfie-toi (7), ajoutait la seconde, les ours aiment les douceurs ; si tu lui plais, il te croquera.

— Il te faudra toujours faire sa volonté, reprenait l'aînée ; autrement, gare les grognements.

— Mais, ajoutait encore la seconde, le bal de noces sera gai : les ours dansent bien."

La pauvre fille laissait dire ses sœurs sans se fâcher. Quant à l'homme à la peau d'ours, il errait toujours dans le monde, faisant du bien tant qu'il pouvait et donnant généreusement aux pauvres, afin qu'ils priassent pour lui.

Enfin, quand le dernier jour des sept ans fut arrivé, il retourna à la lande et se mit dans le cercle des arbres. Un grand vent s'éleva, et le diable ne tarda pas à paraître avec un air courroucé ; il jeta au soldat ses vieux vêtements et lui redemanda son habit vert. "Un instant, dit Peau-d'ours, il faut d'abord que tu me nettoies." Le diable fut forcé, bien malgré lui, d'aller chercher de l'eau, de laver Peau-d'ours, de lui peigner les cheveux et de lui couper les ongles. L'homme reprit l'air d'un brave soldat, beaucoup plus beau qu'il n'avait été auparavant.

Peau-d'ours se sentit soulagé d'un grand poids quand le diable fut parti sans le tourmenter autrement. Il retourna à la ville, endossa un magnifique habit de velours, et, montant dans une voiture traînée par quatre chevaux blancs, il se fit conduire chez sa fiancée. Personne ne le reconnut ; le père le prit pour un officier supérieur, et le fit entrer dans la chambre où étaient ses filles. Les deux aînées le firent asseoir entre elles ; elles lui servi-

rent un repas délicat, en déclarant qu'elles n'avaient jamais vu un si beau cavalier. Quant à sa fiancée, elle était assise en face de lui avec ses vêtements noirs, les yeux baissés et sans dire un mot. Enfin le père lui demanda s'il voulait épouser une de ses filles ; les deux aînées coururent dans leur chambre pour faire toilette, car chacune d'elles s'imaginait qu'elle était la préférée.

L'étranger, resté seul avec sa fiancée, prit la moitié d'anneau qu'il avait dans sa poche, et la jeta au fond d'un verre de vin qu'il lui offrit. Quand elle eut bu et qu'elle aperçut ce fragment au fond du verre, le cœur lui tressaillit (8). Elle saisit l'autre moitié qui était suspendue à son cou, la rapprocha de la première, et toutes les deux se rejoignirent exactement. Alors il lui dit : "Je suis ton fiancé bien-aimé, que tu as vu sous une peau d'ours ; maintenant, par la grâce de Dieu, j'ai recouvré ma figure humaine; et je suis purifié de mes souillures."

Et, la prenant dans ses bras, il l'embrassa étroitement. En même temps les deux sœurs rentraient en grand costume ; mais, quand elles virent que ce beau jeune homme était pour leur sœur et que c'était l'homme à la peau d'ours, elles s'enfuirent, pleines de dépit et de colère : la première alla se noyer dans un puits, et la seconde se pendit à un arbre.

Le soir on frappa à la porte, et le fiancé, allant ouvrir, vit le diable en habit vert qui lui dit : "Eh bien ! j'ai perdu ton âme, mais j'en ai gagné deux autres."

XXXV.

LES TROIS FILEUSES.

Il était une jeune fille paresseuse qui ne voulait pas filer. Sa mère avait beau se mettre en colère, elle n'en

pouvait rien tirer. Un jour elle en perdit tellement patience qu'elle alla jusqu'à lui donner des coups, et la fille se mit à pleurer (1) tout haut. Justement la reine passait par là ; en entendant les pleurs, elle fit arrêter sa voiture, et, entrant dans la maison, elle demanda à la mère pourquoi elle frappait sa fille si durement que les cris de l'enfant s'entendaient jusque dans la rue. La femme eut honte de révéler la paresse de sa fille, et elle dit : "Je ne peux pas lui ôter son fuseau ; elle veut toujours et sans cesse filer, et dans ma pauvreté je ne peux pas suffire à lui fournir du lin."

La reine répondit: "Rien ne me plait plus que la quenouille ; le bruit du rouet me charme ; donnez-moi votre fille dans mon palais ; j'ai du lin en quantité ; elle y filera tant qu'elle voudra." La mère y consentit de tout son cœur, et la reine emmena la jeune fille.

Quand on fut arrivé au palais, elle la conduisit dans trois chambres qui étaient remplies du plus beau lin depuis le haut jusqu'en bas. "File-moi tout ce lin, lui dit-elle, et quand tout sera fini, je te ferai épouser mon fils aîné. Ne t'inquiète pas de ta pauvreté, ton zèle pour le travail te sera une dot suffisante."

La jeune fille ne dit rien, mais intérieurement elle était consternée (2); car eût-elle travaillé pendant trois cents ans sans s'arrêter, depuis le matin jusqu'au soir, elle ne serait pas venue à bout de ces énormes tas d'étoupe. Quant elle fut seule, elle se mit à pleurer, et resta ainsi trois jours sans faire œuvre de ses doigts. Le troisième jour, la reine vint la visiter ; elle fut fort étonnée en voyant qu'il n'y avait rien de fait ; mais la jeune fille s'excusa en alléguant son chagrin d'avoir quitté sa mère. La reine voulut bien se contenter de cette raison ; mais elle dit en s'en allant : "Allons, il faut commencer demain à travailler."

Quand la jeune fille se retrouva seule, ne sachant plus que faire, dans son trouble (3), elle se mit à la fenêtre, et elle vit venir à elle trois femmes, dont la première avait un grand pied plat ; la seconde une lèvre inférieure si grande et si tombante qu'elle couvrait et dépassait le menton ; et la troisième, un pouce large et aplati. Elles se plantèrent devant la fenêtre, les yeux tournés vers la chambre, et demandèrent à la jeune fille ce qu'elle voulait. Elle leur conta ses chagrins ; les trois femmes lui offrirent de l'aider. "Si tu nous promets, lui dirent-elles, de nous inviter à ta noce, de nous nommer tes cousines sans rougir de nous, et de nous faire asseoir à ta table, nous allons te filer ton lin, et ce sera bientôt fini.

— De tout mon cœur, répondit elle ; entrez, et commencez tout de suite."

Elle introduisit ces trois singulières (4) femmes et débarrassa une place dans la première chambre pour les installer (5) ; elles se mirent à l'ouvrage. La première filait l'étoupe et faisait tourner le rouet ; la seconde mouillait le fil ; la troisième le tordait et l'appuyait sur la table avec son pouce, et, à chaque coup de pouce, qu'elle donnait, il y avait par terre un écheveau de fil le plus fin. Chaque fois que la reine entrait, la jeune fille cachait ses fileuses et lui montrait ce qu'il y avait de travail de fait, et la reine n'en revenait pas d'admiration. Quand la première chambre fut vidée, elles passèrent à la seconde, puis à la troisième, qui fut bientôt terminée aussi. Alors les trois femmes s'en allèrent en disant à la jeune fille : "N'oublie pas ta promesse ; tu t'en trouveras bien."

Lorsque la jeune fille eut montré à la reine les chambres vides et le lin filé, on fixa le jour des noces. Le prince était ravi d'avoir une femme si habile et si active,

et il l'aimait avec ardeur. “J'ai trois cousines, dit-elle, qui m'ont fait beaucoup de bien, et que je ne voudrais pas négliger dans mon bonheur ; permettez-moi de les inviter à ma noce et de les faire asseoir à notre table.”

La reine et le prince n'y virent aucun empêchement. Le jour de la fête, les trois femmes arrivèrent en équipage magnifique, et la mariée leur dit : “Chères cousines, soyez les bienvenues.

— Ah ! lui dit le prince, tu as là des parentes bien laides.”

Puis s'adressant à celle qui avait le pied plat, il lui dit : “ D'où vous vient ce large pied ?

— D'avoir fait tourner le rouet, répondit-elle, d'avoir fait tourner le rouet.”

A la seconde : “ D'où vous vient cette lèvre pendante ?

— D'avoir mouillé le fil, d'avoir mouillé le fil.”

Et à la troisième : “ D'où vous vient ce large pouce ?

— D'avoir tordu le fil, d'avoir tordu le fil.”

Le prince, effrayé de cette perspective, déclara que jamais dorénavant (6) sa belle épouse ne toucherait à un rouet, et ainsi elle fut délivrée de cette odieuse occupation.

XXXVI

LE PETIT BERGER.

Il y avait au temps jadis un petit berger qui était fameux (1) pour la sagesse qu'il mettait à répondre à

toutes les questions qu'on lui posait. Or le roi du pays entendit parler de ce garçon, mais il ne pouvait pas croire ce qu'on en disait. Il le fit donc mander à sa cour. Quand il l'eut devant lui, il lui dit: "Je vais vous poser trois questions; si vous pouvez les résoudre, je vous élèverai comme mon fils, et vous vivrez à mes côtés dans ce palais.

—Quelles sont les trois questions ? demanda le petit berger.

—" Voici la première : Combien y a-t-il de gouttes d'eau dans la mer ?

— Sire roi, répondit le garçon, faites arrêter toutes les eaux sur la terre, de telle sorte que pas une seule goutte ne coule dans la mer avant que je l'aie comptée, et après je vous dirai au juste combien de gouttes d'eau il y a dans la mer.

— Voici la seconde question, dit le roi : Combien d'étoiles y a-t-il au ciel ?

— Donnez-moi une grande feuille de papier," répondit le garçon. On la lui donna, et il y fit de très petits trous avec une épingle, mais si nombreux qu'il était impossible de les distinguer et de les compter. Cela fait, il dit : " Il y a autant d'étoiles au ciel tout juste qu'il y a de trous dans ce papier ; comptez-les, sire." Ni le prince ni personne ne put le faire.

" Voici la troisième question, dit le roi : Combien de secondes y a-t-il dans l'éternité ?

— Dans la Basse-Poméranie, dit le berger, il y a une montagne de diamants qui a un mille de haut, un mille de large et un mille de profondeur ; un oiseau vient tous les mille ans frotter son bec contre la montagne ; quand l'oiseau aura effacé par ce frottement toute la montagne, la première seconde de l'éternité sera écoulée.

— Vous avez résolu les trois questions, dit le roi ; dès

ce jour vous vivrez avec moi dans mon palais et je vous traiterai comme mon propre fils."

XXXVII.

LE PÊCHEUR ET SA FEMME.

Il y avait une fois un pêcheur et sa femme, qui habitaient ensemble une cahute (1) au bord de la mer ; le pêcheur allait tous les jours jeter son hameçon (2), et il le jetait et le jetait encore.

Un jour il était assis près de sa ligne, sur le rivage (3), le regard tourné du côté de l'eau limpide, et il restait assis, toujours assis ; tout à coup il vit l'hameçon plonger et descendre profondément, et quand il le retira, il tenait au bout une grosse barbue. La barbue lui dit : " Je te prie de me laisser vivre ; je ne suis pas une vraie barbue, je suis un prince enchanté. A quoi te servirait de me faire mourir ? Je ne serais pas pour toi un grand régal ; rejette-moi dans l'eau et laisse-moi nager.

— Vraiment, dit l'homme, tu n'as pas besoin d'en dire si long, je ne demande pas mieux que de laisser nager à son aise une barbue qui sait parler." Il la rejeta dans l'eau, et la barbue s'y replongea jusqu'au fond, en laissant après elle une longue trainée de sang.

L'homme alla retrouver sa femme dans la cahute. " Mon homme, lui dit-elle, n'as-tu rien pris aujourd'hui ?

— Non, dit l'homme, j'ai pris une barbue qui m'a dit qu'elle était un prince enchanté, et je l'ai laissée nager comme auparavant.

— N'as-tu rien demandé pour toi ? dit la femme.

— Non, dit l'homme ; et qu'aurais-je demandé ?

— Ah ! dit la femme, c'est pourtant triste d'habiter toujours une cahute sale et infecte comme celle-ci : tu aurais pu pourtant demander pour nous une petite chaumière. Retourne et appelle la barbue : dis-lui que nous voudrions avoir une petite chaumière ; elle te la donnera certainement.

— Ah ! dit l'homme, pourquoi y retournerais-je ?

— Vraiment, dit la femme, tu l'as prise et tu l'as laissée nager comme auparavant, elle le fera ; vas-y sur-le-champ."

L'homme ne s'en souciait point ; pourtant il se rendit au bord de la mer, et quand il y fut il la vit toute jaune et toute verte ; il s'approcha de l'eau et dit :

Tarare (4) ondin, Tarare ondin,
Petit poisson, gentil fretin (5),
Mon Isabeau crie et tempête ;
Il en faut bien faire à sa tête.

La barbue s'avança vers lui et lui dit : "Que veut-elle donc ?

— Ah ! dit l'homme, je t'ai prise tout à l'heure ; ma femme prétend que j'aurais dû te demander quelque chose. Elle s'ennuie de demeurer dans une cahute; elle voudrait bien avoir une chaumière.

— Retourne sur tes pas, dit la barbue, elle l'a déjà."

L'homme s'en retourna, et sa femme n'était plus dans sa cahute ; à la place de celle-ci était une petite chaumière, et sa femme était assise à la porte sur un banc. Elle le prit par la main et lui dit : "Entre donc et regarde ; cela vaut pourtant (6) bien mieux."

Ils entrèrent, et dans la chaumière étaient une jolie petite salle, une chambre ou était placé leur lit, une

cuisine et une salle à manger avec une batterie de cuivre et d'étain très-brillants, et tout l'attirail d'un service complet. Derrière étaient une petite cour avec des poules et des canards, et un petit jardin avec des légumes et des fruits. "Vois, dit la femme, n'est-ce pas joli (7)?

— Oui, dit l'homme, restons comme cela, nous allons vivre vraiment heureux.

— Nous y réfléchirons," dit la femme.

Là-dessus ils mangèrent et se mirent au lit.

Cela alla bien ainsi pendant huit ou quinze jours, puis la femme dit : "Écoute, mon homme, cette chaumière est trop étroite, et la cour et le jardin sont si petits ! La barbue aurait bien pu en vérité nous donner une maison plus grande. J'aimerais à habiter un grand château en pierre : va trouver la barbue, il faut qu'elle nous donne un château.

Ah! femme, dit l'homme, cette chaumière est vraiment fort bien ; à quoi bon servirait d'habiter un château ?

— Eh ! dit la femme, va, la barbue peut très-bien nous faire un château.

— Non, femme, dit l'homme, la barbue vient tout justement de nous donner cette chaumière, je ne veux pas retourner vers elle ; je craindrais de l'importuner (8).

— Vas-y, dit la femme ; elle peut le faire, elle le fera volontiers ; va, te dis-je."

L'homme sentait cette démarche lui peser sur le cœur, et ne se souciait point de la faire ; il se disait à lui-même : "Cela n'est pas bien." Pourtant il obéit.

Quand il arriva près de la mer, l'eau était violette et d'un bleu sombre, grisâtre et prête à se soulever ; elle n'était plus verte et jaune comme auparavant ; pour-



tant elle n'était point agitée. Le pêcheur s'approcha et dit :

> Tarare ondin, Tarare ondin,
> Petit poisson, gentil fretin,
> Mon Isabeau crie et tempête ;
> Il en faut bien faire à sa tête.

"Et que veut-elle donc ? dit la barbue.

— Ah ! dit l'homme à demi troublé, elle veut habiter un grand château de pierre.

— Va, dit la barbue, tu la trouveras sur la porte."

L'homme s'en alla, et croyait retrouver son logis ; mais, comme il approchait, il vit un grand château de pierre, et sa femme se tenait au haut du perron ; elle allait entrer dans l'intérieur. Elle le prit par la main et lui dit : "Entre avec moi." Il la suivit, et dans le château était un vestibule immense dont les murs étaient plaqués de marbre ; il y avait une foule de domestiques qui ouvraient avec fracas les portes devant eux ; les murs étaient brillants et couverts de belles tentures ; dans les appartements les sièges et les tables étaient en or, des lustres en cristal étaient suspendus aux plafonds, et partout aussi des tapis de pied dans les chambres et les salles ; des mets et des vins recherchés chargeaient les tables à croire qu'elles allaient rompre. Derrière le château était une grande cour renfermant des étables pour les vaches et des écuries pour les chevaux, des carrosses magnifiques ; de plus un grand et superbe jardin rempli des plus belles fleurs et d'arbres à fruits ; et enfin un parc d'au moins une lieue de long, où l'on voyait des cerfs, des daims, des lièvres, tout ce que l'on peut désirer. "Eh bien ! dit la femme, cela n'est-il pas beau !

— Ah ! oui, dit l'homme, tenons-nous-en là ; nous habiterons ce beau château, et nous vivrons contents.

— Nous y réfléchirons, dit la femme, dormons là-dessus d'abord." Et nos gens se couchèrent.

Le lendemain la femme s'éveilla comme il faisait grand jour, et de son lit elle vit la belle campagne qui s'offrait devant elle. L'homme étendait les bras en s'éveillant. Elle le poussa du coude et dit: "Mon homme, lève-toi et regarde par la fenêtre ; vois, ne pourrions-nous pas devenir rois de tout ce pays ? Va trouver la barbue, nous serons rois.

— Ah ! femme, dit l'homme, pourquoi serions-nous rois ? je ne m'en sens nulle envie.

— Bon, dit la femme, si tu ne veux pas être roi, moi je veux être reine. Va trouver ta barbue, je veux être reine.

— Ah ! femme, dit l'homme, pourquoi veux-tu être reine ? Je ne me soucie point de lui dire cela.

— Et pourquoi pas ? dit la femme ; vas-y à l'instant, il faut que je sois reine ?"

L'homme y alla, mais il était tout consterné de ce que sa femme voulait être reine. "Cela n'est pas bien, cela n'est vraiment pas bien, pensait-il. Je ne veux pas y aller." Il y allait pourtant.

Quand il approcha de la mer, elle était d'un gris sombre, l'eau bouillonnait du fond à la surface et répandait une odeur fétide. Il s'avança et dit :

Tarare ondin, Tarare ondin,
Petit poisson, gentil fretin,
Mon Isabeau crie et tempête;
Il en faut bien faire à sa tête.

"Et que veut-elle donc ? dit la barbue.

— Ah ! dit l'homme, elle veut devenir reine.

— Retourne, elle l'est déjà," dit la barbue.

L'homme partit et, quand il approcha du palais, il vit

que le château s'était de beaucoup agrandi et portait une haute tour décorée de magnifiques ornements. Des gardes étaient en sentinelle à la porte, et il y avait là des soldats en foule avec des trompettes et des timbales. Comme il entrait dans l'édifice, il vit de tous côtés le marbre le plus pur enrichi d'or, des tapis de velours et de grands coffres d'or massif. Les portes de la salle s'ouvrirent ; toute la cour y était réunie, et sa femme était assise sur un trône élevé, tout d'or et de diamant ; elle portait sur la tête une grande couronne d'or, elle tenait dans sa main un sceptre d'or pur garni de pierres précieuses ; et à ses côtés étaient placées, sur un double rang, six jeunes filles, plus petites l'une que l'autre. Il s'avança et dit : "Ah ! femme, te voilà donc reine !

— "Oui, dit-elle, je suis reine."

Il se plaça devant elle et la regarda, et, quand il l'eut contemplée un instant, il dit :

"Ah ! femme, quelle belle chose que tu sois reine ! Maintenant nous n'avons plus rien à désirer.

— Point du tout, mon homme, dit-elle tout agitée ; le temps me dure fort de tout ceci, je n'y puis plus tenir. Va trouver la barbue ; je suis reine, il faut maintenant que je devienne impératrice ?

— Ah ! femme, dit l'homme, pourquoi veux-tu devenir impératrice ?

— Mon homme, dit-elle, va trouver la barbue, je veux être impératrice.

— Ah ! femme, dit l'homme, elle ne peut pas te faire impératrice, je n'oserai pas dire cela à la barbue ; il n'y a qu'un empereur dans l'empire : la barbue ne peut pas faire un empereur ; elle ne le peut vraiment pas.

— Je suis reine, dit la femme, et tu es mon mari. Veux-tu bien y aller à l'instant même ? Va, si elle a pu nous faire rois, elle peut nous faire empereurs. Va, te dis-je."

Il fallut qu'il marchât. Mais tout en s'éloignant, il était troublé et se disait en lui-même : " Cela n'ira pas bien ; empereur ! c'est trop demander, la barbue se lassera."

Tout en songeant ainsi, il vit que l'eau était noire et bouillonnante ; l'écume montait à la surface, et le vent la soulevait en soufflant avec violence : il se sentit frissoner (9). Il s'approcha et dit :

> Tarare ondin, Tarare ondin,
> Petit poisson, gentil fretin,
> Mon Isabeau crie et tempête,
> Il en faut bien faire à sa tête.

" Et que veut-elle donc ? dit la barbue.

— Ah ! barbue, dit-il, ma femme veut devenir impératrice.

— Retourne, dit la barbue : elle l'est maintenant."

L'homme revint sur ses pas, et, quand il fut de retour, tout le château était d'un marbre poli, enrichi de figures d'albâtre et décoré d'or. Des soldats étaient en nombre devant la porte ; ils sonnaient de la trompette, frappaient les timbales et battaient le tambour ; dans l'intérieur du palais, les barons, les comtes, et les ducs allaient et venaient en qualité de simples serviteurs : ils lui ouvrirent les portes, qui étaient d'or massif. Et quand il fut entré, il vit sa femme assise sur un trône qui était d'or d'une seule pièce, et haut de mille pieds ; elle portait une énorme couronne d'or de trois coudées, garnie de brillants et d'escarboucles (10) : d'une main elle tenait le sceptre, et de l'autre le globe impérial ; à ses côtés étaient placés sur deux rangs ses gardes, tous plus petits l'un que l'autre, depuis les plus énormes géants, hauts de mille pieds, jusqu'au plus petit nain, qui n'était pas plus grand que mon petit doigt.

Devant elle se tenaient debout une foule de princes et de ducs. L'homme s'avança au milieu d'eux, et dit : « Femme, te voilà donc impératrice !

— Oui, dit-elle, je suis impératrice."

Alors il se plaça devant elle et la contempla ; puis quand il l'eut considérée un instant : "Ah ! femme, dit-il, quelle belle chose que de te voir impératrice !

— Mon homme, dit-elle, que fais-tu là planté ? Je suis impératrice, je veux maintenant être pape ; va trouver la barbue.

— Ah ! femme, dit l'homme, que demandes-tu là ? tu ne peux pas devenir pape ; il n'y a qu'un seul pape dans la chrétienté ; la barbue ne peut pas faire cela pour toi.

— Mon homme, dit-elle, je veux devenir pape ; va vite, il faut que je sois pape aujourd'hui même.

— Non, femme, dit l'homme, je ne puis pas lui dire cela ; cela ne peut être ainsi, c'est trop ; la barbue ne peut pas te faire pape.

— Que de paroles, mon homme ! dit la femme ; elle a pu me faire impératrice, elle peut aussi bien me faire pape. Marche, je suis impératrice, et tu es mon homme ; vite, mets-toi en chemin."

Il eut peur et partit ; mais le cœur lui manquait, il tremblait, avait le frisson, et ses jambes et ses genoux flageolaient (11) sous lui. Le vent soufflait dans la campagne, les nuages couraient, et l'horizon était sombre vers le couchant ; les feuilles s'agitaient avec bruit sur les arbres ; l'eau se soulevait et grondait comme si elle eût bouillonné, elle se brisait à grand bruit sur le rivage, et il voyait de loin les navires qui tiraient le canon d'alarme (12) et dansaient et bondissaient sur les vagues. Le ciel était bleu encore à peine sur un point de son étendue, mais tout à l'entour des

nuages d'un rouge menaçant annonçaient une terrible tempête. Il s'approcha tout épouvanté et dit:

Tarare ondin, Tarare ondin,
Petit poisson, gentil fretin,
Mon Isabeau crie et tempête ;
Il en faut bien faire à sa tête.

"Et que veut-elle donc ? dit la barbue.

— Ah ! dit l'homme, elle veut devenir pape.

— Retourne, dit la barbue, elle l'est à cette heure."

Il revint, et quand il arriva, il vit une immense église tout entourée de palais. Il perça la foule du peuple pour y pénétrer. Au dedans, tout était éclairé de mille et mille lumières ; sa femme était revêtue d'or de la tête aux pieds ; elle était assise sur un trône beaucoup plus élevé que l'autre, et portait trois énormes couronnes d'or ; elle était environnée d'une foule de prêtres. A ses côtés étaient placées deux rangées de cierges, dont le plus grand était épais et haut comme la plus haute tour, et le plus petit pareil au plus petit flambeau de cuisine ; tous les empereurs et les rois étaient agenouillés devant elle et baisaient sa mule.

"Femme, dit l'homme en la contemplant, il est donc vrai que te voilà pape ?"

— Oui, dit-elle, je suis pape."

Alors il se plaça devant elle et se mit à la considérer, et il lui semblait qu'il regardait le soleil. Quand il l'eut ainsi contemplée un moment:

"Ah ! femme, dit-il, quelle belle chose que de te voir pape !"

Mais elle demeurait roide comme une souche (13) et ne bougeait.

Il lui dit : "Femme, tu seras contente maintenant ;

te voilà pape : tu ne peux pas désirer d'être quelque chose de plus.

— J'y réfléchirai," dit la femme.

Là-dessus, ils allèrent se coucher. Mais elle n'était pas contente ; l'ambition l'empêchait de dormir, et elle pensait toujours à ce qu'elle voudrait devenir.

L'homme dormit très-bien, et profondément : il avait beaucoup marché tout le jour. Mais la femme ne put s'assoupir (14) un instant ; elle se tourna d'un côté sur l'autre pendant toute la nuit, pensant toujours à ce qu'elle pourrait devenir, et ne trouvant plus rien à imaginer. Cependant le soleil se levait, et, quand elle aperçut l'aurore, elle se dressa sur son séant et regarda du côté de la lumière. Lorsqu'elle vit que les rayons du soleil entraient par la fenêtre :

"Ah! pensa-t-elle, ne puis-je aussi commander de se lever au soleil et à la lune? . . . Mon homme, dit-elle en le poussant du coude, réveille-toi, va trouver la barbue : je veux devenir pareille au bon Dieu."

L'homme était encore tout endormi, mais il fut tellement effrayé qu'il tomba de son lit. Il pensa qu'il avait mal entendu; il se frotta les yeux et dit:

"Ah ! femme, que dis-tu ?

— Mon homme, dit-elle, si je ne peux pas ordonner au soleil et à la lune de se lever, et s'il faut que je les voie se lever sans mon commandement, je n'y pourrai tenir, et je n'aurai pas une heure de bon temps ; je songerai toujours que je ne puis les faire lever moi-même."

Et en disant cela, elle le regarda d'un air si effrayant qu'il sentit un frisson lui courir par tout le corps.

"Marche à l'instant, je veux devenir pareille au bon Dieu.

— Ah! femme, dit l'homme en se jetant à ses genoux, la barbue ne peut pas faire cela. Elle peut bien te faire

impératrice et pape; je t'en prie, rentre en toi-même, et contente-toi d'être pape."

Alors elle se mit en fureur, ses cheveux volèrent en désordre autour de sa tête, elle déchira son corsage, et donna à son mari un coup de pied en criant :

"Je n'y tiens plus, je n'y puis plus tenir ! Veux-tu marcher à l'instant même ?"

Alors il s'habilla rapidement et se mit à courir comme un insensé.

Mais la tempête était déchaînée, et grondait si furieuse qu'à peine il pouvait se tenir sur ses pieds ; les maisons et les arbres étaient ébranlés, les éclats de rochers roulaient dans la mer, et le ciel était noir comme de la poix; il tonnait, il éclairait, et la mer soulevait des vagues noires, aussi hautes que des clochers et des montagnes, et à leur sommet elles portaient toutes une couronne blanche d'écume. Il se mit à crier (à peine lui-même pouvait-il entendre ses propres paroles):

Tarare ondin, Tarare ondin,
Petit poisson, gentil fretin,
Mon Isabeau crie et tempête;
Il en faut bien faire à sa tête.

"Et que veut-elle donc ? dit la barbue.

— Ah ! dit-il, elle veut devenir pareille au bon Dieu.

— Retourne, tu la trouveras logée dans la cahute."

Et ils y logent encore aujourd'hui à l'heure qu'il est.

XXXVIII.

LE VALEUREUX (1) PETIT TAILLEUR.

PAR une matinée d'été, un petit tailleur, assis sur sa table près de la fenêtre, cousait joyeusement et de

toutes ses forces. Il vint à passer dans la rue une paysanne qui criait : " Bonne crème à vendre ! bonne crème à vendre ! " Ce mot de crème résonna (2) agréablement aux oreilles du petit homme, et passant sa mignonne tête par la fenêtre : " Ici, bonne femme, entrez ici, lui dit-il, vous trouverez acheteur."

Elle monta, chargée de son lourd panier, les trois marches de la boutique du tailleur et il fallut qu'elle étalât (3) tous ses pots devant lui. Après les avoir tous considérés, maniés, flairés (4) l'un après l'autre, il finit par dire : " Il me semble que cette crème est bonne ; pesez-m'en deux onces, bonne femme, allez même jusqu'au quarteron." La paysanne, qui avait espéré faire un marché plus considérable, lui donna ce qu'il désirait ; mais elle s'en alla en grondant et un murmurant.

" Maintenant, s'écria le petit tailleur, je prie Dieu qu'il me fasse la grâce de bénir cette bonne crème, pour qu'elle me rende force et vigueur." Et prenant le pain dans l'armoire, il coupa une longue tartine pour étendre sa crème dessus. " Voilà qui n'aura pas mauvais goût, pensa-t-il, mais, avant de l'entamer (5), il faut que j'achève cette veste." Il posa sa tartine à côté de lui et se remit à coudre, et dans sa joie il faisait des points de plus en plus grands. Cependant l'odeur de la crème attirait les mouches qui couvraient le mur et elles vinrent en foule se poser dessus. "Qui vous a invitées ici ?" dit le tailleur en chassant ces hôtes incommodes.

Mais les mouches qui n'entendaient pas le français, revinrent en plus grand nombre qu'auparavant. Cette fois, la moutarde lui monta au nez (6), et saisissant un lambeau de drap dans son tiroir : " Attendez, s'écria-t-il, je vais vous en donner ;" et il frappa dessus

sans pitié. Ce grand coup porté, il compta les morts; il n'y en avait pas moins de sept, qui gisaient (7) les pattes étendues. "Peste! se dit-il étonné lui-même de sa valeur, il paraît que je suis un gaillard ; il faut que toute la ville le sache."

Et, dans son enthousiasme, il se fit une ceinture et broda dessus en grosses lettres : "J'en abats sept d'un coup !"

"Mais la ville ne suffit pas, ajouta-t-il encore, il faut que le monde tout entier l'apprenne." Le cœur lui frétillait (8) de joie dans la poitrine comme la queue d'un petit agneau.

Il mit donc sa ceinture et résolut de courir le monde, car sa boutique lui semblait désormais un trop petit théâtre pour sa valeur. Avant de sortir de chez lui, il chercha dans toute la maison s'il n'avait rien à emporter, mais il ne trouva qu'un vieux fromage qu'il mit dans sa poche. Devant sa porte, il y avait un oiseau en cage ; il le mit dans sa poche avec le fromage. Puis il enfila bravement son chemin (9) ; et, comme il était leste (10) et actif, il marcha sans se fatiguer.

Il passa par une montagne au sommet de laquelle était assis un énorme géant qui regardait tranquillement les passants. Le petit tailleur alla droit à lui et lui dit : "Bonjour, camarade ; te voilà assis, tu regarde le monde à tes pieds ? Pour moi, je me suis mis en route et je cherche les aventures. Veux-tu venir avec moi ?"

Le géant lui répondit d'un air de mépris : "Petit drôle ! petit avorton (11) !

— Est-il possible ?" s'écria le petit tailleur ; et, boutonnant son habit, il montra sa ceinture au géant en lui disant : "Lis ceci, tu verras à qui tu as affaire."

Le géant, qui lut : "Sept d'un coup!" s'imagina que

c'étaient des hommes que le tailleur avait tués, et conçut un peu plus de respect pour le petit personnage. Cependant, pour l'éprouver, il prit un caillou dans sa main et le pressa si fort que l'eau en suintait (12). "Maintenant, dit-il, fais comme moi, si tu as de la vigueur.

— N'est-ce que cela ? répondit le tailleur ; c'est un jeu d'enfant dans mon pays." Et fouillant à sa poche il prit son fromage mou et le serra dans sa main de façon à en faire sortir tout le jus. "Eh bien, ajouta-t-il, voilà qui te vaut bien, ce me semble."

Le géant ne savait que dire et ne comprenait pas qu'un nain pût être si fort. Il prit un autre caillou et le lança si haut que l'œil le voyait à peine, en disant: "Allons, petit homme, fais comme moi.

— Bien lancé ! dit le tailleur, mais le caillou est retombé. Moi, j'en vais lancer un autre qui ne retombera pas." Et prenant l'oiseau qui était dans sa poche, il le jeta en l'air.

L'oiseau, joyeux de se sentir libre, s'envola à tire d'aile, et ne revint pas. "Qu'en dis-tu, cette fois, camarade ? ajouta-t-il.

— C'est bien fait, répondit le géant, mais je veux voir si tu portes aussi lourd que tu lances loin." Et il conduisit le petit tailleur devant un chêne énorme qui était abattu sur le sol. "Si tu es vraiment fort, dit-il, il faut que tu m'aides à enlever cet arbre.

— Volontiers, répondit le petit homme, prends le tronc sur ton épaule ; je me chargerai des branches et de la tête, c'est le plus lourd."

Le géant prit le tronc sur son épaule, mais le petit tailleur s'assit sur une branche, de sorte que le géant, qui ne pouvait pas regarder derrière lui, portait l'arbre tout entier et le tailleur par-dessus le marché. Il s'était

installé (13) paisiblement, et sifflait gaiment le petit air:

Il était trois tailleurs qui chevauchaient (14) ensemble,

comme si c'eût été pour lui un jeu d'enfant que de porter un arbre. Le géant, écrasé sous le fardeau (15) et n'en pouvant plus au bout de quelques pas, lui cria: "Attention, je laisse tout tomber." Le petit homme sauta lestement en bas, et saisissant l'arbre dans ses deux bras, comme s'il en avait porté sa part, il dit au géant: "Tu n'es guère vigoureux pour un gaillard de ta taille."

Ils continuèrent leur chemin, et, comme il passaient devant un cerisier, le géant saisit la tête de l'arbre où étaient les fruits les plus mûrs, et, la courbant jusqu'en bas, la mit dans la main du tailleur pour lui faire manger les cerises. Mais celui-ci était bien trop faible pour la maintenir, et, quand le géant l'eut lâchée, l'arbre en se redressant emporta le tailleur avec lui. Il redescendit sans se blesser; mais le géant lui dit: "Qu'est-ce donc ! est-ce que tu n'aurais pas la force de courber une pareille baguette ?

— Il ne s'agit pas de force, répondit le petit tailleur; qu'est-ce que cela pour un homme qui en a abattu sept d'un coup ? Jai sauté par-dessus l'arbre pour me garantir du plomb, parce qu'il y avait en bas des chasseurs qui tiraient aux buissons; fais-en autant, si tu peux." Le géant essaya, mais il ne put sauter par-dessus l'arbre, et il resta embarrassé dans les branches. Ainsi le tailleur conserva l'avantage.

"Puisque tu es un si brave garçon, dit le géant, il faut que tu viennes dans notre caverne et que tu passes la nuit chez nous."

Le tailleur y consentit volontiers. Quand ils furent arrivés, ils trouvèrent d'autres géants assis près du feu,

tenant à la main et mangeant chacun un mouton rôti. Le tailleur jugeait l'appartement plus grand que sa boutique. Le géant lui montra son lit et lui dit de se coucher. Mais, comme le lit était trop grand pour un si petit corps, il se blottit (16) dans un coin. A minuit, le géant, croyant qu'il dormait d'un profond sommeil, saisit une grosse barre de fer et en donna un grand coup au beau milieu (17) du lit; il pensait bien avoir tué l'avorton sans rémission. Au petit jour, les géants se levèrent et allèrent dans le bois; ils avaient oublié le tailleur; quand ils le virent sortir de la caverne d'un air joyeux et passablement effronté, ils furent pris de peur, et, craignant qu'il ne les tuât tous, ils s'enfuirent au plus vite.

Le petit tailleur continua son voyage, toujours le nez au vent (18). Après avoir longtemps erré, il arriva dans le jardin d'un palais, et, comme il se sentait un peu fatigué, il se coucha sur le gazon et s'endormit. Les gens qui passaient par là se mirent à le considérer de tous côtés et lurent sur sa ceinture: *Sept d'un coup!* "Ah! se dirent-ils, qu'est-ce que ce foudre de guerre (19) vient faire ici au milieu de la paix? il faut que ce soit quelque puissant seigneur." Ils allèrent en faire part au roi, en ajoutant que si la guerre venait à éclater, ce serait un utile auxiliaire qu'il faudrait s'attacher à tout prix. Le roi goûta ce conseil et envoya un de ses courtisans au petit homme pour lui offrir du service aussitôt qu'il serait éveillé. L'envoyé resta en sentinelle près du dormeur, et, quand celui-ci eut commencé à ouvrir les yeux et à se tirer les membres, il lui fit ses propositions. "J'étais venu pour cela, répondit l'autre, et je suis prêt à entrer au service du roi." On le reçut avec toutes sortes d'honneurs, et on lui assigna un logement à la cour.

Mais les militaires étaient jaloux de lui et auraient voulu le voir à mille lieues plus loin. "Qu'est-ce que tout cela deviendra ? se disaient-ils entre eux ; si nous avons quelque querelle avec lui, il se jettera sur nous et en abattra sept à chaque coup. Pas un de nous ne survivra." Ils se résolurent d'aller trouver le roi et de lui demander tous leur congé. "Nous ne pouvons pas, lui dirent-ils, rester auprès d'un homme qui en abat sept d'un coup."

Le roi était bien désolé de voir ainsi tous ses loyaux serviteurs l'abandonner ; il aurait souhaité de n'avoir jamais vu celui qui en était la cause et s'en serait débarrassé volontiers. Mais il n'osait pas le congédier, de peur que cet homme terrible ne le tuât ainsi que son peuple pour s'emparer du trône.

Le roi, après y avoir beaucoup songé (20), trouva un expédient. Il envoya faire au petit tailleur une offre que celui-ci ne pouvait manquer d'accepter en sa qualité de héros. Il y avait dans une forêt du pays deux géants qui commettaient toutes sortes de brigandages, de meurtres et d'incendies. Personne n'approchait d'eux sans craindre pour ses jours. S'il parvenait à les vaincre et à les mettre à mort, le roi lui donnerait sa fille unique en mariage, avec la moitié du royaume pour dot. On mettait à sa disposition cent cavaliers pour l'aider au besoin. Le petit tailleur pensa que l'occasion d'épouser une jolie princesse était belle et ne se retrouverait pas tous les jours. Il déclara qu'il consentait à marcher contre les géants, mais qu'il n'avait que faire de l'escorte des cent cavaliers, celui qui en avait abattu sept d'un coup ne craignant pas deux adversaires à la fois.

Il se mit donc en marche suivi des cent cavaliers. Quand on fut arrivé à la lisière de la forêt, il leur dit de l'attendre, et qu'il viendrait à bout des géants à lui tout

seul. Puis il entra dans le bois en regardant avec précaution autour de lui. Au bout d'un moment il aperçut les deux géants endormis sous un arbre et ronflant (21) si fort que les branches en tremblaient. Le petit tailleur remplit ses deux poches de cailloux, et, montant dans l'arbre sans perdre de temps, il se glissa sur une branche qui s'avançait juste au-dessus des deux dormeurs et laissa tomber quelques cailloux, l'un après l'autre, sur l'estomac de l'un d'eux. Le géant fut longtemps sans rien sentir, mais à la fin il s'éveilla, et poussant son camarade il lui dit : "Pourquoi me frappes-tu ?

—Tu rêves, dit l'autre, je ne t'ai pas touché."

Ils se rendormirent. Le tailleur se mit alors à jeter une pierre au second. "Qu'y a-t-il ? s'écria celui-ci, qu'est-ce que tu me jettes ?

—Je ne t'ai rien jeté ; tu rêves," répondit le premier.

Ils se disputèrent quelque temps ; mais, comme ils étaient fatigués, ils finirent par s'apaiser et se rendormir encore. Cependant le tailleur recommença son jeu, et choisissant le plus gros de ses cailloux, il le jeta de toutes ses forces sur l'estomac du premier géant. "C'est trop fort !" s'écria celui-ci ; et se levant comme un forcené (22) il sauta sur son compagnon, qui lui rendit la monnaie de sa pièce. Le combat devint si furieux qu'ils arrachaient des arbres pour s'en faire des armes, et l'affaire ne cessa que lorsque tous les deux furent étendus morts sur le sol.

Alors le petit tailleur descendit de son poste. "Il est bien heureux, pensait-il, qu'ils n'aient pas aussi arraché l'arbre sur lequel j'étais perché ; j'aurais été obligé de sauter sur quelque autre, comme un écureuil ; mais on est leste dans notre métier." Il tira son épée, et, après en avoir donné à chacun d'eux une couple de bons

coups dans la poitrine, il revint trouver les cavaliers et leur dit : "C'est fini, je leur ai donné le coup de grâce (23); l'affaire a été chaude; ils voulaient résister, ils ont arraché des arbres pour me les lancer; mais à quoi servirait tout cela contre un homme comme moi, qui en abats sept d'un coup!

— N'êtes-vous pas blessé? demandèrent les cavaliers.

— Non, dit-il, je n'ai pas un cheveu de dérangé."

Les cavaliers ne voulaient pas le croire ; ils entrèrent dans le bois et trouvèrent en effet les géants nageant dans leur sang, et les arbres abattus de tous côtés autour d'eux.

Le petit tailleur réclama la récompense promise par le roi ; mais celui-ci, qui se repentait d'avoir engagé sa parole, chercha encore à se débarrasser du héros. " Il y a, lui dit-il, une autre aventure dont tu dois venir à bout avant d'obtenir ma fille et la moitié de mon royaume. Mes forêts sont fréquentées par une licorne qui y fait beaucoup de dégâts, il faut t'en emparer.

— Une licorne me fait encore moins peur que deux géants : *Sept d'un coup*, c'est ma devise."

Il prit une corde et une hache et entra dans le bois, en ordonnant à ceux qui l'accompagnaient de l'attendre au dehors. Il n'eut pas à chercher longtemps ; la licorne apparut bientôt, et elle s'élança sur lui pour le percer. " Doucement, doucement, dit-il ; trop vite ne vaut rien." Il resta immobile jusqu'à ce que l'animal fût tout près de lui, et alors il se glissa lestement derrière le tronc d'un arbre. La licorne, qui était lancée de toutes ses forces contre l'arbre, y enfonça sa corne si profondément qu'il lui fut impossible de la retirer, et qu'elle fut prise ainsi. " L'oiseau est en cage," se dit le tailleur, et sortant de sa cachette, il s'approcha de la

licorne, lui passa sa corde autour du cou; à coups de hache il débarrassa sa corne enfoncée dans le tronc, et, quand tout fut fini, il amena l'animal devant le roi.

Mais le roi ne pouvait se résoudre à tenir sa parole; il lui posa encore une troisième condition. Il s'agissait de s'emparer d'un sanglier (24) qui faisait de grands ravages dans les bois. Les chasseurs du roi avaient ordre de prêter main-forte. La tailleur accepta en disant que ce n'était qu'un jeu d'enfants. Il entra dans le bois sans les chasseurs ; et ils n'en furent pas fâchés, car le sanglier les avait déjà reçus maintes fois de telle façon qu'ils n'étaient nullement tentés d'y retourner. Dès que le sanglier eut aperçu le tailleur, il se précipita sur lui, en écumant et en montrant ses défenses aiguës pour le découdre (25) ; mais le léger petit homme se réfugia dans une chapelle qui était là tout près, et en ressortit aussitôt en sautant par la fenêtre. Le sanglier y avait pénétré derrière lui ; mais en deux bonds le tailleur revint à la porte et la ferma, de sorte que la bête furieuse se trouva prise, car elle était trop lourde et trop massive pour s'enfuir par le même chemin. Après cet exploit (26), il appela les chasseurs pour qu'ils vissent le prisonnier de leurs propres yeux, et il se présenta au roi, auquel force fut cette fois de s'exécuter malgré lui et de lui donner sa fille et la moitié de son royaume. Il eût eu bien plus de mal encore à se décider s'il avait su que son gendre n'était pas un grand guerrier, mais un petit manieur d'aiguille. Les noces furent célébrées avec beaucoup de magnificence et peu de joie, et d'un tailleur on fit un roi.

Quelque temps après, la jeune reine entendit la nuit son mari qui disait en rêvant : " Allons, garçon, termine cette veste et ravaude (27) cette culotte, ou sinon je te donne de l'aune sur les oreilles." Elle comprit ainsi

dans quelle arrière-boutique le jeune homme avait été élevé, et le lendemain elle alla se plaindre à son père, le priant de la délivrer d'un mari qui n'était qu'un misérable tailleur.

Le roi lui dit pour la consoler : "La nuit prochaine, laisse ta chambre ouverte ; mes serviteurs se tiendront à la porte, et, quand il sera endormi, ils entreront, et le porteront chargé de chaînes sur un navire qui l'emmènera bien loin."

La jeune femme était charmée ; mais l'écuyer du roi, qui avait tout entendu et qui aimait le nouveau prince, alla lui découvrir le complot.

"J'y mettrai bon ordre," lui dit le tailleur. Le soir il se coucha comme à l'ordinaire, et quand sa femme le crut bien endormi, elle alla ouvrir la porte et se recoucha à ses côtés. Mais le petit homme, qui faisait semblant de dormir, se mit à crier à haute voix : "Allons, garçon, termine cette veste et ravaude cette culotte, ou sinon je te donne de l'aune sur les oreilles. J'en ai abattu sept d'un coup, j'ai tué deux géants, chassé une licorne, pris un sanglier ; aurais-je donc peur des gens qui sont blottis à ma porte?" En entendant ces derniers mots, ils furent tous pris d'une telle épouvante (28), qu'ils s'enfuirent comme s'ils avaient eu le diable à leurs trousses, et que jamais personne n'osa plus se risquer contre lui. Et de cette manière il conserva toute sa vie la couronne.

XXXIX.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Il était autrefois un pauvre meunier qui avait une fort belle fille. Or un jour qu'il était en conversation avec

le roi, il lui dit pour se donner un air d'importance, qu'il avait une fille qui savait filer de la paille en or. Le roi ayant un grand amour pour l'or se dit : " Voilà un talent qui me plairait beaucoup," et il ordonna au meunier d'amener sa fille au château, puisqu'elle était si habile, ajoutant qu'il la mettrait tout de suite à l'épreuve.

Aussitôt que la fille arriva auprès de lui, le roi la conduisit dans une chambre toute pleine de paille, et lui donnant un rouet et un dévidoir il lui dit : " Mettez-vous à l'ouvrage sur le champ, car si vous n'avez pas filé en or cette paille avant demain matin de bonne heure, il vous faut mourir." Sur ces mots, il ferma la porte de la chambre et laissa la fille seule.

Elle resta longtemps assise, pensant au moyen de sauver sa vie, car elle ne connaissait rien à l'art de filer la paille en or ; à la fin elle fut si désolée qu'elle se mit à pleurer. Elle en était là quand la porte s'ouvrit soudainement et livra passage à un petit homme qui dit : " Bonjour, jolie fille, pourquoi pleurez-vous si tristement ?" Elle répliqua : " Il faut que je file cette paille en or, et je ne sais comment m'y prendre."

Le petit homme lui demanda ce qu'elle lui donnerait s'il filait pour elle.

" Mon collier," répondit la fille.

Le nain (car c'était un nain) se plaça devant le rouet, et tourne, tourne, tourne, en trois tours de main, la bobine fut pleine. Et puis il mit au rouet une autre bobine, et tourne, tourne, tourne, en trois tours de main, la seconde bobine fut pleine; et toute la nuit il fila ainsi jusqu'à ce que toute la paille fût filée et toutes les bobines couvertes d'or. Dès l'aurore le roi arriva et fut fort étonné de voir cet or. Cette vue lui réjouit le cœur sans diminuer en rien sa convoitise (1). Aussi fit-il conduire la

fille dans une autre chambre, encore plus vaste et pleine de paille, et il lui fit savoir qu'elle eût à la filer en or pendant la nuit, si elle attachait du prix à sa vie. Et voilà la fille qui se perd encore à savoir ce qu'elle doit faire. Comme elle pleurait, la porte s'ouvrit soudainement comme la première nuit et le nain apparut. "Que me donnerez-vous, dit-il, pour me payer de mon travail? —L'anneau que je porte au doigt," répondit-elle. Le petit homme prit l'anneau, et sans perdre de temps se mit à filer, et avant que le jour se levât toute la paille était changée en or brillant. La joie que le roi eut à la vue de cet or ne saurait se décrire, et cependant il n'en avait pas encore assez. Il conduisit donc la fille dans une autre salle encore plus grande, et pleine de paille comme les premières; il dit: "Il faut filer tout ceci la nuit prochaine; si vous le faites, vous serez ma femme." En effet le prince pensait en lui-même: "Une femme plus riche que celle-ci n'est pas à trouver dans le monde entier."

Quand la fille se trouva seule, le nain reparut et lui demanda pour la troisième fois: "Que me donnerez-vous si je fais ce travail pour vous?"

La jeune fille soupira et dit: "Il ne me reste rien que je puisse vous donner.

Eh bien! promettez-moi de me donner votre premier-né, si vous devenez reine."

La fille du meunier se mit à penser: "Qui sait si cela arrivera jamais?" et ne sachant comment se tirer autrement d'embarras, elle promit au nain ce qu'il souhaitait. Immédiatement celui-ci se mit à l'ouvrage et fila toute la paille. Le lendemain tout au matin le roi arriva, et comme il trouva l'œuvre terminée, il fit célébrer son mariage, et ainsi la jolie fille du moulin devint reine.

Une année environ après le mariage, alors (2) qu'elle avait cessé de penser au petit nain, la reine mit au monde un bel enfant. Peu de jours après, l'homme se présenta et réclama ce qui lui avait été promis. La pauvre mère épouvantée offrit tous les trésors du royaume pour conserver son enfant : "Non, dit-il, une créature humaine m'est mille fois plus chère que toutes les richesses du monde entier."

La reine se mit à tant pleurer et à tant gémir que le nain eut pitié d'elle, et lui dit : "Je vous donne trois jours de réflexion : si en ce temps-là vous parvenez à savoir mon nom, vous garderez votre enfant."

Tout le long de la nuit la reine se cassa la tête à trouver tous les noms qu'elle pouvait se rappeler, et elle envoya un messager par tout le pays pour réunir les noms nouveaux. Le lendemain matin, elle commença par appeler (3) le nain *Gaspar*, *Melchior*, *Balthazar*, et de tous les vieux noms qu'elle connaissait, mais à chaque nom le petit homme s'écriait : "Ce n'est pas ainsi que je me nomme." Le second jour la reine, qui avait demandé à ses gens les noms les plus rares et les plus extraordinaires, appela le nain *Coteletttes-de-bœuf*, *Gigot-de-mouton*, *Baleine*, mais chaque fois il répondit : "Ce n'est pas ainsi que je me nomme." Le troisième jour le messager revint de son voyage dans le pays et dit : "Je n'ai pas trouvé un seul nom nouveau, mais un jour que j'étais arrivé au pied d'une haute montagne, à la lisière d'une forêt, là où les lièvres et les renards se disent bonne nuit les uns aux autres, je vis une petite maison, et devant la porte de cette maison un feu qui brûlait, et autour de ce feu un très étrange petit homme dansant sur une jambe, chantant de tous ses poumons :

Aujourd'hui je rôtis ma viande, et puis je cuirai mon pain ;

C'est l'enfant de la reine que j'irai prendre demain.
Oh ! quel bonheur vraiment que personne au monde ne sait.
Que le nom dont je m'appelle est Méphistophélès."

Quand la reine reçut ce rapport, elle se réjouit beaucoup, car cette fois elle savait le nom du nain. Celui-ci arriva en ce moment même, et dit : "Eh bien ! Sa Majesté la reine sait-elle enfin mon nom ?

Vous appelle-t-on Conrad ? demanda-t-elle.—Non.

Vous appelle-t-on Henri ?—Non.

Vous nomme-t-on Méphistophélès ?

— Une sorcière vous l'a dit! une sorcière vous l'a dit!" cria de toute sa voix le petit homme, et dans sa rage il frappa la terre de son pied droit si violemment qu'il ne put pas l'en retirer. Il se prit alors la jambe gauche de ses deux mains, et tira si fort pour s'en aller que son pied droit suivit, et il s'en alla sautant sur une jambe et hurlant affreusement. Depuis ce temps-là jusqu'au présent jour la reine n'a plus entendu parler de cet ennuyeux (4) visiteur.

XL.

LE ROI DE LA MONTAGNE D'OR.

Un certain marchand avait deux enfants, un garçon et une fille, lesquels étaient, au moment où cette histoire commence, si petits qu'ils ne marchaient pas encore seuls. Le marchand venait précisément alors de mettre en mer deux grands vaisseaux auxquels il avait confié toute sa fortune. Il espérait retirer beaucoup d'argent

de ce voyage, mais il reçut bientôt la nouvelle que les deux vaisseaux avaient péri. C'est ainsi que de riche marchand il devint un pauvre homme, ne conservant pour tout avoir qu'un champ près de la ville. C'est là qu'il habita, et pour se distraire de sa perte il se mit à marcher beaucoup. Un jour qu'il marchait ainsi à l'aventure, il vit tout à coup apparaître devant lui un petit nain tout noir, qui lui demanda pourquoi il faisait une si triste figure, et ce qui lui chagrinait tant le cœur (1).

"Si vous pouvez m'assister, dit le marchand, je vous le dirai.

— Qui sait, répliqua le nain, si je le puis ou non ?"

Le marchand lui raconta donc ce qui était arrivé, comme quoi toute sa fortune avait péri dans les flots, et qu'il ne lui restait plus rien que le champ qu'il occupait.

"Ne vous affligez donc pas plus longtemps, dit le nain ; si vous voulez me promettre de m'apporter dans douze ans la première chose qui se frottera contre votre jambe (2) à votre rentrée chez vous, vous aurez tout l'argent que vous pouvez désirer."

Le marchand pensa que ce serait son chien qui viendrait le premier à sa rencontre, car en ce moment la pensée de ses enfants ne se présenta pas à son esprit ; aussi fit-il le marché proposé, le scellant (3) de sa parole d'honneur, et il retourna chez lui.

Il était à peine en vue de sa maison que son petit garçon l'aperçut, et tout joyeux accourut au devant de lui et se cramponna à ses genoux. Le père fut terrifié (4), car sa promesse lui vint aussitôt à l'esprit, et il comprit alors quel serment il avait fait. Cependant comme il ne trouva point d'argent dans sa caisse, il s'imagina que le nain n'avait voulut que badi-

ner. Mais un mois plus tard, comme il était allé dans son champ pour voir s'il n'y trouverait rien qu'il pût vendre, il vit là un grand monceau d'or. Dès ce moment il commença à prospérer, acheta et vendit comme il avait fait autrefois et redevint un gros marchand. Dans l'entre-temps son fils grandissait, se montrant plein d'esprit et de sagesse, mais à mesure que ses douze ans approchaient, le père devenait de plus en plus triste, si bien qu'à la fin on voyait les traces de son angoisse (5) s'imprimer sur sa figure. Un jour son fils lui demanda ce qui le troublait. Le père ne voulut pas le lui dire d'abord, mais à la fin il lui conta comment, sans savoir ce qu'il faisait, il l'avait vendu à un petit nain tout noir pour un monceau d'or, et comment il avait mis son sceau et sa signature sur ce contrat qui l'obligeait de livrer son fils au nain quand douze ans se seraient écoulés.

"Mon père, dit le fils, ne vous affligez pas pour cela; tout finira par aller bien (6), car le nain n'a sur moi aucun pouvoir."

Après cette conversation, le fils se fit bénir par un prêtre, et, le moment venu, il alla avec son père dans le champ, et tira un cercle dans lequel ils se mirent tous deux.

Le nain noir ne se fit pas attendre. "M'avez-vous apporté ce que vous m'avez promis?" demanda-t-il. Le père garda le silence, mais le fils répliqua: "Qu'avez-vous à faire ici?

—Je suis venu pour parler à votre père, non à vous, dit le nain.

—Vous avez trompé mon père, riposta le garçon; remettez-lui le papier que vous avez extorqué.

—Jamais, répliqua le nain, je ne renoncerai à mes droits."

Ils délibérèrent ensuite tous ensemble sur cette affaire,

et tombèrent d'accord enfin, que puisque le fils refusait d'obéir au nain et qu'il avait cessé d'appartenir à son père, il entrerait dans une petite barque, et que son père pousserait la barque d'un coup de main, laquelle s'en irait ensuite à la merci des flots. Le fils fit donc ses adieux à son père, entra dans la barque, et le père imprima à la barque une bonne secousse. Par malheur la secousse fit chavirer (7) la barque, et le pauvre père retourna chez lui avec la pensée que son fils avait péri et resta plongé dans la plus profonde douleur.

Cependant la barque s'était maintenue sur l'eau, et elle flottait tranquillement sur les flots, emportant le jeune homme, qui s'y tint attaché, jusqu'à ce qu'enfin elle touchât à une terre inconnue, où elle s'arrêta. Le garçon aussitôt se traîna sur la côte et aperçut tout juste vis-à-vis un beau château, vers lequel il dirigea ses pas sans perdre un instant. Il y était à peine entré qu'il reconnut que c'était un palais enchanté. Il en parcourut les chambres qu'il trouva toutes vides, jusqu'à ce qu'il arrivât à la dernière, dans laquelle il découvrit un serpent qui se roulait et faisait mille cercles. Ce serpent cependant n'était rien moins qu'une princesse enchantée. Elle fut transportée de joie à la vue du jeune homme et elle lui dit : « Venez-vous me délivrer? voilà douze ans que je vous attends; car ce royaume est enchanté et c'est vous qui devez rompre le charme.

— Comment pourrai-je le faire? demanda-t-il.

— Ce soir, répondit-elle, douze nains noirs viendront ici tout chargés de chaînes ; ils vous demanderont ce que vous faites là ; gardez-vous bien de répondre, quelque chose qu'ils vous fassent. Ils vous tourmenteront, vous battront, vous feront cent méchancetés, mais laissez tout passer sans prononcer un seul mot, et ils ne pourront plus reparaître avant douze années d'ici.

La seconde nuit, il viendra douze autres nains, et la troisième nuit, il en viendra vingt-quartre, et ceux-ci vous couperont la tête. A minuit leur pouvoir sera arrivé à son terme, et si vous n'avez pas dit un mot, je serai sauvée. Je viendrai alors auprès de vous avec une bouteille de l'eau de vie, et je vous arroserai de cette eau, qui vous rappellera à l'existence et vous rendra toutes vos forces.

— Je vous sauverai de tout mon cœur," répondit-il.

Tout se passa comme le serpent l'avait prédit. Les nains noirs ne parvinrent pas à faire parler le jeune garçon, et la troisième nuit le charme qui enchaînait la jeune fille fut rompu, et elle vint, comme elle l'avait dit, auprès du garçon avec la bouteille de l'eau de vie, et elle le ressuscita. Alors la belle princesse se jeta à son cou, et le couvrit de baisers, et par tout le château il n'y eut que joie et réjouissance. Bientôt après, le mariage fut célébré, et le fils du marchand devint roi de la montagne d'or.

L'heureux couple vécut en paix et contentement, et la reine mit au monde un fils. Quand huit années eurent passé sur sa tête, le roi se ressouvint de son père, et cette pensée s'empara tellement de lui qu'il voulut absolument le revoir. La reine refusa d'abord d'entendre parler de rien de pareil, mais il y mit tant d'insistance qu'à la fin elle dut bien consentir et dit : "Allez, mais je sais bien que ce voyage fera mon malheur." Au moment de son départ elle lui remit un anneau, et dit: "Prenez cet anneau et portez-le au doigt. Par l'influence merveilleuse de cet anneau, vous serez aussitôt transporté partout où vous souhaiterez d'être ; mais il faut me promettre une chose, c'est que vous ne souhaiterez jamais que je quitte mon palais pour paraître dans la maison de votre père."

Le roi promit, et passant l'anneau à son doigt, il se souhaita aux portes de la ville qu'habitait son père. Il s'y trouva à l'instant, et voulut pénétrer dans la ville, mais les gardes des portes ne voulurent pas le laisser entrer, parce qu'il portait des habits si extraordinaires, si riches et si magnifiques. Voyant cela, il gravit une colline sur laquelle il y avait un berger qui faisait paître ses brebis ; il changea d'habits avec le berger, et ainsi vêtu il pénétra sans peine dans la ville. Quand il arriva chez son père, on ne le reconnut pas, et le marchand ne voulait pas croire qu'il fût son fils, disant que bien sûr il avait eu un fils autrefois, mais qu'il était mort depuis plusieurs années. Toutefois, comme il avait l'air d'un pauvre berger tout affamé, le maître de la maison lui donna de bon cœur une assiette de nourriture. Enfin le jeune homme s'adressant à ses parents, dit : " N'avez-vous souvenance d'aucune tache de naissance qui vous permît de me reconnaître, car je vous le dis en vérité, je suis votre fils.

— Oui, dit la mère, notre fils portait sous le bras un grain de beauté."

A l'instant il releva la manche de sa chemise, et les parents ayant vu le grain de beauté, ne doutèrent plus qu'il ne fût leur enfant. Il leur conta alors comme quoi il était le roi de la montagne d'or, et avait pour femme une belle princesse, et un fils qui avait déjà sept ans. Mais le marchand se moqua de lui disant : " Cela ne peut jamais être vrai ; un beau roi en effet qui se présente dans des guenilles (8) de berger."

Ce discours irrita fort le fils ; et, sans trop savoir ce qu'il faisait, il fit tourner son anneau, et se mit à souhaiter que son fils et sa femme fussent tous deux auprès de lui. Sur le champ (9) ils apparurent, mais la reine pleurait et se plaignait qu'il eût violé sa promesse et

qu'il la rendît par là malheureuse. Le roi lui dit qu'il l'avait fait sans y penser et sans aucune mauvaise intention. Elle parut se remettre, mais en réalité elle renferma son mal dans son cœur.

Peu de temps après, il la conduisit dans la campagne, près de la ville, et lui montra l'eau où sa barque avait chaviré, et puis se sentant fatigué, il lui dit : " Je suis accablé de fatigue, asseyez-vous un moment, afin que je puisse mettre ma tête sur vos genoux et faire un petit somme. La reine s'assit, attendit qu'il dormît profondément, et alors elle retira l'anneau de son doigt, et déposa tout doucement sa tête sur le sol. Cela fait, elle prit son enfant dans ses bras et se souhaita de retour dans son royaume. En conséquence, quand le roi s'éveilla, il se trouva tout seul, sa femme et son enfant partis, et son doigt sans anneau. Retourner chez mes parents, se dit-il, je ne le puis pas, car ils me traiteront de magicien; tout ce qu'il me reste à faire, c'est de voyager jusqu'à ce que je retrouve mon royaume." Dans cette pensée, il prit son courage à deux mains, partit et arriva bientôt à une montagne, au pied de laquelle il y avait trois géants qui se disputaient au sujet du partage de leur héritage paternel. Aussitôt qu'ils aperçurent le jeune homme, ils crièrent après lui, et dirent : " Venez ici ! les petits hommes ont souvent de bonnes idées dans la tête ; c'est vous qui ferez notre partage."

Or cet héritage se composait premièrement d'une épée telle que celui qui la tenait en main n'avait qu'à dire : " A bas toutes les têtes qui sont ici, excepté la mienne," à l'instant toutes les têtes gisaient sur le sol. La seconde pièce était un manteau qui rendait invisible celui qui s'en couvrait ; la troisième une paire de bottes qui portaient en un clin d'œil celui qui les avait mises partout où il souhaitait d'être. Le jeune homme

dit donc: "Donnez-moi ces trois objets pour que je puisse m'assurer qu'ils sont en bon état. Ils lui remirent le manteau, qu'il mit sur ses épaules, ce qui le rendit invisible sous le forme d'une petite mouche. Il reprit bientôt sa forme d'homme, et dit: "Le manteau est bon, donnez-moi maintenant l'épée.—Oh non! s'écrièrent les géants, nous ne vous la donnerons pas, car si vous disiez : A bas toutes les têtes, excepté la mienne, nos têtes tomberaient, et vous seul garderiez la vôtre." Cependant ils lui donnèrent l'épée à condition qu'il l'essaierait sur un arbre. C'est ce qu'il fit, et l'arbre fut coupé en deux par le beau milieu du tronc, ni plus ni moins que si ç'avait été un fétu de paille. Alors il voulut avoir les bottes, mais les géants dirent: "Non, nous ne pouvons pas vous les donner, car si vous les mettiez, et que vous vous souhaitiez au sommet de cette montagne, nous nous trouverions bel et bien (10) ici sans plus rien de notre héritage." Le jeune homme leur assura qu'il ne ferait aucun souhait semblable; en conséquence ils lui confièrent les bottes. Comme il avait maintenant les trois objets, il n'eut plus d'autre pensée que celle de sa femme et de son enfant. "Puissé-je être sur la montagne d'or," dit-il. Immédiatement il disparut de la vue des géants, et c'est ainsi qu'il fit le partage de leur héritage.

Comme il s'approchait de son château, il entendit des cris de joie, et les sons des flûtes et des violons (11), et on lui dit que sa femme était au moment de célébrer son mariage avec un autre mari. Cela le rendit furieux. "Misérable et fausse créature, s'écria-t-il! elle m'a trompé et m'a abandonné pendant mon sommeil." Ce disant, il mit son manteau, et s'étant rendu ainsi invisible, il entra au château, et dans la grande salle il vit une table toute couverte des plus exquises friandises, et

entourée de convives qui mangeaient, buvaient, chantaient et riaient. Au milieu siégeait la reine, dans ses vêtements royaux, sur un trône resplendissant et la couronne sur sa tête. Le roi alla se mettre derrière elle, invisible pour tout le monde. Quand on servait de la viande à la reine, il la prenait et la mangeait ; quand on lui présentait du vin, c'est lui qui le buvait, et ainsi du reste ; ni assiettes ni verres ne restaient devant la reine, ils disparaissaient aussitôt. Elle fut toute troublée par ce qui se passait, et si honteuse qu'à la fin elle se leva et alla pleurer dans sa chambre. Il l'y suivit. Alors elle s'écria : "Est-ce le diable qui me persécute, et mon libérateur ne viendra-t-il jamais ?" Sur ces paroles, il la frappa à la joue, et cria : "Ton libérateur n'est-il jamais venu ? Il est à tes côtés, femme infidèle ; ai-je mérité cela de toi ?" Et puis il se rendit visible, et alla crier dans la salle : "La noce est terminée, le roi véritable est de retour." Alors les rois, les princes, les ministres, qui étaient là assemblés, se moquèrent de lui et l'insultèrent. "Voulez-vous partir tous à l'instant, dit-il, oui ou non ?" Ils voulurent s'emparer de lui pour le mettre au cachot, mais il tira son épée et dit : "A bas toutes les têtes, excepté la mienne !" aussitôt les têtes roulèrent le long de la colline, et il resta seul maître du terrain et redevint roi de la montagne d'or.

XLI.

LE GARÇON MEUNIER ET LE CHAT.

Il y avait autrefois un vieux meunier qui vivait dans son moulin sans femme ni enfants, n'ayant pour l'assister que trois apprentis. Quand ils eurent passé avec lui

plusieurs années, il leur dit un jour: "Me voilà vieux, et à la veille de me retirer des affaires. Mettez-vous en route tous les trois ; celui d'entre vous qui me ramènera le meilleur cheval aura mon moulin, et en outre c'est lui qui me soignera dans ma dernière maladie."

Le troisième des apprentis était un petit jeune homme que les autres estimaient si peu qu'ils ne voulaient pas qu'il eût le moulin, même après eux. Cependant ils partirent tous trois ensemble, mais aussitôt qu'ils eurent perdu le village de vue, les deux autres dirent au pauvre Jean : "Vous feriez aussi bien de ne pas aller plus loin ; en toute votre vie vous ne trouverez jamais un cheval." Néanmoins Jean les accompagna, et quand vint la nuit, ils arrivèrent à un ravin (1) où ils se couchèrent pour dormir. Les deux rusés compagnons attendirent jusqu'à ce que Jean fût bien endormi, et alors ils se levèrent et s'en allèrent le laissant ronfler. Ils s'imaginaient lui avoir joué un bon tour ; nous verrons comment ils s'en tirèrent. Bientôt après le soleil se leva et éveilla Jean qui se trouvant couché au milieu d'un profond ravin porta les yeux tout autour de lui et s'écria : "Ô ciel ! où suis-je ? Il se leva aussitôt, se traîna hors du ravin et entra dans la forêt. Me voilà seul ici, se dit-il, comment trouverai-je jamais un cheval ?" Comme il ruminait (2) ainsi, un petit chat tigré se présenta et lui dit du ton le plus caressant du monde : "Où allez-vous, Jean?—Pouvez-vous m'assister(3)? dit Jean.—Oui, répliqua le Chat ; je sais fort bien ce qu'il vous faut. C'est un beau cheval ; venez avec moi, et pendant sept ans servez-moi fidèlement ; je vous donnerai alors le plus beau coursier (4) qu'on ait jamais vu."

"Ma foi, se dit Jean à lui-même, voilà un chat prodigieux. Après tout, qui sait s'il ne dit pas la vérité ?"

Il accepta donc, et le Chat l'emmena dans un château

enchanté (5), où il y avait beaucoup d'autres chats qui le servirent, montant et descendant les escaliers par bonds le plus lestement (6) du monde, et ne se donnant aucun repos. Le soir, quand on fut à table, trois chats firent de la musique ; l'un d'eux jouait du violoncelle, un autre du violon, le troisième de la trompette, celui-ci soufflait si fort que ses joues en crevaient presque. Quand le dîner fut fini, on emporta la table, et le Chat dit : "Maintenant Jean, viens danser avec moi.—Non, non, dit-il, je ne puis pas danser avec un chat, je n'ai jamais appris à le faire."

"Mettez-le donc au lit," cria le Chat à ses domestiques. Et aussitôt ils prirent une lumière et le conduisirent à sa chambre à coucher. Là l'un deux se mit à lui ôter ses souliers, un autre ses bas, et un troisième souffla la lampe. Le lendemain matin, les chats reparurent et l'aidèrent à se lever ; l'un lui mit ses bas, un autre attacha ses jarretières un troisième courut chercher ses souliers, un quatrième lava sa figure et un cinquième la lui essuya avec sa queue. "Tu as fait cela fort bien et fort gentiment," dit Jean au dernier. Mais tout le long du jour il eut à couper du bois pour le seigneur Chat. A cette fin on lui avait remis une hache d'argent, un coin et une scie du même métal, tandis que le maillet qu'il reçut était de cuivre.

C'est ainsi que Jean se rendait utile au château. Il y mangeait et y buvait fort bien, mais il n'avait d'autre société que celle du Chat tigré et de ses serviteurs. Un jour le châtelain lui dit : "Allez faucher mon pré et fanez bien mon foin," et il lui remit une faux faite d'argent et une pierre à aiguiser laquelle était d'or, et il lui recommanda de rapporter la pierre en bon état. Jean sortit et fit ce qui lui était prescrit. Quand il eut fini, il rapporta la faux, la pierre à aiguiser et le foin,

et demanda au seigneur Chat s'il ne lui donnerait pas sa récompense. "Non, dit-il, vous avez d'abord à faire encore quelque chose pour moi. Voici des poutres d'argent, des crampons, des solives et tout ce qui est nécessaire, le tout en argent, et avec cela vous devez me bâtir une petite maison." Jean la bâtit, et quand elle fut bâtie, il rappela au seigneur Chat qu'il n'avait encore aucun cheval quoique les sept années fussent écoulées. Le Chat lui demanda s'il était curieux de voir ses chevaux. Jean dit que oui, et ils sortirent ensemble de la maison, et comme ils ouvraient la porte de l'écurie, Jean vit douze chevaux, des bêtes superbes qui piaffaient (7) d'impatience. Le jeune homme était ravi de les voir, mais le Chat ne lui donna qu'une minute pour les regarder, après quoi il lui fit servir à dîner, puis lui dit : "Retournez chez vous, je ne vous donnerai pas votre cheval aujourd'hui, mais dans trois jours j'irai vous voir et je vous mènerai (8) le coursier." Jean s'en alla donc et les chats lui montrèrent le chemin jusqu'au moulin. Comme on ne lui avait pas fait de nouveaux habits, il fut obligé de rentrer chez lui dans ses vieilles guenilles, qui étaient devenues beaucoup trop courtes pour lui durant ces sept ans. A son arrivée il trouva de retour ses deux compagnons, qui avaient ramené chacun un cheval, mais l'une des deux bêtes était aveugle et l'autre boiteuse. "Où est ton cheval, Jean, dirent-ils.—Il me suivra dans trois jours," répliqua-t-il. Ils se mirent à rire et lui crièrent: "Oui, Jean, et quand il viendra, nous aurons une merveille de cheval, bien sûr." Jean ne répondit pas, et entra dans le salon, auprès du vieux meunier. Celui-ci lui dit qu'il ne pourrait pas s'asseoir à sa table, parce qu'il était si déguenillé et si sale ; il serait honteux de lui si quelqu'un venait à entrer. On lui servit donc à manger à la porte, et quand fut venu le moment

de se coucher, les deux autres apprentis lui refusèrent place dans leur lit, de sorte qu'il fut réduit à grimper dans le poulailler et à s'y étendre sur de la paille.

Le troisième jour après le retour de Jean, on était à peine levé au moulin quand arriva une voiture tirée par six chevaux si luisants qu'ils brillaient au soleil. Elle était accompagnée d'un domestique qui conduisait un septième cheval lequel était destiné au pauvre garçon meunier. On vit alors sortir de la voiture une belle princesse, qui n'était autre que le Chat tigré que Jean avait servi sept ans. Elle pénétra dans le moulin et demanda au meunier où était le garçon meunier. Il répondit: "Nous n'avons pas pu le recevoir au moulin, tant il était déguenillé et malpropre ; il est maintenant couché dans le poulailler." La princesse lui manda d'aller chercher le garçon qui parut bientôt dans ses guenilles. Le domestique produisit alors des vêtements élégants, lava Jean, et puis l'habilla. Jamais prince ne fut mieux mis que Jean en ce moment. Après cela la princesse voulut voir les chevaux que les autres apprentis avaient ramenés avec eux. Quand elle les eu vus, elle fit amener le cheval destiné à Jean. Le meunier dès qu'il l'aperçut affirma que jamais pareille bête n'était entrée dans son écurie. "Il appartient à votre jeune apprenti, dit la princesse.—Et le moulin aussi," reprit le meunier. Mais la princesse dit : "Gardez votre moulin, et le cheval aussi puisqu'il vous plaît." Ayant ainsi parlé, elle fit entrer son fidèle Jean dans sa voiture auprès d'elle, et partit. Ils se rendirent tout droit à la petite maison bâtie par Jean, laquelle s'était transformée en un magnifique château, où tout resplendissait d'or et d'argent. C'est là que Jean épousa la princesse et se trouva si riche qu'il ne manqua plus de rien le reste de ses jours.

XLII.

LA TOMBE.

Un riche fermier était un jour devant sa porte, considérant ses champs et ses jardins; la plaine était couverte de ses moissons et ses arbres étaient chargés de fruits. Le blé des années précédentes encombrait (1) tellement ses greniers que les poutres des planchers cédaient sous le poids. Ses étables étaient pleines de bœufs à l'engrais, de vaches grasses et de chevaux reluisants de santé. Il entra dans sa chambre et jeta les yeux sur le coffre-fort dans lequel il enfermait son argent. Mais, comme il était absorbé dans la contemplation de ses richesses, il crut entendre une voix qui lui disait: "Avec tout cet or, as-tu rendu heureux ceux qui t'entouraient! as-tu songé à la misère des pauvres! as-tu partagé ton pain avec ceux qui avaient faim? T'es-tu contenté de ce que tu possédais, et n'en as-tu jamais envié davantage?"

Son cœur n'hésita pas à répondre: "J'ai toujours été dur et inexorable; je n'ai jamais rien fait pour mes parents ni pour mes amis. Je n'ai jamais songé à Dieu, mais uniquement à augmenter mes richesses. J'aurais possédé le monde entier, que je n'en aurais pas encore eu assez."

Cette pensée l'effraya, et les genoux lui tremblaient si fort qu'il fut contraint de s'asseoir. En même temps on frappa à la porte. C'était un de ses voisins, un pauvre homme chargé d'enfants qu'il ne pouvait plus nourrir. "Je sais bien, pensait-il, que mon voisin est encore plus dur qu'il n'est riche; sans doute il me repoussera, mais mes enfants me demandent du pain, je vais essayer."

Il dit au riche : " Vous n'aimez pas à donner, je ne l'ignore pas ; mais je m'adresse à vous en désespoir de cause, comme un homme qui va se noyer saisit toutes les branches : mes enfants ont faim, prêtez-moi quatre boisseaux de blé."

Un rayon de pitié fondit pour la première fois les glaces de ce cœur avare : " Je ne t'en prêterai pas quatre boisseaux, répondit il, je t'en donnerai huit, mais à une condition. . . .

— Laquelle ? demanda le pauvre.

— C'est que tu passeras les trois premières nuits après ma mort à veiller (2) sur ma tombe."

La commission ne souriait guère au pauvre homme ; mais, dans le besoin où il était, il aurait consenti à tout. Il promit donc, et emporta le blé chez lui.

Il semblait que le fermier eût prévu l'avenir; car trois jours après, il mourut subitement, et personne ne le regretta. Quand il fut enterré, le pauvre homme se souvint de sa promesse ; il aurait bien voulu s'en dispenser, mais il se dit: " Cet homme a été généreux envers moi, il a nourri mes enfants de son pain; d'ailleurs j'ai donné ma parole et je dois la tenir." A la chute du jour, il alla dans le cimetière et s'établit sur la tombe. Tout était tranquille, la lune éclairait les tombeaux, et de temps à autre un hibou s'envolait en poussant des cris funèbres. Au lever du soleil, il rentra chez lui sans avoir couru aucun danger, et la seconde nuit se passa de même.

Le soir du troisième jour, il sentit une secrète appréhension, comme s'il allait se passer quelque chose de plus. En entrant dans le cimetière, il aperçut, le long du mur, un homme d'une quarantaine d'années, au visage balafré et aux yeux vifs et perçants, enveloppé dans un vieux manteau sous lequel on voyait passer seule-

ment de grandes bottes de cavalier. « Que cherchez-vous ici ? lui cria le paysan; n'avez-vous pas peur dans ce cimetière?

—Je ne cherche rien, répondit l'autre ; mais de quoi aurais-je peur? Je suis un pauvre soldat congédié, et je vais passer la nuit ici, parce que je n'ai pas d'autre gîte.

—Eh bien! dit le paysan, puisque vous n'avez pas peur, venez m'aider à garder cette tombe.

—Volontiers, répondit le soldat ; monter la garde, c'est mon métier. Restons ensemble, nous partagerons le bien comme le mal qui se présentera."

Ils s'assirent tous deux sur le tombeau.

Tout resta tranquille jusqu'à minuit. A ce moment, on entendit dans l'air un coup de sifflet aigu, et les deux gardiens virent devant eux le diable en personne. « Hors d'ici, canailles, leur cria-t-il ; ce mort m'appartient, je vais le prendre, et, si vous ne décampez au plus vite, je vous tords le cou.

—Seigneur à la plume rouge, lui répondit le soldat, vous n'êtes pas mon capitaine ; je n'ai pas d'ordres à recevoir de vous, et vous ne me ferez pas peur. Passez votre chemin, nous restons ici."

Le diable pensa qu'avec de l'argent il viendrait à bout de ces deux misérables, et prenant un ton plus doux, il leur demanda tout familièrement si, moyennant une bourse pleine d'or, ils ne consentiraient pas à s'éloigner. « A la bonne heure, reprit le soldat, voilà qui est parler, mais une bourse d'or ne nous suffit pas ; nous ne quitterons la place que si vous nous en donnez de quoi remplir une de mes bottes.

—Je n'ai pas sur moi ce qu'il faut, dit le diable; mais je vais en aller chercher. Dans la ville ici près demeure un usurier de mes amis qui m'avancera volontiers la somme."

Quand le diable fut parti, le soldat tira sa botte gauche en disant : "Nous allons lui jouer un tour de vieille guerre. Compère, donnez-moi votre couteau." Il coupa la semelle de la botte et posa la tige toute dressée dans les hautes herbes, contre une tombe voisine. "Tout va bien, dit-il; maintenant le noir ramoneur (3) peut revenir."

Ils n'attendirent pas longtemps : le diable arriva avec un petit sac d'or à la main. Versez, dit le soldat en haussant un peu la botte ; mais ce ne sera pas assez."

Le malin (4) vida le sac ; mais l'or tomba par terre et la botte resta vide. "Imbécile, lui cria le soldat, cela ne suffit pas : je te l'avais bien dit. Retournes-en chercher et rapportes-en davantage."

Le diable partit en secouant la tête, et revint au bout d'une heure avec un bien plus gros sac sous le bras. "Voilà qui vaut mieux, dit le soldat ; mais je doute que cela remplisse encore la botte."

L'or tomba en résonnant, mais la botte resta vide. Le diable s'en assura lui-même en y regardant avec des yeux ardents. "Quels effrontés mollets as-tu donc ? s'écria-t-il en faisant la grimace.

— Voudrais-tu, répliqua le soldat, me voir un pied de bouc comme le tien ? Depuis quand es-tu devenu avare ? Allons, va chercher d'autres sacs, ou sinon pas d'affaire entre nous."

Le maudit (5) s'éloigna encore. Cette fois il resta plus longtemps absent, et quand il revint à la fin, il pliait sous le poids d'un sac énorme qu'il portait sur son épaule. Il eut beau le vider dans la botte, elle se remplit moins que jamais. La colère le prit, et il allait arracher la botte des mains du soldat, quand le premier rayon du soleil levant vint éclairer le ciel. A l'instant

même il disparut en poussant un grand cri. La pauvre âme était sauvée.

Le paysan voulait partager l'argent ; mais le soldat lui dit : " Donne ma part aux pauvres. Je vais aller chez toi, et avec le reste nous vivrons paisiblement ensemble, tant qu'il plaira à Dieu.

XLIII.

LE PIGEON (1) BLANC.

Il y avait une fois une pauvre servante qui traversait une forêt sur une charrette, ses deux boîtes (2) à côté d'elle. Comme elle était arrivée au beau milieu de la forêt, elle se trouva tout à coup entourée d'une bande (3) de brigands (4), qui s'étaient élancés des taillis et qui allaient la saisir. A moitié morte de peur, elle sauta de la charrette et se cacha derrière un arbre. Aussitôt que les voleurs eurent disparu avec leur bûtin, elle sortit de sa cachette et envisagea son affreuse situation. Elle se mit alors à pleurer (5) amèrement et se dit à elle-même: " Que vais-je devenir, pauvre fille que je suis? je ne sais par où sortir de la forêt, personne n'habite ici, je vais être réduite à mourir de faim." Elle essaya vainement de trouver un chemin, et quand vint le soir, elle s'assit sous un arbre, et se recommandant à Dieu, elle résolut de rester où elle était, n'importe ce qui pût arriver. Il n'y avait pas longtemps qu'elle était là quand un petit pigeon blanc s'en vint volant vers elle, et portant dans son bec une petite clef d'or. L'oiseau mit la clef dans la main de la fille et dit : " Voyez-vous là-bas ce grand arbre ? il y a dedans un buffet que cette clef ouvre ; vous y trouverez toute la

urriture qu'il vous faut, et ainsi vous n'aurez plus souffrir de la faim." La fille s'approcha de l'arbre, uvrit et y trouva du lait le plus pur dans une uche et du pain blanc pour tremper dans son lait, sorte qu'elle put prendre un bon repas. Quand le eut fini, elle se dit: "Chez nous à cette heure le q et les poules sont allés se coucher, et je suis si fa- guée que je serais bien heureuse de pouvoir aussi aller e reposer." Comme elle parlait, le Pigeon arriva, ap- ortant une seconde clef d'or dans son bec; il dit: Voyez-vous cet arbre là-bas? ouvrez-le, et vous y ouverez un lit." Elle l'ouvrit, et y trouva un petit t tout blanc; et après avoir dit ses prières et demandé Dieu sa protection pour la nuit, elle alla se coucher. e matin le Pigeon vint pour une troisième fois, appor- ant une troisième clef, avec laquelle la fille devait uvrir un troisième arbre, où elle trouverait toute une arde-robe (6) de vêtements. En effet elle vit là des obes de tous genres garnies d'or et de pierres pré- ieuses, et aussi belles qu'une princesse eût pu les rêver. En cet endroit la jeune fille habita pendant quelque emps: le Pigeon lui apportait chaque jour ce dont elle vait besoin; et c'était en vérité une vie fort douce et ort paisible qu'elle menait là.

Un jour cependant le Pigeon vint demander à la jeune fille si elle ferait pour lui un acte d'amour. "De tout mon cœur, dit-elle.—Venez donc avec moi, reprit-il, jus- qu'à une certaine petite chaumière; vous y entrerez et là vous verrez sur l'âtre (7) une vieille femme qui vous dira bonjour, mais pour l'amour de moi, ne lui répon- dez pas et laissez-lui faire ce qu'elle veut. Vous passe- rez à sa droite et vous rencontrerez une porte que vous devez ouvrir, et puis vous entrerez dans la chambre, où vous trouverez étalés sur une table un grand nombre

d'anneaux (8) de toutes sortes, dont plusieurs sont ornés de pierres précieuses ; mais n'y touchez pas, et cherchez parmi ces anneaux un anneau tout à fait simple qui est là, et apportez-le-moi aussitôt que possible.

La jeune fille alla donc à la chaumière et y pénétra. Il y avait là une vieille femme qui lui fit les grands yeux quand elle la vit, tout en lui disant cependant : "Bonjour, mon enfant." La fille ne répondit pas, mais marcha droit vers la porte que le Pigeon avait désignée. "Où allez-vous, cria la vieille femme, c'est ici ma maison, et personne n'entrera là sans ma permission ;" et elle voulut arrêter la jeune fille en saisissant sa robe. Mais celle-ci se dégagea tout doucement, entra dans la chambre et vit le monceau d'anneaux sur la table, lesquels brillaient devant ses yeux. Elle les pousse de côté et cherche après l'anneau simple qu'il lui faut, mais ne peut le trouver. Pendant qu'elle cherchait, elle vit la vieille femme se glisser dans la chambre et prendre une cage avec laquelle elle sortit. La fille la poursuivit, lui enleva la cage et y aperçut l'anneau dans le bec d'un oiseau. Elle le saisit et courut chez elle pleine de joie, espérant voir venir le Pigeon blanc pour recevoir son anneau, mais il ne vint pas. Alors elle s'appuya contre l'arbre et attendit après l'oiseau ; mais ô prodige ! l'arbre semble s'affaiblir et fléchir, et ses rameaux ne se soutiennent plus ; tout à coup ses grosses branches se recourbent et se transforment en deux bras ; et, comme la fille se retournait, l'arbre devint un homme, le plus beau qu'elle eût vu, lequel l'embrassa et la couvrit de baisers, disant: "Vous m'avez sauvé et arraché au pouvoir de la vieille femme, qui est une méchante sorcière; elle m'avait changé en arbre, il y a longtemps déjà, et chaque jour j'étais pigeon pendant une couple d'heures. Aussi longtemps qu'elle était en possession

de l'anneau, je ne pouvais pas reprendre ma forme humaine."

En ce moment les serviteurs et les chevaux du jeune homme virent aussi leur enchantement cesser, car comme leur maître ils avaient été changés en arbres. Ils reprirent leur place auprès de lui et le suivirent dans son royaume (car c'était le fils d'un roi), et à la cour de son père il épousa la fille, laquelle vécut heureuse avec lui tout le reste de sa vie.

LXIV.

RIQUET A LA HOUPPE.

Il était une fois une reine qui accoucha d'un fils fort laid et fort mal fait. Une fée, qui se trouva à sa naissance, assura qu'il aurait beaucoup d'esprit: elle ajouta même qu'il pourrait, en vertu du don qu'elle venait de lui faire, donner autant d'esprit qu'il en aurait à la personne qu'il aimerait le mieux.

Cet enfant ne commença pas plutôt à parler qu'il dit mille choses, et qu'il avait dans toutes ses actions je ne sais quoi de si spirituel (1), qu'on en était charmé.

J'oubliais de dire qu'il vint au monde avec une petite houppe (2) de cheveux sur la tête ; ce qui fit qu'on le nomma Riquet à la Houppe : car Riquet (3) était le nom de famille.

Au bout de sept ou huit ans, la reine d'un royaume voisin accoucha de deux filles.

La première qui vint au monde était plus belle que le jour.

La même fée qui avait assisté à la naissance du petit Riquet à la Houppe était présente : elle déclara que cette

petite princesse n'aurait point d'esprit, et qu'elle serait aussi stupide qu'elle était belle.

La seconde fille de la reine était extrêmement laide (4). "Ne vous affligez pas, madame, lui dit la fée : votre fille sera récompensée d'ailleurs, et elle aura tant d'esprit, qu'on ne s'apercevra presque pas qu'il lui manque de la beauté.

— Dieu le veuille, répondit la reine ; mais n'y aurait-il pas moyen de faire avoir un peu d'esprit à l'aînée qui est si belle?

— Je ne puis rien pour elle, madame, du côté de l'esprit, lui dit la fée, mais je puis tout du côté de la beauté, et, comme il n'y a rien que je ne veuille pour votre satisfaction, je vais lui donner pour don de pouvoir rendre beau ou belle la personne qui lui plaira."

A mesure que ces deux princesses devinrent grandes, leurs perfections crûrent aussi avec elles, et on ne parlait partout que de la beauté de l'aînée et de l'esprit de la cadette.

Il est vrai que leurs défauts augmentèrent beaucoup avec l'âge. La cadette enlaidissait à vue d'œil, et l'aînée devenait plus stupide de jour en jour : ou elle ne répondait rien à ce qu'on lui demandait, ou elle disait une sottise. Elle était avec cela si maladroite (5) qu'elle n'eût pu ranger quatre porcelaines sur le bord de la cheminée sans en casser une, ni boire un verre d'eau sans en répandre la moitié sur ses habits.

Quoique la beauté soit un grand avantage dans une jeune personne, cependant la cadette l'emportait presque toujours sur son aînée dans toutes les compagnies.

D'abord on allait du côté de la plus belle, pour la voir et pour l'admirer ; mais bientôt après on allait à celle qui avait le plus d'esprit, pour lui entendre dire mille choses agréables ; et on était étonné qu'en moins d'un

quart d'heure l'aînée n'avait plus personne auprés d'elle et que tout le monde s'était rangé autour de la cadette.

L'aînée, quoique fort stupide, le remarqua bien ; et elle eût donné sans regret toute sa beauté pour avoir la moitié de l'esprit de sa sœur.

Un jour qu'elle s'était retirée dans un bois pour y plaindre son malheur, elle vit venir à elle un petit homme fort laid et fort désagréable, mais vêtu très-magnifiquement.

C'était le jeune prince Riquet à la Houppe, qui étant devenu amoureux d'elle sur ses portraits qui couraient par tout le monde, avait quitté le royaume de son père pour avoir le plaisir de la voir et de lui parler.

Ravi de la rencontrer ainsi toute seule, il l'aborde (6) avec tout le respect et la politesse imaginables. Ayant remarqué, après lui avoir fait tous les compliments ordinaires, qu'elle était fort mélancolique (7), il lui dit :

"Je ne comprends point, madame, comment une personne aussi belle que vous l'êtes peut être aussi triste que vous le paraissez ; car, quoique je puisse me vanter d'avoir vu une infinité de belles personnes, je puis dire que je n'en ai jamais vu dont la beauté approche de la vôtre.

— Cela vous plaît à dire, monsieur, lui répondit la princesse.

— La beauté, reprit Riquet à la Houppe, est un si grand avantage, qu'il doit tenir lieu de tout le reste.

— J'aimerais mieux, dit la princesse, être aussi laide que vous et avoir de l'esprit, que d'avoir de la beauté comme j'en ai, et être bête autant que je le suis.

— Il n'y a rien, madame, qui marque davantage qu'on a de l'esprit que de croire n'en pas avoir ; et il est de la nature de ce bien-là que plus on en a, plus on croit en manquer.

— Je ne sais pas cela, dit la princesse, mais je sais

bien que je suis fort bête, et c'est de là que vient le chagrin qui me tue.

— Si ce n'est que cela, madame, qui vous afflige, je puis aisément mettre fin à votre douleur.

— Et comment ferez-vous ? dit la princesse.

— J'ai le pouvoir, madame, dit Riquet à la Houppe, de donner de l'esprit autant qu'on en saurait avoir à la personne que je dois aimer le plus ; et comme vous êtes, madame, cette personne, il ne tiendra qu'à vous que vous n'ayez autant d'esprit qu'on en peut avoir, pourvu que vous vouliez bien m'épouser."

La princesse demeura toute interdite et ne répondit rien.

"Je vois, reprit Riquet à la Houppe, que cette proposition vous a fait de la peine, et je ne m'en étonne pas ; mais je vous donne un an tout entier pour vous y résoudre."

La princesse avait si peu d'esprit, et en même temps une si grande envie d'en avoir, qu'elle s'imagina que la fin de cette année ne viendrait jamais : de sorte qu'elle accepta la proposition qui lui était faite. Elle n'eut pas plutôt promis à Riquet à la Houppe qu'elle l'épouserait dans un an à pareil jour, qu'elle se sentit tout autre qu'elle n'était auparavant : elle se trouva une facilité incroyable à dire tout se qui lui plaisait, et à le dire d'une manière fine, aisée et naturelle. Elle commença dès ce moment une conversation galante et soutenue avec Riquet à la Houppe, où elle brilla d'une telle force, que Riquet à la Houppe crut lui avoir donné plus d'esprit qu'il ne s'en était réservé pour lui-même.

Quand elle fut retournée au palais, toute la cour ne savait que penser d'un changement si subit et si extraordinaire : car autant on lui avait ouï dire d'imperti-

nences (8) auparavant, autant lui entendait-on dire des choses bien sensées et infiniment spirituelles.

Toute la cour en eut une joie qui ne se peut imaginer ; il n'y eut que sa cadette qui n'en fut pas bien aise, parce que, n'ayant plus sur son aînée l'avantage de l'esprit, elle ne paraissait plus auprès d'elle qu'une guenon (9) fort désagréable.

Le roi se conduisait par ses avis et allait même quelquefois tenir le conseil dans son appartement.

Le bruit de ce changement s'étant répandu, tous les jeunes princes des royaumes voisins firent leurs efforts pour s'en faire aimer, et presque tous la demandèrent en mariage ; mais elle n'en trouvait point qui eût assez d'esprit.

Cependant il en vint un si puissant, si riche, si spirituel et si bien fait, qu'elle ne put s'empêcher d'avoir de la bonne volonté pour lui.

Son père s'en étant aperçu, lui dit qu'il la faisait la maîtresse sur le choix d'un époux, et qu'elle n'avait qu'à se déclarer.

Elle demanda, que son père lui donnât du temps pour y penser.

Cependant elle alla par hasard se promener dans le bois où elle avait trouvé Riquet à la Houppe, pour rêver plus commodément à ce qu'elle avait à faire.

Dans le temps qu'elle se promenait rêvant profondément, elle entendit un bruit sourd sous ses pieds, comme de plusieurs personnes qui vont et viennent.

Ayant prêté l'oreille plus attentivement, elle ouït que l'un disait : "Apporte-moi cette chaudière ;" l'autre : "Mets du bois dans ce feu."

La terre s'ouvrit dans le même temps, et elle vit sous ses pieds comme une grande cuisine pleine de cuisiniers, de marmitons et de toute sorte d'officiers nécessaires

pour faire un festin magnifique. Il en sortit une bande de vingt ou trente rôtisseurs, qui allèrent se camper dans une allée du bois, autour d'une table fort longue, et qui tous, la lardoire à la main et la queue de renard sur l'oreille, se mirent à travailler en cadence, au son d'une chanson harmonieuse.

La princesse, étonnée de ce spectacle, leur demanda pour qui ils travaillaient.

"C'est, madame, lui répondit le chef de la bande, pour le prince Riquet à la Houppe, les noces se feront demain."

La princesse, encore plus surprise qu'elle ne l'avait été, et se ressouvenant tout à coup qu'il y avait un an qu'à pareil jour elle avait promis d'épouser le prince Riquet à la Houppe, pensa tomber de son haut. Ce qui faisait qu'elle ne s'en souvenait pas, c'est que, quand elle fit cette promesse, elle était une bête, et qu'en prenant le nouvel esprit que le prince lui avait donné, elle avait oublié toutes ses sottises.

Elle n'eut pas fait trente pas en continuant sa promenade, que Riquet à la Houppe se présenta à elle, brave, magnifique et comme un prince qui va se marier.

"Vous me voyez, dit-il, madame, exact à tenir ma parole, et je ne doute point que vous ne veniez ici pour exécuter la vôtre, et me rendre, en me donnant la main, le plus heureux de tous les hommes.

—Je vous avouerai franchement, répondit la princesse que je n'ai pas encore pris ma résolution là-dessus, et que je ne crois pas pouvoir jamais la prendre telle que vous la souhaitez.

—Vous m'étonnez, madame, lui dit Riquet à la Houppe.

—Je le crois, dit la princesse; et assurément, si j'avais affaire à un brutal (10), à un homme sans esprit,

je me trouverais bien embarrassée. Une princesse n'a que sa parole, me dirait-il, et il faut que vous m'épousiez, puisque vous me l'avez promis; mais comme celui à qui je parle est l'homme du monde qui a le plus d'esprit, je suis sûr qu'il entendra raison. Vous savez que, quand je n'étais qu'une bête, je ne pouvais néanmoins me résoudre à vous épouser; comment voulez-vous qu'ayant l'esprit que vous m'avez donné, qui me rend encore plus difficile en gens que je n'étais, je prenne aujourd'hui une résolution que je n'ai pu prendre dans ce temps-là? Si vous pensiez tant à m'épouser, vous avez eu grand tort de m'ôter ma bêtise et de me faire voir plus clair que je ne voyais.

— Si un homme sans esprit, répondit Riquet à la Houppe, était bien reçu, comme vous venez de le dire, à vous reprocher votre manque de parole, pourquoi voulez-vous, madame, que je n'en use pas de même dans une chose où il y va de tout le bonheur de ma vie? Est-il raisonnable que les personnes qui ont de l'esprit soient d'une pire condition que ceux qui n'en ont pas? Le pouvez-vous prétendre, vous qui en avez tant et qui avez tant souhaité d'en avoir? Mais venons au fait, s'il vous plaît. A la réserve de ma laideur, y a-t-il quelque chose en moi qui vous déplaise? Êtes-vous malcontente (11) de ma naissance, de mon esprit, de mon humeur et de mes manières?

— Nullement, répondit la princesse; j'aime en vous tout ce que vous venez de me dire.

— Si cela est ainsi, répondit Riquet à la Houppe, je vais être heureux, puisque vous pouvez me rendre le plus aimable de tous les hommes.

— Comment cela se peut-il faire? lui dit la princesse.

— Cela se fera, répondit Riquet à la Houppe, si vous m'aimez assez pour souhaiter que cela soit; et afin,

madame, que vous n'en doutiez pas, sachez que la même fée qui, au jour de ma naissance, me fit le don de pouvoir rendre spirituelle la personne qui me plairait, vous a aussi fait le don de pouvoir rendre beau celui que vous aimerez et à qui vous voudrez bien faire cette faveur.

— Si la chose est ainsi, dit la princesse, je souhaite de tout mon cœur que vous deveniez le prince du monde le plus beau et le plus aimable, et je vous en fais le don autant qu'il est en moi."

La princesse n'eut pas plutôt prononcé ces paroles, que Riquet à la Houppe parut à ses yeux l'homme du monde le plus beau, le mieux fait et le plus aimable qu'elle eût jamais vu.

Quelques-uns assurent que ce ne furent point les charmes de la fée qui opérèrent, mais que l'amour seul fit cette métamorphose. Ils disent que la princesse, ayant fait réflexion sur la persévérance de son amant sur sa discrétion et sur toutes les bonnes qualités de son âme et de son esprit, ne vit plus la difformité de son corps ni la laideur de son visage; que sa bosse ne lui sembla plus que le bon air d'un homme qui fait le gros dos; et qu'au lieu que jusqu'alors elle l'avait vu boiter effroyablement, elle ne lui trouva plus qu'un certain air penché qui la charmait. Ils disent encore que ses yeux, qui étaient louches, ne lui en parurent que plus brillants ; que leur déréglement passa dans son esprit pour la marque d'un violent excès d'amour; et qu'enfin son gros nez rouge eut pour elle quelque chose de martial et d'héroïque.

Quoi qu'il en soit, la princesse lui promit sur-le-champ de l'épouser, pourvu qu'il en obtînt le consentement du roi son père.

Le roi, ayant su que sa fille avait beaucoup d'estime

pour Riquet à la Houppe, qu'il connaissait d'ailleurs pour un prince très-spirituel et très-sage, le reçut avec plaisir pour son gendre.

Dès le lendemain, les noces furent faites, ainsi que Riquet à la Houppe l'avait prévu, et selon les ordres qu'il en avait donnés longtemps auparavant.

MORALITÉ.

Ce que l'on voit dans cet écrit
Est moins un conte en l'air que la vérité même;
Tout est beau dans ce que l'on aime,
Tout ce qu'on aime a de l'esprit.

XLV.

L'OISEAU D'OR.

Il y a longtemps, bien longtemps qu'un certain roi avait tout contre son palais un superbe jardin de plaisance où s'élevait un arbre qui portait des pommes d'or. Aussitôt que les pommes furent mûres, elles furent comptées, mais le lendemain il en manquait une. Cela tourmenta le roi extrêmement (1) et il ordonna qu'on veillerait toutes les nuits sous l'arbre. Comme il avait trois fils, il envoya quand le soir fut venu, son fils aîné dans le jardin; mais environ minuit (2), le jeune homme tomba profondément endormi, et le matin une seconde pomme avait disparu de l'arbre. La nuit suivante le second des fils fut de garde, mais il ne fut pas plus heureux que le premier, car sur le minuit il tomba aussi dans un profond sommeil, et le matin venu on trouva qu'il manquait une pomme de plus. C'était maintenant au tour du fils cadet et il brûlait (3) de faire la garde;

mais le roi hésita longtemps avant de le laisser aller sous l'arbre, pensant qu'il veillerait moins bien encore que les autres ; à la fin cependant il y consentit. Le jeune prince se coucha sous l'arbre et veilla attentivement sans se laisser un instant maîtriser par le sommeil. Or il sonnait tout juste minuit quand un bruissement se fit entendre dans l'air, et le jeune homme levant les yeux vit un oiseau passer, lequel avait des plumes d'or. L'oiseau descendit sur l'arbre, et il venait de cueillir une des pommes, quand le prince lui envoya une flèche qui ne l'empêcha pas de s'envoler, mais une de ses plumes d'or tomba. Le prince la ramassa et la montra le matin au roi à qui il raconta ce qu'il avait vu la nuit. En conséquence de cet évènement le roi convoqua son conseil, lequel fut unanime à déclarer qu'une seule plume comme celle-là valait tout un royaume. "Eh bien! dit le roi, si cette plume a un si haut prix, je veux avoir, et je jure que j'aurai l'oiseau tout entier, car je n'ai que faire d'une seule plume."

C'est le fils aîné qui se mit le premier en route à la recherche de l'oiseau d'or, et confiant dans son esprit il ne doutait pas qu'il ne le trouvât. Il avait fait environ un mille de marche quand il vit assis à la lisière (4) d'une forêt maître Renard sur lequel il n'hésita pas à abaisser son fusil. Celui-ci lui cria : "Ne tire pas, je te donnerai un conseil qui est sans prix pour toi. Tu es en ce moment sur le chemin qui conduit à l'oiseau d'or ; ce soir tu entreras dans un village qui offrira à ta vue deux auberges vis-à-vis l'une de l'autre. Tu trouveras une de ces auberges brillamment éclairée et en pleine fête, mais garde-toi d'y mettre le pied ; c'est dans l'autre que tu dois entrer quelque pauvre qu'elle paraisse à tes yeux."

Le jeune homme pensa en lui-même : " Comment un sot animal comme celui-là pourrait-il me donner un

conseil qui ait le sens commun (5) ?" et s'approchant du Renard il lui envoya une balle. Il manqua son coup, et la bête s'enfuit la queue en l'air. Après cette rencontre, le prince continua sa route, et vers le soir il arriva au village où se trouvaient les deux auberges. Dans l'une on dansait et on chantait ; l'autre semblait être en fort mauvais état. "Je serais un vrai niais, se dit-il à lui-même, si j'allais entrer dans cette sale gargote (6), quand il y a là tout en face cette magnifique auberge." Il pénétra donc dans la salle de danse, et là s'abandonnant à la bonne vie, aux plaisirs, et aux querelles, il oublia et l'oiseau d'or, et son père, et ses bonnes manières (7).

Comme le temps passait et que l'aîné ne revenait pas, le second des fils du roi se mit aussi en route pour trouver l'oiseau d'or. Il rencontra Renard comme l'avait fait son frère, et à lui aussi Renard donna un conseil d'or, qu'il ne suivit pas non plus. Comme le premier il arriva aux deux auberges, et il aperçut penché à la fenêtre de celle où l'on se livrait aux plaisirs et à la dissipation son frère aîné qui l'appela et l'engagea à entrer. Il n'eut pas la force de résister, pénétra dans l'auberge et y vécut sans penser à autre chose qu'à ses plaisirs.

Un temps assez long s'écoula sans qu'on eût aucune nouvelle des deux frères. Alors le cadet voulut partir aussi et tenter la fortune, mais son père ne voulut pas y consentir. "C'est inutile, dit-il ; moins encore que vos frères vous serez capable de trouver l'oiseau d'or, et si un malheur vous arrivait vous ne sauriez comment vous en tirer, car vous n'avez pas inventé la poudre." A la fin toutefois le roi dut bien consentir, car son fils ne lui laissait aucun repos.

Sur la lisière de la forêt se montra encore maître Renard, et pour la troisième fois il offrit en retour de

sa vie un bon conseil. Le jeune prince avait bon cœur; il dit : " Ne craignez rien, petit Renard, je ne vous ferai aucun mal.

— Vous ne vous repentirez pas de votre bonté, répliqua Renard ; afin que vous puissiez voyager plus vite, mettez-vous derrière moi, et prenez place sur ma queue."

Le jeune homme s'y assit, et aussitôt les voilà qui s'en vont par-dessus les pierres et les buissons, si vite que leurs cheveux sifflaient au vent.

Quand ils arrivèrent au village le jeune homme descendit de la queue, et suivant le conseil qu'il avait reçu, il entra tout droit dans cette auberge qui avait l'air si pauvre et y passa une bonne nuit. Le lendemain matin il alla dans les champs où il trouva Renard qui l'attendait déjà et qui lui parla ainsi : " Je vais vous dire ce qu'il vous reste à faire ; marchez en avant sans tourner à droite ni à gauche, et vous arriverez à un château devant lequel vous trouverez toute une troupe de soldats dormant et ronflant ; ne vous effrayez pas, mais traversez au milieu d'eux, allez droit au château, et parcourez-en toutes les chambres jusqu'à ce que vous arriviez dans un salon où vous verrez un oiseau d'or enfermé dans une cage de bois. A côté de cette cage il y a une cage d'or qui est vide, mise là pour ornement; prenez bien garde (8) de ne pas ôter l'oiseau de sa pauvre cage, et ne le mettez pas dans la cage d'or, car il vous arriverait malheur." Ce discours terminé, Renard étendit sa queue, et le fils du roi s'y assit comme la première fois, et ils s'en allèrent par-dessus pierres et buissons si vite que leurs cheveux sifflaient au vent. Quand ils arrivèrent au château, le jeune homme trouva tout comme Renard l'avait décrit. Il eut bientôt découvert le salon où l'oiseau d'or était enfermé dans sa cage de bois. A côté il y avait la cage d'or et trois pommes d'or

qui étaient abandonnées sur le plancher. Le jeune prince pensa que ce serait une pitié d'emporter l'oiseau dans une cage aussi vilaine et aussi sale, et il le mit dans la cage d'or. Au moment où il le fit l'oiseau poussa un cri perçant qui éveilla les soldats, lesquels accoururent et firent le jeune homme prisonnier. Le lendemain, on le mit en jugement, et comme il dut tout avouer, il fut condamné à mort. Pourtant le roi dit qu'il lui ferait grâce de la vie à une condition, à savoir qu'il irait lui chercher le cheval d'or, lequel courait plus vite que le vent ; il ajouta qu'il lui donnerait en outre pour récompense l'oiseau d'or.

Le jeune prince se retira en soupirant, et fort affligé, car il n'avait aucune espérance de pouvoir trouver le cheval d'or. Il en était là quand il aperçut tout à coup son ami Renard qui lui dit : "Eh bien, vous voyez ce que c'est que de ne pas tenir compte de mes recommandations. Cependant ne perdez pas courage, je vous aiderai et vais vous dire où vous trouverez le cheval d'or. Voyez-vous ce chemin? suivez-le tout le long jusqu'à ce que vous arriviez à un château. Dans l'écurie de ce château se trouve le cheval que le roi veut avoir. Devant la porte vous trouverez un garçon profondément endormi et ronflant fort haut ; il vous faudra ne pas le réveiller et emmener le cheval sans bruit. Mais écoutez-moi bien, et ne manquez pas de faire comme je vais vous dire. Vous mettrez sur le dos du cheval sa vieille selle qui est de cuir et de bois, et non la selle d'or que vous verrez suspendue auprès de l'animal, car si vous le faisiez, vous seriez bien malheureux." Ce disant, Renard étendit sa queue et les deux amis se mirent en route voyageant aussi vite que le vent. Tout se passa comme Renard l'avait prédit, et le jeune homme entra dans l'écurie où se trouvait le cheval d'or.

Comme il allait mettre sur son dos la vieille selle, il pensa que ce serait une honte de mettre sur ce superbe animal un aussi misérable vêtement, et il prit la selle d'or. Il avait à peine touché le dos de la bête, qu'elle se mit à hennir bien fort, ce qui éveilla les garçons d'écurie. Ils mirent au cachot (9) notre héros. Le matin du lendemain il fut condammé à mort; mais le roi promit de lui faire grâce et de lui donner le cheval, s'il réussissait à lui amener la fille du roi du château d'or.

Le jeune homme s'en alla le cœur plein de chagrin. Par le plus grand des bonheurs il rencontra bientôt Renard. "J'aurais dû vous abandonner à votre mauvais sort, dit-il, mais je me sens de la pitié pour vous, et je suis prêt à vous tirer encore une fois d'embarras. Le chemin qui conduit au palais est là devant vous ; prenez-le ; quand vous arriverez, sur le soir, attendez qu'il fasse nuit. C'est alors que la princesse va prendre son bain. Aussitôt qu'elle entrera dans la chambre à bain, précipitez-vous vers elle et donnez-lui un baiser ; après cela elle vous suivra partout où vous voudrez. Seulement prenez garde qu'elle ne prenne pas congé de ses parents, car tout serait perdu."

Après ce discours Renard étendit encore sa queue et le fils du roi s'y étant assis, ils partirent par-dessus pierres et buissons, allant comme le vent. Arrivé au palais d'or le jeune homme trouva tout comme Renard le lui avait annoncé, et il attendit minuit, heure à laquelle tout le monde dormait profondément. C'est alors que la belle princesse se disposant à prendre son bain, il se précipita vers elle et lui donna un baiser. Celle-ci dit qu'elle consentait à le suivre, mais se mettant à verser des larmes elle le supplia ardemment de lui permettre de prendre congé de ses parents. Le prince résista d'abord à ses prières, mais à la fin elle pleura en-

core plus fort et en vint jusqu'à se jeter à ses pieds, si bien qu'il céda. La fille était à peine arrivée auprès du lit de son père qu'il s'éveilla et avec lui tout le monde du château. Le pauvre garçon fut saisi et mis en prison.

Le jour suivant le roi lui dit : " C'en est fait de ta vie, si tu ne peux pas raser la montagne qui s'élève devant ma fenêtre et qui m'empêche de voir au delà ; mais tu dois achever ce travail avant huit jours. Si tu le fais, ma fille te sera donnée en récompense."

Le fils du roi se mit aussitôt à travailler de la pioche et de la bêche, mais quand après sept jours il vit combien peu il avait fait et qu'il y perdait son temps, il tomba dans une grande douleur et ne garda plus aucune espérance. Le soir de ce septième jour, Renard apparut et dit : " Vous ne méritez pas que je m'occupe de vous plus longtemps, cependant allez-vous en dormir ; je vais faire votre travail."

Quand il se réveilla le lendemain et qu'il regarda hors de sa fenêtre, il vit que la montagne avait disparu ; il s'encourut donc tout joyeux auprès du roi et lui annonça qu'il avait rempli les conditions imposées par lui. Que cela lui fût agréable ou non, le roi fut bien obligé de tenir sa parole, et il donna sa fille au prince.

Le jeune couple se mit en route, et ils n'allèrent pas loin avant de rencontrer le fidèle Renard. " Vous avez la fleur (10), dit-il, mais là où va la fille du château d'or, doit aussi aller le cheval d'or.

— Comment pourrais-je l'avoir ? demanda le prince.

— Je vais vous le dire, répondit Renard. D'abord conduisez au roi qui vous avait envoyé au château d'or la belle princesse. Il sera transporté de joie, et vous livrera bien volontiers le cheval d'or. Montez-le aussitôt, et puis faites vos adieux à tout le monde et serrez la main à chacun, et pour finir prenez celle de la prin-

cesse, pressez-la fortement, et tirez-la sur votre cheval derrière vous, et alors partez au galop ; personne ne sera capable de vous atteindre, car le cheval d'or va comme le vent."

Cette aventure se passa le plus heureusement du monde, et le fils du roi emmena en triomphe la fille du roi sur le cheval d'or. Renard ne resta pas en arrière, mais apparaissant tout à coup il dit au prince : "Maintenant je vais vous aider conquérir l'oiseau d'or. Quand vous arriverez au château où il se trouve, faites descendre la princesse, je la conduirai dans mon antre. Vous entrerez alors dans la cour du château ; à votre vue on sera dans une telle joie qu'on vous donnera volontiers l'oiseau d'or ; aussitôt que la cage sera dans vos mains, vous viendrez chez moi reprendre la princesse."

Quand cet exploit (11) fut accompli et que le prince fut de retour avec son trésor, Renard lui dit: "Le moment est venu de me récompenser pour mes services.

— Que désirez-vous ?

— Quand nous serons arrivés là-bas dans la forêt, tuez-moi d'un coup de fusil, et coupez-moi la tête et les pieds.

— Voilà une étrange récompense que je vous donnerais. Je ne puis pas faire cela.

— Puisque vous refusez de le faire, je dois vous dire adieu ; mais avant de vous quitter, j'ai à vous donner un bon conseil. Notez ces deux points : n'achetez pas du gibier de potence, et ne vous asseyez pas sur le bord d'une fontaine." Sur ces mots le Renard disparut dans la forêt.

Le jeune prince se dit : "Voilà un animal étonnant et qui a de singulières fantaisies. Qui s'imaginerait jamais d'acheter du gibier de potence ? et quel beau plaisir trouverais-je à m'asseoir au bord d'une fontaine ?"

Il continua donc sa route avec sa belle compagne, et le hasard voulut qu'il passa par un village où ses deux frères s'étaient établis. Il y avait là beaucoup de bruit et de grandes clameurs (12). Il en demanda la raison ; on lui dit qu'on allait pendre deux hommes. Il s'approcha et vit que ces hommes n'étaient autres que ses deux frères, lesquels avaient commis de vilaines actions après avoir dépensé toute leur fortune. Il demanda s'il n'y avait pas moyen de les sauver. On lui expliqua qu'il pouvait les acheter, et l'on ajoutait qu'ils ne valaient pas l'argent qu'il donnerait et méritaient bien d'être pendus. Néanmoins le prince n'hésita pas un instant de remettre la somme requise et ses frères furent mis en liberté.

Cela fait, il les prit dans sa société et ils arrivèrent bientôt dans la forêt, où ils avaient pour la première fois rencontré Renard. Comme il faisait frais et agréable sous les arbres, le soleil étant fort brûlant ce jour-là, les deux frères dirent: « Reposons-nous un moment ici auprès de cette fontaine, et prenons un petit repas.» Le jeune prince y consentit, ayant oublié dans la chaleur de leurs entretiens l'avertissement qu'il avait reçu, et ne sentant du reste aucune inquiétude. Mais tout à coup les deux frères le renversèrent le dos dans la fontaine, et ayant enlevé la fille, le cheval et l'oiseau, ils retournèrent auprès de leur père. « Nous vous amenons, lui dirent-ils, non-seulement l'oiseau d'or, mais aussi le cheval d'or et la princesse du château d'or.» Ils furent accueillis avec des transports de joie; mais le cheval refusa de manger, l'oiseau ne chanta point, et la fille ne voulut pas parler, mais elle pleura amèrement.

Le plus jeune des frères cependant n'était pas mort. La fontaine par le plus grand des bonheurs était à sec, et le prince était tombé sur un doux lit de mousse

et ne s'était pas fait le moindre mal ; mais il ne lui fut pas possible de sortir de la fontaine. Dans cette triste situation, il vit encore venir à lui son fidèle Renard qui le gronda (13) pour n'avoir pas suivi ses conseils. "Cependant je ne veux pas vous abandonner, dit-il, je vais vous rendre à la lumière du jour. Serrez fortement ma queue, je vous tirerai dehors." Quand ce fut fait, Renard dit : "Vous n'êtes pas encore hors de danger, car vos frères n'étant pas sûrs que vous soyez mort ont mis partout des gardes dans la forêt, lesquels ont ordre de vous tuer s'ils vous trouvent."

En conséquence le jeune homme changea de vêtements avec un pauvre vieillard qui était assis auprès de là, et ainsi déguisé il retourna au palais de son père. Personne ne le reconnut mais à l'instant l'oiseau se mit à chanter, le cheval se mit à manger et la belle fille cessa de pleurer. Stupéfait (14) de ce qu'il voyait, le roi demanda ce que cela signifiait. "Je n'en sais rien, répondit la fille, mais moi qui étais triste je me sens maintenant joyeuse, car je m'imagine que mon mari véritable est de retour." Puis elle conta tout ce qui était arrivé, quoique les deux frères l'eussent menacée de mort si elle faisait aucune révélation. Le roi fit comparaître devant lui tout le monde du château ; parmi les autres vint le pauvre jeune homme, habillé en mendiant et couvert de ses guenilles. La fille le reconnut et sauta à son cou. Les méchants frères furent saisis et jugés, le plus jeune épousa la princesse et succéda au trône de son père.

Mais qu'était devenu le pauvre Renard ? Longtemps après son mariage, le prince fit une visite à la forêt, Renard le rencontra et dit : "Vous avez maintenant tout ce que vous désirez, mais il n'y a pas de terme à mon infortune. Cependant il est en votre pouvoir de

me délivrer." Et en pleurant il le supplia de lui couper la tête et les pieds. A la fin le prince le fit. Aussitôt Renard devint un homme qui n'était autre que le frère de la princesse, libre enfin du charme qui l'avait enchaîné. Depuis ce jour-là il n'y eut plus jamais rien qui manqua au bonheur du héros de cette histoire.

XLVI.

LES SIX COMPAGNONS QUI VIENNENT A BOUT DE TOUT.

Il y avait une fois un homme qui était habile à tous les métiers ; il se fit soldat et servit bravement ; mais, quand la guerre fut finie, il reçut son congé avec trois deniers de frais de route pour regagner ses foyers. Tout cela ne lui convenait pas, et il se promit bien, s'il trouvait seulement des compagnons, de forcer le roi à lui donner tous les trésors de son royaume.

Il prit, tout en colère, le chemin de la forêt, et là il vit un homme qui venait de déraciner six grands arbres avec la main, comme si ce n'eût été que des brins d'herbe. Il lui demanda : " Veux-tu me suivre et être mon serviteur ?

— Volontiers, dit l'autre, mais d'abord il faut que je porte à ma mère ce petit fagot."

Et prenant un des arbres, il en fit un lien autour des cinq autres, mit le fagot sur son épaule et l'emporta ainsi. Ensuite il revint trouver son maitre, qui lui dit : " A nous deux, nous viendrons à bout de tout."

A quelque distance de là, ils rencontrèrent un chasseur qui était à genoux et qui tenait sa carabine en joue. Le soldat lui demanda: " Chasseur, que vises-tu donc ainsi ? "

Il répondit : "Il y a une mouche posée à deux lieues d'ici sur une branche de chêne : je veux lui mettre du plomb dans l'œil gauche.

— Oh ! viens avec moi, dit le soldat ; à nous trois nous viendrons à bout de tout."

Le chasseur le suivit et ils arrivèrent devant sept moulins à vent qui tournaient avec rapidité ; cependant on ne sentait pas un soufle de vent à droite ni à gauche, et aucune feuille ne remuait. Le soldat dit : "Je ne conçois pas comment ces moulins peuvent marcher, l'air est entièrement immobile."

A deux lieues plus loin, ils virent un homme qui était monté dans un arbre ; il tenait une de ses narines bouchée, et de l'autre il soufflait.

"Que diable souffles-tu là-haut ? lui demanda le soldat.

— A deux lieues d'ici, répondit-il, il y a sept moulins à vent ; comme vous voyez, je souffle pour les faire tourner.

— Oh ! viens avec moi, dit le soldat ; à nous quatre, nous viendrons à bout de tout."

Le souffleur descendit de son arbre et les accompagna. Au bout de quelque temps, ils virent un homme qui se tenait sur une seule jambe ; il avait décroché l'autre et l'avait posée à côté de lui.

"En voilà un, dit le soldat, qui veut se reposer à coup sûr.

— Je suis coureur, répondit l'autre, et pour ne pas aller trop vite, je me suis décroché une jambe ; quand je les ai toutes les deux, je devance les hirondelles.

— Oh ! viens avec moi, dit le soldat ; à nous cinq nous viendrons à bout de tout."

Il alla avec eux, et peu de temps après, ils rencontrèrent un homme qui avait un petit chapeau posé tout à

fait sur l'oreille. Le soldat lui dit : "Avec tout le respect que je vous dois, monsieur, vous feriez mieux de mettre votre chapeau plus droit, car vous avez tout l'air ainsi d'une tête à grelots (1).

— Je m'en garderais bien, dit l'autre ; quand je mets mon chapeau droit, il vient un tel froid que les oiseaux gèlent en l'air et tombent morts par terre.

— Oh ! alors, viens avec moi, dit le soldat ; à nous six nous viendrons à bout de tout."

Tous les six entrèrent dans une ville où le roi avait fait publier que celui qui voudrait lutter à la course avec sa fille l'épouserait s'il était vainqueur, mais aurait la tête tranchée s'il etait vaincu. Le soldat se présenta, mais il demanda s'il pouvait faire courir un de ses gens à sa place. "Sans doute, répondit le roi ; mais sa vie et la tienne serviront de gage, et s'il est vaincu, on prendra votre tête à tous deux."

Les choses étant ainsi convenues, le soldat ordonna au coureur d'accrocher sa seconde jambe, et lui recommanda de courir sans perdre de temps, et de ne rien négliger pour remporter la victoire. Il était décidé que le vainqueur serait celui des concurrents qui rapporterait le premier de l'eau d'une fontaine située loin de là.

Le coureur et la fille du roi reçurent chacun une cruche et partirent en même temps ; mais la princesse avait fait quelques pas à peine, qu'il était hors de vue, comme si le vent l'eût enlevé. Il fut bientôt à la fontaine, y remplit sa cruche et se remit en route. Mais au milieu du trajet (2) il se sentit fatigué, et posant la cruche à terre, il se coucha pour dormir un somme ; seulement il eut soin de mettre sous sa tête un crâne de cheval qu'il trouva par terre, afin que la dureté du coussin ne tardât pas à l'éveiller.

Cependant la princesse, qui courait aussi bien que peut le faire une personne à l'état naturel, était arrivée à la fontaine, et elle se hâtait de revenir après avoir rempli sa cruche. Elle rencontra le coureur endormi. “Bon, se dit-elle joyeusement, l'ennemi est entre mes mains.” Elle vida la cruche du dormeur et continua son chemin.

Tout était perdu, si par bonheur le chasseur, posté sur le haut du château, n'avait pas vu cette scène avec ses yeux perçants. “Il ne faut pourtant pas, se dit-il, que la princesse l'emporte,” et, d'un coup de sa carabine, il brisa sous la tête du coureur, et sans lui faire aucun mal, le crâne du cheval qui lui servait d'oreiller. L'autre, se réveillant en sursaut, s'aperçut que sa cruche était vide et que la princesse avait déjà pris une grande avance. Mais sans perdre courage, il retourna à la fontaine, remplit de nouveau sa cruche et fut encore arrivé au terme de sa course dix minutes plus tôt que la princesse. “A la fin, dit-il, j'ai vraiment remué les jambes ; ce que j'avais fait auparavant, je n'appelle pas cela courir.”

Mais le roi et sa fille étaient furieux de voir que le vainqueur était un miserable soldat licencié ; ils résolurent de le perdre, lui et tous ses compagnons. Le roi dit à sa fille: “J'ai trouvé un bon moyen: n'aie pas peur, ils n'échapperont pas.” Puis, sous prétexte de les régaler, il les fit entrer dans une chambre dont le plancher était en fer, les portes en fer, les fenêtres en fer.

Au milieu de l'appartement était une table chargée d'un repas somptueux. “Entrez, leur dit le roi, et régalez vous (3) bien.” Et quand ils furent dedans, il fit fermer et verrouiller (4) toutes les portes en dehors. Puis il donna l'ordre à son cuisinier d'entretenir du feu sous la chambre, jusqu'à ce que le plancher de fer fût

tout à fait rouge. L'ordre s'exécuta, et les six compagnons qui étaient à table commencèrent à avoir chaud; ils crurent d'abord que cela venait de l'activité avec laquelle ils mangeaient; mais la chaleur augmentant toujours, il voulurent sortir et s'aperçurent alors que les portes et les fenêtres étaient fermées et que le roi avait voulu leur jouer un mauvais tour. "Mais son coup sera manqué, dit l'homme au petit chapeau, car je vais faire venir un froid devant lequel il faudra bien que le feu recule." Alors il posa son chapeau tout droit sur sa tête, et il vint un tel froid que toute la chaleur disparut et que les plats gelèrent sur la table.

Au bout de deux heures, le roi, convaincu qu'ils étaient tous cuits, fit ouvrir les portes et vint lui-même voir ce qu'ils étaient devenus. Mais il les trouva tous les six frais et dispos, et disant qu'ils étaient bien aises de pouvoir sortir, pour aller se chauffer un peu, parce qu'il faisait tellement froid dans la chambre que les plats en avaient gelé sur la table. Le roi, plein de colère, alla trouver le cuisinier et lui demanda pourquoi il n'avait pas exécuté ses ordres. Mais le cuisinier lui répondit: "J'ai chauffé au rouge, voyez vous-même." Le roi reconnut, en effet, qu'on avait entretenu un feu violent dans le four au-dessous de la chambre, mais que les six compagnons n'en avaient pas souffert.

Le roi, cherchant toujours à se débarrasser de ces hôtes incommodes, fit venir le soldat et lui dit: "Si tu veux abandonner tes droits sur ma fille, je te donnerai autant d'or que tu voudras.

— Volontiers, Sire, répondit l'autre; donnez-moi seulement autant d'"or qu'un de mes serviteurs en pourra porter, et j'abandonne la princesse."

Le roi était enchanté (5); le soldat lui dit qu'il reviendrait chercher son or dans quinze jours. En atten-

dant, il convoqua à l'instant même tous les tailleurs du royaume et les loua (6) pour quinze jours, afin de lui coudre un sac. Quand le sac fut prêt, l'hercule de la bande, celui qui déracinait les arbres avec la main, le mit sur son épaule et se présenta au palais. Le roi demanda quel était ce vigoureux gaillard (7) qui portait sur son épaule un ballot de drap gros comme une maison, et, quand il l'eut appris, il fut effrayé en pensant à tout ce qui pourrait s'engouffrer (8) d'or là dedans. Il en fit venir une tonne que seize hommes des plus forts avaient peine à rouler; mais l'hercule la saisit d'une main, et, la jetant dans le sac, se plaignit qu'on lui en eût apporté si peu, qu'il n'y en avait pas de quoi garnir (9) seulement le fond. Le roi fit apporter successivement tout son trésor, qui passa tout entier dans le sac sans le remplir seulement à moitié. "Apportez toujours, criait l'hercule ; deux miettes ne suffisent pas à rassasier un homme." On fit venir encore sept cents voitures chargées d'or de toutes les parties du royaume, et il les fourra (10) dans son sac avec les bœufs qu'on y avait attelés. "Je vais finir, dit-il, par prendre indistinctement tout ce qui me tombera sous la main pour le remplir." Quand tout y fut, il y avait encore de la place, mais il dit : "Il faut faire une fin, on peut bien fermer son sac avant qu'il soit plein." Il le mit sur son dos et alla rejoindre ses compagnons.

Le roi, voyant qu'un seul homme emportait ainsi toutes les richesses de son pays, entra dans une grande colère et fit monter à cheval toute sa cavalerie, avec ordre de courir sus (11) aux six compagnons et de reprendre le sac. Ils furent bientôt atteints par deux régiments, qui leur crièrent : "Vous êtes prisonniers, rendez le sac et l'or qu'il contient, ou vous êtes massacrés sur l'heure.

— Que dites-vous là, répliqua le souffleur, que nous sommes prisonniers ? Auparavant vous danserez tous en l'air."

Et bouchant une de ses narines, il se mit à souffler de l'autre sur les deux régiments, et ils furent dispersés (12) ça et là dans le bleu du ciel, par-dessus monts et vallées. Un vieux sergent-major cria grâce, ajoutant qu'il avait neuf cicatrices, et qu'un brave comme lui ne méritait pas d'être traité si honteusement. Le souffleur s'arrêta un peu, de sorte que le sergent retomba sans se blesser ; mais il lui dit : " Va trouver ton roi, et fais-lui savoir qu'il aurait dû envoyer plus de monde contre nous, et que je les aurais tous fait sauter en l'air."

Le roi apprenant l'aventure, dit : " Il faut les laisser aller ; les drôles (13) sont sorciers." Les six compagnons emportèrent donc leurs richesses ; ils en firent le partage et vécurent heureux jusqu'à la fin.

XLVII.

LES SOULIERS QUI REVIENNENT DE LA DANSE.

Il y avait un roi qui avait douze filles les plus belles du monde. Elles dormaient dans la même chambre, où leurs douze lits étaient rangés sur une ligne, et le soir, aussitôt qu'elles étaient endormies, le roi lui-même fermait leur porte et la verrouillait. Un beau matin, comme il ouvrait la porte de la chambre de ses filles, suivant son habitude, il remarqua que leurs souliers avaient été danser, car ils étaient tout en pièces (1). Personne ne put lui expliquer ce mystère. Il fit donc savoir, par proclamation royale, que celui qui pourrait découvrir où ses filles avaient dansé la nuit

aurait l'une d'elle pour épouse et hériterait de son trône; mais celui qui tentera l'entreprise sera tué après la troisième nuit, s'il n'a pas réussi. Bientôt se présenta un prince qui fut conduit le soir dans la chambre voisine de la chambre à coucher des princesses. On laissa leur chambre ouverte afin que le prince les vît facilement sortir si elles allaient danser, mais le prince sentit bientôt un nuage se répandre sur ses yeux et tomba dans un profond sommeil. Quand il s'éveilla le matin, il trouva que les princesses avaient été danser, car les semelles de leurs souliers étaient pleines de trous. Il ne fut pas plus heureux la seconde nuit, ni la troisième nuit. On lui coupa la tête. Il en vint beaucoup d'autres qui eurent tous la tête coupée.

Cependant un pauvre soldat que ses blessures avaient obligé de quitter l'armée vint à passer par le chemin qui conduisait à la ville royale. Il rencontre une vieille femme qui lui demande où il va. "Je n'en sais trop rien moi-même, répondit-il (2). J'avais presque envie d'aller jusqu'à cette ville, où il y a douze princesses qui mettent en pièces leurs souliers à force de danser toutes les nuits ; peut-être pourrais-je découvrir le mystère et devenir roi.—C'est bien facile, dit la vieille, pourvu que vous ne buviez pas le vin qu'on vous offrira le soir, et que la nuit vous fassiez semblant de dormir." Ayant ainsi parlé, elle lui donna un manteau qui devait le rendre invisible, quand il s'en vêtirait (3), et lui permettrait de suivre les princesses. Le soldat prit son courage à deux mains (4) et se présenta chez le roi. Il fut bien reçu et on l'habilla comme s'il était un prince. Le soir on le conduisit à sa chambre, et il allait se coucher, quand l'aînée des princesses lui apporta un verre de vin. Il le versa dans un petit sac qu'il s'était mis sous la gorge, et n'en but pas une goutte.

Il se coucha ensuite, et se mit bientôt à ronfler pour faire croire qu'il dormait. Les jeunes sœurs riaient entre elles, et se disaient : "En voilà encore un qui perd son temps." Quelques minutes après, elles se lèvent, ouvrent les armoires, les garde-robes, les tiroirs, et en tirent leurs plus beaux habillements. Aussitôt habillées, elles se regardèrent dans le miroir et commencèrent à sauter de joie et à danser. Cependant la plus jeune des sœurs dit aux autres :. "Comment pouvez-vous rire ainsi ? je sens mon cœur battre, comme si un malheur allait nous arriver. Vous étes une dinde (5), lui cria l'aînee, vous ne faites que trembler pour des riens ; n'avez-vous donc pas vu combien de fils de rois ont déjà perdu leur vie ici ? Il ne fallait pas même la liqueur que j'ai versée à ce niais (6) de soldat pour le faire dormir toute la nuit."

Comme elles étaient prêtes à partir, la princesse qui venait de parler frappa de sa main son lit qui s'enfonça aussitôt dans le plancher et descendit. Les princesses le suivirent par le chemin qu'il avait ouvert. Le soldat, qui avait tout observé, jeta son manteau sur ses épaules et descendit en même temps que la plus jeune des filles du roi. Vers le milieu de l'escalier il marcha sur sa robe, et elle s'écria toute effrayée : "Qui me tire par la robe ? —Sotte que vous êtes, lui dit sa sœur aînée; vous aurez accroché votre robe à un clou ; voilà tout."

Arrivées au bas de l'escalier, les princesses entrèrent dans une allée d'arbres qui portaient des feuilles d'argent. Le soldat en voulut avoir une branche comme témoignage à présenter au roi ; comme il la coupait l'arbre fit entendre un craquement épouvantable. "Il nous arrivera malheur," cria la plus jeune des douze filles.—C'est un chant de joie, dit l'aînée ; on nous souhaite la bienvenue."

On entra ensuite dans une allée où les arbres portaient des feuilles d'or, puis dans une autre où les feuilles étaient des diamants. Le soldat coupa une branche dans chacune des deux allées, qui retentirent de craquements semblables aux grondements du tonnerre. La plus jeune des princesses fut terrifiée, mais l'aînée assura que ce n'était que des salves de canons tirées en leur honneur. On s'avança donc et l'on arriva bientôt à un lac où douze princes attendaient les princesses avec douze barques. Le soldat monta dans la barque qui reçut la plus jeune des filles. "Je ne sais comment cela se fait, dit le prince qui les conduisait, mais la barque me paraît beaucoup plus lourde (7) que d'ordinaire, et il me faut ramer de toutes mes forces pour la faire avancer.—C'est peut-être qu'il fait chaud, reprit la princesse ; j'ai moi aussi plus chaud que d'habitude."

De l'autre côté de l'eau, il y avait un château superbe, étincelant de lumières, et l'on entendait les joyeux accords des violons qui partaient de ces salons. C'est dans ce château que le soldat suivit les princesses avec leurs princes. Ils dansèrent tous ensemble, et il dansa au milieu d'eux, sans qu'on pût le voir. Quand on versait un verre de vin à un danseur, le soldat le saisissait et le buvait. Cela inquiéta encore la plus jeune des princesses, mais l'aînée l'empêchait de parler. On dansa jusqu'à trois heures du matin, quand il fallut bien cesser, parce que les souliers des filles du roi avaient les semelles tout en pièces.

On retourna au palais de sa majesté. Aussitôt arrivé, le soldat courut dans sa chambre et se remit au lit. Quand les douze sœurs arrivèrent à leur porte, il ronflait de tout son cœur. "Est-il possible d'être plus favorisées que nous le sommes," se dirent-elles. Et elles se déshabillèrent, poussèrent sous les lits leurs souliers

de danse, fermèrent leur porte et se livrèrent enfin au sommeil.

Le lendemain le soldat ne dit rien, car il voulait voir la danse des deux nuits suivantes. Tout se passa comme la première fois. Seulement il prit la dernière nuit une coupe de la salle de danse pour avoir un témoignage de plus à présenter au roi.

Le jour venu il alla devant sa majesté. Les douze filles écoutaient cachées derrière la porte. Où mes filles ont-elles dansé ces trois nuit ? demanda le roi.—Avec douze princes dans un château souterrain," répond le soldat. Et il raconte tout ce qui s'est passé, et produit à l'appui de son récit les trois branches, qu'il avait coupées dans les allées et la coupe du bal. Le roi aussitôt fit venir les princesses, qui confessèrent (8) que le soldat avait dit la vérité. "Laquelle de mes filles voulez-vous pour femme ? demanda le roi.—Je ne suis plus très jeune, répondit le soldat ; je choisis donc l'aînée." Le mariage fut célébré ce jour-là même, et à la mort du roi l'heureux soldat monta sur le trône.

XLVIII.

LA BARIOLÉE (1).

On raconte qu'un roi du temps jadis était le mari d'une jeune femme qui avait des cheveux d'or, et était si belle, mais si belle que sa pareille (2) n'était pas à trouver dans le monde entier. Or il arriva qu'elle tomba malade, et quand elle sentit qu'elle allait bientôt mourir, elle fit appeler le roi son époux et lui dit : "Si jamais vous vous remariez après ma mort, ne prenez aucune femme qui ne soit aussi belle que je l'ai été, et

qui n'ait pas des cheveux d'or tout comme les miens. Voilà ce que je veux que vous me juriez." Quand son époux eut satisfait à son désir, elle mourut en paix.

Pendant longtemps le roi fut inconsolable et ne songeait (3) nullement à reprendre femme, mais ses conseillers finirent par lui dire qu'il fallait qu'il se remariât. En conséquence, des messagers furent envoyés dans toutes les directions pour trouver une femme qui fût aussi belle que la défunte (4) reine, mais dans le monde entier on n'en put trouver une qui eût tant de beauté, ni une aussi belle chevelure d'or. Aussi les messagers revinrent-ils sans avoir rien fait.

Mais le roi avait une fille qui était tout aussi belle que sa mère l'avait été, et qui avait aussi la même chevelure d'or ; et comme elle grandissait le roi vit tous les jours mieux qu'elle ressemblait à la femme qu'il avait perdue. Il dit donc à ses conseillers qu'il voulait que sa fille épousât le plus âgé d'entre eux, et qu'alors elle tiendrait à la cour la place d'une reine. Le conseiller ainsi désigné fut au comble (5) de la joie. Mais la jeune fille fut désolée de cette résolution du roi, quoiqu'elle ne renonçât pas à l'en détourner (6). Elle lui dit donc: "Avant que je remplisse votre volonté, je veux d'abord avoir trois robes, une aussi dorée que le soleil, une autre aussi argentée que la lune, la troisième aussi brillante que les étoiles. Il me faut en outre un manteau fait d'un millier de peaux et de fourrures prises de tous les animaux de vos états."

La princesse croyait que tout cela était impossible à trouver, et comptait faire ainsi revenir son père de sa résolution. Mais il était inébranlable (7); en conséquence les filles les plus habiles du royaume furent chargées de faire les trois robes, la première dorée comme le soleil, la seconde argentée comme la lune, la troisième brillante

comme les étoiles, pendant que les chasseurs royaux eurent (8) à s'emparer de toutes les bêtes du pays et à prendre un morceau (9) de la peau de chacune d'elles, dont on fit un manteau qui comptait mille pièces différentes. A la fin, quand tout fut achevé, le roi fit apporter le manteau, et l'étendant devant lui il dit : "Demain le mariage sera célébré."

Quand la princesse vit qu'il ne lui restait plus d'espoir de faire revenir son père de sa résolution, elle prit le parti de s'enfuir. La nuit donc, quand tout dormait au palais, elle se leva et prit trois objets précieux, un anneau d'or, un rouet d'or et un dévidoir d'or; elle enferma aussi dans une coquille de noix les trois robes qui ressemblaient au soleil, à la lune, et aux étoiles, et ayant jeté sur ses épaules son manteau bariolé, elle se noirçit de suie les mains et la figure. Alors se recommandant à Dieu, elle se mit en route et voyagea toute la nuit, jusqu'à ce qu'elle atteignît un grand bois, où se sentant très fatiguée, elle se réfugia dans le creux d'un arbre et s'y endormit. Le soleil se leva qu'elle dormait encore, et elle n'était pas éveillée que la matinée était déjà avancée. Or il se fit que ce jour-là le roi qui possédait cette forêt y vint chasser. Aussitôt que ses chiens arrivèrent devant l'arbre, ils se mirent à sauter tout autour, à aboyer, à hurler de telle sorte que le roi dit à ses chasseurs : "Allez voir quelle bête sauvage s'est cachée là." Ceux-ci revinrent dire ; "Dans ce creux est couchée une créature dont nous n'avons jamais vu la pareille jusqu'à ce jour ; sa peau est ornée de mille différentes couleurs, mais elle est immobile et endormie." Le roi dit : "Essayez de la saisir vivante et attachez-la à votre chariot; vous l'emmènerez avec vous."

Aussitôt que les chasseurs mirent la main sur la jeune fille, elle s'éveilla pleine d'épouvante et elle leur cria :

"Je suis une malheureuse enfant abandonnée (10) de père et de mère ; je vous en supplie, ayez pitié de moi et emmenez-moi avec vous." Les chasseurs la nommèrent *Bariolée* à cause de son manteau, et l'emmenèrent avec eux pour en faire une fille de cuisine et une ramasseuse de cendres. Ils retournèrent au palais royal, et là ils montrèrent à la fille un trou (11) sous l'escalier, où la lumière ne pénétrait jamais, et où ils lui dirent qu'elle pourrait vivre et se coucher. Et puis elle se rendit à la cuisine, où elle eut à porter le bois et l'eau, à plumer la volaille, à peler les pommes de terre, à ramasser les cendres et à faire d'autres sales ouvrages.

C'est ainsi que vécut longtemps Bariolée ; mais un jour il arriva qu'une fête fut donnée au palais, et elle demanda au cuisinier si elle pouvait aller voir la fête un petit moment. "Je me tiendrai au dehors de la porte, dit-elle.—Allez, répondit le cuisinier, mais soyez de retour dans une demi-heure, car vous avez à ramasser les cendres."

Bariolée prit une lampe et alla dans son trou sous l'escalier, ôta son manteau bariolé, et s'étant lavé la figure et les mains pour en faire disparaître la suie, elle se retrouva dans toute sa beauté. Elle ouvrit alors son écaille de noix, et en retira sa robe dorée comme le soleil, et aussitôt qu'elle se fut mise en toilette, elle monta à la salle du bal, où l'on s'empressa de s'écarter devant elle pour lui livrer passage, car personne ne douta qu'elle ne fût une princesse. Le roi lui-même s'avança bientôt au devant d'elle, et la prenant par la main, il dansa avec elle, et ne cessa de se dire que jamais il n'avait vu une fille aussi belle. La danse finie, elle fit une révérence, et avant que le roi eût eu le temps de regarder autour de lui elle avait disparu, sans que personne pût savoir où ni comment. Les

gardes qui veillaient aux portes furent mandés (12) par le prince et interrogés mais aucun d'eux ne l'avait vue.

Elle s'était encourue dans son trou sous l'escalier, avait promptement ôté sa robe, s'était renoirci la figure et les mains, et ayant remis son manteau de mille peaux, elle était redevenue la Bariolée. Quand elle fut de retour à la cuisine pour y ramasser les cendres, le cuisinier lui dit : "Laissez là les cendres pour cette fois, et faites à ma place le souper de Sa Majesté, pendant que j'irai là-haut jeter un coup d'œil dans la salle du bal, mais prenez bien garde de ne pas laisser tomber un de vos cheveux dans le souper, car vous n'auriez plus rien à manger à l'avenir."

Ayant ainsi parlé le cuisinier partit, et Bariolée prépara le repas du roi, faisant la meilleure soupe qu'elle pût faire, et quand elle eut fini, elle s'en alla dans son trou chercher son anneau d'or, et elle le jeta dans le plat destiné au prince. Quand le bal fut fini, le roi ordonna qu'on lui apportât son souper, et comme il le prenait, il se disait que jamais il n'avait rien mangé d'aussi bon. Il avait presque fini quand il vit au fond du plat un anneau d'or, et ne pouvant imaginé comment il se trouvait là, il fit appeler le cuisinier. Celui-ci trembla quand il reçut cet ordre et dit à Bariolèe : "Êtes-vous bien sûre de n'avoir laissé tomber aucun cheveu dans le plat ? car si cela était, vous seriez joliment (13) battue."

Il alla donc devant le roi, qui lui demanda qui avait fait son souper. "Moi, répondit-il.—Ce n'est pas vrai, riposta Sa Majesté, car il était beaucoup meilleur et mieux préparé que d'ordinaire." Le cuisinier dit alors : "Je dois confesser, Sire, que ce n'est pas moi, mais Bariolée qui a fait votre souper." Celle-ci fut aussitôt

appelée. "Qui êtes-vous? dit le roi.—Je suis une pauvre enfant sans père ni mère, répondit-elle.—Pourquoi êtes-vous venue au palais ?—Je ne suis bonne à rien qu'à ramasser les cendres de votre cuisinier.—D'où vient donc cet anneau que j'ai trouvé dans ma soupe ?—Je n'en ai nulle connaissance." Comme la fille ne voulait rien dire de plus, elle fut enfin congédiée (14).

Un peu plus tard, il y eut encore un bal, et Bariolée obtint comme la première fois la permission d'aller voir danser. Le cusinier lui dit: "Revenez dans une demi-heure pour faire au roi une soupe comme celle que vous lui fîtes l'autre fois et qu'il trouva si bonne."

Bariolée courut à son trou, se lava lestement, et tira de son écaille de noix la robe argentée comme la lune et s'en habilla. Puis elle monta dans la salle du bal où elle se présenta comme une princesse. Le roi s'empressa de venir la recevoir et fut ravi de la revoir; ils ouvrirent la danse ensemble. Mais aussitôt qu'on finit de danser, la fille disparut encore si soudainement que le roi ne remarqua pas où elle était allée. Elle était courue à son trou, avait changé de vêtements et était retournée à la cuisine où elle fit la soupe du roi. Quand le cuisinier l'eut laissée seule, elle alla prendre son rouet d'or et le mit dans la soupière. Le roi trouva la soupe aussi bonne que la première fois, et le cuisinier, qui fut encore appelé, dut confesser que c'était Bariolée qui avait fait cette fois encore la soupe de Sa Majesté. Bariolée fut donc rappelée devant le prince, mais elle répéta ce qu'elle avait dit auparavant, qu'elle n'était bonne à rien qu'à ramasser les cendres, et elle ajouta qu'elle n'avait aucune connaissance du rouet d'or.

A quelque temps de là, une troisième fête fut donnée au palais, et tout s'y passa comme les fois précédentes. Quand Bariolée demanda la permission d'aller voir le

bal, le cuisinier lui dit : " Vous êtes bien sûr une sorcière, car vous mettez toujours dans la soupe quelque chose qui la rend meilleure que les soupes que je fais ; cependant puisque vous y tenez tant, allez voir danser." Cette fois Bariolée mit sa robe qui brillait comme les étoiles, et ainsi vêtue entra au bal. Le roi dansa encore avec elle et se dit encore que jamais il n'avait vu pareille beauté, et tout en dansant, il glissa l'anneau d'or au doigt de la fille sans qu'elle s'en aperçût, et il ordonna à la musique de faire durer la danse plus longtemps que d'habitude. Quand elle fut finie, il essaya de la retenir en lui tenant la main étroitement pressée, mais elle s'arracha à cette étreinte, s'élança dans la foule et disparut. La danse avait duré longtemps, et quelque rapidité que mit Bariolée à recourir à son trou, elle n'eut pas le temps de changer d'habillements, car la demi-heure avait été dépassée. Elle dut donc se contenter de jeter sur sa belle robe son manteau de mille peaux, et qui pis est, elle s'était mal noircie dans son empressement, car un de ses doigts était resté blanc. Arrivée à la cuisine, elle fit la soupe du roi et y mit le dévidoir d'or. Quand le roi l'y trouva à son repas il manda devant lui Bariolée, et dès l'abord il remarqua son doigt blanc et l'anneau qu'il y avait glissé pendant la danse. Il la saisit alors par la main et la serra étroitement, et comme elle faisait des efforts pour se dégager et s'enfuir, son manteau de mille peaux tomba en partie et laissa voir la belle robe qui brillait comme les étoiles. Le roi enleva tout le manteau, et en ce moment sa chevelure d'or s'étalant (15) sur ses épaules, elle ne put soutenir plus longtemps son déguisement. Elle se lava pour se purifier de la suie et des cendres qui couvraient sa figure, et apparut plus belle qu'on ne puisse imaginer une femme sur cette terre. Le roi qui la con-

templait lui dit: "Vous êtes ma fiancée et rien au monde ne pourra nous séparer." Après cela le mariage fut célébré, et ils vécurent heureux jusqu'au dernier de leurs jours.

XLIX.

LES TROIS CHEVEUX D'OR DU DIABLE.

Il était une fois une pauvre femme qui mit au monde un fils, et comme il était coiffé (1) quand il naquit, on lui prédit que, dans sa quatorzième année, il épouserait la fille du roi.

Sur ces entrefaites, le roi passa par le village, sans que personne le reconnût; et comme il demandait ce qu'il y avait de nouveau, on lui répondit qu'il venait de naître un enfant coiffé, que tout ce qu'il entreprendrait lui réussirait, et qu'on lui avait prédit que, lorsqu'il aurait quatorze ans, il épouserait la fille du roi.

Le roi avait un mauvais cœur, et cette prédiction le fâcha. Il alla trouver les parents du nouveau-né, et leur dit d'un air tout amical: "Vous êtes de pauvres gens, donnez-moi votre enfant, j'en aurai bien soin." Ils refusèrent d'abord; mais l'étranger leur offrit de l'or, et ils se dirent: "Puisque l'enfant est né coiffé, ce qui arrive est pour son bien." Ils finirent par consentir et par livrer leur fils.

Le roi le mit dans une boîte, et chevaucha avec ce fardeau (2) jusqu'au bord d'une rivière profonde où il le jeta, en pensant qu'il délivrait sa fille d'un galant sur lequel elle ne comptait guère. Mais la boîte, loin de couler à fond, se mit à flotter comme un petit batelet, sans qu'il entrât dedans une seule goutte d'eau; elle

alla ainsi à la dérive jusqu'à deux lieues de la capitale, et s'arrêta contre l'écluse d'un moulin. Un garçon meunier qui se trouvait là par bonheur l'aperçut et l'attira avec un croc ; il s'attendait, en l'ouvrant, à y trouver de grands trésors : mais c'était un joli petit garçon, frais et éveillé. Il le porta au moulin ; le meunier et sa femme, qui n'avaient pas d'enfants, reçurent celui-là comme si Dieu le leur eût envoyé. Ils traitèrent de leur mieux le petit orphelin, qui grandit chez eux en forces et en bonnes qualités.

Un jour, le roi, surpris par la pluie, entra dans le moulin et demanda au meunier si ce grand jeune homme était son fils. " Non, sire, répondit-il : c'est un enfant trouvé qui est venu dans une boîte échouer contre notre écluse, il y a quatorze ans ; notre garçon meunier l'a tiré de l'eau.

Le roi reconnut allors que c'était l'enfant né coiffé qu'il avait jeté à la rivière. " Bonnes gens, dit-il, ce jeune homme ne pourrait-il pas porter une lettre de ma part à la reine ? Je lui donnerais deux pièces d'or pour sa peine.

— Comme Votre Majesté l'ordonnera, " répondirent-ils ; et ils dirent au jeune homme de se tenir prêt. Le roi écrivit à la reine une lettre où il lui mandait de se saisir du messager, de le mettre à mort et de l'enterrer, de façon à ce qu'il trouvât la chose faite à son retour.

Le garçon se mit en route avec la lettre, mais il s'égara (3) et arriva le soir dans une grande forêt. Au milieu des ténèbres, il aperçut de loin une faible lumière, et, se dirigeant de ce côté, it atteignit une petite maisonnette où il trouva une vieille femme assise près du feu. Elle parut toute surprise de voir le jeune homme et lui dit : " D'où viens-tu et que veux-tu ?

— Je viens du moulin, répondit-il ; je porte une let-

tre à la reine ; j'ai perdu mon chemin, et je voudrais bien passer la nuit ici.

Malheureux enfant, répliqua la femme, tu es tombé dans une maison de voleurs, et, s'ils te trouvent ici, c'est fait de toi.

A la grâce de Dieu ! dit le jeune homme, je n'ai pas peur ; et, d'ailleurs, je suis si fatigué qu'il m'est impossible d'aller plus loin."

Il se coucha sur un banc et s'endormit. Les voleurs rentrèrent bientôt après, et ils demandèrent avec colère pourquoi cet étranger était là. "Ah ! dit la vieille, c'est un pauvre enfant qui s'est égaré dans le bois ; je l'ai reçu par compassion. Il porte une lettre à la reine."

Les voleurs prirent la lettre pour la lire, et virent qu'elle enjoignait (4) de mettre à mort le messager. Malgré la dureté de leur cœur, ils eurent pitié du pauvre diable ; leur capitaine déchira la lettre, et en mit une autre à la place, qui enjoignait qu'aussitôt que le jeune homme arriverait, on lui fît immédiatement épouser la fille du roi. Puis les voleurs le laissèrent dormir sur son banc jusqu'au matin, et, quand il fut éveillé, ils lui remirent la lettre et lui montrèrent son chemin.

La reine, ayant reçu la lettre, exécuta ce qu'elle contenait : on fit des noces splendides ; la fille du roi épousa l'enfant né coiffé, et, comme il était beau et aimable, elle fut enchantée de vivre avec lui.

Quelque temps après, le roi revint dans son palais, et trouva que la prédiction était accomplie et que l'enfant né coiffé avait épousé sa fille. "Comment cela s'est-il fait ? dit-il ; javais donné dans ma lettre un ordre tout différent." La reine lui montra la lettre, et lui dit qu'il pouvait voir ce qu'elle contenait. Il la lut et vit bien qu'on avait changé la sienne.

Il demanda au jeune homme ce qu'était devenue la

lettre qu'il lui avait confiée, et pourquoi il en avait remis une autre. "Je n'en saïs rien, répliqua celui-ci ; il faut qu'on l'ait changée la nuit, quand j'ai couché dans la forêt."

Le roi en colère lui dit : "Cela ne se passera pas ainsi. Celui qui prétend à ma fille doit me rapporter de l'enfer trois cheveux d'or de la tête du diable. Rapporte-les-moi, et ma fille t'appartiendra." Le roi espérait bien qu'il ne reviendrait jamais d'une pareille commission.

Le jeune homme répondit : "Le diable ne me fait pas peur ; j'irai chercher les trois cheveux d'or." Et il prit congé du roi et se mit en route.

Il arriva devant une grande ville. A la porte, la sentinelle lui demanda quel était son état et ce qu'il savait :

"Tous, repondit-il.

— Alors, dit la sentinelle, rends-nous le service de nous apprendre pourquoi la fontaine de notre marché, qui nous donnait toujours du vin, s'est desséchée et ne fournit même plus d'eau.

— Attendez, répondit-il, je vous le dirai à mon retour."

Plus loin, il arriva devant une autre ville. La sentinelle de la porte lui demanda son état et ce qu'il savait.

"Tout, répondit-il.

— Rends-nous alors le service de nous apprendre pourquoi le grand arbre de notre ville, qui nous rapportait des pommes d'or, n'a plus même de feuilles.

— Attendez, répondit-il, je vous le dirai à mon retour."

Plus loin encore il arriva devant une grande rivière qu'il s'agissait de passer. Le passager lui demanda son état et ce qu'il savait.

Tout, repondit-il.

— Alors, dit le passager, rends-moi le service de m'apprendre si je dois toujours rester à ce poste, sans jamais être relevé.

— Attends, répondit-il, je te le dirai à mon retour."

De l'autre côté de l'eau, il trouva la bouche de l'enfer. Elle était noire et enfumée. Le diable n'était pas chez lui : il n'y avait que son hôtesse, assise dans un large fauteuil. "Que demandes-tu ? lui dit-elle, d'un ton assez doux.

"Il me faut trois cheveux d'or de la tête du diable, sans quoi je n'obtiendrai pas ma femme.

— C'est beaucoup demander, dit-elle, et si le diable t'aperçoit quand il rentrera, tu passeras un mauvais quart d'heure (5). Cependant tu m'intéresses, et je vais tâcher de te venir en aide."

Elle le changea en fourmi et lui dit : "Monte dans les plis de ma robe ; là tu seras en sûreté.

— Merci, répondit-il, voilà qui va bien ; mais j'aurais besoin en outre de savoir trois choses : pourquoi une fontaine qui versait toujours du vin ne fournit même plus d'eau ; pourquoi un arbre qui portait des pommes d'or n'a plus même de feuilles ; et si un certain passager doit toujours rester à son poste sans jamais être relevé.

— Ce sont trois questions difficiles, dit-elle ; mais tiens-toi bien tranquille, et sois attentif à ce que le diable dira quand je lui arracherai (6) les trois cheveux d'or."

Quand le soir arriva, le diable revint chez lui. A peine était-il entré qu'il remarqua une odeur extraordinaire. "Il y a du nouveau ici, dit-il ; je sens la chair humaine." Et il alla fureter (7) dans tous les coins, mais sans rien trouver. L'hôtesse lui chercha querelle. "Je viens de balayer et de ranger, dit-elle, et tu vas tout bouleverser ici, tu crois toujours sentir la chair humaine. Assieds-toi et mange ton souper."

Quand il eut soupé, il était fatigué ; il posa sa tête

sur les genoux de son hôtesse, et lui dit de lui nettoyer la tête ; mais il ne tarda pas à s'endormir et à ronfler. La vieille saisit un cheveu d'or, l'arracha et le mit de côté. " Hé, s'écria le diable, qu'as-tu donc fait ?

— J'ai eu un mauvais rêve, dit l'hôtesse, et je t'ai pris par les cheveux.

— Qu'as-tu donc rêvé ? demanda le diable.

— J'ai rêvé que la fontaine d'un marché qui versait toujours du vin, s'était arrêtée et quelle ne donnait plus même d'eau ; quelle en peut être la cause ?

— Ah ! si on le savait ! répliqua le diable : il y a un crapaud sous une pierre dans la fontaine ; on n'aurait qu'à le tuer, le vin recommencerait à couler."

L'hôtesse se remit à lui nettoyer la tête ; il se rendormit et ronfla de façon à ébranler les vitres. Allors elle lui arracha le second cheveu. " Heu ! que fais-tu ? s'écria le diable en colère.

— Ne t'inquiète pas, répondit-elle, c'est un rêve que j'ai fait.

— Qu'as-tu rêvé encore ? demanda-t-il.

— J'ai rêvé que dans un pays il y a un arbre qui portait toujours des pommes d'or, et qui n'a plus même de feuilles ; quelle en pourrait être la cause ?

— Ah ! si on le savait ! répliqua le diable : il y a une souris qui ronge la racine ; on n'aurait qu'à la tuer, il reviendrait des pommes d'or à l'arbre ; mais si elle continue à la ronger, l'arbre mourra tout à fait. Maintenant laisse-moi en repos avec tes rêves. Si tu me réveilles encore, je te donnerai un soufflet."

L'hôtesse l'apaisa (8) et se remit à lui nettoyer la tête jusqu'à ce qu'il fût rendormi et ronflant. Alors elle saisit le troisième cheveu d'or et l'arracha. Le diable se leva en criant et voulait la battre ; elle le radoucit encore en disant : " Qui peut se garder d'un mauvais rêve ?

— Qu'as-tu donc rêvé encore ? demanda-t-il avec curiosité.

— J'ai rêvé d'un passager qui se plaignait de toujours passer l'eau avec sa barque, sans que personne le remplaçât jamais.

— Hé le sot ! répondit le diable : le premier qui viendra pour passer la rivière, il n'a qu'à lui mettre sa rame à la main, il sera libre et l'autre sera obligé de faire le passage à son tour."

Comme l'hôtesse lui avait arraché les trois cheveux d'or, et qu'elle avait tiré de lui les trois réponses elle le laissa en repos, et il dormit jusqu'au matin.

Quand le diable eut quitté la maison, la vieille prit la fourmi dans les plis de sa robe et rendit au jeune homme sa figure humaine. "Voilà les trois cheveux, lui dit-elle ; mais as-tu bien entendu les réponses du diable à tes questions ?

— Très-bien, répondit-il, et je m'en souviendrai.

— Te voilà donc hors d'embarras, dit-elle, et tu peux reprendre ta route."

Il remercia la vieille qui l'avait si bien aidé, et sortit de l'enfer, fort joyeux d'avoir si heureusement réussi.

Quand il arriva au passager, avant de lui donner la réponse promise, il se fit d'abord passer de l'autre côté, et alors il lui fit part du conseil donné par le diable : "Le premier qui viendra pour passer la rivière, tu n'as qu'à lui mettre ta rame à la main."

Plus loin, il retrouva la ville à l'arbre stérile (9) ; la sentinelle attendait aussi sa réponse : "Tuez la souris qui ronge les racines, dit-il, et les pommes d'or reviendront." La sentinelle, pour le remercier, lui donna deux ânes chargés d'or.

Enfin il parvint à la ville dont la fontaine était à sec. Il dit à la sentinelle : "Il y a un crapaud sous une pierre

dans la fontaine ; cherchez-le et tuez-le, et le vin recommencera à couler en abondance." La sentinelle le remercia et lui donna encore deux ânes chargés d'or.

Enfin, l'enfant né coiffé revint près de sa femme, qui se réjouit dans son cœur en le voyant de retour et en apprenant que tout s'était bien passé. Il remit au roi les trois cheveux d'or du diable. Celui-ci, en apercevant les quatre ânes chargés d'or, fut grandement satisfait et lui dit : "Maintenant toutes les conditions sont remplies, et ma fille est à toi. Mais, mon cher gendre, dis-moi d'où te vient tant d'or, car c'est un trésor énorme que tu rapportes.

— Je l'ai pris, dit-il, de l'autre côté d'une rivière que j'ai traversée; c'est le sable du rivage.

— Pourrais-je m'en procurer autant ? lui demanda le roi, qui était un avare.

— Tant que vous voudrez, répondit-il. Vous trouverez un passager; adressez-vous à lui pour passer l'eau, et vous pourrez remplir vos sacs."

L'avide monarque se mit aussitôt en route, et arrivé au bord de l'eau, il fit signe au passager de lui amener sa barque. Le passager le fit entrer, et, quand ils furent à l'autre bord, il lui mit la rame à la main et sauta dehors. Le roi devint ainsi passager en punition de ses péchés.

"L'est-il encore ?

— Eh ! sans doute, puisque personne ne lui a repris la rame."

L.

LES ENFANTS D'OR.

Il y avait au temps jadis un pauvre pêcheur qui ne possédait rien au monde qu'une petite chaumière (1), où il

vivait misérablement avec sa femme. Or il arriva un jour qu'il retira dans son filet un beau poisson d'or. Il fut stupéfait (2) de ce prodige et ne pouvait en croire ses yeux, quand le poisson d'or se mit à parler et lui dit: "Écoute, mon bon pêcheur, si tu veux bien me remettre à l'eau, je transformerai ta petite chaumière en un grand château." L'homme répondit: "A quoi me servira un château quand je n'ai pas de quoi manger ?—Que cela ne t'inquiète pas, répliqua le poisson, car tu trouveras au château un buffet (3) toujours rempli des mets les plus exquis.—S'il en est ainsi (4), dit l'homme, je vais à l'instant vous obéir.—Mais prends garde, reprit le poisson d'or, de ne révéler à personne au monde la source de ta fortune, car si tu en dis le plus petit mot, tu perdras tout."

Le pêcheur rejeta donc à l'eau le petit poisson et retourna chez lui, où il trouva en place de sa chaumière un château magnifique. Émerveillé, il y pénétra et fut ravi d'y voir sa femme vêtue comme une princesse et bien assise dans un riche salon. Elle paraissait enchantée de l'aventure. "Mon mari, s'écria-t-elle, comment ceci nous est-il venu ? c'est charmant en vérité !—Vous avez raison, répondit le mari, mais pour le moment je meurs de faim, donnez-moi quelque chose à manger.—Je n'ai rien, dit-elle, et je ne sais où je trouverai jamais de quoi manger dans ce château.—Oh ! reprit l'homme il y a là devant vous un grand buffet, ouvrez-le."

Elle l'ouvrit et vit étalé à ses yeux une abondance de gâteaux, de viandes, de fruits et de vins. Cette vue la remplit d'allégresse (5): "Que pouvons-nous souhaiter de plus ?" s'écria-t-elle. Et l'heureux couple se mit aussitôt à boire et à manger. Quand ils furent rassasiés tous deux, la femme prit la parole: "Mon mari, dit-elle, expliquez-moi d'où vient tout ceci ?—Oh ! femme,

répondit-il, ne m'interrogez pas, je n'ose rien vous révéler, car si je dis mon secret à âme qui vive (6), notre fortune à l'instant s'envolera.—Eh bien, répliqua-t-elle, s'il ne m'est pas permis (7) de connaître ce secret, bien sûr je ne veux pas le savoir." Mais elle ne pensait pas ce qu'elle disait, car elle ne lui laissa aucun repos ni le jour ni la nuit, ne cessant de le poursuivre et de le tourmenter, jusqu'à ce qu' enfin poussé à bout (8) l'homme perdit patience et laissa échapper son secret. A l'instant même château et buffet disparurent et le pêcheur et sa femme se retrouvèrent dans leur chaumière.

L'homme fut obligé de reprendre sa vie de pêcheur mais la fortune revint bientôt lui sourire, car il tira encore de la rivière le poisson d'or. "Hélas! dit la petite créature, me voilà de nouveau dans ton filet; rends-moi ma liberté, et je te rendrai le château et le buffet avec son vin et ses viandes; mais cette fois garde bien ton secret, ne le révèle à qui que ce soit, sinon toute cette richesse te sera encore reprise.—Je serai sur mes gardes," répondit le pêcheur, et il remit à l'eau le poisson d'or.

Au bord de la rivière le château avait reparu, et la femme du pêcheur était aux anges d'avoir retrouvé la bonne vie et l'éclat des richesses, mais, fille d'Ève, elle ne put vaincre sa curiosité. A peine deux jours s'étaient écoulés quand elle se remit à tourmenter son homme pour connaître le secret de leur fortune. Celui-ci résista bravement aux obsessions de sa femme pendant assez longtemps, mais à la fin elle le poussa si bien à bout qu'il s'emporta furieusement et laissa échapper son secret. À l'instant le château s'évanouit et ils se retrouvèrent dans la petite chaumière. "Vous voilà contente, n'est-ce pas, s'écria l'homme; les angoisses de la faim et de la misère vont revenir nous visiter.—Hélas! répliqua la femme, j'aime mieux vivre sans la for-

tune que de ne pas savoir d'où elle vient, car cette ignorance ne me laissait aucun repos."

Le pêcheur retourna à la pêche et bientôt pour la troisième fois il retira dans son filet le poisson d'or. "Je suis donc destiné, dit le poisson, à toujours tomber dans tes mains. Eh bien, emporte-moi chez toi et coupe-moi en six morceaux; de ces morceaux, fais-en manger deux à ta femme, deux à ta jument, et mets les deux autres dans la terre; ta fortune sera assurée."

L'homme emporta le poisson d'or, et fit comme il lui avait prescrit. Or il arriva que des deux morceaux enfouis dans la terre sortirent deux lis d'or; sa jument lui donna deux poulains d'or, et sa femme mit au monde deux enfants d'or.

Les deux enfants poussèrent (9) à souhait, et aussi les deux lis et les deux poulains.

Un jour donc les enfants d'or dirent à leur père: "Nous allons monter nos coursiers d'or et parcourir le monde.—Mais comment ferai-je, répondit-il tristement, quand vous serez partis, pour savoir comment vous vous portez ?—Les lis d'or, répliquèrent-ils, resteront auprès de vous, et par eux vous saurez l'état de notre santé. Ils seront frais et vigoureux quand nous nous porterons bien ; ils courberont tristement la tête, quand nous serons malades, et s'ils meurent c'est que nous aussi nous serons morts."

Sur ces paroles, les deux cavaliers se mirent en route et arrivèrent bientôt à une auberge (10) pleine de monde. On rit et on se moqua à la vue de ces deux enfants d'or. L'un des deux souffrit beaucoup de se voir ainsi un objet de railleries et fut si honteux qu'il n'eut pas le courage d'aller plus loin, tourna la bride de son cheval et s'en alla droit chez son père. Mais l'autre continua sa route jusqu'à ce qu'il atteignît un grand bois. Il allait

y pénétrer quand on lui dit: "Vous ferez prudemment de ne pas vous engager (11) dans ce bois, car il est tout plein de brigans qui vous maltraiteront (12), et vous tueront même, quand ils verront que vous et votre cheval vous êtes d'or."

Le jouvenceau ne se laissa pas effrayer (13): "J'ai résolu d'entrer dans la forêt et j'y entrerai," dit-il.

Il prit des peaux d'ours et s'en enveloppa lui et son coursier, afin qu'on ne vît point d'or, et cette précaution prise, il s'engagea bravement dans le bois. Il avait à peine fait quelques pas qu'il entendit un léger bruit venir du milieu des broussailles, et puis il distingua deux voix. L'une disait: "En voilà un;" et l'autre, "Laissons-le passer, ce n'est qu'un chasseur d'ours, pauvre comme Job."

C'est ainsi que l'enfant d'or traversa sans aucun accident la forêt, et arriva dans un village où il rencontra une fille, la plus belle qu'il y eût au monde. Il en tomba amoureux à première vue, et lui demanda si elle voulait être sa femme. "Oui, répondit la jeune fille tout enchantée, je serai votre femme et vous serai fidèle toute la vie." On célébra le mariage sans aucune perte de temps, et comme on était encore au milieu des fêtes et des réjouissances, le père de la jeune épouse rentra chez lui, et voulut savoir qui était l'époux de sa fille. On lui présenta l'enfant d'or encore recouvert de la peau d'ours. "Je ne veux pas, s'écria-t-il, qu'un chasseur d'ours possède ma fille;" et il voulait l'assassiner; mais la fille lui dit: "C'est mon mari, cher père, et je l'aime de toute mon âme," et elle pleura tant et supplia si bien que l'enfant d'or eut la vie sauve.

Cependant le père ne faisait que penser à cet homme qui avait épousé sa fille, et un beau matin (15) il eut l'idée d'aller le surprendre dans sa chambre pour voir

si c'était vraiment un chasseur d'ours et un va-nu-pieds (16). Sa stupéfaction fut grande quand il vit là un homme magnifique en or massif, sa peau d'ours à côté de lui sur le plancher. "Quel bonheur, se dit-il, que j'aie fait taire ma colère (17)! quelle faute j'ai failli commettre!"

La nuit qui suivit, l'enfant d'or rêva qu'il poursuivait à la chasse un cerf superbe (18), et le matin, aussitôt éveillé, il dit à sa jeune compagne: "Il faut que j'aille à la chasse aujourd'hui." Elle fut accablée (19) de cette nouvelle, et le supplia de rester auprès d'elle, lui disant: "Je crains qu'il ne vous arrive malheur.—J'ai résolu de chasser, répondit-il, et je le ferai." Il sauta donc à cheval, et entra dans la forêt, et bientôt il rencontra un cerf magnifique, tout juste celui qu'il avait vu dans son rêve. Il le visa, et l'aurait assurément tué, si l'animal n'avait fait un bond. Le chasseur le poursuivit à travers haies et fossés sans jamais se reposer tout le long du jour, mais le soir venu il en perdit la trace. Alors l'enfant d'or se mit à regarder autour de lui, et aperçut une petite maison, l'habitation d'une sorcière (20). Il frappa à la porte; une petite vieille femme vint ouvrir et dit: "Que faites-vous si tard au milieu de la forêt? —N'avez-vous pas aperçu un cerf, demanda-t-il.—Oui, répondit-elle; je connais fort bien ce cerf." En ce moment un petit chien qui était dans la maison se mit à aboyer de toutes ses forces contre l'étranger. "Te tairas-tu, vilain chien que tu es, cria le jeune chasseur, sinon je t'étends mort (21)." Entendant ces mots la sorcière s'écria tout en fureur: "Quoi! vous tueriez mon chien." Et aussitôt elle l'ensorcela et le changea en pierre. Sa pauvre femme l'attendit en vain, et finit par se dire; "Hélas! ce que je craignais dans l'angoisse de mon cœur est arrivé."

Et chez le père du jeune homme l'autre enfant d'or, qui regardait tous les jours les lis d'or, en vit un se pencher sur sa tige comme s'il allait mourir. "Oh Ciel ! dit-il, un grand malheur est tombé sur mon frère ; il faut que je parte pour voir s'il y a moyen de le sauver."

Mais le père dit : "Restez ici, mon fils, car si je vous perds aussi, que deviendrai-je ?—Il faut que je parte" répliqua l'enfant d'or ; et à l'instant il monta son cheval d'or, partit et ne s'arrêta pas qu'il ne fût arrivé à la forêt où son frère se trouvait immobile et changé en pierre. La sorcière vint sur le seuil de la porte, l'appela et allait aussi l'ensorceler ; mais il n'approcha pas d'elle et lui dit : "Je vais vous envoyer une balle, si vous ne me rendez pas mon frère."

Elle fut effrayée, et comprenant qu'il n'y avait pas à résister, elle toucha la pierre de ses doigts, et rendit à l'enfant d'or sa forme humaine. Les deux frères étaient fous de joie. Quand ils furent sortis de la forêt ils se séparèrent, l'un pour aller rejoindre sa jeune épouse, l'autre pour retourner chez son père. Quand celui-ci arriva, le père lui dit : "Je savais bien que vous aviez sauvé votre frère, car le lis d'or s'était relevé tout à coup, et vous le verrez couvert de fleurs nouvelles."

Depuis ce moment, ils vécurent tous contents et heureux et prospérèrent jusqu'au dernier de leurs jours.

LI.

LES NAINS.

Il y avait un roi qui avait trois filles, lesquelles tout le long du jour se promenaient dans les jardins du palais. Il était grand amateur (1) de toutes sortes d'ar-

bres, et il y en avait un qu'il aimait particulièrement; celui qui en aurait cueilli une pomme devait disparaître à cent pieds sous terre. Or, quand vint la saison des fruits, les pommes sur cet arbre étaient rouges comme du feu, et chaque jour les trois princesses allaient voir sous l'arbre s'il n'en était tombée aucune. Mais le vent n'en abattit pas une seule, quoique les branches fléchissent sous le poids et descendissent presque jusqu'à terre. A la fin, la plus jeune des princesses eut une telle envie (2) de ces fruits qu'elle dit à ses sœurs: "Notre père nous aime trop pour vouloir que nous disparaissions sous terre; c'est pour les étrangers seulement qu'il a donné cet ordre." Et parlant ainsi elle cueillit une pomme, se mit à sauter devant ses sœurs, et les invita à en goûter aussi. La pomme fut donc partagée entre elles trois. Aussitôt qu'elles en eurent mangé, elles disparurent sous terre.

Quand arriva midi, le roi voulut voir ses filles, mais c'est en vain que tous ses serviteurs les cherchèrent partout dans le palais et dans les jardins. Quand il désespéra de les retrouver, il fit proclamer par tout le pays que celui qui lui ramènerait ses filles en recevrait une pour sa femme. Un grand nombre de jeunes gens se mirent à voyager par terre et par mer pour retrouver les jeunes filles, car elles étaient les plus aimables et les plus jolies du royaume. Il y eut entre autres trois jeunes chasseurs qui après huit jours de voyage arrivèrent à un grand château dont toutes les chambres étaient meublées avec le plus grand luxe. Dans une des chambres ils trouvèrent une grande table sur laquelle étaient servis les plats les plus friands (3), et si chauds qu'ils fumaient; et pourtant ils ne virent ni n'entendirent âme qui vive. Quand ils eurent faim ils firent un excellent repas, après quoi ils conclurent que l'un d'eux resterait au château

pendant que les deux autres chercheraient les princesses. Ils tirèrent au sort pour savoir qui devrait rester là le premier. C'est l'aîné qui fut désigné. Le lendemain donc les deux plus jeunes partirent et le laissèrent seul. Vers midi un petit nain entra, et apporta de la viande rôtie qu'il découpa et offrit ensuite au jeune homme. Tout en les présentant, il laissa tomber un des morceaux de viande, et pria le chasseur de vouloir bien le ramasser. Comme celui-ci se baissait pour le faire, le nain sauta vivement sur lui, lui empoigna les cheveux et le battit comme il faut. Le jour suivant le second frère resta au château, et fut traité comme son aîné. Le troisième jour ce fut le tour du cadet; le nain vint comme les jours précédents, présenta la viande, en laissa tomber un morceau, et demanda au jeune homme dé le ramasser. Mais il dit au nain : "Pourquoi ne le ramassez-vous pas vous-même ? Vous n'avez rien à faire pour gagner votre pain, et vous ne valez pas ce que vous mangez."

Cette réplique irrita fort le nain, mais le jeune homme l'empoigna et le secoua si bien qu'il cria : "Assez ! assez ! lâchez-moi (4), et je vous dirai où sont les filles du roi."

En entendant cela, le jeune homme le lâcha, et la petite créature lui dit qu'il vivait sous terre et qu'il y avait plus de mille nains qui habitaient avec lui. Il ajouta que s'il voulait l'accompagner, il lui montrerait où les princesses se trouvaient, qu'il savait qu'elles étaient dans un puits profond où il n'y avait pas une goutte d'eau. Le nain dit encore qu'il savait que ses frères lui feraient du mal, qu'en conséquence pour réussir dans son entreprise, il devait aller seul et emporter avec lui un grand panier dans lequel il se laisserait descendre dans le puits et aussi son grand couteau ; il trouverait, disait-il, trois chambres, et dans chacune une fille du roi ; les

princesses étaient gardées par des dragons à plusieurs têtes qu'il fallait qu'il coupât. Après avoir ainsi parlé le nain disparut. Vers le soir les deux frères revinrent et demandèrent à leur cadet comment il avait passé la journée. Parfaitement, dit-il ; vers midi est venu un nain, qui coupa la viande et en laissa tomber un morceau, qu'il voulut me faire ramasser ; je refusai et comme il se mettait en colère, je le secouai si bien qu'il me dit où je pourrais trouver les princesses.

Ce récit blessa au cœur les deux frères, qui devinrent bleus de fureur. Le lendemain ils s'en allèrent tous trois ensemble sur la colline et consultèrent le sort pour savoir qui descendrait le premier dans le panier. Comme la première fois le sort désigna l'aîné, qui descendit, muni d'une sonnette afin que ses frères le retirassent aussi vite que possible quand il sonnerait. Quand il fut resté dans le puits une minute, il sonna furieusement. Aussitôt qu'il fut remonté, le frère puîné (5) entra dans le panier et descendit, mais il sonna bien vite aussi pour se faire retirer. Le tour du cadet était venu, lequel se laissa descendre tout au fond du puits. Une fois là il sortit du panier et s'avança bravement vers la première porte qu'il vit, armé de son couteau. Il entendit les dragons ronfler fort haut, et comme il ouvrait la porte avec précaution, il aperçut une des princesses assise dans la chambre avec les neuf têtes d'un dragon sur ses genoux. Il leva son couteau et coupa ces têtes ; à l'instant la princesse sauta sur pieds, s'élança à son cou, le couvrit de baisers, et lui donna en récompense son collier d'or. Après cela il alla trouver la seconde princesse qui avait à ses côtés un dragon à sept têtes, et la délivra aussi. Enfin il se rendit auprès de la plus jeune des princesses qui était gardée par un dragon à quatre têtes ; le monstre fut tué comme les

deux autres l'avaient été. Les trois princesses se mirent alors à l'embrasser si bien et à lui donner tant de baisers qu'à la fin il sonna de toutes ses forces. Quand le panier fut descendu il y mit les princesses et les fit retirer. Mais quand le panier redescendit pour le recevoir à son tour, il se ressouvint que le nain lui avait prédit que ses frères le trahiraient. Il ramassa en conséquence une pierre énorme et la mit dans le panier, et au moment où les mauvais frères l'avaient fait monter jusqu'à mi-chemin ; ils coupèrent la corde, et le panier avec la pierre retomba violemment au fond du puits. C'est ainsi qu'ils crurent s'être débarrassés de leur frère. Ils obligèrent les trois princesses de jurer qu'elles diraient à leur père que c'étaient eux qui les avaient délivrées; et ils retournèrent auprès du roi et demandèrent la main des princesses. Cependant leur jeune frère errait tristement dans les trois chambres et pensait qu'il devait mourir où il était, quand il aperçut au mur une flûte. Il se dit en la voyant : " A quoi cela peut-il servir ici ? En ce lieu y a-t-il rien qui puisse réjouir l'âme ?" Et il donna des coups de pieds aux têtes des dragons en disant : " Et vous à quoi pouvez-vous m'être bonnes. Vous ne pouvez pas me secourir ! " A droite, à gauche, en tous sens il marcha tant et si longtemps que le plancher en fut presque usé.

Enfin une idée lui vint ; il saisit la flûte et y soufla légèrement : ô prodige ! voilà que des nains apparaissent, et ils étaient innombrables. A chaque son qu'i produisait un nouveau nain était là, si bien que les chambres en étaient pleines à déborder. Ils se mirent tous à lui demander ce qu'il souhaitait, et il leur dit qu'il voulait remonter là-haut et se retrouver sur terre, à l'air libre et au soleil. Immédiatement chacun des petits hommes le prit par un de ses cheveux et ils l'éle-

vèrent jusqu au bord du puits. Aussitôt que le jeune chasseur se retrouva sur ses jambes, il se mit en route pour le palais du roi et y arriva au moment où les ma riages des princesses allaient se célébrer. Il s'empressa de pénétrer dans la salle où le roi était assis avec ses trois filles. Dès qu'il parut elles furent tellement émues qu'elles s'évanouirent (6). Cela mit le roi en colère, et il ordonna que cet étranger fut jeté au cachot, car il croyait qu'il avait fait du mal à ses filles. Aussitôt que celles-ci furent revenues à elles-mêmes, elles supplièrent leur père de le mettre en liberté. Il leur demanda pourquoi elles s'intéressaient à lui ; et quand elles répondirent qu'elles n'osaient pas le lui dire ; il leur ordonna de le dire au four ; cependant il sortit et alla écouter ce qu'elles disaient. Ayant ainsi tout appris, il fit pendre les deux mauvais frères et donna la plus jeune de ses filles au libérateur de ses enfants.

Je me souviens d'être allé à la noce avec une paire de souliers de verre, lesquels je brisai en mille morceaux en donnant des coups de pieds au mur.

LII.

LE CHAT BOTTÉ.

Un meunier ne laissa pour tous biens, à trois enfants, qu'il avait, que son moulin, son âne et son chat. Le partage fut bientôt fait.

L'aîné eut le moulin; le second eut l'âne; le plus jeune n'eut que le chat.

Ce dernier ne pouvait se consoler d'avoir un si pauvre lot.

“ Mes frères, disait-il, pourront gagner leur vie hon-

nêtement en se mettant ensemble ; pour moi, lorsque j'aurai mangé mon chat et que je me serai fait un manchon de sa peau, il faudra que je meure de faim."

Le Chat, qui entendait ce discours, mais qui n'en fit pas semblant, lui dit d'un air posé et sérieux :

"Ne vous affligez point, mon maître ; vous n'avez qu'à me donner un sac et à me faire faire une paire de bottes pour aller dans les broussailles (1), et vous verrez que vous n'êtes pas si mal partagé que vous croyez."

Quoique le maître du Chat ne fît pas grand fond (2) là-dessus, il lui avait vu faire tant de tours de souplesse (3) pour prendre des rats et des souris, comme quand il se pendait par les pieds ou qu'il se cachait dans la farine pour faire le mort, qu'il ne désespéra pas d'en être secouru dans sa misère.

Lorsque le Chat eut ce qu'il avait demandé, il se botta bravement, et, mettant son sac à son cou, il en prit les cordons avec ses pattes de devant, et s'en alla dans une garenne où il y avait grand nombre de lapins. Il mit du son (4) et des lacerons (5) dans son sac ; et, s'étendant comme s'il eût été mort, il attendit que quelque jeune lapin peu instruit encore des ruses de ce monde vint se fourrer dans son sac pour y manger ce qu'il y avait mis.

A peine fut-il couché, qu'il eut contentement : un jeune étourdi (6) de lapin entra dans son sac ; et le maître Chat, tirant aussitôt les cordons, le prit et le tua sans miséricorde (7).

Tout glorieux de sa proie, il s'en alla chez le roi et demanda à lui parler.

On le fit monter à l'appartement de Sa Majesté, où, étant entré, il fit une grande révérence au roi, et lui dit :

"Voilà, sire, un lapin de garenne que M. le mar-

quis (8) de Carabas (c'était le nom qu'il prit en gré de donner à son maître) m'a chargé de vous présenter de sa part.

— Dis à ton maître, répondit le roi, que je le remercie et qu'il me fait plaisir."

Une autre fois, il alla se cacher dans un blé, tenant toujours son sac ouvert; et, lorsque deux perdrix y furent entrées, il tira les cordons et les prit toutes deux.

Il alla ensuite les présenter au roi, comme il avait fait du lapin de garenne. Le roi reçut encore avec plaisir les deux perdrix, et lui fit donner pour boire.

Le Chat continua ainsi, pendant deux ou trois mois, à porter de temps en temps au roi du gibier de la chasse de son maître. Un jour qu'il sut que le roi devait aller à la promenade sur le bord de la rivière avec sa fille, la plus belle princesse du monde, il dit à son maître :

"Si vous voulez suivre mon conseil, votre fortune est faite; vous n'avez qu'à vous baigner dans la rivière, à l'endroit que je vous montrerai, et ensuite me laisser faire."

Le marquis de Carabas fit se que son chat lui conseillait, sans savoir à quoi cela serait bon.

Dans le temps qu'il se baignait, le roi vint à passer; et le Chat se mit à crier de toute sa force :

"Au secours! au secours! voilà M. le marquis de Carabas qui se noie (9)!"

A ce cri, le roi mit la tête à la portière; et, reconnaissant le Chat qui lui avait apporté tant de fois du gibier, il ordonna à ses gardes qu'on allât vite au secours de M. le marquis de Carabas.

Pendant qu'on retirait le pauvre marquis de la rivière, le Chat, s'approchant du carrosse (10), dit au roi que, dans le temps que son maître se baignait, il était venu des voleurs qui avaient emporté ses habits, quoi-

qu'il eût crié au voleur de toute sa force. Le drôle les avait cachés sous une grosse pierre.

Le roi ordonna aussitôt aux officiers de sa garderobe d'aller querir (11) un de ses plus beaux habits pour M. le marquis de Carabas.

Le roi lui fit mille caresses (12) ; et, comme les beaux habits qu'on venait de lui donner relevaient sa bonne mine (car il était beau et bien fait de sa personne), la fille du roi le trouva fort à son gré ; et le marquis de Carabas ne lui eut pas plutôt jeté deux ou trois regards fort respectueux et un peu tendres, qu'elle en devint amoureuse.

Le roi voulut qu'il montât dans son carrosse et qu'il fût de la promenade.

Le Chat, ravi de voir que son dessein commençait à réussir, prit les devants ; et ayant rencontré des paysans qui fauchaient un pré, il leur dit :

"Bonnes gens qui fauchez, si vous ne dites au roi que le pré que vous fauchez appartient à M. le marquis de Carabas, vous serez tous hachés menu (13) comme chair à pâté."

Le roi ne manqua pas de demander aux faucheurs à qui était ce pré qu'ils fauchaient.

"C'est à M. le marquis de Carabas, dirent-ils tous ensemble ; car la menace du Chat leur avait fait peur.

— Vous avez là un bel héritage, dit le roi au marquis de Carabas.

— Vous voyez, sire, répondit le marquis ; c'est un pré qui ne manque point de rapporter abondamment toutes les années."

Le maître Chat, qui allait toujours devant, rencontra des moissonneurs (14) et leur dit :

"Bonnes gens qui moissonnez, si vous ne dites que

tous ces blés appartiennent à M. le marquis de Carabas, vous serez tous hachés menu comme chair à pâté."

Le roi, qui passa un moment après, voulut savoir à qui appartenaient tous les blés qu'il voyait.

" C'est à M. le marquis de Carabas," répondirent les moissonneurs.

Et le roi s'en réjouit avec le marquis.

Le Chat, qui allait devant le carrosse, disait toujours la même chose à tous ceux qu'il rencontrait ; et le roi était étonné des grands biens de M. le marquis de Carabas.

Le maître Chat arriva enfin dans un beau château dont le maître était un Ogre (15), le plus riche qu'on eût jamais vu : car toutes les terres par où le roi avait passé étaient de la dépendance de ce château.

Le Chat eut soin de s'informer qui était cet Ogre, et ce qu'il savait faire, et demanda à lui parler, disant qu'il n'avait pas voulu passer si près de son château sans avoir l'honneur de lui faire la révérence.

L'Ogre le reçut aussi civilement que le peut un Ogre, et le fit reposer.

— " On m'a assuré, dit le Chat, que vous aviez le don de vous changer en toute sorte d'animaux ; que vous pouviez, par exemple, vous transformer en lion, en éléphant.

— Cela est vrai, répondit l'Ogre brusquement, et, pour vous le montrer, vous m'allez voir devenir un lion."

Le Chat fut si effrayé de voir un lion devant lui, qu'il gagna aussitôt les gouttières, non sans peine et sans péril, à cause de ses bottes, qui ne valaient rien pour marcher sur les tuiles.

Quelque temps après, le Chat, ayant vu que l'Ogre avait quitté sa première forme, descendit et avoua qu'il avait eu bien peur.

“On m’a assuré encore, dit le Chat, mais je ne saurais le croire, que vous aviez aussi le pouvoir de prendre la forme des plus petits animaux; par exemple, de vous changer en un rat, en une souris: je vous avoue que je tiens cela tout à fait impossible.

— Impossible! reprit l’Ogre; vous allez voir.”

Et en même temps il se changea en une souris, qui se mit à courir sur le plancher.

Le Chat ne l’eut pas plutôt aperçue qu’il se jeta dessus et la mangea.

Cependant le roi, qui vit en passant le beau château de l’Ogre, voulut entrer dedans.

Le Chat, qui entendit le bruit du carrosse qui passait sur le pont-levis (16) du château, courut au-devant et dit au roi:

“Votre Majesté soit la bienvenue dans ce château de M. le marquis de Carabas!

— Comment! monsieur le marquis, s’écria le roi, ce château est encore à vous? Il ne se peut rien de plus beau que cette cour et que tous ces bâtiments qui l’environnent: voyons le dedans, s’il vous plaît.”

Le marquis donna la main à la jeune princesse; et, suivant le roi qui montait le premier, ils entrèrent dans une grande salle, où ils trouvèrent une magnifique collation (17) que l’Ogre avait fait préparer pour ses amis, qui le devaient venir voir ce même jour-là, mais qui n’avaient pas osé entrer, sachant que le roi y était.

Le roi, charmé des bonnes qualités de M. le marquis de Carabas, de même que sa fille qui en était folle, et voyant les grands biens qu’il possédait, lui dit, après avoir bu cinq ou six coups:

“Il ne tiendra qu’à vous, monsieur le marquis, que vous ne soyez mon gendre.”

Le marquis, faisant de grandes révérences, accepta

l'honneur que lui faisait le roi ; et dès le jour même il épousa la princesse.

Le Chat devint grand seigneur, et ne courut plus après les souris que pour se divertir.

MORALITÉ.

Quelque grand que soit l'avantage
De jouir d'un riche héritage
Venant à nous de père en fils,
Aux jeunes gens pour l'ordinaire,
L'industrie et le savoir-faire (18)
Valent mieux que des biens acquis.

LIII.

L'ŒILLET.

Il y avait au temps jadis une reine qui était sans enfant, et qui tous les matins s'en allait au jardin prier Dieu de lui donner un fils ou une fille. Un jour un ange descendit du ciel et lui dit : "Soyez heureuse ! Vous aurez bientôt un fils que sera doué (1) d'un don merveilleux (2) ; tout ce qu'il souhaitera d'avoir en ce monde lui sera à l'instant accordé."

La reine s'encourut auprès du roi lui porter l'heureuse nouvelle. Bientôt elle mit au monde un fils et le roi fut au comble de la joie.

Or la reine allait tous les matins dans le parc avec son enfant, et le lavait dans une source d'eau claire qui coulait là. Un jour il arriva qu'elle s'endormit avec son fils sur ses genoux ; le vieux cuisinier qui avait connaissance du don merveilleux possédé par l'enfant, l'enleva à sa mère, et, ayant tué un poulet, il arrosa de son sang le tablier et la robe de la reine. Il emporta ensuite l'enfant

en un lieu secret, où il le confia à une nourrice, et courut ensuite dire au roi que la reine s'était laissé prendre son fils par des bêtes sauvages qui l'avaient mis en pièces. Quand le roi vit le sang sur le tablier de sa femme, il crut le récit qui lui était fait, et fut si irrité qu'il fit bâtir (3) une haute tour dans laquelle ne pénétraient jamais ni le soleil ni la lune ; il y enferma la reine, et ordonna qu'on l'y retînt sept ans sans boire ni manger. Elle devait y mourir, mais deux colombes blanches vinrent pendant ces sept ans lui apporter sa nourriture deux fois par jour.

Cependant le cuisinier se dit: "Puisque cet enfant a le don d'obtenir tout ce qu'il souhaite, il pourrait bien être dangereux pour moi de rester ici. Il quitta donc le château et alla retrouver l'enfant, lequel parlait déjà. Il lui dit de souhaiter une grande maison avec toutes ses dépendances et avec un beau jardin. Il souhaita, et aussitôt la chose s'accomplit. Un peu plus tard, le cuisinier dit encore au garçon: "Il n'est pas bon pour vous d'être ainsi seul; souhaitez une jolie petite fille pour vous tenir compagnie." Il le fit, et sur le champ apparut devant lui une fille si belle que jamais peintre n'en peignit une aussi belle. Les deux enfants jouèrent tous les jours ensemble, et apprirent à s'aimer en grandissant ensemble, pendant que le vieux cuisinier allait à la chasse comme un seigneur. Bientôt pourtant la pensée vint à cet homme qu'il pourrait arriver que le jeune prince formât le souhait d'être auprès de son père, ce qui le mettrait dans une position fort dangereuse. Pour prévenir ce danger (4), il prit un jour la petite fille à part et lui parla ainsi: "Ce soir quand le petit garçon sera endormi, plongez-lui ce poignard dans le cœur et coupez-lui la langue; si vous ne le faites pas, vous perdrez vous-même la vie."

Le lendemain, quand il revit la petite, il apprit qu'elle n'avait pas exécuté son ordre; elle s'excusa en disant: " Pourquoi prendrais-je la vie à un jeune garçon innocent, qui jamais n'a fait de mal à personne?—Si vous refusez d'obéir, riposta le cuisinier, votre vie me répondra de votre refus."

Quand il fut sorti, la fille fit amener un jeune veau qu'elle tua. Elle lui enleva ensuite le cœur et la langue, qu'elle plaça sur une assiette; et quand elle vit le cuisinier revenir, elle dit au garçon d'entrer dans son lit et de tirer les couvertures sur sa tête.

Un moment après le vieux misérable était là et demandait: "Où est le cœur et la langue du garçon?" La jeune fille lui tendait déjà le plat, quand le garçon rejeta les couvertures qui le cachaient et se mit à crier: "Vieux scélérat que tu es! quelle raison as-tu pour vouloir me tuer? eh bien! écoute la sentence que je prononce pour te punir: tu vas être changé en un noir barbet, tu porteras au cou une chaîne d'or, tu avaleras des charbons ardents qui te feront respirer du feu."

A peine ces paroles eurent été prononcées que le cuisinier fut changé en un barbet, lequel portait au cou une chaîne d'or, et se mit à manger des charbons ardents si bien que les flammes sortaient de sa gueule.

Peu de temps après cet évènement, le fils du roi pensa à sa mère et se demanda si elle était encore en vie, et il dit à la fille: " Il faut que je m'en aille auprès de mon père; si vous voulez bien m'accompagner je veillerai sur vous."

—Hélas! dit-elle, c'est si loin, et qu'irais-je faire dans un pays étranger où je suis inconnue?"

Le jeune prince ne voulait pas partir sans elle; quand il vit qu'elle était inflexible, il forma le souhait qu'elle fût changée en un bel œillet, et l'emporta ainsi méta-

morphosée. Le barbet fut obligé de les suivre. Arrivé au lieu de sa naissance, le jeune homme alla tout droit à la tour où était enfermée sa mère, et comme elle était très haute, il souhaita une échelle qui allât jusqu'au sommet. Il monta alors, et regardant dans la tour, il cria : " Mère bien-aimée, vivez-vous encore ou êtes-vous morte ?—Je viens tout juste de manger, répondit la reine, et je n'ai besoin de rien ;" car elle pensait que c'était le pigeon qui lui avait parlé ?

Le prince lui dit : " Je suis votre fils chéri, celui qu'on a dit avoir été enlevé de vos genoux par les bêtes sauvages; mais je suis vivant et bientôt je vais vous délivrer."

Après avoir ainsi parlé, il descendit, se rendit au palais de son père et se fit annoncer comme un chasseur qui désirait entrer au service du roi. Celui-ci répondit qu'il pouvait le servir s'il était capable de lui procurer du gibier, car lui-même il n'avait pu en trouver dans aucune partie de ses états. Le jeune homme promit de lui fournir autant de cerfs qu'on pourrait en servir sur la table royale, et invita tous les chasseurs de la cour à l'accompagner. Ce qu'ils firent. Le jeune prince leur ordonna donc de former un grand cercle, laissé ouvert en un point ; et il se plaça lui-même au miieu du cercle et se mit à souhaiter. A l'instant deux cents pièces de gibier pour le moins accoururent dans le cercle, et les chasseurs tirèrent à qui mieux, mieux. Ce qu'ils avaient abattu fut chargé sur soixante chars et emmenés au roi, qui pour la première fois depuis bien longtemps put garnir sa table de gibier.

Le roi fut aux anges en présence de tout ce gibier, et voulut que toute sa cour dinât avec lui le, lendemain. Quand on fut prêt à se mettre à table, il dit au jeune chasseur : " Puisque vous êtes si habile, il faut vous asseoir à mes côtés.—Que Votre Majesté ne me fasse pas

cet honneur, répondit-il, car je ne suis qu'un pauvre garçon."

Mais le roi ne voulut pas renoncer à son idée. "Asseyez-vous auprès de moi," dit-il. Comme le prince prenait place, il pensa à sa mère et souhaita qu'un des courtisans s'informât si sa mère avait péri dans la tour, ou bien si elle vivait encore. Il avait à peine formé ce vœu que le grand maréchal du palais prit la parole : "Pendant que nous nous réjouissons ici et que nous allons prendre ce royal dîner, qu'est devenue Sa Majesté notre reine ? vit-elle encore dans la tour, Sire, ou bien est-elle morte ?—Elle a laissé déchirer mon fils par les bêtes sauvages, répondit le roi ; je ne veux plus entendre parler d'elle."

A ces mots le chasseur se leva et dit : "Mon gracieux et bien-aimé père, la reine est vivante, et je suis son fils; les bêtes sauvages ne m'ont pas dévoré, c'est ce misérable cuisinier qui m'a pris hors de son giron pendant son sommeil et qui a arrosé son tablier du sang d'un poulet."

Et alors il saisit le barbet par son collier d'or et dit : "Voilà le misérable !" et il fit apporter des charbons ardents que la bête fut forcée de manger devant tout le monde, et l'on vit les flammes s'élancer de sa gueule. Et puis le jeune prince rendit sa forme primitive au vieux cuisinier qui apparut devant le roi avec son tablier blanc et son couteau suspendu à son côté. Aussitôt que Sa Majesté le reconnut, il entra dans une épouvantable colère et le fit jeter dans le donjon le plus profond du palais.

Le jeune prince demanda alors à son père s'il désirait voir la jeune fille qui lui avait montré tant d'affection et avait sauvé sa vie au péril de ses jours. "Oui, certes, dit le roi, je veux la voir. Je vous la montrerai d'abord sous sa forme de fleur," dit le prince, et mettant la main

sur sa poitrine il en prit l'oeillet qu'il plaça sur la table royale. Tout le monde avoua que jamais on n'avait vu une aussi belle fleur. " Maintenant je vais vous présenter la jeune fille en personne, reprit-il, et il forma le souhait de la voir paraître. Et la voilà devant eux, si belle que jamais artiste n'en put peindre une aussi belle.

Sans perdre un instant le roi envoya deux seigneurs de sa maison et deux de ses serviteurs pour aller chercher la reine à la tour et pour l'amener au banquet royal. Elle arriva bientôt, et s'assit à table ; mais elle cessa de manger après quelques minutes et murmura : " Le Dieu bon et miséricordieux qui m'a conservé la vie dans la tour va me rappeler à lui." Elle languit les trois jours qui suivirent, puis elle expira doucement. Quand on la porta au cimetiere on vit deux pigeons blancs qui la suivaient : C'étaient ceux qui lui avaient apporté sa nourriture dans la tour. Après ses funérailles ils voltigèrent sur sa tombe sous la forme de deux anges descendus du ciel.

Le vieux roi la pleura quelque temps dans son cœur, et puis il mourut. Après la mort de son père le jeune roi épousa la belle jeune fille qu'il avait aimée, quand il la portait sur son cœur sous la forme d'un œillet. Cet heureux couple vit-il encore, voilà ce que je ne sais pas.

LIV.

TOM POUCE.

La femme d'un pauvre laboureur mit au monde un fils si petit que ses parents le nommèrent Tom Pouce. Ils le nourrirent aussi bien que possible ; mais il ne grandit pas et resta tel qu'il avait été à sa naissance. Ce-

pendant il paraissait avoir de l'esprit ; ses yeux étaient intelligents, et il montra bientôt dans sa petite personne de l'adresse (1) et de l'activité pour mener à bien ce qu'il entreprenait.

Le paysan s'apprêtait un jour à aller abattre du bois dans la forêt, et il se disait à lui-même : " Je voudrais bien avoir quelqu'un pour conduire ma charrette.

— " Père, s'écria Tom Pouce, ja vais la conduire, moi; soyez tranquille, elle arrivera à temps."

L'homme se mit à rire : " Cela ne se peut pas, dit-il ; tu es bien trop petit pour conduire le cheval par la bride !

— Ça ne fait rien, père ; si maman veut atteler, je me mettrai dans l'oreille du cheval, et je lui crierai où il faudra qu'il aille.

— Eh bien, répondit le père, essayons."

La mère attela le cheval et mit Tom Pouce dans son oreille ; et le petit homme lui criait le chemin qu'il fallait prendre : " Hue ! dia ! (2) " si bien que le cheval marcha comme s'il avait eu un vrai charretier ; et la charrette fut menée (3) au bois par la bonne route.

Pendant que l'équipage tournait au coin d'une haie, et que le petit homme criait : " Dia ! dia !" il passa par là deux étrangers. " Grand Dieu ! s'écria l'un d'eux, qu'est cela ? Voilà une charrette qui marche ; on entend la voix du charretier et on ne voit personne.

— Il y a quelque chose de louche (4) là-dessous, dit l'autre ; il faut suivre cette charrette et voir où elle s'arrêtera."

Elle continua sa route et s'arrêta dans la forêt, juste à la place où il y avait du bois abattu. Quand Tom Pouce aperçut son père, il lui cria : "Vois-tu, père, que j'ai bien mené la charrette ? Maintenant, fais-moi descendre."

Le père, saisissant la bride d'une main, prit de l'autre son fils dans l'oreille du cheval et le déposa par terre ; le petit s'assit joyeusement sur un fétu (5).

Les deux étrangers, en apercevant Tom Pouce, ne savaient que penser, tant ils étaient étonnés (6). L'un d'eux prit l'autre à part et lui dit : "Ce petit drôle (7) pourrait faire notre fortune, si nous le faisions voir pour de l'argent dans quelque ville ; il faut l'acheter." Ils allèrent trouver le paysan et lui dirent : "Vendez-nous ce petit nain ; nous en aurons bien soin.

— Non, répondit le père ; c'est mon enfant, il n'est pas à vendre pour tout l'or du monde."

Mais Tom Pouce, en entendant la conversation avait grimpé dans les plis des vêtements de son père ; il lui monta jusque sur l'épaule, et de là lui souffla dans l'oreille : "Père, livrez-moi (8) à ces gens-là, je serai bientôt de retour." Son père le donna donc aux deux hommes pour une belle pièce d'or.

"Où veux-tu te mettre ? lui dirent-ils.

— Ah ! mettez-moi sur le bord de votre chapeau, je pourrai me promener (9) et voir le paysage, et j'aurai bien soin de ne pas tomber."

Ils firent comme il voulait, et quand Tom Pouce eut dit adieu à son père, ils s'en allèrent avec lui et marchèrent ainsi jusqu'au soir ; alors le petit homme leur cria : "Arrêtez, j'ai besoin de descendre.

— Reste sur mon chapeau, dit l'homme qui le portait ; peu m'importe ce que tu feras, les oiseaux m'en font plus d'une fois autant.

— Non pas, non pas, dit Tom Pouce ; mettez-moi en bas bien vite."

L'homme le prit et le posa par terre, dans un champ près de la route ; il courut un instant parmi les mottes de terre, et tout d'un coup il se plongea dans un trou de

souris qu'il avait cherché exprès. "Bonsoir, messieurs, partez sans moi," leur cria-t-il en riant. Ils voulurent le rattraper (10) en fourrageant (11) le trou de souris avec des baguettes, mais ce fut peine perdue : Tom s'enfonçait toujours plus avant, et la nuit étant tout à fait venue, ils furent obligés de rentrer chez eux en colère et les mains vides.

Quand ils furent loin, Tom Pouce sortit de son souterrain. Il craignit de se risquer de nuit en plein champ, car une jambe est bientôt cassée. Heureusement il rencontra une coque vide de limaçon. "Dieu soit loué ? dit-il, je passerai ma nuit en sûreté là dedans ;" et il s'y établit.

Comme il allait s'endormir, il entendit deux hommes qui passaient, et l'un disait à l'autre : "Comment nous y prendrions-nous pour voler à ce riche curé tout son or et son argent ?

— Je vous le dirai bien, leur cria Tom Pouce.

— Qu'y a-t-il ? s'écria un des voleurs effrayés ; j'ai entendu quelqu'un parler."

Ils restaient à écouter, quand Tom leur cria de nouveau : "Prenez-moi avec vous, je vous aiderai.

— Où es-tu donc?

— Cherchez par terre, du côté d'où vient la voix."

Les voleurs finirent par le trouver. "Petit extrait d'homme, lui dirent-ils, comment veux-tu nous être utile ?

— Voyez, répondit-il ; je me glisserai entre les barreaux de la fenêtre dans la chambre du curé, et je vous passerai tout ce que vous voudrez.

— Eh bien, soit, dirent-ils, nous allons te mettre à l'épreuve !"

Quand ils furent arrivés au presbytère, Tom Pouce se glissa dans la chambre, puis il se mit à crier de toutes

ses forces : "Voulez-vous tout ce qui est ici ?" Les voleurs effrayés lui dirent : " Parle plus bas, tu vas réveiller la maison." Mais, faisant comme s'il ne les avait pas entendus, il cria de nouveau : " Qu'est-ce que vous voulez ? voulez-vous tout ce qui est ici ?" La servante, qui couchait dans la chambre á côté, entendit ce bruit, elle se leva sur son séant et prêta l'oreille. Les voleurs avaient battu en retraite ; enfin ils reprirent courage, et croyant seulement que le petit drôle voulait s'amuser à leurs dépens, ils revinrent sur leurs pas et lui dirent tout bas : " Plus de plaisanterie ; passe-nous quelque chose." Alors Tom se mit à crier encore du haut de sa tête (12) : " Je vais vous donner tout ; tendez les mains."

Cette fois la servante entendit bien clairement ; elle sauta du lit et courut à la porte. Les voleurs voyant celas' enfuirent comme si le diable eût été à leurs trousses (13) ; la servante, n'entendant plus rien, alla allumer une chandelle. Quand elle revint, Tom Pouce, sans être vu, fut se cacher dans le grenier au foin. La servante, après avoir fureté (14) dans tous les coins sans rien découvrir, alla se remettre au lit et crut qu'elle avait rêvé (15).

Tom Pouce était monté dans le foin et s'y était arrangé un joli (16) petit lit : il comptait s'y reposer jusqu'au jour et ensuite retourner chez ses parents. Mais il devait subir bien d'autres épreuves encore ; tant on a de mal dans ce monde ! La servante se leva dès l'aurore pour donner à manger au bétail. Sa première visite fut pour le grenier au fourrage, où elle prit une brassée de foin, avec le pauvre Tom endormi dedans. Il dormait si fort qu'il ne s'aperçut de rien et ne s'éveilla que dans la bouche d'une vache, qui l'avait pris avec une poignée de foin. Il se crut d'abord tombé dans un moulin à foulon, mais il comprit bientôt où il était réellement. Tout en

évitant de se laisser broyer entre les dents, il finit par glisser dans la gorge et dans le panse. L'appartement lui semblait étroit, sans fenêtre, et on n'y voyait ni soleil ni chandelle. Le séjour lui en déplaisait fort, et ce qui compliquait encore sa situation, c'est qu'il descendait toujours de nouveau foin et que l'espace devenait de plus en plus étroit. Enfin, dans sa terreur, Tom s'écria le plus haut qu'il put : « Plus de fourrage ! plus de fourrage ! je n'en veux plus ! »

La servante était justement occupée à ce moment à traire la vache ; cette voix, qu'elle entendait sans voir personne et qu'elle reconnaissait pour celle qui l'avait déjà éveillée pendant la nuit, l'effraya tellement, qu'elle se jeta en bas de son tabouret en répandant son lait. Elle alla en toute hâte trouver son maître et lui cria : « Ah ! grand Dieu ! monsieur le curé, la vache qui parle !

— Tu es folle ! » répondit le prêtre, et cependant il alla lui-même dans l'étable, pour s'assurer de ce qui s'y passait.

A peine y avait-il mis le pied, que Tom Pouce s'écria de nouveau : « Plus de fourrage ! je n'en veux plus ! » La frayeur gagna le curé à son tour, et, s'imaginant qu'il y avait un diable dans le corps de la vache, il dit qu'il fallait la tuer. On l'abattit, et la panse, dans laquelle le pauvre Tom était prisonnier, fut jetée sur le fumier.

Le petit eut grand'peine à se démêler de là, et il commençait à passer la tête dehors, quand un nouveau malheur l'assaillit (17). Un loup affamé se jeta sur la panse de la vache et l'avala (18) d'un seul coup. Tom Pouce ne perdit pas courage. « Peut-être, pensa-t-il, que ce loup sera traitable. » Et de son ventre, où il était enfermé, il lui cria : « Cher ami loup, je veux t'enseigner un bon repas à faire.

— Et où cela ? dit le loup.

— Dans telle et telle maison ; tu n'as qu'à te glisser par l'égout de la cuisine, tu trouveras des gâteaux, du lard, des saucisses à bouche que veux-tu (19)." Et il lui désigna très-exactement la maison de son père.

Le loup ne se le fit pas dire deux fois ; il s'introduisit dans la cuisine et s'en donna à cœur joie aux dépens des provisions. Mais quand il fut repu et qu'il fallut sortir, il était tellement gonflé (20) de nourriture, qu'il ne put venir à bout de repasser par l'égout. Tom, qui avait compté là-dessus, commença à faire un bruit terrible dans le corps du loup, en sautant et en criant de toutes ses forces. " Veux-tu te tenir en repos ? dit le loup ; tu vas réveiller tout le monde !

— Eh bien ! quoi ? répondit le petit homme, tu t'es régalé, je veux m'amuser aussi, moi." Et il se remit à crier tant qu'il pouvait.

Il finit par éveiller ses parents, qui accoururent et regardèrent dans la cuisine à travers la serrure. Quand ils virent qu'il y avait un loup, ils s'armèrent, l'homme de sa hache et la femme d'une faux. " Reste derrière, dit l'homme à sa femme quand ils entrèrent dans la chambre ; je vais le frapper de ma hache, et si je ne le tue pas du coup, tu lui couperas le ventre."

Tom Pouce, qui entendait la voix de son père, se mit à crier : " C'est moi, cher père, je suis dans le ventre du loup.

— Dieu merci, dit le père plein de joie, notre cher enfant est retrouvé !" Et il ordonna à sa femme de mettre la faux de côté pour ne pas blesser leur fils. Puis, levant sa hache, d'un coup sur la tête il étendit mort le loup, et ensuite, avec un couteau et des ciseaux, il lui ouvrit le ventre et en tira le petit Tom. " Ah ! dit-il, que nous avons été inquiets de ton sort !

— Oui, père, j'ai beaucoup couru le monde ; heureusement me voici rendu à la lumière.

— Où as-tu donc été ?

— Ah ! père, j'ai été dans un trou de souris, dans la panse d'une vache et dans le ventre d'un loup. Maintenant je reste avec vous.

— Et nous ne te revendrions pas pour tout l'or du monde !" dirent ses parents en l'embrassant et en le serrant contre leur cœur.

Ils lui donnèrent à manger et lui firent faire d'autres habits parce que les siens avaient été gâtés (21) pendant son voyage.

LV.

PETIT FRÈRE ET PETITE SŒUR.

Petit frère prit petite sœur par la main et lui dit : "Depuis que notre mère est morte, nous n'avons plus une heure de bon temps ; notre belle-mère nous bat tous les jours, et, si nous nous approchons d'elle, elle nous repousse à coups de pied. Les croûtes de pain dur qui restent sont notre nourriture, et le petit chien sous la table est mieux traité que nous : on lui jette de temps en temps, à lui, quelque bon morceau. Que Dieu ait pitié de nous ! . . . Si notre mère le savait ! . . . Viens, nous essayerons tous les deux de courir le monde."

Ils marchèrent tout le jour à travers les prés, les champs et les pierres, et, quand il pleuvait, la petite sœur disait : " Le bon Dieu et nos pauvres cœurs pleurent ensemble ! "

Le soir ils arrivèrent à une grande forêt ; ils étaient si épuisés par le chagrin, la faim et une longue route, qu'ils s'abritèrent dans le creux d'un arbre et s'endormirent.

Le lendemain, quand ils se réveillèrent, le soleil était

déjà très-haut dans le ciel, et échauffait de ses rayons le dedans de l'arbre. Le petit frère dit alors : "Petite sœur, j'ai soif ; si je connaissais une source, j'irais m'y désaltérer ; il m'a semblé que j'en avais entendu murmurer (1) une."

Le petit frère se leva, prit sa petite sœur par la main, et ils se mirent à chercher la source. Mais la méchante belle-mère était sorcière ; elle avait bien vu les deux enfants se mettre en chemin ; elle s'était glissée sur leurs traces, en cachette (2), comme font les sorcières, et avait jeté un sort sur toutes les sources de la forêt. Comme ils venaient de trouver une source qui coulait limpide sur les cailloux, le petit frère voulut y boire ; mais la petite sœur entendit la source qui disait en murmurant : "Celui qui boit de mon eau est changé en tigre ; celui qui boit de mon eau est changé en tigre."

La sœur lui dit : "Je t'en prie, petit frère, ne bois pas ; autrement tu deviendrais tigre, et tu me mettrais en pièces."

Le petit frère ne but pas, quoiqu'il eût grand'soif (3), et dit : "J'attendrai jusqu'à la prochaine source."

Quand ils arrivèrent à la seconde fontaine, la petite sœur entendit que celle-ci disait : "Celui qui boit de mon eau est changé en loup ; celui qui boit de mon eau est changé en loup."

La petite sœur lui dit : "Petit frère, je t'en prie, ne bois pas : autrement tu serais changé en loup, et tu me mangerais."

Le petit frère ne but pas et dit : "J'attendrai jusqu'à ce que nous arrivions à la source prochaine ; mais alors je boirai, quoi que tu puisses me dire : je suis trop dévoré par la soif."

Quand ils arrivèrent à la troisième fontaine, la petite

sœur entendit qu'elle murmurait ces mots : "Celui qui boit de mon eau est changé en chevreuil."

La petite sœur lui dit : "Ah ! petit frère, je t'en prie, ne bois pas : autrement tu seras changé en chevreuil, et tu t'enfuiras loin de moi."

Mais le petit frère s'était déjà agenouillé près de la fontaine, penché vers le bassin et abreuvé (4) de son eau : à peine les premières gouttes avaient touché ses lèvres qu'il était transformé en chevreuil.

La petite sœur se mit à pleurer sur son pauvre petit frère ensorcelé, et le chevreuil pleurait aussi et restait tout triste auprès d'elle. Enfin la jeune fille lui dit : "Sois tranquille, mon cher petit chevreuil, je ne t'abandonnerai (5) jamais." Alors elle détacha sa jarretière (6) dorée et la passa autour du cou du chevreuil ; puis elle arracha des joncs, et en tressa une cordelette. Elle y attacha l'animal, l'emmena et s'enfonça avec lui dans la forêt. Après avoir marché longtemps, ils arrivèrent enfin à une petite maison, et la jeune fille, ayant regardé au dedans et reconnu qu'elle était vide, dit : "Nous pourrions nous arrêter ici et y demeurer."

Alors elle chercha pour le petit chevreuil de l'ombre et de la mousse, afin qu'il pût reposer mollement, et chaque matin elle sortait, recueillait des racines, des fruits sauvages et des noix ; elle rapportait aussi de l'herbe fraîche que le chevreuil mangeait dans sa main, et il était content et bondissait joyeusement devant elle. Le soir, quand la petite sœur était fatiguée et avait récité sa prière, elle posait sa tête sur le dos du petit chevreuil, qui lui servait de coussin, et s'y endormait doucement. Si seulement le petit frère avait eu sa forme humaine, ç'aurait été là une vie très heureuse.

Ils passèrent ainsi quelque temps tout seuls dans ce lieu désert ; mais un jour il arriva que le roi du pays fit

une grande chasse dans la forêt ; tout retentit des sons du cor, des aboiements des chiens et des cris joyeux des chasseurs. Le chevreuil entendit tout ce bruit, il aurait bien voulu se trouver là. "Ah ! dit-il à sa sœur, laisse-moi me rapprocher de la chasse ; je n'y puis résister." Et il la pria si longtemps qu'elle céda.

"Mais, lui dit-elle, ne manque pas de revenir le soir ; je fermerai ma porte à ces bruyants chasseurs ; pour que je puisse te reconnaître, frappe en disant : "C'est moi, chère sœur ; ouvre, mon "petit cœur." Si tu ne dis pas cela, je n'ouvrirai point ma petite porte."

Le chevreuil s'élança hors du logis, tout content et joyeux de se sentir en plein air. Le roi et ses chasseurs virent le bel animal et se mirent à sa poursuite, mais sans pouvoir l'atteindre ; quand ils se croyaient tout près de le tenir, il sauta pardessus un buisson et disparut. Quand il ne fit plus clair, il courut à la maison et frappa en disant : "C'est moi, chère sœur ; ouvre, mon petit cœur." La petite porte s'ouvrit, il s'élança dans la maison, et reposa toute la nuit sur sa couche moelleuse. Le lendemain matin, la chasse recommença, et, quand le chevreuil entendit de nouveau le son du cor et le tayaut des chasseurs, il n'eut plus de repos, et dit : "Petite sœur, ouvre-moi, il faut que je sorte." La petite sœur lui ouvrit la porte en disant : "Ce soir au moins, ne manque pas de revenir et de dire le mot convenu."

Quand le roi et ses chasseurs revirent le chevreuil avec son collier doré, ils le chassèrent tous, mais il était trop leste et trop agile (7) pour se laisser atteindre ; enfin pourtant les chasseurs l'avaient cerné (8) vers le soir, et l'un d'eux le blessa légèrement au pied, si bien qu'il boitait et qu'il s'échappa assez lentement. Un chasseur se glissa sur sa trace jusqu'à la petite maison ; il l'entendit comme il disait : "C'est moi, chère sœur ; ouvre-moi,

mon petit cœur ;" et vit qu'on lui ouvrait la porte et qu'on la refermait aussitôt.

Le chasseur retint fidèlement tout cela, se rendit près du roi, et lui conta ce qu'il avait vu et entendu. Le roi dit : "Demain nous chasserons encore."

La petite sœur avait été très effrayée, quand elle avait vu le chevreuil revenir blessé ; elle essuya le sang de sa plaie, y appliqua des simples et lui dit : "Va reposer sur ta couche, cher petit chevreuil, pour te guérir."

Mais la blessure était si légère, que le lendemain le chevreuil ne se sentait plus de rien ; et quand il entendit encore le bruit de la chasse dans la forêt, il dit : "Je n'y puis plus tenir, il faut que je sois là ; on ne me prendra plus si aisément."

La petite sœur pleura, et lui dit : "Cette fois ils te tueront, je ne te laisserai pas sortir.

— Je mourrai de chagrin (9) ici, si tu me retiens, répondit-il ; quand j'entends le cor de chasse, il me semble que les pieds me brûlent."

La petite sœur ne put résister ; le cœur gros, elle lui ouvrit la porte, et le chevreuil s'élança dispos et joyeux dans la forêt. Quand le roi l'aperçut, il dit à ses chasseurs : "Poursuivez-le tout le jour jusqu'à la nuit, mais que personne ne lui fasse de mal."

Quand le soleil fut couché, le roi dit au chasseur : "Viens avec moi, et montre-moi la maison dont tu m'as parlé."

Quand il fut arrivé à la porte, il frappa et dit :

"C'est moi, chère sœur ; ouvre-moi, mon petit cœur." La porte s'ouvrit, le roi entra, et devant lui il trouva une jeune fille, la plus belle qu'il eût jamais rencontrée.

La jeune fille eut peur, quand elle vit qu'au lieu du petit chevreuil c'était un roi qui entrait avec une couronne d'or sur la tête. Mais le roi la regarda avec dou-

ceur, lui présenta la main et lui dit : "Veux-tu venir avec moi dans mon palais et être ma femme bien-aimée ?

— Oh ! oui, répondit la jeune fille ; mais il faut que le chevreuil vienne avec moi, je ne peux pas l'abandonner."

Le roi dit : "Il restera près de toi tant que tu vivras, et il ne manquera de rien."

En ce moment le chevreuil entra en bondissant ; la petite sœur l'attacha à sa corde de jonc, prit la corde dans sa main, et sortit avec lui de la maison.

Le roi emmena la belle jeune fille dans son palais, où la noce fut célébrée avec une grande magnificence, et alors ce fut Sa Majesté la reine ; et ils vécurent longtemps heureux ensemble. Le chevreuil était soigné et choyé, et prenait ses ébats dans le jardin du palais. Cependant la méchante belle-mère, qui avait été cause que les deux enfants avaient quitté la maison paternelle, s'imaginait qu'infailliblement la petite sœur avait été dévorée par les bêtes sauvages de la forêt, et que le petit frère changé en chevreuil avait été tué par les chasseurs. Quand elle apprit qu'ils étaient si heureux et en si grande prospérité, l'envie et la haine se réveillèrent dans son cœur pour l'agiter et l'inquiéter, et elle n'eut plus d'autre souci que de trouver moyen de les replonger tous deux dans le malheur. Sa véritable fille, qui était laide comme les ténèbres et n'avait qu'un œil, lui faisait des reproches et lui disait : "Devenir reine, ce bonheur-là m'appartient, à moi.

— Sois tranquille, lui dit la vieille cherchant à l'apaiser, quand il en sera temps, tu me trouveras prête à te servir."

En effet, quand le moment fut venu où la reine avait mis au monde un beau petit garçon, comme le roi se trouvait justement à la chasse, la vieille sorcière prit la

figure de la femme de chambre, entra dans la chambre où la reine était couchée et lui dit : "Venez, votre bain est prêt, il vous fera du bien et vous fortifiera ; vite, avant qu'il se refroidisse." Sa fille l'accompagnait ; elles portèrent toutes deux la reine convalescente dans l'étuve, l'y déposèrent, puis se sauvèrent en toute hâte, et fermèrent la porte. Elles avaient eu soin d'allumer dans l'étuve un véritable feu d'enfer, afin que la belle jeune reine fût promptement étouffée.

Quand cela fut fait, la vieille prit sa fille, lui mit un bonnet sur la tête, et la coucha dans le lit de la reine à sa place. Elle lui donna aussi la forme et les traits de la reine ; seulement elle ne put lui rendre l'œil qu'elle avait perdu. Mais, pour que le roi ne le remarquât point, elle devait rester couchée sur le côté où elle était borgne. Le soir, quand le roi revint de la chasse et apprit qu'il lui était né un fils, il se réjouit de tout son cœur et voulut aller pres du lit de sa chère femme, pour voir comment elle se trouvait. Mais la vieille lui dit bien vite : "Pour Dieu, n'ouvrez pas les rideaux ; la reine ne peut pas encore voir la lumière ; elle a besoin de repos." Le roi s'en retourna, ne se doutant point qu'une fausse reine était couchée dans son lit.

Mais quand minuit fut venu, comme tout le monde dormait, la nourrice, qui était dans la chambre de l'enfant, près de son berceau, et qui veillait toute seule, vit la porte s'ouvrir et la véritable mère entrer. Elle prit l'enfant dans le berceau, le posa sur son bras et lui donna à boire. Puis elle remua son coussin, replaça l'enfant et étendit sur lui la converture. Elle n'oublia pas non plus le petit chevreuil ; elle s'approcha du coin où il reposait, et lui caressa le dos avec la main. Puis elle sortit sans dire un mot ; et le lendemain, quand la nourrice demanda aux gardes si quelqu'un était entré

dans le palais pendant la nuit, ils répondirent : “ Non, nous n’avons vu personne.” Elle vint ainsi plusieurs nuits, sans jamais prononcer une parole : la nourrice la voyait toujours, mais n’osait pas en parler.

Au bout de quelque temps, la mère commença à parler dans la nuit, et elle dit :

Que fait mon enfant ? Que fait mon chevreuil ?
Je reviendrai encore deux fois et ne reviendrai plus.

La nourrice ne lui répondit pas ; mais, quand elle fut disparue, elle courut vers le roi et lui raconta tout. Le roi dit : “ Bon Dieu ! qu’est-ce que cela ? Je veux veiller la nuit prochaine près de l’enfant.”

En effet, il se rendit le soir dans la chambre de l’enfant, et vers minuit, la mère apparut et dit :

Que fait mon enfant ? Que fait mon chevreuil ?
Je reviendrai encore une fois et ne reviendrai plus.

Puis elle s’occupa de l’enfant, comme elle faisait d’ordinaire, et disparut. Le roi n’osa pas lui adresser la parole, mais la nuit suivante il veilla encore. La reine dit :

Que fait mon enfant ? Que fait mon chevreuil ?
Je reviens cette fois encore et ne reviendrai plus.

Alors le roi ne put se contenir ; il s’élança vers elle et lui dit : Tu ne peux être une autre que ma femme chérie.

— Oui, répondit-elle, je suis ta femme chérie.”

Et au même moment, par la grâce de Dieu, elle avait recouvré la vie, et était fraîche, rose et bien portante. Elle raconta au roi le crime qu’avaient commis contre elle la méchante sorcière et sa fille. Le roi les fit paraître devant le tribunal, et elles furent condamnées. La

fille fut conduite dans une forêt, où les bêtes sauvages la mirent en pièces; la sorcière monta sur un bûcher et pérît misérablement dans les flammes. Comme le feu la consumait, le chevreuil fut métamorphosé et reprit sa forme naturelle, et le petit frère et la petite sœur vécurent heureux ensemble jusqu'à la fin de leurs jours.

LVI.

LA GARDEUSE D'OIES

PRÈS DE LA FONTAINE.

Il y avait une fois une vieille bonne femme, qui vivait avec son troupeau d'oies dans une solitude entre deux montagnes où elle avait sa petite maison. C'était au milieu d'une grande forêt, et chaque matin la vieille prenait sa béquille et s'en allait au bois d'un pas branlant. Une fois là, elle s'occupait très-activement, bien plus qu'on ne l'aurait cru possible, vu son grand âge; elle ramassait de l'herbe pour ses oies, cueillait des fruits sauvages aussi haut qu'elle pouvait atteindre, et rapportait tout cela sur son dos. On aurait pensé qu'elle devait succomber sous un pareil fardeau, mais elle le rapportait toujours heureusement au logis. Quand elle rencontrait quelqu'un, elle le saluait amicalement: "Bonjour, cher voisin, il fait beau aujourd'hui. Cela vous étonne sans doute que je traîne cette herbe, mais chacun doit porter son fardeau." Pourtant les gens n'aimaient pas à la recontrer; et quand on la voyait venir, on faisait un détour; et si un père passait près d'elle avec ses enfants, il leur disait tout bas: "Prenez garde à cette vieille, elle est rusée comme un démon, c'est une sorcière."

Un matin, un beau jeune homme traversait la forêt. Le soleil brillait, les oiseaux chantaient, un vent frais soufflait dans le feuillage, et le jeune homme était joyeux et en belle humeur. Il n'avait encore rencontré âme qui vive, quand tout à coup il aperçut la vieille sorcière accroupie sur ses genoux et coupant de l'herbe avec sa faucille. Elle en avait déjà amassé toute une charge dans son sac, et à côté d'elle étaient deux grands paniers tout remplis de poires et de pommes sauvages.

" La mère, lui dit-il, comment pensez-vous emporter tout cela ?

— Il faut que je le porte, mon cher monsieur, répondit-elle ; les enfants des riches ne connaissent pas ces fatigues-là. Mais au paysan on lui dit :

Il ne faut voir que devant soi
Quand on est bossu comme toi.

Voulez-vous m'aider ? ajouta la vieille, voyant qu'il s'arrêtait ; vous avez encore les épaules droites et les jambes solides ; ce sera peu de chose pour vous. D'ailleurs ma maison n'est pas loin d'ici: elle est dans une bruyère, là derrière la colline. Vous aurez grimpé là-haut en un instant."

Le jeune homme se sentit touché de compassion pour la vieille et lui dit : " Il est vrai que mon père n'est point un paysan, mais un riche comte ; pourtant, afin que vous voyiez que les paysans ne sont pas les seuls qui sachent porter un fardeau, je me chargerai du vôtre.

— Si vous voulez bien, reprit la vieille, cela me fera plaisir. Il y aura pour vous une heure à marcher ; mais que vous importe ? Vous porterez aussi les poires et les pommes."

Le jeune comte commença un peu à réfléchir quand on lui parla d'une heure de marche; mais la vieille ne lâcha pas prise ; elle attacha le sac à son dos et pendit à ses mains les deux corbeilles "Vous voyez, dit-elle, cela ne pèse pas.

— Point ; cela pèse beaucoup, reprit le comte en faisant une triste grimace ; votre sac est si lourd qu'on dirait qu'il est rempli de pierres de taille; et les pommes et les poires sont pesantes comme du plomb; c'est à peine si je me sens la force de respirer."

Il avait grande envie de déposer sa charge, mais la vieille ne le permit pas. "Voyez, je vous prie, dit-elle d'un ton moqueur, ce jeune homme ne peut pas porter ce que j'ai traîné souvent, vieille comme je suis. Ils sont tous prêts à vous assister en paroles; mais, si on vient au fait, ils ne demandent qu'à s'esquiver. Pourquoi, ajouta-t-elle restez-vous ainsi à barguigner ? En marche; personne maintenant ne vous délivrera de ce fardeau."

Tant que l'on fut en plaine, le jeune homme pouvait y tenir : mais quand ils eurent atteint la montagne et qu'il fallut gravir, quand les pierres roulèrent derrière lui comme si elles eussent été vivantes, la fatigue se trouva au-dessus de ses forces. Les gouttes de sueur baignaient son front et coulaient tantôt froides et tantôt brûlantes sur sur son corps. "La mère, dit-il, je n'en peux plus; je vais me reposer un peu.

— Non, dit la vieille ; quand nous serons arrivés vous pourrez vous reposer ; maintenant il faut marcher. Qui sait si cela ne vous sera pas bon à quelque chose ?

— Vieille, tu es une effrontée," dit le comte. Et il voulut se défaire du sac, mais il perdit sa peine ; le sac était aussi bien attaché que s'il n'eût fait qu'un avec son dos. Il se tournait et se retournait, mais sans réussir à se dégager.

La vieille se mit à rire et à sauter toute joyeuse sur sa béquille. "Ne vous fâchez pas, mon cher monsieur, dit-elle; vous voilà en vérité rouge comme un coq; portez votre fardeau patiemment; quand nous serons arrivés à la maison, je vous donnerai un bon pourboire."

Qu'eût-il pu faire ? Il fallait se soumettre et se traîner patiemment derrière la vieille. Elle semblait devenir plus leste de moment en moment, et son fardeau à lui devenait plus lourd. Tout d'un coup elle prit son élan, sauta sur le sac et s'assit dessus: tout étique qu'elle était, elle pesait pourtant plus que la plus grosse villageoise. Les genoux du jeune homme tremblaient ; mais, quand il s'arrêtait, la vieille lui frappait les jambes avec une baguette et des chardons. Il gravit tout haletant la montagne et arriva enfin à la maison de la vieille, au moment même où il allait succomber à l'effort. Quand les oies aperçurent la vieille, elles étendirent leurs ailes en haut, le cou en avant, et coururent au-devant d'elle en poussant leur cri : "Houle, houle !" Derrière le troupeau marchait avec une baguette à la main une vieille créature, grande et forte, mais laide comme la nuit. "Mère, dit-elle à la vieille, vous est-il arrivé quelque chose? vous êtes restée absente bien longtemps.

Point du tout, mon enfant, répondit-elle, il ne m'est rien arrivé de fâcheux; au contraire, ce bon monsieur que tu vois m'a porté mon fardeau ; et encore, comme j'étais fatiguée, il m'a prise moi-même sur son dos. Le chemin ne nous a point du tout paru long, nous étions en bonne humeur, et n'avons cessé d'échanger de bons mots."

Enfin la vieille se laissa glisser à terre; elle enleva la charge du dos du jeune homme, les corbeilles de ses

mains, le regarda gracieusement et lui dit: "Maintenant, asseyez-vous sur le banc devant la porte, et reposez-vous. Vous avez loyalement gagné votre salaire: aussi ne le perdrez-vous pas." Puis elle dit à la gardeuse d'oies: "Rentre dans la maison, mon enfant; il n'est pas convenable que tu restes seule avec ce jeune monsieur ; il ne faut pas verser de l'huile sur le feu; il pourrait bien devenir amoureux de toi."

Le comte ne savait s'il devait rire ou pleurer.

"Une mignonne de cette façon, pensa-t-il tout bas, eût-elle trente ans de moins, ne me chatouillerait pas le cœur." Cependant la vieille choya, caressa les oies comme des enfants, puis rentra avec sa fille dans la maison. Le jeune homme s'étendit sur le banc, sous un pommier sauvage. L'atmosphère était douce et tiède ; autour de lui s'étendait une vaste prairie, émaillée de primevères, de thym sauvage et de mille autres fleurs: au milieu murmurait un clair ruisseau, éclairé des rayons du soleil ; et les oies blanches se promenaient sur les bords ou se plongeaient dans l'eau. "Cet endroit est délicieux, dit-il; mais je suis si fatigué, que je ne puis tenir les yeux ouverts ; je veux dormir un peu. Pourvu qu'un coup de vent ne vienne pas enlever mes jambes ; car elles sont molles comme de l'amadou."

Quand il eut dormi un instant, la vieille vint et le réveilla en le secouant. "Lève-toi, dit-elle ; tu ne peux rester ici. Je t'ai un peu tourmenté, il est vrai, mais il ne t'en a pourtant pas coûté la vie. Maintenant je veux te donner ton salaire ; tu n'as pas besoin d'argent ni de bien ; je t'offre autre chose."

En disant cela, elle lui mit en main une petite boîte taillée dans une seule émeraude. "Garde-la bien, lui dit-elle, elle te portera bonheur."

Le comte se leva, et sentant qu'il était frais et avait

repris ses forces, il remercia la vieille de son présent et se mit en route, sans songer un instant à chercher de l'œil la belle enfant. Il était déjà à quelque distance qu'il entendait encore dans le lointain le cri joyeux des oies.

Le comte resta trois jours égaré dans la solitude avant de pouvoir retrouver son chemin. Enfin, il arriva à une grande ville, et comme il n'y était connu de personne, il se fit conduire au palais du roi, où le prince et sa femme étaient assis sur un trône. Le comte mit un genou en terre, tira de sa poche la boîte en émeraude et la déposa aux pieds de la reine. Elle lui commanda de se lever, et il vint lui présenter la boîte. Mais à peine l'avait-elle ouverte et y avait-elle regardé, qu'elle tomba à terre comme morte. Le comte fut saisi par les serviteurs du roi, et il allait être conduit en prison, quand la reine ouvrit les yeux et ordonna qu'on le laissât libre et que chacun sortît, parce qu'elle voulait l'entretenir en secret.

Quand la reine fut seule, elle se mit à pleurer amèrement et dit : « A quoi me servent l'éclat et les honneurs qui m'environnent ? tous les matins je m'éveille dans les soucis et l'affliction. J'ai eu trois filles, dont la plus jeune était si belle, que tout le monde la regardait comme une merveille. Elle était blanche comme la neige, rose comme la fleur du pommier, et ses cheveux brillaient comme les rayons du soleil. Quaud elle pleurait, ce n'était pas des larmes qui tombaient de ses yeux, mais des perles et des pierres précieuses. Lorsqu'elle fut arrivée à l'âge de quinze ans, le roi fit venir ses trois filles devant son trône. Il aurait fallu voir comme on ouvrait les yeux quand la plus jeune entra ; on croyait assister au lever du soleil. Le roi dit : « Mes filles, je ne sais pas quand viendra mon « dernier jour ; je veux régler dès aujourd'hui ce que « chacune de vous recevra après ma mort. Vous m'aimez

"toutes les trois, mais celle de vous qui m'aime le mieux "aura aussi la meilleure part." Chacune dit que c'était elle qui aimait le mieux son père. "Ne pourriez-vous, "reprit le roi, m'exprimer combien vous m'aimez? "Je saurai ainsi quels sont vos sentiments." L'aînée dit: "J'aime mon père comme le sucre le plus délicieux." La seconde: "J'aime mon père comme le plus beau vê-"tement." Mais la plus jeune garda le silence. "Et toi, "lui dit son père, comment m'aimes-tu?—Je ne sais pas, "répondit-elle, et ne puis comparer mon amour à rien." Mais le père insista pour qu'elle désignât un objet. Enfin elle dit: "Le meilleur mets n'a pas de goût pour moi "sans sel; eh bien! j'aime mon père comme le sel." Quand le roi entendit cela, il entra en colère et dit: "Puisque tu m'aimes comme le sel, c'est avec du sel "aussi que je récompenserai ton amour." Il partagea donc son royaume entre les deux aînées; mais pour la plus jeune il lui fit attacher un sac de sel sur le dos, et deux serviteurs eurent ordre de la conduire dans une forêt sauvage. Nous avons tous pleuré et prié pour elle, dit la reine; mais il n'y a pas eu moyen d'apaiser la colère du roi. Comme elle a pleuré, quand il lui a fallu nous quitter! Toute la route a été semée de perles qui étaient tombées de ses yeux. Le roi n'a pas tardé à se repentir de sa dureté, et a fait chercher la pauvre enfant dans toute la forêt, mais personne n'a pu la trouver. Quand je pense que les bêtes sauvages l'ont mangée, je n'en puis plus de tristesse; souvent je me console par l'espérance qu'elle vit encore, qu'elle s'est cachée dans une caverne ou qu'elle a trouvé une retraite chez des gens charitables. Mais imaginez que, quand j'ai ouvert votre boîte d'émeraude, elle renfermait une perle toute semblable à celles qui coulaient des yeux de ma fille, et alors vous pouvez comprendre combien à cette vue mon cœur a été touché.

Il faut que vous me disiez comment vous êtes arrivé à posséder cette perle."

Le comte lui apprit qu'il l'avait reçue de la vieille de la forêt, qui lui avait paru avoir quelque chose d'étrange et devait être une sorcière, mais qu'il n'avait rien vu ni entendu qui eût rapport à sa fille. Le roi et la reine prirent la résolution d'aller trouver la vieille ; ils pensaient que là où s'était rencontrée la perle, ils obtiendraient aussi des nouvelles de leur enfant.

La vieille, dans sa solitude, était assise à la porte près de son rouet et filait. Il faisait déjà sombre, et quelques copeaux qui brûlaient dans l'âtre ne répandaient qu'une faible clarté. Tout à coup on entendit du bruit au dehors; les oies revinrent de la bruyère au logis, en poussant leur cri le plus enroué. Bientôt après la fille entra à son tour. La vieille la salua à peine et se contenta de secouer un peu la tête. La fille s'assit près d'elle, prit son rouet et tourna le fil aussi légérement qu'une jeune fille aurait pu le faire. Elles restèrent ainsi assises pendant deux heures, sans dire un seul mot. Enfin quelque chose fit du bruit près de la fenêtre, et on y vit briller deux yeux flamboyants. C'était une vieille chouette, qui cria trois fois : "Hou, hou." La vieille leva à peine les yeux et dit: "Il est temps, ma fille, que tu sortes pour aller faire ta tâche."

Elle se leva et sortit. Où allait-elle donc ? Loin, bien loin dans la prairie, jusqu'à la vallée. Enfin elle arriva au bord d'une fontaine, près de laquelle se trouvaient trois chênes. Cependant la lune avait monté ronde et pleine et au-dessus de la montagne, et elle était si brillante qu'on aurait pu trouver une épingle. La fille enleva une peau qui couvrait son visage, se pencha vers la fontaine et commença à se laver. Quand elle eut fini, elle plongea la peau dans l'eau de la source, et l'étendit

sur l'herbe pour qu'elle blanchît et séchât au clair de lune. Mais comme la fille était changée ! Vous n'avez jamais rien vu de semblable. Quand elle eut détaché sa tresse grise, ses cheveux dorés étincelèrent comme des rayons de soleil et s'étendirent comme un manteau sur toute sa personne. Ses yeux luisaient comme les étoiles au ciel, et ses joues avaient l'éclat doucement rosé de la fleur du pommier.

Mais la belle jeune fille était triste. Elle s'assit et pleura amèrement. Les larmes tombaient l'une après l'autre de ses yeux et roulaient entre ses longs cheveux jusqu'à terre. Elle était là, et elle fût demeurée ainsi longtemps si le bruit de quelques branches qui craquaient dans un arbre voisin ne fût arrivé à ses oreilles. Elle bondit comme un chevreuil qui a entendu le coup de fusil du chasseur. La lune était justement voilée par un nuage sombre ; en un instant la jeune fille se trouva recouverte de la vieille peau et disparut comme une lumière soufflée par le vent.

Tremblant comme la feuille du peuplier, elle courut vers la maison. La vieille était debout à la porte, et la jeune fille voulut lui conter ce qui lui était arrivé; mais la vieille sourit de bonne grâce et dit : "Je sais tout déjà." Elle la conduisit dans la chambre et alluma quelques copeaux. Mais elle ne se rassit pas près de son rouet ; elle prit un balai et commença à balayer et à épousseter. "Tout doit être propre et net ici, dit-elle à la jeune fille.

— Mais, ma mère, reprit celle-ci, pourquoi commencer ce travail à une heure si avancée ? Quelle est votre pensée ?

— Sais-tu quelle heure il est? demanda la vieille.

— Il n'est pas encore minuit, répondit la jeune fille ; mais onze heures sont passées.

— Ne songes-tu pas, continua la vieille, qu'il y a aujourd'hui trois ans que tu es venue chez moi ? Ton temps est fini ; nous ne pouvons plus rester ensemble."

La jeune fille fut tout effrayée et dit : "Ah ! bonne mère, voulez-vous me chasser? Où irai-je? Je n'ai point d'amis, point de patrie où je puisse chercher un asile. J'ai fait tout ce que vous avez voulu, et vous avez toujours été contente de moi; ne me renvoyez pas."

La veille ne voulait pas dire à la jeune fille ce qui allait lui arriver. "Je ne peux rester ici plus longtemps, lui dit-elle; mais quand je quitterai ce logis, il faut que la maison et la chambre soient propres ; ne m'arrête donc point dans mon travail. Pour toi, sois sans inquiétude ; tu trouveras un toit où tu pourras habiter, et tu seras contente aussi de la récompense que je te donnerai.

— Mais dites-moi ce qui va se passer, demanda encore la jeune fille.

— Je te le répète, ne me trouble pas dans mon travail. Ne dis pas un mot de plus ; va dans ta chambre, quitte la peau qui couvre ta figure, et prends ta robe de soie que tu portais quand tu es venue chez moi; puis reste dans ta chambre jusqu'à ce que je t'appelle.

Mais il faut que je revienne à parler du roi et de la reine, qui étaient partis avec le comte pour aller trouver la vieille dans sa solitude. Le comte s'était séparé d'eux pendant la nuit et se trouvait forcé de continuer sa route tout seul. Le lendemain, il lui sembla qu'il était dans le bon chemin ; il marcha donc jusqu'à l'approche des ténèbres ; alors il monta sur un arbre pour y passer la nuit, car il craignait de s'égarer. Quand la lune éclaira le pays, il aperçut une personne qui descendait la montagne. Elle n'avait point de baguette à la main ; pourtant il crut reconnaître que

c'était la gardeuse d'oies qu'il avait vue dans la maison de la vieille. "Oh ! dit-il, elle vient, et je vois ici une des deux sorcières ; l'autre ne peut pas non plus m'échapper."

Mais quel fut son étonnement, quand il la vit s'approcher de la fontaine, se dépouiller de la peau pour se laver, quand ses cheveux dorés se déroulèrent sur elle, et qu'elle se montra belle plus qu'il n'avait vu aucune femme au monde ! A peine osait-il respirer, mais il allongeait le cou à travers le feuillage autant qu'il pouvait, et il la regardait sans détourner les yeux ; soit qu'il se fût penché trop, ou pour une autre cause, une branche vint à craquer tout à coup, et au même instant la jeune fille se trouva cachée sous la peau; elle bondit comme un chevreuil, et la lune s'étant voilée en ce moment, elle fut dérobée à son regard.

A peine avait-elle disparu que le comte descendit de l'arbre et se mit à la poursuivre en toute hâte. Il n'avait fait que quelques pas, lorsqu'il vit dans le crépuscule deux personnes qui marchaient à travers la prairie. C'étaient le roi et la reine, qui de loin avaient aperçu une lumière dans la maison de la vieille, et s'étaient dirigés de ce côté. Le comte leur raconta quelles merveilles il avait vues près de la fontaine, et ils ne doutèrent point que celle dont il parlait ne fût leur fille perdue. Ils avancèrent tout joyeux, et arrivèrent bientôt à la maison. Les oies étaient rangées alentour; elles dormaient la tête cachée sous les ailes, et aucune ne bougeait. Ils regardèrent en dedans du logis par la fenêtre et aperçurent la vieille qui était assise tranquillement et filait, penchant la tête et sans détourner les yeux. Tout était propre dans la chambre, comme si elle eût été habitée par ces petits sylphes aériens qui n'ont point de poussière à leurs pieds. Mais ils ne

virent point leur fille. Ils considérèrent tout cela pendant quelques instants; enfin ils prirent courage et frappèrent doucement à la fenêtre.

On eût dit que la vieille les attendait, car elle se leva et cria d'une voix amicale: "Entrez, je vous connais."

Quand ils furent entrés dans la chambre, la vieille dit: "Vous auriez pu vous épargner cette longue route, si vous n'aviez pas, il y a trois ans, renvoyé injustement votre fille, qui est si bonne et si gracieuse. Elle n'y a rien perdu, car elle a pendant trois ans gardé les oies: durant tout ce temps-là, elle n'a rien appris de mauvais et a conservé la pureté de son cœur. Mais vous êtes suffisament punis par l'inquiétude où vous avez vécu." Puis elle s'approcha de la chambre et dit: "Sors, ma chère enfant."

La porte s'ouvrit, et la fille du roi sortit vêtue de sa robe de soie, avec des cheveux dorés et ses yeux brillants; on aurait dit un ange qui descendait du ciel. Elle courut vers son père et sa mère, s'élança à leur cou et les embrassa; tous pleurèrent de joie. Le jeune comte se tenait près d'eux, et, quand elle le vit, son visage devint rouge comme une rose moussue; elle-même ne savait pas pourquoi. Le roi dit: "Chère enfant, j'ai partagé mon royaume, que pourrai-je te donner?"

— Elle n'a besoin de rien, dit la vieille, je lui donne les larmes qu'elle a versées pour vous; ce sont autant de perles plus belles que celles qu'on trouve dans la mer, et elles sont d'un plus grand prix que tout votre royaume. Et pour récompense de ses services je lui donne ma petite maison.

Comme elle achevait ces mots, la vieille disparut. Ils entendirent les murs craquer légèrement, et, comme ils se retournaient, la petite maison se trouva changée en un palais superbe: une table royale était servie et des domestiques allaient et venaient alentour.

L'histoire continue encore ; mais ma grand'mère qui me l'a racontée, avait un peu perdu la mémoire : elle avait oublié le reste. Je crois pourtant que la belle fille du roi se maria au comte, qu'ils restèrent ensemble dans le palais, et qu'ils y vécurent dans la plus grande félicité aussi longtemps que Dieu voulut. Si les oies blanches, qui étaient gardées près de la maison, étaient autant de jeunes filles (ne vous avisez point d'y entendre malice), que la vieille avait recueillies près d'elle, si elles reprirent leur figure humaine et restèrent en qualité de suivantes près de la jeune reine, c'est ce que je ne sais pas bien, mais je le conjecture. Ce qui est certain, c'est que la vieille n'était point une sorcière, mais une bonne fée qui ne voulait que le bien. Probablement c'était elle aussi qui avait accordé à la fille du roi, dès sa naissance, le don de pleurer des perles au lieu de larmes. Cela ne se voit plus aujourd'hui ; sans cela les pauvres seraient bientôt devenus riches.

LVII.

L'ONDINE DE L'ÉTANG.

Il y avait une fois un meunier qui vivait heureusement avec sa femme. Ils avaient de l'argent et du bien, et leur prospérité croissait d'année en année. Mais le malheur, dit le proverbe, vient pendant la nuit ; leur fortune diminua d'année en année, comme elle s'était accrue, et à la fin le meunier eut à peine le droit d'appeler sa propriété le moulin qu'il occupait. Il était fort affligé, et, quand il se couchait le soir après son travail, il ne goûtait plus de repos, mais s'agitait tout soucieux dans son lit. Un matin, il se leva avant l'aube du jour et sortit pour prendre l'air, imaginant qu'il se sentirait le

cœur soulagé. Comme il passait près de l'écluse de son moulin, le premier rayon du soleil commençait à poindre, et il entendit un peu de bruit dans l'étang Il se retourna, et aperçut une belle femme qui s'élevait lentement du milieu de l'eau. Ses longs cheveux, qu'elle avait ramenés de ses mains délicates sur ses épaules, descendaient des deux côtés et couvraient son corps d'une éclatante blancheur. Il vit bien que c'était l'ondine de l'étang, et, tout effrayé, il ne savait s'il devait rester ou s'enfuir. Mais l'ondine fit entendre sa douce voix, l'appela par son nom et lui demanda pourquoi il était si triste. Le meunier resta muet d'abord ; mais, l'entendant parler si gracieusement, il prit courage et lui raconta qu'il avait jadis vécu dans le bonheur et la richesse, mais qu'il était maintenant si pauvre qu'il ne savait plus que faire.

"Sois tranquille, répondit l'ondine, je te rendrai plus riche et plus heureux que tu ne l'as jamais été ; seulement il faut que tu me promettes de me donner ce qui vient de naître dans ta maison.

— C'est quelque jeune chien ou un jeune chat sans doute," se dit tout bas le meunier. Et il lui promit ce qu'elle demandait.

L'ondine se replongea dans l'eau, et il retourna bien vite, consolé et tout joyeux, à son moulin. Il n'y était pas arrivé encore, que la servante sortit de la maison et lui cria qu'il n'avait qu'à se réjouir, que sa femme venait de lui donner un garçon. Le meunier demeura comme frappé du tonnerre : il vit bien que la malicieuse ondine avait su ce qui se passait et l'avait trompé. La tête basse, il s'approcha du lit de sa femme, et, quand elle lui demanda : "Pourquoi ne te réjouis-tu pas de la venue de notre beau garçon ?" Il lui raconta ce qui lui était arrivé et la promesse qu'il avait faite à l'ondine.

"A quoi me sert la prospérité et la richesse, ajouta-t-il, si Je dois perdre mon enfant?" Mais que faire? Les parents eux-mêmes qui étaient accourus pour le féliciter, n'y voyaient nul remède.

Cependant le bonheur rentra dans la maison du meunier. Ce qu'il entreprenait réussissait toujours; il semblait que les caisses et les coffres se remplissent tout seuls, et que l'argent se multipliât dans l'armoire pendant la nuit. Au bout de peu de temps, il se trouva plus riche que jamais. Mais il ne pouvait pas s'en réjouir tranquillement: la promesse qu'il avait faite à l'ondine lui déchirait le cœur. Chaque fois qu'il passait près de l'étang il craignait de la voir monter à la surface et lui rappeler sa dette. Il ne laissait pas l'enfant s'avancer près de l'eau. "Prends garde, lui disait-il; si tu y touches jamais, il en sortira une main qui te saisira et t'entraînera au fond." Cependant comme les années s'écoulaient l'une après l'autre et que l'ondine ne reparaissait pas, le meunier commença à se tranquilliser.

L'enfant avait grandi, était devenu jeune homme, et on le plaça à l'école d'un chasseur. Quand il eut pris ses leçons et fut devenu lui-même un chasseur habile, le seigneur du village le fit entrer à son service. Il y avait dans le village une belle et honnête jeune fille qui plut au chasseur, et quand son maître s'en fut aperçu, il lui fit présent d'une petite maison: ils célébrèrent leurs noces et vécurent heureux et tranquilles, s'aimant de tout leur cœur.

Un jour, le chasseur poursuivait un chevreuil. L'animal ayant débouché de la forêt dans la plaine, il le suivit, et d'un coup de feu l'étendit enfin par terre. Il ne remarqua point qu'il se trouvait tout près du dangereux étang, et, quand il eut vidé l'animal, il vint laver dans l'eau ses mains toutes tachées de sang. Mais à peine les

avait-il plongées que l'ondine sortit du fond, l'enlaça en souriant dans ses bras humides et l'entraîna si vite que le flot se referma sur lui en jaillissant.

Quand le soir fut venu et que le chasseur ne rentra pas chez lui, sa femme tomba dans une grande inquiétude. Elle sortit pour le chercher, et, comme il lui avait souvent raconté qu'il était obligé de se tenir en garde contre les embûches de l'ondine de l'étang et qu'il n'osait se hasarder dans le voisinage de l'eau, elle eut le soupçon de ce qui était arrivé. Elle courut à l'étang, et, quand elle vit près du bord sa gibecière, elle ne put plus douter de son malheur. Se lamentant et se tordant les mains, elle appela son bien-aimé par son nom, mais inutilement; elle courut de l'autre côté de la rive, l'appela de nouveau, adressa à l'ondine les plus violentes injures, mais on ne lui fit aucune réponse. Le miroir de l'eau restait tranquille, et la face à demi pleine de la lune la regardait sans faire un mouvement.

La pauvre femme ne quittait point l'étang. D'un pas précipité, sans prendre de repos, elle en faisait et en refaisait le tour, tantôt en silence, tantôt en poussant de grands cris, tantôt en murmurant à voix basse. Enfin ses forces furent épuisées, elle s'affaissa sur la terre et tomba dans un profond sommeil. Bientôt elle eut un rêve.

Elle montait tout inquiète entre deux grandes masses de roches ; les épines et les ronces piquaient ses pieds, la pluie battait son visage et le vent agitait ses longs cheveux. Quand elle eut atteint le sommet de la montagne, un aspect tout différent s'offrit à elle. Le ciel était bleu, l'air tiède, la terre s'abaissait par une pente douce, et au milieu, d'une prairie verdoyante et tout émaillée de fléurs était une jolie cabane. Elle s'en approcha et ouvrit la porte ; au dedans était assise une

vieille en cheveux blancs qui lui fit un signe gracieux. Au même instant la pauvre femme s'éveilla. Le jour était déjà levé, et elle se décida à faire aussitôt ce que lui conseillait son rêve. Elle gravit péniblement la montagne, et elle trouva tout semblable à ce qu'elle avait vu dans la nuit. La vieille la reçut gracieusement et lui indiqua un siége où elle l'invitait à s'asseoir. "Sans doute tu as éprouvé quelque malheur, dit-elle, puisque tu viens visiter ma cabane solitaire."

La femme lui raconta, tout en pleurant, ce qui lui était arrivé. "Console-toi, lui dit la vieille, je viendrai à ton secours : voici un peigne d'or. Attends jusqu'à la pleine lune, puis rends-toi près de l'étang, assieds-toi sur le bord, et passe ce peigne sur tes longs cheveux noirs. Quand tu auras fini, dépose-le sur le bord, et tu verras ce qui arrivera alors."

Le femme revint, mais le temps lui dura beaucoup jusqu'à la pleine lune. Enfin le disque arrondi brilla dans le ciel, alors elle se rendit près de l'étang, s'assit et passa le peigne d'or dans ses longs cheveux noirs ; et quand elle eut fini, elle s'assit au bord de l'eau. Bientôt après, le fond vint à bouillonner, une vague s'éleva, roula vers le bord et entraîna le peigne avec elle. Le peigne n'avait eu que le temps de toucher le fond, quand le miroir de l'eau se partagea: la tête du chasseur monta à la surface. Il ne parla point, mais regarda sa femme d'un œil triste. Au même instant, une seconde femme vint avec bruit et couvrit la tête du chasseur. Tout avait disparu, l'étang était tranquille comme auparavant, et la face de la lune y brillait.

La femme revint désespérée, mais un rêve lui montra la cabane de la vieille. Le matin suivant elle se mit en route et conta sa peine à la bonne fée. La vieille lui donna une flûte d'or et lui dit : "Attends jusqu'au re-

tour de la pleine lune ; puis prends cette flûte, place-toi sur le bord, joue sur l'instrument un petit air, et, quand tu auras fini, dépose-le sur le sable, tu verras ce qui se passera alors."

La femme fit ce que lui avait dit la vieille. A peine avait-elle déposé la flûte sur le sable, que le fond de l'eau vint à bouillonner ; une vague s'éleva, s'avança vers le bord et entraîna la flûte avec elle. Bientôt après l'eau s'entr'ouvrit, et non-seulement la tête du chasseur, mais lui-même jusqu'à la moitié du corps monta à la surface. Plein de désir il étendit ses bras vers elle, mais une seconde vague vint avec bruit, le couvrit et l'entraîna au fond. "Ah ! dit la malheureuse, que me sert de voir mon bien-aimé pour le perdre encore?"

La tristesse remplit de nouveau son cœur, mais le rêve lui indiqua une troisième fois la maison de la vieille. Elle se mit en route, et la fée lui donna un rouet d'or, la consola et lui dit : "Tout n'est pas fini encore; attends jusqu'à ce que vienne la pleine lune, puis prends le rouet, place-toi au bord, et file jusqu'à ce que tu aies rempli ton fuseau ; quand tu auras achevé, place le rouet près de l'eau, et tu verras ce qui se passera alors."

La femme suivit ce conseil de point en point. Dès que la nouvelle lune se montra, elle porta le rouet d'or au bord de l'eau, et fila diligemment jusqu'à ce que son lin fût épuisé et que le fil eût rempli le fuseau. A peine le rouet fut-il déposé sur le bord, que le fond de l'eau bouillonna plus violemment que jamais ; une forte vague s'avança et emporta le rouet avec elle. Bientôt la tête et le corps tout entier du chasseur montèrent à la surface. Vite il s'élança sur le bord, saisit sa femme par la main et s'enfuit. Mais à peine avaient-ils fait quelques pas, que l'étang tout entier se souleva avec un horrible bouillonnement et se répandit avec une violence irré-

sistible dans la plaine. Déjà les deux fuyards voyaient la mort devant leurs yeux, quand la femme dans son angoisse appela la vieille à son aide, et en un instant ils furent changés, elle en crapaud, lui en grenouille. Le flot qui les avait atteints ne put les faire périr, mais il les sépara et les entraîna trèsloin l'un de l'autre.

Quand l'eau se fut retirée et qu'ils eurent remis le pied sur un terrain sec, ils reprirent leur forme humaine. Mais aucun des deux ne savait ce qu'était devenu l'autre ; ils se trouvaient parmi des hommes étrangers, qui ne connaissaient pas leur pays. De hautes montagnes et de profondes vallées les séparaient. Pour gagner leur vie, tous deux furent obligés de garder les moutons. Pendant plusieurs années ils conduisirent leurs troupeaux à travers les bois et les champs, accablés de tristesse et de regret.

Une fois, comme le printemps venait de refleurir, tous deux sortirent le même jour avec leurs troupeaux, et le hasard voulut qu'ils marchassent à la rencontre l'un de l'autre. Sur la pente d'une montagne éloignée, le mari aperçut un troupeau et dirigea ses moutons de ce côté. Ils arrivèrent ensemble dans la vallée, mais ne se reconnurent point ; pourtant ils se réjouissaient de n'être plus seuls. Depuis ce temps-là ils faisaient paître chaque jour leurs troupeaux l'un près de l'autre ; ils ne se parlaient pas, mais ils se sentaient consolés. Un soir, comme la pleine lune brillait au ciel et que les moutons reposaient déjà, le berger tira sa flûte de son sac et en joua un air gracieux, mais triste. Quand il eut fini, il remarqua que la bergère pleurait amèrement. "Pourquoi pleures-tu ? lui demanda-t-il.

— Ah ! répondit-elle, c'est ainsi que brillait la pleine lune lorsque je jouai pour la dernière fois cet air sur la flûte, et que la tête de mon bien-aimé parut à la surface de l'eau."

Il la regarda et ce fut comme si un voile était tombé de ses yeux; il reconnut sa femme bien-aimée; et en la regardant, comme la lune brillait sur son visage, elle le reconnut à son tour. Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, s'embrassèrent, et s'ils furent heureux, qu'on ne le demande point.

LVIII.

LES DOUZE CHASSEURS.

Un certain fils de roi était fiancé à une fille qu'il adorait; or un jour qu'il était assis à ses côtés, heureux et content, il lui vint la nouvelle que son père était très malade, et qu'il voulait le voir avant de mourir. Le prince dit donc à sa bien-aimée: "Il faut que je m'en aille et que je vous quitte; voici un anneau que je vous laisse comme souvenir; quand je serai roi je viendrai et vous emmènerai chez moi."

Ayant ainsi parlé, il monta à cheval et partit. Quand il arriva auprès de son père, il le trouva au moment de mourir. Le vieux roi lui dit: "Mon cher enfant, j'ai voulu vous voir pour une dernière fois, afin que vous me promettiez de vous marier conformément à mes vœux." Et il lui nomma une princesse, qu'il devrait épouser. Le jeune prince fut si troublé à cet ordre qu'il n'eut pas conscience de ce qu'il faisait, et promit de remplir les vœux de son père. Un moment après le roi ferma les yeux et mourut.

Quand le deuil de son père fut passé, le jeune prince, qui était monté sur le trône, eut à remplir la promesse faite à son père, et en conséquence il fut fiancé avec la princesse. Le hasard voulut que la jeune fille qu'il avait

quittée apprit la nouvelle de ces fiançailles ; elle en conçut tant de chagrin qu'elle se flétrit rapidement. Alors son père lui dit : " Ma chère enfant, pourquoi es-tu si affligée ? tout ce que tu peux désirer, je te l'accorderai."

Elle réfléchit un moment, puis elle dit : " Cher père, je voudrais avoir onze jeunes filles qui me ressemblassent parfaitement, qui eussent ma taille et tous mes traits."

Son père lui assura que s'il y avait moyen de les trouver, son souhait serait accompli. En conséquence il donna ordre que l'on parcourût tout le pays pour trouver ces onze filles toutes pareilles à la sienne et de traits et de taille. Quand elles arrivèrent, la jeune personne fit faire douze costumes de chasseurs parfaitement semblables, et elles en mirent chacune un, elle et les onze filles. Tout étant préparé, elle prit congé de son père, et s'en alla avec ses compagnes à la cour de celui qui avait été son fiancé et qu'elle aimait si tendrement. Elle se présenta et demanda s'il ne lui fallait pas de chasseurs, et s'il ne voudrait pas prendre à son service les douze chasseurs qui étaient à sa porte. Le roi la regarda sans la reconnaître, et comme les chasseurs étaient si beaux, il consentit à les recevoir, et ainsi les douze filles devinrent les douze chasseurs de Sa Majesté.

Le roi cependant possédait un lion si merveilleux qu'il connaissait tous les secrets. Aussi un beau soir il dit au roi : " Croyez-vous avoir douze chasseurs ?—Oui, répliqua le roi, douze beaux chasseurs.—Vous vous trompez, Sire, ce sont douze chasseresses.—Comment serait-ce possible ? pourriez-vous me le prouver ?—Oui ; faites jeter des pois dans votre antichambre, et vous ne douterez pas de ce que je dis. Les hommes ont le pas ferme et marchent sur les pois sans glisser, mais les filles bronchent et trébuchent, et font rouler les pois devant elles."

Cette idée plut au roi, qui fit semer des pois dans la chambre. Mais il y avait à la cour un serviteur du roi qui s'intéressait aux chasseurs; et comme il apprit qu'on allait les soumettre à l'épreuve des pois, il courut leur dire tout ce qui se passait, et que le lion avait entrepris de démontrer qu'ils étaient des filles. Celles-ci le remercièrent et résolurent de bien lever le pied et de marcher sur les pois d'un pas ferme. Quand donc les filles furent appelées devant le roi le lendemain matin, et qu'elles arrivèrent dans l'antichambre, elles marchèrent bravement sur les pois, et d'un pas si ferme que pas un ne roula ni ne bougea le moins du monde. Quand elles eurent quitté la chambre, le roi dit au lion : "Vous m'avez trompé, car mes chasseurs marchent comme des hommes.—Elles savaient qu'elles seraient soumises à cette épreuve, répliqua l'animal, et elles ont en conséquence fait appel à toute leur force pour bien lever le pied. Mais faites apporter douze rouets dans l'antichambre ; quand elles passeront auprès, elles prendront à les regarder un plaisir que les hommes ne connaissent pas."

Cette nouvelle idée plut aussi au roi, lequel fit apporter les douze rouets. Mais le serviteur qui avait de l'attachement pour les chasseurs découvrit encore cette entreprise à la jeune fille. Celle-ci recommanda à ses compagnes de ne faire nulle attention aux rouets. Le jour suivant le roi fit venir ses chasseurs, lesquels traversèrent l'antichambre sans tourner la tête vers les rouets. Et le roi dit au lion : "Vous m'avez trompé, mes chasseurs sont des hommes, car ils n'ont fait aucune attention aux rouets." Comme la première fois le lion répliqua : "Les chasseurs savaient qu'on leur ferait subir cette épreuve, et ils ont agi en conséquence. Il y a encore un moyen, Sire, de savoir qu'ils

sont des femmes. Ordonnez que vos chasseurs revêtent chacun une longue robe de dame, et faites-les asseoir dans votre antichambre avec douze de vos cavaliers semblablement habillés ; et jetez-leur des pommes à tous. Ceux-ci rapprocheront les jambes pour recevoir les pommes sur leurs genoux comme font les hommes, mais elles écarteront les jambes pour recevoir les pommes dans leur giron comme font les femmes."

L'idée du lion plut tant au roi qu'il résolut de soumettre ses chasseurs à cette dernière épreuve. Mais le serviteur fidèle des chasseurs les avertit encore de ce qu'on préparait pour les surprendre, et quand on les fit venir le lendemain dans l'antichambre vêtues en dames, elles reçurent les pommes tout comme les cavaliers sur leurs genoux, et non dans leur giron. Cette fois le roi fut convaincu et refusa de soumettre ses chasseurs à aucune autre épreuve.

Les douze chasseurs continuèrent donc à suivre le roi à la chasse, et il les estimait tous les jours davantage. Or il arriva un jour qu'au moment où l'on allait partir pour la chasse la nouvelle vint que la fiancée du roi allait arriver à la cour. Aussitôt que la jeune chasseresse l'apprit, ses forces l'abandonnèrent et elle tomba évanouie sur le sol. Le roi s'aperçut à l'instant qu'il était arrivé un accident à son premier chasseur et courut lui porter secours. Comme le chasseur venait d'ôter son gant, le prince reconnut à son doigt la bague qu'il avait donnée à son premier amour, et le regardant au visage attentivement il reconnut la jeune fille. A cette vue son cœur fut si ému qu'il la couvrit de baisers et lui dit comme elle ouvrait les yeux: "Tu es à moi, je suis à toi, et aucune puissance au monde ne nous séparera." Le roi envoya alors un messager à la princesse pour la prier de retourner dans sons pays, car il avait déjà une fiancée.

Peu après les noces furent célébrées, et le lion rentra en faveur, parce que l'évènement avait prouvé la vérité de ses paroles.

LIX.

L'OIE D'OR.

Il y avait une fois un homme qui avait trois fils, dont le cadet se nommait marmouset; il était dédaigné et méprisé, et toujours repoussé de tout le monde. Or il arriva que l'âiné des fils voulut aller à la forêt pour y couper du bois, et avant qu'il partît sa mère lui donna une belle grande crêpe et tout une bouteille de vin pour emporter avec lui. Comme il arrivait à la forêt, il fit rencontre d'un vieillard en cheveux blancs, lequel lui souhaita le bonjour et lui dit: "Donnez-moi un morceau de votre crêpe et une petite gorgée de votre vin, car j'ai grand'faim, et grand'soif." Le jeune homme, cependant, n'accueillit pas sa prière et dit: "Si je te donnais ma crêpe et mon vin, il ne me resterait rien pour moi. Non, non, vieillard, mets-toi hors de mon chemin, et file bien vite." Et il continua sa route. Il se mit bientôt à tailler dans un arbre, mais il n'avait porté que quelques coups, quand sa hache mal lancée le coupa dans le bras si profondément qu'il fut obligé de retourner chez lui pour faire panser sa blessure. C'est le petit vieillard qui lui avait infligé ce châtiment.

Plus tard le fils puîné alla aussi dans la forêt et la mère lui donna, comme elle avait fait à l'aîné, une crêpe et une bouteille de vin. Le même vieillard se trouva sur sa route, et lui demanda à lui aussi un morceau de sa crêpe et une gorgée de son vin. Comme son frère, il refusa et dit: "Ce que je te donnerais, je ne l'aurais plus

pour moi. Non, non, vieillard, ôte-toi de là, et décampe bien vite." Le jeune homme ne tarda pas à être payé de son mauvais cœur, car il n'avait porté que deux coups à l'arbre, quand sa hache lui coupa la jambe si grièvement qu'il dut retourner chez ses parents.

Marmouset demanda alors à son père la permission d'aller couper du bois, mais celui-ci lui dit : "Non ; vos frères se sont blessés en coupant du bois ; vous vous blesseriez aussi, car vous n'entendez rien à cet ouvrage." Cependant marmouset pria si longtemps et supplia si bien que son père lui dit à la fin : "Eh bien, allez-y, vous deviendrez sage à vos dépens." Et sa mère lui donna pour partir une galette qui avait été cuite sur les cendres et une bouteille de bière aigre comme du vinaigre. A son entrée dans la forêt il fut salué par le vieillard à cheveux blancs qui lui dit : "Donnez-moi un morceau de votre galette et laissez-moi boire un petit coup à votre bouteille, car j'ai bien faim et bien soif."

Marmouset répondit : "Bon vieux père, je n'ai rien qu'une galette qui a été cuite sur les cendres et une bouteille de bière aigre comme du vinaigre, mais si cela peut vous satisfaire, asseyons-nous et mangeons."

Ils s'assirent pour prendre leur repas, mais, ô prodige! la galette était changée en une délicieuse crêpe et la bière aigre en vin excellent. Quand ils eurent fini de boire et de manger, le vieillard dit : "Parce que vous avez un bon cœur, et que vous avez de bonne grâce partagé avec moi ce que vous aviez, je vous donnerai la bonne fortune. Voyez-vous ce vieil arbre là-bas, coupez-le, et vous touverez quelque chose dans ses racines." Ayant ainsi parlé, l'étranger prit congé du jeune homme.

Marmouset s'en alla droit à l'arbre et le coupa ; et il vit couchée parmi ses racines une belle oie qui avait des

plumes d'or. Il la prit et l'emporta avec lui dans une auberge où il se proposait de passer la nuit. L'hôte de cette maison avait trois filles, qui, dès qu'elles aperçurent l'oie, conçurent une grande envie de posséder un oiseau aussi merveilleux, et eussent voulu avoir au moins une de ses plumes. L'aînée se promit de saisir la première occasion qui se présenterait d'en tirer une, et aussitôt qu'elle vit Marmouset sorti, elle s'empara d'une des ailes de l'oiseau, mais ses doigts y restèrent étroitement attachés, et elle ne put plus se retirer. Bientôt après arriva la sœur puînée qui voulait aussi tirer une plume, mais elle avait à peine touché sa sœur qu'elle resta étroitement attachée à elle. Enfin la cadette vint à son tour, ayant le même dessein. Les autres lui crièrent: "Allez-vous-en ! pour l'amour de Dieu, allez-vous-en !" mais elle ne savait pourquoi elle s'en irait et elle se dit: "Mes sœurs sont venues ici, pourquoi n'y viendrais-je pas aussi bien qu'elles ?" et se précipitant vers elles, elle toucha sa sœur puînée, et aussitôt se trouva étroitement attachée à elle. C'est ainsi que les trois filles firent queue à l'oie et passèrent la nuit avec elle.

Le lendemain matin Marmouset prit l'oie sous son bras et se mit en route, sans se soucier le moins du monde des trois filles, lesquelles étaient là comme enchaînées à l'oiseau, et qui furent forcées de trotter dernière le garçon, courant à droite et à gauche, partout où il lui plaisait. Au milieu d'un champ le curé du village rencontra la petite troupe et s'écria : "N'avez-vous aucune honte, sottes donzelles que vous êtes, de courir ainsi à travers champs après ce jeune homme ? Je vous en conjure, finissez ce vilain amusement." En parlant ainsi, il saisit par la main la plus jeune des filles et voulait la détacher de la chaîne, mais à peine l'eut-il touchée qu'il fut comme enchaîné lui-même et obligé

de marcher à la suite des autres. Un peu plus loin on rencontra le sacristain, lequel fut stupéfait de voir son curé courir ainsi après les trois filles : « Holà ! mon maître, cria-t-il, où courez-vous donc de ce pas là ? avez-vous oublié que vous avez un baptême à faire aujourd'hui ? » Et il s'empressa de saisir le curé par la soutane. Lui aussi ne put se détacher de la chaîne ; et les voilà trottant tous les cinq les uns derrière les autres jusqu'à ce qu'ils rencontrent deux paysans revenant des champs leurs haches à la main. Le curé cria après eux, les priant de venir les détacher lui et son sacristain ; mais à peine avaient-ils touché le sacristain qu'ils y demeurèrent étroitement attachés. Et ainsi il se fit qu'ils étaient à la fin sept, tous sur une ligne, qui suivaient Marmouset et son oie. Bientôt on arriva dans une ville dont le roi avait une fille si sérieuse que personne n'avait jamais pu la faire rire. Aussi avait-il publié un décret en vertu duquel celui qui ferait rire la princesse l'aurait pour sa femme.

Or, quand Marmouset eut connaissance de ce décret, il s'en alla avec son oie et toute la queue qui la suivait devant la princesse. Dès qui celle-ci vit ces sept personnes trottant l'une après l'autre, elle se mit à rire de si bon cœur qu'on crut qu'elle ne s'arrêterait jamais de rire. En conséquence Marmouset réclama sa fiancée. Mais ce gendre-là ne plaisait pas au roi, qui après toutes sortes d'excuses finit par lui dire qu'il devait d'abord lui amener un homme qui pût boire une cave toute pleine de vin. Marmouset se ressouvint du vieillard aux cheveux blancs, lequel sans doute pourrait l'assister ; et se rendant dans la forêt au même lieu où il avait abattu l'arbre, il aperçut un homme assis qui avait l'air fort désolé. Le jeune homme lui demanda ce qu'il y avait qui lui chagrinait tant le cœur. Il répondit: « J'ai une terrible soif et je

ne trouve pas le moyen de l'étancher, car je ne puis supporter l'eau, et un tonneau de vin je l'ai avalé en un instant ; que fait une goutte pareille à un rocher brûlant ?"

"Eh bien ! je puis vous soulager, lui dit Marmouset ; venez avec moi, et vous aurez votre contentement."

Il conduisit dans la cave du roi ce Grandgousier qui se mit à boire aux tonneaux si bien qu'il les eut vidés tous avant que le soleil se levât. Marmouset réclama de nouveau sa fiancée, mais le roi fut irrité qu'un aussi vilain personnage que tout le monde nommait Marmouset prétendît emmener sa fille, et en conséquence il lui posa une nouvelle condition, celle de trouver un homme qui fût en état de manger toute une montagne de pain. Marmouset ne chercha pas longtemps dans sa tête, mais il se rendit à la forêt, où à la même place que l'autre fois il vit un homme assis qui se serrait la taille avec une courroie de cuir, et qui faisait une affreuse grimace en se serrant ainsi, lequel se mit à dire : "J'ai mangé tout un four de petits pains, mais en quoi cela aide-t-il un homme qui a une faim comme la mienne ? Mon estomac n'en est pas moins vide, et je dois me serrer la taille pour ne pas mourir de faim."

Marmouset fut bien heureux d'entendre cela, et dit : "Levez-vous et venez avec moi, je vous donnerai de quoi assouvir votre faim."

Il le conduisit au palais royal, où le roi avait réuni toute la farine qu'il y avait dans son royaume et avait ordonné qu'on en fît une énorme montagne de pain. Le mangeur amené par Marmouset se tenant debout devant la montagne, se mit à la manger et eut fini ce travail avant la fin du jour.

Pour la troisième fois Marmouset réclama sa fiancée, mais le roi s'excusa encore et voulut que le jeune homme lui fournît d'abord un vaisseau qui put voyager égale-

ment sur terre et sur mer. "Quand vous me présenterez un pareil vaisseau, dit-il, vous aurez ma fille pour femme."

Marmouset alla droit à la forêt, et là il trouva le vieillard à qui il avait donné un morceau de sa galette. Quand le jeune homme lui eut dit ce qu'il lui faillait, le vieillard lui donna le vaisseau qui voyageait à la fois par terre et par mer, et il dit: "Puisque j'ai bu et mangé avec vous, je vous donne ce vaisseau, c'est une dernière récompense pour votre bon cœur."

Cette fois le roi ne put plus reculer. Aussitôt qu'il vit le merveilleux vaisseau, il fit célébrer le mariage. Après la mort du roi, Marmouset monta sur le trône et vécut heureux avec sa femme jusqu'à son dernier jour.

LX.

L'ALOUETTE DES BOIS.

Il y avait une fois un homme qui était au moment d'entreprendre un long voyage. Il demanda à ses trois filles ce qu'elles voulaient qu'il leur rapportât à son retour. L'aînée demanda des perles, la puînée des diamants et la cadette une alouette, une alouette des bois. Le père ne savait pas s'il trouverait cette alouette, mais promit de la chercher, et ayant embrassé ses filles, il se mit en voyage.

Quand l'heure de son retour fut arrivé, le père avait acheté les perles et les diamants, mais il avait eu beau chercher partout, il n'avait pu trouver l'alouette, ce qui l'affligeait, car sa fille cadette était sa plus chère enfant. Or, il se faisait qu'il avait à traverser une forêt pour regagner sa demeure. Au milieu de la forêt il y avait un

grand château; et devant le château s'élevait un arbre au sommet duquel il vit une alouette, l'alouette des bois. " Ah ! s'écria-t-il, je vous trouve bien à propos, belle alouette ; " et il ordonna à son domestique de grimper sur l'arbre et d'attraper l'oiseau. Mais aussitôt que celui-ci s'approcha de l'arbre, un lion s'élança au devant de lui, secouant violemment sa crinière, et poussant de tels rugissements que toutes les feuilles de l'arbre tremblèrent. " Qui ose vouloir enlever mon alouette, l'alouette des bois, cria l'animal furieux ? Je vais te dévorer.

— Je ne savais pas, répliqua l'homme, que cet oiseau vous appartînt; je suis prêt à vous demander pardon pour mon offense et à me racheter à prix d'or, mais laissez-moi ma vie sauve.

— Rien ne peut vous sauver, dit le lion, à moins que vous ne me promettiez le premier être vivant que vous rencontrerez à votre rentrée dans vos foyers. Si vous me faites cette promesse, non-seulement je vous laisserai la vie, mais je vous donnerai l'oiseau pour votre fille."

L'homme ne voulait pas accepter cette condition. " Ce peut être ma fille cadette, celle que j'aime le plus, dit-il, que je devrais livrer au lion, car il est bien probable qu'elle sera la première à accourir au devant de moi à mon retour." Mais son domestique était fort alarmé et dit : " Il n'est pas certain que votre fille se présente la première, ce peut bien être aussi un chat ou un chien." L'homme se laissa persuader à la fin, et prenant l'alouette des bois, il promit au lion l'être vivant qu'il rencontrerait le premier à sa rentrée chez lui.

Ce ne fut personne d'autre que cette fille préférée qui accourut la première à sa rencontre, l'embrassa et le couvrit de baisers, et pensa devenir folle de joie quand elle vit l'alouette dans la main de son père. Cependant

le pauvre homme, au lieu de se réjouir, se mit à pleurer et dit : "Mon enfant bien-aimée, cet oiseau m'a coûté cher ; j'ai été condamné à vous promettre en échange à un terrible lion que assurément vous mettra en pièces et vous dévorera." Et il lui raconta tout ce qui s'était passé, et la supplia de ne point aller auprès du lion, n'importe ce qui pût s'ensuivre. Mais sa fille se mit à le consoler et dit : "Mon cher père, il faut remplir vos promesses, j'irai chez le lion et j'ai confiance de pouvoir l'attendrir et d'obtenir qu'il me permette de revenir auprès de vous."

Le jour suivant la jeune fille se fit montrer le chemin, et ayant dit adieu à sa famille, elle pénétra courageusement dans la forêt. Or le lion était un prince enchanté; ils étaient lions lui et sa suite tout le long du jour, mait la nuit ils reprenaient leur forme humaine. Aussi la jeune fille fut bien accueillie à son arrivée et conduite dans le château. Aussitôt la nuit venue et dès que le lion fut redevenu prince, son mariage avec la jeune fille fut célébré avec beaucoup de pompe et d'éclat. Ils vécurent ensemble heureux et contents. Un jour le prince dit à sa femme : "Demain il y a fête chez votre père à l'occasion du mariage de votre sœur aînée ; si vous voulez y aller mes lions vous accompagneront.

Elle répondit qu'elle serait bien heureuse de revoir son père, et s'en alla avec les lions. A son arrivée elle fut témoin des grandes réjouissances de sa famille, car il y avait longtemps qu'on la croyait déchirée par les lions et dévorée ; mais elle raconta qu'elle avait le plus beau mari du monde et combien elle était heureuse, et après avoir passé avec eux quelques jours de fête, elle retourna dans la forêt.

Il ne se passa pas longtemps avant que sa seconde sœur fut aussi mariée, et la jeune fille fut encore invitée à la

noce, mais elle dit à son époux : " Cette fois je n'irai pas seule, vous devez m'accompagner.—Ce serait bien dangereux, dit le lion, car si la lumière d'une torche ou d'une lampe, ne fût-ce qu'un rayon de lumière venait à me toucher, je serais instantanément changé en pigeon et condamné à voler par le monde pendant sept longues années.—Oh ! venez avec moi, dit sa femme, d'un ton suppliant, je vous protégerai et j'éloignerai de vous toute lumière."

Ils s'en allèrent donc ensemble, en portant avec eux leur petit enfant. La princesse fit construire une chambre entourée de murailles solides et épaisses, afin qu'aucun rayon de lumière ne pût y pénétrer. C'est là que son mari devait se tenir quand les torches nuptiales seraient allumées. Malheureusement la porte fut faite de bois vert, et une petite fente s'y produisit, laquelle ne fut remarquée de personne. On célébra donc le mariage, mais quand le cortège revint de l'église, avec sa multitude de torches et de flambeaux, et qu'il passa devant la chambre, un mince rayon de lumière pénétra à travers la crevasse de la porte et alla tomber sur le prince, qui fut à l'instant changé en un pigeon. En conséquence, quand la princesse rentra dans la chambre, elle ne trouva plus qu'un pigeon blanc, lequel lui dit : " Me voilà condamné à voler pendant sept ans à travers le monde, mais tous les sept milles que je volerai, je laisserai tomber une goutte de sang tout rouge et une plume blanche, lesquelles vous montreront le chemin : si vous le suivez, vous finirez par me sauver."

Sur ces mots le pigeon s'envola et elle le suivit. Tous les sept milles il laissa tomber une goutte de sang et une plume, lesquelles lui montrèrent son chemin. Elle se mit à marcher en avant, toujours en avant, par tout le monde, sans se laisser jamais distraire et sans se reposer,

jusqu'à ce qu'enfin les sept années étaient presque écoulées. Cette pensée lui donnait du courage et la rejouissait, puisque bientôt ils allaient être sauvés. Mais qu'ils en étaient loin encore !

Un jour qu'elle marchait comme d'ordinaire toujours en avant, aucune plume ne tomba, ni même une goutte de sang : le pigeon avait disparu tout à fait. Alors elle se dit à elle-même : " Personne au monde ne peut vous aider maintenant." En conséquence elle monta auprès du soleil et lui dit : " N'as-tu pas vu un pigeon blanc au vol, toi qui éclaires tous les fonds et tous les sommets. — Non, je n'en ai vu aucun, répondit le soleil, mais je vous donne cette petite cassette ; ouvrez-la, quand vous aurez besoin d'assistance."

Elle rémercia le soleil, et marcha jusqu'au soir, quand la lune éclaira la terre, et elle lui dit: "N'as-tu pas vu un pigeon blanc au vol, toi qui éclaires les champs et les bois tout le long de la nuit?—Non, je n'en ai vu aucun, répondit la lune, mais je vous donne cet œuf ; cassez-le si jamais vous vous trouvez dans l'embarras."

Elle remercia la lune et se remit à marcher jusqu'à ce que le vent du nord passa près d'elle, et elle lui dit : "N'as-tu pas vu un pigeon blanc, toi qui passes à travers tous les rameaux des arbres et qui secoues toutes les feuilles qui sont sous le ciel?—Non, je n'en ai vu aucun, répondit le vent du nord, mais je vais poser votre question aux trois autres vents, qui auront vu peut-être celui que vous cherchez."

Le vent d'est et le vent d'ouest furent donc interrogés : ils n'avaient rien vu. Mais le vent du sud dit: "J'ai vu le pigeon blanc ; il s'est envolé vers la mer rouge où il est redevenu lion, car les sept années sont écoulées. Il est là en lutte avec une chenille, laquelle est en réalité une princesse enchantée. Alors le vent

du nord lui dit : "Je vais vous donner un conseil; allez à la mer rouge; sur son rivage s' élèvent de grands roseaux ; comptez-les et coupez le onzième, et frappez-en la chenille. Le lion triomphera alors de son ennemie, et tous deux ils reprendront leur forme humaine. Cela fait, regardez autour de vous et vous apercevrez le griffon qui habite la mer rouge; avec votre bien-aimé prince sautez sur son dos ; il vous transportera sains et saufs dans votre demeure. Tenez, voici une noix, que vous laisserez tomber, quand vous serez au milieu de la mer ; un grand noyer en sortira et s'élèvera sur les eaux; le griffon s'y reposera. S'il ne peut pas s'y reposer, vous verrez qu'il n'est pas assez fort pour vous porter à travers la mer, et si vous oubliez de laisser tomber la noix, vous tomberez tous deux dans les eaux.

La princesse se mit donc en route et trouva que le vent du nord avait justement représenté les choses. Elle compta les roseaux sur le rivage, et en coupa le onzième, avec lequel elle frappa la chenille jusqu'à ce qu'elle fût vaincue par le lion, et aussitôt ils reprirent tous deux leur forme humaine. Mais voilà qu'aussitôt que la princesse qui avait été chenille fut redevenue femme, elle saisit le prince et sauta avec lui sur le dos du griffon, et avec lui fut emportée sur les ailes de l'oiseau. L'infortunée compagne du lion fut donc encore abandonnée, et s'assit pour pleurer, mais bientôt elle reprit son courage et dit: "Aussi loin que le vent souffle, et que chante le coq, je marcherai, et je retrouverai mon mari."

Ainsi résolue, elle marcha et marcha jusqu'à ce qu'elle arrivât enfin au palais où ils avaient vécu ensemble. Là elle apprit qu'il y aurait bientôt une grande fête à l'occasion du mariage de son époux avec la princesse. Dans sa détresse elle ouvrit la cassette que le soleil lui avait

donnée et y trouva une robe aussi brillante que l'astre du jour lui-même. Elle l'en tira, et s'en habillant elle entra au palais, où tout le monde, y compris la princesse, fut émerveillé de la voir. La robe plut tant à la fiancée qu'elle se dit que ce vêtement irait admirablement pour une toilette de noce, et elle demanda si elle était à vendre. " Elle n'est à vendre, fut-il répondu, ni pour de l'or ni pour de l'argent, mais pour de la chair et du sang."

La princesse demanda à l'étrangère ce qu'elle voulait dire. Elle répondit: permettez-moi de passer une nuit dans la chambre du fiancé."

La princesse hésitait à se soumettre à cette exigence, mais l'envie qu'elle avait de la brillante robe la fit consentir, et elle commanda qu'on servît au prince une boisson assoupissante. Quand donc la nuit fut venue, l'étrangère fut conduite dans la chambre où le prince était couché profondément endormi. Là elle s'assit sur le lit et dit: " Pendant sept longues années je vous ai suivi, j'ai fait visite au soleil et à la lune, et leur ai demandé où vous étiez, et sur le rivage de la mer rouge je vous ai aidé à vaincre la chenille. Pouvez-vous après cela m'oublier pour toujours."

Mais le prince dormait si profondément que ces paroles résonnèrent seulement à son oreille comme le bruissement du vent dans les pins. Aussi quand le jour se leva l'étrangère fut emmenée de la chambre, et elle dut donner à la princesse sa robe d'or. En ce moment la pensée que cette robe l'avait si mal servie l'accabla de tristesse; elle alla s'asseoir et pleurer dans un pré. Comme elle pleurait, elle pensa tout à coup à l'œuf que la lune lui avait donné, le cassa et y trouva une poule avec douze poussins tous d'or, lesquels sortirent de la coquille, se mirent à picoter çà et là, et à se glisser sous les ailes de la poule

si gentiment qu'on ne peut imaginer rien de plus beau. Elle se leva et les chassa devant elle dans le pré, jusqu'à ce que la princesse les vît de sa fenêtre. Ils lui plurent tant qu'elle descendit auprès d'eux et demanda s'ils n'étaient pas à vendre. "Ils ne sont à vendre ni pour de l'or ni pour de l'argent, mais pour de la chair et du sang, lui fut-il répondu : laissez-moi dormir encore une nuit dans la chambre du fiancé."

La princesse y consentit et aurait réussi à tromper l'étrangère comme la première fois, si le prince, au moment d'aller se coucher, n'avait pas demander à son domestique ce qui avait causé le bruissement et le murmure qu'il avait entendus la nuit précédente. Celui-ci lui raconta tout ce qui s'était passé, et qu'il lui avait donné une boisson assoupissante, parce qu'une pauvre fille avait dormi cette nuit-là dans sa chambre ; et il ajouta qu'elle devait encore y dormir. Le prince ordonna à celui-ci de jeter la boisson assoupissante ; et quand l'étrangère vint le soir et se mit à conter sa triste histoire, il reconnut la voix de celle qui était sa femme, et sautant sur pieds il s'écria : "Enfin me voila sauvé ! tout ceci s'est passé comme un songe, car la princesse m'avait ensorcelé, et j'étais condamné à oublier toute ma vie passée si vous n'aviez été envoyée à temps pour me délivrer.

Alors ils s'empressèrent de quitter le palais, car ils avaient peur du père de la princesse, lequel était sorcier. Ils montèrent sur le griffon qui les porta à travers la mer rouge ; aussitôt qu'ils arrivèrent au milieu de cette mer, la jeune fille laissa tomber sa noix. A l'instant un noyer sortit des flots, sur lequel le griffon se reposa ; après quoi il les porta tout droit chez eux, où ils retrouvèrent leur enfant qui était devenu grand et beau, et avec lui ils vécurent dans le bonheur jusqu'au dernier de leurs jours.

LXI.

LA GARDEUSE D'OIES.

Il y avait une fois une vieille reine, dont le mari était mort depuis plusieurs années, et l'avait laissée avec une fille d'une rare beauté. Quand la princesse fut en âge, sa mère la fiança à un fils de roi qui vivait fort loin ; en conséquence, quand l'époque fixée pour le mariage fut arrivée, elle dut se mettre en route pour un pays étranger, et la vieille reine, qui aimait beaucoup sa fille, fit emballer pour elle une grande quantité de meubles de prix, des objets d'or et d'argent, des tasses, des coupes, des vases, et tout ce qui compose le trousseau d'une riche princesse. Elle la fit accompagner d'une fille qui devait la servir et la conduire auprès de son fiancé, et elle lui donna deux chevaux pour le voyage. Celui que monta la princesse s'appelait Falada et savait parler. Quand l'heure du départ eut sonné, la reine mena sa fille dans sa chambre et là, prenant un couteau, elle se fit une coupure au doigt, et laissa tomber trois gouttes de son sang sur une serviette qu'elle remit à sa fille, en disant : "Ma chère enfant, garde ce sang soigneusement, il te tirera de tous les embarras où tu pourrais te trouver."

La mère et la fille prirent ensuite congé l'une de l'autre, fort malheureuses de se séparer, et la princesse ayant enfermé la serviette sur son sein, monta à cheval et se mit en route pour se rendre auprès de son futur époux. Après une heure de voyage, elle eut grand'soif et dit à sa suivante : "Descendez de cheval, et allez puiser de l'eau à la source que voilà dans la coupe que vous avez, car j'ai fort soif.—Si vous avez soif, répliqua la suivante, descendez vous-même de cheval et allez boire à la source, car je ne veux pas être votre servante."

La princesse avait si soif qu'elle dut mettre pied à terre et comme elle n'osa demander sa coupe d'or, elle se mit à genoux pour boire à la source. Comme elle buvait, les trois gouttes de sang dirent: "Oh! si votre mère voyait ceci, bien sûr son cœur se briserait." La jeune fille ressentit toute son humiliation, mais elle ne dit rien, et remonta à cheval. Elle fit quelques milles de plus sans rien demander, mais la journée était si chaude et le soleil était si ardent qu'elle ne tarda pas à souffrir encore de la soif, et dès qu'elle aperçut une nouvelle source, elle s'adressa à sa suivante lui ordonnant de remplir d'eau pour elle sa coupe d'or, car elle avait déjà oublié l'insolent langage qu'elle lui avait tenu. Mais cette femme lui répondit d'un ton plus hautain encore que la première fois: "Si vous voulez boire, allez boire, je ne suis pas votre servante."

La princesse en conséquence descendit de son cheval, et alla boire à la source en pleurant. "Malheureuse que je suis," s'écriait-elle, à genoux devant la source. Et les trois gouttes de sang dirent encore: "Si votre mère voyait ceci, bien sûr son cœur se briserait." Comme elle se penchait sur la source, la serviette qui renfermait les trois gouttes de sang tomba de son sein et flotta emportée par le courant, et sa détresse était si grande qu'elle ne s'en aperçut pas. Mais l'accident n'avait pas échappé à sa servante, qui s'en réjouit, car elle savait que la perte des gouttes de sang laissait la princesse sans force et sans ressource et la faisait tomber en son pouvoir. Aussi, quand celle-ci voulut remonter sur Falada, la suivante lui dit: "Non, non, Falada est à moi; vous monterez l'autre cheval." Et elle fut obligée de se résigner et d'obéir. Il lui fut ordonné ensuite d'ôter ses vêtements royaux et de revêtir ceux de la suivante; et pour finir, cette méchante femme lui fit promettre et

jurer qu'elle n'ouvrirait pas la bouche sur tout ce qui s'était passé, quand on arriverait au palais du roi. Elle dut bien se soumettre et jurer, car sa vie était en jeu. Cependant Falada avait observé avec attention l'évènement qui s'accomplissait sous ses yeux.

La suivante se mit donc sur Falada, et la princesse eut pour monture une misérable rosse. C'est dans cet équipage qu'elles voyagèrent jusqu'au palais du roi. A leur arrivée, il y eut de grandes réjouissances, et le jeune prince accourant au devant des deux femmes aida la suivante à descendre de Falada, pensant que c'était sa fiancée, et on lui fit monter les degrés de l'escalier en grande cérémonie, pendant que la princesse fut laissée dans la cour. Le hasard voulut qu'en ce moment le vieux roi fut à sa fenêtre, de sorte qu'il la vit là debout et ne put s'empêcher d'admirer combien elle était belle et distinguée; aussi quand il entra dans les appartements royaux, il demanda à la fiancée de son fils qui était cette personne qu'elle avait amenée avec elle et qui était restée en bas dans la cour.

" C'est une fille que j'ai amenée avec moi pour me tenir compagnie, dit-elle. Qu'on donne à la donzelle quelque chose à faire, afin qu'elle ne devienne pas trop paresseuse."

Le vieux roi n'avait aucun travail à lui donner et n'en trouvait pas d'abord, mais après avoir cherché dans sa tête, il dit : " Ah ! j'y pense, il y a ici un garçon qui garde les oies, elle pourra l'assister." Le gardeur d'oies se nommait Conrad, et c'est avec lui que la princesse eut à veiller sur cette volaille.

Peu de temps après, celle qui avait pris la place de la fiancée dit à celui qui se croyait son fiancé : " Mon ami, veux-tu me faire une grâce ?—Oui, dit-il, de tout mon cœur.—Fais donc venir un homme qui coupe la tête du cheval qui m'a apportée ici, car il m'a mise en colère

tout le long de la route." Le fait est qu'elle tremblait que le cheval ne racontât comment elle avait traité la princesse; aussi fut-elle bien heureuse quand il fut décidé que Falada serait tué. Cette nouvelle parvint aux oreilles de la princesse, laquelle promit en secret à l'homme qui devait tuer le cheval de lui donner une pièce d'or, s'il voulait bien lui faire un plaisir, qui était de clouer la tête de Falada à l'entrée d'une grande et sombre galerie, où elle avait à passer tous les jours avec les oies, afin qu'elle pût encore voir tous les jours, comme elle y avait été accoutumée, son vieux et fidèle compagnon. L'homme consentit, et quand il eut tué l'animal, il cloua sa tête à l'endroit indiqué au-dessus de la porte de la galerie.

De bonne heure le matin, quand avec Conrad elle conduisait les oies à travers la galerie, elle disait en passant :

"Hélas ! Falada, est-il possible que tu sois là suspendu !"

Et la tête répliquait :

"Hélas ! princesse, est-il possible que tu passes ici ! Si ta mère connaissait ton sort, bien sûr son cœur serait brisé."

Et alors elle chassait ses oies dans un pré, et quand elle y était arrivée elle s'asseyait et dénouait sa chevelure qui était d'or, et qui brillait si fort qu'elle charmait Conrad et qu'il s'efforça un jour de lui enlever une ou deux boucles. Mais elle chanta:

"Souffle, souffle, vent du ciel ! souffle, et emporte le chapeau de Conrad; souffle, et ne cesse pas de faire rouler le chapeau, jusqu'à ce que j'aie peigné toute ma chevelure, et que je l'aie comme il faut rattachée par derrière."

A l'instant un vent violent s'éleva, qui fit voler le

chapeau de Conrad de sa tête, et lui fit exécuter une rare danse tout le long du pré, si bien que, lorsque le jeune garçon revint, la princesse avait fini de peigner et de boucler ses cheveux, et qu'elle les avait renoués si soigneusement qu'il ne put plus trouver une seule boucle flottante. Cela irrita extrêmement Conrad qui ne lui adressa plus une parole, de sorte qu'ils gardèrent les oies en silence, et le soir venu ils retournèrent au château sans avoir fait la paix.

Le lendemain matin, ils traversèrent de nouveau la sombre galerie, et la princesse dit : "Hélas! Falada, est-il possible que tu sois là suspendu:" Et Falada répliqua: "Hélas! princesse, est-il possible que tu passes ici! Si ta mère connaissait ton sort, bien sûr son cœur serait brisé."

Et quand ils furent dans le pré Conrad voulut comme la veille s'emparer d'une boucle des cheveux d'or, mais aussitôt la jeune fille chanta :

"Souffle, souffle, vent du ciel! souffle et emporte le chapeau de Conrad ; souffle, et ne cesse pas de faire rouler le chapeau, jusqu'à ce que j'aie peigné toute ma chevelure, et que je l'aie comme il faut rattachée par derrière."

Et le vent se mit à souffler, et emporta le chapeau si loin que Conrad ne put le rattraper avant que la princesse eût repeigné sa chevelure, et quand il revint près d'elle, il ne restait pas une boucle qui flottât. Pour cela ils gardèrent les oies en silence jusqu'au soir.

Quand ils furent rentrés au château, Conrad alla auprès du vieux roi et lui déclara qu'il ne voulait plus garder les oies avec la servante.

"Pourquoi cela? lui demanda le roi.

— Oh! elle me fait du tourment tout le long du jour," dit le gardeur d'oies, et son maître lui ordonna de ra-

conter tout ce qui était arrivé. Conrad conta tout, et lui dit comment tous les jours quand ils traversaient le matin une certaine galerie, la gardeuse d'oies parlait à une tête de cheval qui était clouée au-dessus de la porte, et disait: "Hélas ! Falada, est-il possible que tu sois là suspendu !" Et la tête répliquait, dit-il : "Hélas ! princesse, est-il possible que tu passes ici ! Si ta mère connaissait ton sort, bien sûr son cœur serait brisé."

Il conta aussi que lorsqu'ils étaient arrivés dans le pré elle lui faisait enlever son chapeau par le vent, et qu'il était obligé de courir bien loin, bien loin pour le rattraper. Quand il eut entendu toute l'histoire, le vieux roi commanda à Conrad de chasser encore ses oies dans le pré le lendemain matin. Ce jour-là il alla lui-même s'établir derrière la sombre galerie, et il entendit la servante parler à la tête de Falada. Alors il les suivit aux champs, et arrivé dans le pré, il se cacha derrière une touffe d'arbres, et vit de ses propres yeux la gardeuse d'oies dénouer ses cheveux qui brillaient comme l'or et il l'entendit de ses oreilles chantant :

"Souffle, souffle, vent du ciel ! Souffle et emporte le chapeau de Conrad ; souffle, et ne cesse pas de faire rouler le chapeau, jusqu'à ce que j'aie peigné toute ma chevelure, et que je l'aie comme il faut rattachée par derrière."

Alors le roi sentit une brise s'élever, laquelle enleva le chapeau de Conrad et le fit courir bien loin pour le rattraper, pendant que la jeune fille peignait sa chevelure et l'arrangeait comme il faut. Le roi observa tout et retourna au château sans s'être montré, et quand la gardeuse d'oies fut de retour le soir, il l'appela en particulier, et lui demanda ce que tout cela signifiait. "Je ne puis vous le révéler ni à vous, ni a aucun homme au monde, dit-elle, car j'ai fait serment de ne point parler de mes maux; si je ne l'avais fait, j'eusse perdu la vie."

Le roi la pressa de parler, et il ne lui laissa aucun repos sur cette affaire, mais elle s'obstinait à garder le silence. A la fin son maître dit : "Si vous ne voulez pas me confier vos chagrins, contez-les à ce foyer," et il s'en alla.

Elle se glissa alors auprès du foyer, et se mit à gémir et à sangloter; enfin elle soulagea son cœur en racontant son histoire. "C'est bien moi qui suis ici, disait-elle, abandonnée du monde entier, et pourtant je suis la fille d'un roi. Une misérable servante, qui a trompé ma mère par sa fausseté, a jeté un charme sur moi et m'a forcée de quitter mes vêtements royaux ; et elle a pris ma place auprès de celui qui devait être mon époux ; et moi je suis réduite à remplir les fonctions humiliantes d'une gardeuse d'oies. Oh ! si ma mère le savait, son cœur se briserait de douleur."

Le vieux roi cependant se tenait au dehors tout près de la cheminée, et écoutait ce que la fille disait, et quand elle eut finit, il entra et la fit approcher. Ses vêtements royaux lui furent rendus. Elle les mit, et on ne saurait croire combien elle était belle. Le vieux roi fit alors venir son fils, lui dit que celle qu'il avait pour épouse n'était qu'une servante, que sa vraie fiancée était là devant lui, et que c'était celle qui gardait les oies. Le jeune roi fut heureux dans son cœur de voir combien la jeune fille était belle et vertueuse. Aussitôt une grande fête fut annoncée, à laquelle on invita tous les amis du prince. Sur une estrade élevée s'assit le fiancé entre la princesse et la servante. Celle-ci fut comme éblouie à la vue de sa maîtresse qu'elle ne reconnaissait plus sous ses vêtements brillants. Quand la fête fut terminée, et que la société était toute au plaisir et à la joie, le vieux roi proposa une question à la servante. Il lui demanda quel sort il fallait réserver à celle qui aurait trompé ses maîtres de telle et telle manière, et il raconta

tout ce qui était arrivé à la princesse. La servante répliqua : "Cette personne-là ne mérite rien moins que d'être enfermée dans un tonneau, d'être traînée par deux chevaux à travers toutes les rues de la ville jusqu'à ce que la misérable périsse.

—Tu es cette femme, s'écria le roi ; tu as prononcé ta sentence : elle sera rigoureusement appliquée."

Après l'exécution de cette méchante femme, le jeune roi épousa sa véritable fiancée, et avec elle il gouverna de longues années son royaume dans la paix et le bonheur.

LXII.

LA FIANCÉE DU KINAST.

Elle possédait dans ses domaines une vieille tour en ruines située au sommet d'un roc ardu, perpendiculaire, presque à pic, et qu'un gouffre entourait de tous côtés.

Riche, jeune et belle, relancée par une foule de prétendants, pour les tenir en respect elle ne songea point un instant, à l'instar de Pénélope, à quelque ouvrage de broderie à faire ou à défaire ; elle ne brodait pas, et tout ouvrage de femme était tenu par elle non-seulement en mépris, mais en dégoût. Elle leur signifia qu'elle était la fiancée du *Kinast* (c'était la vieille tour), et que quiconque aspirait à l'honneur de devenir son époux, devait d'abord la lui disputer. Pour cela faire, il s'agissait simplement d'escalader le roc et la tour ; parvenu aux créneaux, il fallait ensuite les parcourir dans tout leur circuit, non pas à pied et en s'aidant des bras, des genoux, des mains et des ongles, mais à cheval, sans autre soutien que la bride.

L'essaim des soupirants s'envola comme par enchante-

ment, à l'exception de deux. C'étaient deux frères, rendus insensés à force d'amour.

Après avoir tiré au sort, le premier qui tenta l'ascension, quelques assises franchies, sans même avoir atteint la cime crénelée du vieil édifice, pris de vertige, tomba précipité dans l'abîme.

La second escalada la pente avec succès, parvint même, chose merveilleuse ! à franchir quelques créneaux ; mais bientôt, son cheval, sentant les pierres rouler derrière lui et la tour vaciller sous son poids, refusa d'aller plus avant. Reculer, se retourner était impossible. Le cavalier, résolu à poursuivre l'aventure, gourmandait le cheval, l'excitait de la voix et de l'éperon ; le pauvre animal demeurait immobile, comme emboîté, incrusté dans cette impasse de pierres. Bientôt le cheval et le cavalier disparurent ; à leur tour, l'abîme les reçut sanglants et défigurés.

La fiancée du Kinast ne pouvait déguiser son orgueil et sa joie en recevant les félicitations des châtelaines ses voisines, qui toutes se promettaient bien d'avoir un Kinast, ou tout autre trébuchet équivalent, à l'usage de leurs amoureux.

Personne ne se présentait plus toutefois pour conquérir cette main si bien défendue par la mort. La dame en éprouvait quelque humiliation. Deux hommes immolés à sa beauté, cela ne pouvait guère lui suffire ; aussi en était-elle attristée et de méchante humeur, lorsqu'enfin un troisième aspirant se présenta, demandant à subir l'épreuve.

Elle ne le connaissait point, ce qui l'étonna ; comment avait-il pu s'éprendre d'elle ? Sans doute pour l'avoir vue à son balcon, ou dans quelque cérémonie princière ; peut-être rien que sur sa bonne réputation ? Au surplus, qu'avait-elle à craindre en accueillant sa demande ? C'en

était un de plus ajouté à la liste de ses morts ; voilà tout. A cette époque les femmes étaient devenues féroces.

Une forte brume d'automne, qui devait s'épaissir de plus en plus pendant plusieurs jours, enveloppait alors le Kinast du haut en bas, et rendait son accès impraticable.

Selon les lois de l'hospitalité la plus vulgaire, la dame dut donc héberger le nouvel arrivant.

Celui-ci était beau, bien pris dans sa taille ; sa physionomie respirait l'audace et l'intelligence ; ses mains blanches, fines et d'une grande distinction, accusaient suffisamment sa noblesse ; sa suite nombreuse témoignait assez de son rang et de sa fortune ; mais ce qu'il possédait de plus rare que tout cela, c'était sa parfaite modestie. Depuis trois jours, il passait la plus grande partie de son temps auprès de la dame, et il n'avait pas osé encore lui dire un mot de son amour ; bref, elle éprouva pour lui un sentiment qui jusqu'alors lui était resté inconnu.

Quand le voile de brume se déchira et laissa le Kinast resplendir en pleine lumière, elle fut sur le point de déclarer à son hôte qu'elle le dispensait de l'épreuve ; mais qu'auraient dit ses bonnes amies, les châtelaines ?

Le moment venu, se sentant défaillir, la fiancée du Kinast s'enferme chez elle, pleure, se lamente, et, quoique la prière ne fût guère plus dans ses habitudes, elle prie Dieu ; elle le prie de faire un miracle en faveur de son chevalier. Ce miracle, cependant, elle y compte peu, car une longue rumeur s'étant élevée parmi les spectateurs de la scène, elle s'évanouit, le croyant déjà lancé dans le gouffre.

Des cris de joie et de triomphe la réveillent. Le chevalier est sorti vainqueur de l'épreuve. Éperdue, elle court au-devant de lui, et, tant est grand son trouble, et plus grand encore son amour, sans même

songer que tous les regards sont fixés de son côté : " Ma main est à vous ! " lui crie-t-elle.

Mais lui, se redressant, l'air dur et hautain, lui répond avec un sourire méprisant :

" Votre main, vous l'ai-je demandée ? Je ne suis venu ici que pour venger mes deux frères, tués par vous, et j'ai réussi, car je ne vous aime pas, moi, mais vous m'aimez ! c'est bien ! maintenant mourez de votre amour, sinon de votre honte ! . . . Adieu ! je retourne près de Marguerite, ma mie, ma femme ! "

Le même soir, la malheureuse se fit hisser sur la vieille tour, d'où elle voulait, disait-elle, contempler le coucher du soleil. Avant que le soleil eût disparu sous l'horizon, elle avait été rejoindre ses deux victimes.

C'est ainsi que le Kinast posséda sa fiancée.

LXIII.

LA BELLE AU BOIS DORMANT.

Il était une fois un roi et une reine qui étaient si fâchés de n'avoir point d'enfants, si fâchés, qu'on ne saurait le dire. Enfin, après dix ans de mariage, leurs vœux furent comblés et la reine mit au monde une fille.

On fit un beau baptême ; on donna pour marraines à la petite princesse toutes les fées qu'on put trouver dans le pays (il s'en trouva sept), afin que chacune d'elles lui faisant un don, comme c'était la coutume des fées en ce temps-là, la princesse eût par ce moyen toutes les perfections imaginables.

Après la cérémonie du baptême, toute la compagnie revint au palais du roi, où il y avait un grand festin

pour les fées. On mit devant chacune d'elles un couvert magnifique, avec un étui d'or massif, où il y avait une cuillère, une fourchette et un couteau de fin or, garnis de diamants et de rubis. Mais, comme chacun prenait sa place à table, on vit entrer une vieille fée qu'on n'avait point priée, parce qu'il y avait plus de cinquante ans qu'elle n'était sortie d'une tour, et qu'on la croyait morte ou enchantée.

Le roi lui fit donner un couvert ; mais il n'y eut pas moyen de lui donner un étui d'or massif comme aux autres, parce que l'on n'en avait fait faire que sept pour les sept fées. La vieille crut qu'on la méprisait, et grommela quelques menaces entre ses dents.

Une des jeunes fées, qui se trouva auprès d'elle, l'entendit ; et, jugeant qu'elle pourrait donner quelque fâcheux don à la petite princesse, elle alla, dès qu'on fut sorti de table, se cacher derrière la tapisserie, afin de parler la dernière et de pouvoir réparer, autant qu'il lui serait possible, le mal que la vieille aurait fait.

Cependant les fées commencèrent à faire leur don à la princesse. La plus jeune lui donna pour don qu'elle serait la plus belle personne du monde ; celle d'après, qu'elle aurait de l'esprit comme un ange ; la troisième, qu'elle aurait une grâce admirable à tout ce qu'elle ferait ; la quatrième, qu'elle danserait parfaitement bien ; la cinquième, qu'elle chanterait comme un rossignol ; et la sixième, qu'elle jouerait de toutes sortes d'instruments dans la dernière perfection.

Le rang de la vieille fée étant venu, elle dit en branlant la tête, encore plus de dépit que de vieillesse, que la princesse se percerait le main d'un fuseau, et qu'elle en mourrait. Ce terrible don fit frémir toute la compagnie, et il n'y eut personne qui ne pleurât.

Dans ce moment, la jeune fée sortit de derrière la tapisserie, et dit tout haut ces paroles :

" Rassurez-vous, roi et reine, votre fille n'en mourra pas ; il est vrai que je n'ai pas assez de puissance pour défaire entièrement ce que mon ancienne a fait : la princesse se percera la main d'un fuseau ; mais au lieu d'en mourir, elle tombera seulement dans un profond sommeil qui durera cent ans, au bout desquels le fils d'un roi viendra la réveiller."

Le roi, pour tâcher d'éviter le malheur annoncé par la vieille, fit publier aussitôt un édit par lequel il défendait à toutes personnes de filer au fuseau ni d'avoir des fuseaux chez soi, sous peine de la vie.

Au bout de quinze ou seize ans, le roi et la reine étant allés à une de leurs maisons de plaisance, il arriva que la jeune princesse, courant un jour dans le château, et montant de chambre en chambre, alla jusqu'au haut d'un donjon, dans un petit galetas où une bonne vieille était seule à filer sa quenouille. Cette bonne femme n'avait point ouï parler des défenses que le roi avait faites de filer au fuseau.

" Que faites-vous là, ma bonne femme ? dit la princesse.

— Je file, ma belle enfant, lui répondit la vieille, qui ne la connaissait pas.

— Ah ! que cela est joli ! reprit la princesse : comment faites-vous ? donnez-moi, que je voie si j'en ferais bien autant."

Elle n'eut pas plutôt pris le fuseau, que, comme elle était fort vive, un peu étourdie, et que d'ailleurs l'arrêt des fées l'ordonnait ainsi, elle s'en perça la main et tomba évanouie.

La bonne vieille, bien embarrassée, crie au secours : on vient de tous côtés, on jette de l'eau au visage de la princesse ; on la délace, on lui frappe dans les mains, on

lui frotte les tempes avec de l'eau de la reine de Hongrie : mais rien ne la faisait revenir. Alors le roi, qui était monté au bruit, se souvint de la prédiction des fées ; et, jugeant bien qu'il fallait que cela arrivât, puisque les fées l'avaient dit, il fit mettre la princesse dans le plus bel appartment du palais, sur un lit en broderie d'or et d'argent.

On eût dit un ange, tant elle était belle ; car son évanouissement n'avait point ôté les couleurs vives de son teint ; ses joues étaient incarnates, et ses lèvres comme du corail ; elle avait seulement les yeux fermés, mais on l'entendait respirer doucement, ce qui faisait voir qu'elle n'était pas morte. Le roi ordonna qu'on la laissât dormir en repos, jusqu'à ce que son heure de se réveiller fût venue.

La bonne fée qui lui avait sauvé la vie en la condamnant à dormir cent ans était dans le royaume de Mataquin, à douze mille lieues de là, lorsque l'accident arriva à la princesse ; mais elle en fut avertie en un instant par un petit nain qui avait des bottes de sept lieues (c'étaient des bottes avec lesquelles on faisait sept lieues d'une seule enjambée). La fée partit aussitôt, et on la vit, au bout d'une heure, arriver dans un chariot de feu traîné par des dragons.

Le roi lui alla présenter la main à la descente du chariot. Elle approuva tout ce qu'il avait fait ; mais, comme elle était grandement prévoyante, elle pensa que, quand la princesse viendrait à se réveiller, elle serait bien embarrassée toute seule dans ce vieux château : voici ce qu'elle fit.

Elle toucha de sa baguette tout ce qui était dans ce château (hors le roi et la reine), gouvernantes, filles d'honneur, femmes de chambre, gentilshommes, officiers, maîtres d'hôtel, cuisiniers, marmitons, galopins, gardes,

suisses, pages, valets de pied ; elle toucha aussi tous les chevaux qui étaient dans les écuries, avec les palefreniers, le gros mâtins de la basse-cour et la petite *Pouffe*, petite chienne de la princesse, qui était auprès d'elle sur son lit. Dès qu'elle les eût touchés, ils s'endormirent tous pour ne se réveiller qu'en même temps que leur maîtresse, afin d'être toujours prêts à la servir quand elle en aurait besoin. Les broches même qui étaient au feu, toutes pleines de perdrix et de faisans, s'endormirent, et le feu aussi. Tout cela se fit en un moment : les fées n'étaient pas longues à leur besogne.

Alors le roi et la reine, après avoir baisé leur chère enfant sans qu'elle s'éveillât, sortirent du château, firent publier des défenses à qui que ce fût d'en approcher. Ces défenses n'étaient pas nécessaires ; car il crut dans un quart d'heure tout autour du parc une si grande quantité de grands arbres et de petits, de ronces et d'épines entrelacées les unes dans les autres, que bête ni homme n'y aurait pu passer ; en outre qu'on ne voyait plus que le haut des tours du château, encore n'était ce que de bien loin. On ne douta point que la fée n'eût encore fait là un tour de son métier, afin que la princesse, pendant qu'elle dormirait, n'eût rien à craindre des curieux.

Au bout de cent ans, le fils du roi, qui régnait alors, et qui était d'une autre famille que la princesse endormie, étant allé à la chasse de ce côté-là, demanda ce que c'était que des tours qu'il voyait au-dessus d'un grand bois fort épais. Chacun lui répondit selon qu'il en avait ouï parler : les uns disaient que c'était un vieux château où il revenait des esprits ; les autres, que tous les sorciers de la contrée y faisaient leur sabbat. La plus commune opinion était qu'un ogre y demeurait, et que là il emportait tous les enfants qu'il pouvait attraper, pour

pouvoir les manger à son aise et sans qu'on pût le suivre, ayant seul le pouvoir de se faire un passage au travers du bois.

Le prince ne savait qu'en croire, lorsqu'un vieux paysan prit la parole et lui dit :

"Mon prince, il y a plus de cinquante ans que j'ai ouï dire à mon père qu'il y avait dans ce château une princesse, la plus belle qu'on eût pu voir ; qu'elle y devait dormir cent ans, et qu'elle serait réveillée par le fils d'un roi, à qui elle était réservée."

Le jeune prince, à ce discours, se sentit tout de feu ; il crut, sans balancer, qu'il mettrait fin à une si belle aventure ; et, poussé par l'amour et par la gloire, il résolut de voir sur-le-champ ce qu'il en était. A peine s'avança-t-il vers le bois, que tous ces grands arbres, ces ronces et ces épines s'écartèrent d'eux-mêmes pour le laisser passer Il marcha vers le château, qu'il voyait au bout d'une grande avenue, où il entra ; et, ce qui le surprit un peu, il vit que personne de ses gens ne l'avait pu suivre, parce que les arbres s'étaient rapprochés dès qu'il avait été passé. Il ne laissa pas de continuer son chemin : un prince jeune et amoureux est toujours vaillant. Il entra dans une grande avant-cour, où tout ce qu'il vit d'abord était capable de le glacer de crainte. C'était un silence affreux ; l'image de la mort s'y présentait partout ; et ce n'étaient que des corps étendus d'hommes et d'animaux qui paraissaient morts. Il reconnut pourtant bien, au nez bourgeonné et à la face vermeille des suisses, qu'ils n'étaient qu'endormis ; et leurs tasses, où ils avaient encore quelques gouttes de vin, montraient assez qu'ils s'étaient endormis en buvant. Il passe dans une grande cour pavée de marbre ; il monte l'escalier ; il entre dans la salle des gardes, qui étaient rangés en haie, la carabine sur l'épaule, et ronflant de

leur mieux. Il traverse plusieurs chambres pleines de gentilshommes et de dames dormant tous, les uns debout, les autres assis. Il entra dans une chambre toute dorée, et il vit sur un lit, dont les rideaux étaient ouverts de tous côtés, le plus beau spectacle qu'il eût jamais vu, une princesse qui paraissait avoir quinze ou seize ans, et dont l'éclat resplendissant avait quelque chose de lumineux et de divin.

Il s'approcha en tremblant et en admirant, et se mit à genoux auprès d'elle. Alors, comme la fin de l'enchantement était venue, la princesse s'éveilla ; et, le regardant avec des yeux plus tendres qu'une première vue ne semblait le permettre :

"Est-ce vous, mon prince ? lui dit-elle ; vous vous êtes bien fait attendre."

Le prince, charmé de ces paroles, et plus encore de la manière dont elles étaient dites, ne savait comment lui témoigner sa joie et sa reconnaissance ; il l'assura qu'il l'aimait plus que lui-même. Ses discours furent mal rangés ; ils en plurent davantage : peu d'éloquence, beaucoup d'amour. Il était plus embarrassé qu'elle, et l'on ne doit pas s'en étonner : elle avait eu le temps de songer à ce qu'elle aurait à lui dire ; car il y a apparence (l'histoire n'en dit pourtant rien) que la bonne fée, pendant un si long sommeil, lui avait procuré le plaisir des songes agréables. Enfin il y avait quatre heures qu'ils se parlaient, et ils ne s'étaient pas encore dit la moitié des choses qu'ils avaient à se dire.

Cependant tout le palais s'était réveillé avec la princesse : chacun songeait à faire sa charge ; et, comme ils n'étaient pas tous amoureux, ils mouraient de faim. La dame d'honneur, pressée comme les autres, s'impatienta, et dit tout haut à la princesse que la viande était servie. Le prince aida la princesse à se lever : elle était tout

habillée, et fort magnifiquement ; mais il se garda bien de lui dire qu'elle était habillée comme ma mère-grand, et qu'elle avait un collet monté : elle n'en était pas moins belle. Ils passèrent dans un salon de miroirs, et y soupèrent, servis par les officiers de la princesse. Les violons et les haut-bois jouèrent de vieilles pièces, mais excellentes, quoiqu'il y eût près de cent ans qu'on ne les jouait plus ; et après souper, sans perdre de temps, le grand aumônier les maria dans la chapelle du château.

ÉTUDES DE MOTS. ÉTYMOLOGIE ET SYNONYMIE.

CHAPITRE I.—Les Présents des Gnomes.

1. *Gnome.*—Ce mot se dérive de γνώμη, intelligence. La femelle est la *gnomide.* Les gnomes sont des esprits qui président à l'élément de la terre et à ce qu'elle renferme dans son sein, comme les ondins président à l'élément de l'eau, les sylphes à celui de l'air, et les salamandres à celui du feu.—Comme l'indique γνώμη, on attribue beaucoup d'intelligence aux gnomes, et la connaissance de l'avenir. Il est très agréable de les rencontrer dans les contes fantastiques, quand même on n'y croit pas.

2. *Colline.*—De COLLINA, féminin de COLLINUS, adjectif dérivé de COLLIS. C'est une élévation de terre peu considérable, comme la *hauteur* et l'*éminence.* Le *tertre* est encore plus petit; c'est une petite éminence. Le *coteau* aussi est peu élevé, c'est une petite colline. Dans son premier sens *coteau* désigne le penchant d'une colline.—La *montagne* et le *mont* sont plus élevés. Voyez dans mes "Entretiens sur la grammaire," p. 48, la différence de ces deux termes. Le *monticule* est un petit mont, dit M. Littré. L'explication de mont, donnée dans les "Entretiens," prouve que monticule doit se définir une petite montagne.

3. *Façon.*—Il vient du verbe *faire* et est ici synonyme de *manière.* Y a-t-il une différence entre ces deux termes ? *De cette manière* et *de cette façon* signifient *ainsi ;* et les deux expressions *de quelle manière* et *de quelle façon* signifient *comment ?* Mais *manière* remonte au latin MANUS, main, et exprime en conséquence le mode de tenir ou d'être tenu dans la main, comme *façon* doit exprimer le mode de faire ou d'être fait. Je n'aime pas la *façon* de cet habit; vous ne vous y prenez pas de la bonne *manière* pour brosser votre chapeau; chaque peintre à sa *manière ;* j'admire la matière et la *façon* de votre bracelet.—Cependant dans la pratique on emploie en bien des cas les deux termes l'un pour l'autre. Ainsi dans notre texte vous pouvez remplacer *façon* par *manière.*

4. *Affiler.*—Il est composé de *à* et de *fil.* C'est donner le fil à un tranchant, rendre la lame fort tranchante. On dit *fil* par comparaison avec la ténuité d'un fil.—*Aiguiser* est le synonyme, c'est rendre une chose pointue ou tranchante. *Affiler* achève l'opération de *aiguiser.*

5. *Tas.*—Synonymes: *monceau, amas, pile.* On a réuni et accumulé les choses pour faire un *amas.* En effet le mot est composé de *à* et de *masse.* La *masse* est une addition de parties qui font corps ensemble. Ainsi *amasser*, c'est porter à (latin AD) la *masse.*—*Tas* de l'anglo-saxon TASS, ou du celtique TASS, est une accumulation de choses de la même espèce.—*Monceau,* de MONTICELLUS, petit mont, indique un amas fait en forme de petit mont, et aussi avec confusion. Il y a des *monceaux* de morts sur ce triste champ de bataille. Mais dites: j'ai mis tous mes papiers en un *tas.*—Un *tas* d'herbes, un *monceau* de neige, un *amas* de provisions.—Les choses sont placées les unes sur les autres dans la *pile.* Il n'y a pas confusion ici. Le mot vient du latin PILA, colonne. Les choses en *pile* font penser à une petite colonne. Une *pile* de louis d'or. On peut *empiler* des fagots, *entasser* des fagots, et aussi *amonceler* des fagots, et *amasser* des fagots. Comprenez-vous la différence de ces expressions ?

6. *Gîte.*—1°. Le lieu où l'on couche ordinairement. 2°. La couchée en voyage. C'est le bas-latin GISTUM; il se rattache au verbe *gésir*, lequel est défectif, et n'a que les formes suivantes : il gît, nous gisons, vous gisez, ils gisent; l'imparfait tout entier, je gisais, etc.; le participe, gisant. Il signifie être couché, être étendu par terre. Il vient du latin JACERE.

7. *Sa promise.*—On dit plus souvent fiancée. Il y a aussi prétendue. Autres termes plus ou moins synonymes: amante, bonne amie, bien-aimée. Du temps de Corneille on disait *maîtresse:* Chimène était la *maîtresse* du Cid. Le bonheur de l'amoureux lui fait donner à sa bonne amie mille noms : idole, Dulcinée, déesse, ange, divinité, Vénus, tourterelle, biche, petite diablesse, chou, etc., etc.

8. *Fouiller.*—De FODICULARE qui vient de FODICARE, fréquentatif de FODERE, fouir, creuser. C'est proprement creuser la terre pour trouver, chercher en creusant. De là faire des recherches d'une manière générale.

On aime beaucoup ce tailleur pas trop hardi, sage et modéré

Voilà qu'il a quelque argent ; il n'en demande pas davantage et sera tout à fait heureux, quand il aura épousé celle qu'il aime. Il a aussi la charité dans son cœur. Celui qui aime est bon ; il dit à son compagnon malheureux : "Reste avec moi, mon trésor nous nourrira tous deux."—Quant au forgeron, sa cupidité le perd. Combien d'hommes ne perd-elle pas? Écoutez La Fontaine:

"Chacun se trompe ici-bas;
On voit courir après l'ombre
Tant de fous, qu'on n'en sait pas,
La plupart du temps, le nombre."

CHAPITRE II.—L'Araignée et la Puce.

1. *Coque.*—C'est l'enveloppe extérieure de l'œuf.—Les œufs à la coque sont ceux que l'on sert légèrement cuit dans leur coque même. Il faut les poser dans un *coquetier* pour les manger, et les manger dans leur coque. Si vous versez votre œuf dans un verre, vous lui enlevez sa douce chaleur et la délicatesse de son goût.

2. *Ruisselet.*—Comparez ruisseau, rivière, fleuve, torrent; source, fontaine, veine d'eau ; mer, océan, golfe, bras de mer, bras de rivière, canal, détroit ; lac, étang, flaque, mare, puits, nappe d'eau; marais, marécage; eau courante, eau stagnante; jet d'eau, jeu d'eau, chute d'eau, cascade, cascatelle; inondation, cataclysme, déluge; écoulement, débordement. Aqueduc, écluse, rigole, égout, gouttière.

Que signifie ce conte, et pourquoi le ruisseau se passionne-t-il au point de mettre à mort tous les personnages qui pleuraient chacun à sa manière la pauvre araignée? Est-ce parce qu'ils faisaient trop de bruit et qu'ils manquaient de modération ? Le ruisseau lui-même n'est guère modéré.

CHAPITRE III.—La Reine des Abeilles.

1. *Nigaud.*—Nigaudement, nigauder, nigauderie. D'où viennent ces mots ? Les étymologistes ne sont pas d'accord. Le *nigaud* est un homme sans aucune finesse d'esprit, fort simple, dont les

autres se moquent. Il y a un vieux mot NIQUE, qui n'est plus usité que dans cette expression faire la *nique* à quelqu'un, c'est-à-dire s'en moquer. *Nique* est dérivé du hollandais NUK, malice. Faire *nique*, faire malice, employer son esprit à se moquer. *Nique* peut bien produire *nigaud*, à qui on fait la *nique* souvent.—Dans la dernière édition de son grand ouvrage, le savant allemand Diez dérive *nigaud* du provençal NEC, sot ; ceci ressemble à l'espagnol NIEGO, niais. En anglais on trouve aussi un mot qui fait penser à *nigaud*, c'est TO NIGGLE, se moquer.

2. *Se moquer.*—C'est un verbe réfléchi. Autrefois il avait une forme active; on disait *moquer* quelqu'un. Elle n'existe plus, mais sa forme passive est restée : il est *moqué* par tout le monde. L'étymologie est incertaine. Diez tire *moquer* du grec μωκᾷν, railler. D'autres le font remonter au celtique MOC, moquerie. N'est-il pas préférable de le rattacher à *moucher* et de le tirer, comme moucher, du bas-latin MUCARE, se moucher. On dit moucher quelqu'un pour railler quelqu'un. On peut aussi saisir une analogie entre se moquer de quelqu'un et se moucher de quelqu'un, ce qui est en faire peu de cas.

3. *Bouleverser.*—C'est mettre une chose en grand désordre, mettre dessus ce qui est dessous et agiter en tous les sens. L'étymologie montre le sens, c'est *boule* et VERSARE, tourner. Tourner et retourner comme on fait d'une boule.

4. *Guichet.*—C'est une petite porte faite dans une grande.

5. *Gorgée.*—Le liquide qu'on avale en une fois, ce qui remplit la gorge. Rapprochez poignée, bouchée, brassée, cuillerée, et même journée, année, matinée, soirée, etc.

6. *Flairer.*—Ce verbe vient de FLAGRARE qui signifie exhaler une odeur; mais cette signification neutre a été abandonnée par le français, qui donne à *flairer* un sens actif. En effet il signifie percevoir une odeur avec intention. Le chien *flaire* les habits de son maître; il *flaira* la rose et l'œillet; notre abeille *flaire* la bouche des trois princesses.—Au contraire, *sentir*, qui est le latin SENTIRE, recevoir une impression par les sens, particulièrement par le sens de l'odorat, a ajouté à ce sens actif le sens neutre. Ainsi on dit non-seulement le chien *sent* venir son maître et je *sens* une rose, mais aussi votre mouchoir *sent* la fleur d'orange, la violette *sent* bon. —Quant au verbe *fleurer*, c'était autrefois la même chose que *flairer*, mais depuis le XVIII[e] siècle on les distingue en donnant à *flairer* le sens actif uniquement, et à *fleurer* le sens neutre: la rose *fleure* bon,

nous *flairons* la rose. On peut donc dire *flairer* ou *sentir* une rose; et la rose *sent* ou *fleure* bon.

Ce petit nigaud est bon pour les bêtes, il les aime et ne veut pas qu'on les fasse souffrir. Aussi est-il aimé d'elles au point de les voir accourir à lui quand il est dans l'embarras. L'amour des bêtes est une des qualités les plus enviables. Comment ne pas admirer extrêmement le célèbre savant, feu M. Agassiz, qui avait le don de fasciner les bêtes, parce qu'il les estimait et qu'il les étudiait sans cesse pour arriver jusqu'à leurs pensées et à leurs sentiments. Vous savez qu'il croyait dans l'immortalité de leurs âmes, et qu'il nourrissait la douce espérance de rencontrer ces âmes dans une autre vie. Là elles n'auront plus de mystère pour celui qui les a aimées.

CHAPITRE IV.—Les Ducats tombés du Ciel.

1. *Camisole.*—Vêtement à manches et court qui se porte sous ou sur la chemise. C'est un diminutif tiré du bas-latin CAMISIA, mot qui a donné *chemise*. Certains étymologistes rapportent CAMISIA à CAMA, lit. La chemise serait donc originairement un vêtement de lit. Cependant CAMISIA était employé au moyen âge pour signifier un vêtement en usage dans les camps. Cela devait être une espèce de camisole.

2. *Nuit noire.*—La nuit est naturellement noire, mais il n'est *nuit noire* qu'à partir du moment où la nuit est devenue tout à fait obscure. La *nuit close* est un synonyme. À la nuit close et quand il est nuit noire, si l'on ne voit ni ciel ni terre, on dit: il fait noir comme dans un four.

3. *Ducat.*—De l'italien DUCATO; en effet cette monnaie portait en Italie l'effigie d'un duc, du duc de Venise ou d'un autre. En France le ducat d'or valait dix ou douze francs, selon les provinces, et le ducat d'argent valait la moitié. Ce dernier se nommait aussi *ducaton*.

CHAPITRE V.—Jean le Chanceux.

1. *Loyalement.*—Le substantif *loyal* signifie qui obéit aux lois de l'honneur et de la probité. Il représente le latin LEGALIS, qui vient de LEX, loi.

2. *Lingot.*—C'est INGOT en anglais. Les Anglais ont-ils pris leur mot aux Français, et ont-ils laissé tomber la lettre *l*? Dans ce

cas, *lingot* se dérive bien de LINGUA, langue, et l'on aurait nommé ainsi le lingot à cause de sa ressemblance avec une langue. Mais peut-être que *lingot* n'est autre chose que l'anglais INGOT, devenu lingot par l'agglutination de l'article. Ces agglutinations sont curieuses; elles ont modifié plusieurs vieux mots, comme *l'oriot* de AUREOLUS, *l'ierre* de HEDERA, *l'ingot, l'ores* de HORA, *l'endemain,* devenus le loriot, le lierre, le lingot, lors, le lendemain, de telle manière que l'étymologie devient difficile.

3. *Toujours un pied devant l'autre.*—La définition de marcher est mettre un pied devant l'autre, donc notre Jean qui marche ainsi toujours un pied devant l'autre, ne fait que cela, c'est tout son travail; il n'a rien qui occupe sa tête, aucun souci.—He went along, carefully setting one foot to the ground before the other.

4. *Butter.*—C'est heurter quelque chose avec les pieds en marchant. La *butte* est un massif de terre où l'on place le but pour tirer. La butte repousse; on butte donc quand le pied heurte un objet qui repousse. *Achopper* et le mot simple *chopper* sont synonymes de *butter.*—Mais *trébucher* c'est perdre l'équilibre en marchant. Quand on *butte,* qu'on *achoppe* ou qu'on *choppe,* il arrive souvent qu'on *trébuche,* et même que l'on tombe.

5. *Claquer.*—You must chuckle with your tongue, dit le cavalier. *Claquer* est une onomatopée comme CHUCKLE et CLAP.

6. *À la bonne heure!*—C'est une exclamation approbative, ou une forme de consentement. À la bonne heure! un cheval comme celui-là. À la bonne heure! un chapeau comme le vôtre. Je n'aime pas ceci, mais cela à la bonne heure!

7. *Liard.*—Très petite monnaie, le quart d'un sou, un peu plus d'un centime.

8. *Lande.*—Terrain inculte couvert de bruyères, de fougères, et autres herbes de peu de valeur. C'est une mauvaise terre.

9. *Qui s'en serait avisé?*—Who would have thought it? *S'aviser* d'une chose, c'est y penser, la remarquer. Il ne s'avise pas de ce qui peut faire plaisir aux autres.

10. *Troquer.*—C'est échanger, donner en *troc.* Mais *l'échange* est un contrat, tandis que le *troc* n'est qu'un fait par lequel on donne une chose pour une autre.

11. *Chance.*—Du bas-latin CADENTIA, qui vient du latin CADERE, lequel nous a donné *choir,* tomber. La *chance* est donc proprement la tombée du dé, puis un coup de fortune, le hasard. Je

vous souhaite bonne chance. Quelle chance de vous rencontrer! Une chose *chanceuse* est soumise aux caprices du hasard, et un homme *chanceux* est servi à souhait dans les évènements que le hasard amène.—Le *bonheur*, de *bon* et AUGURIUM présage, est étymologiquement le même que la chance; mais ce mot a pris une signification plus étendue que *chance*, et se dit de tous les accidents heureux de la vie. Notre volonté ne peut rien sur la *chance*, mais nous pouvons être les artisans de notre *bonheur*. En outre le *bonheur* est toujours une bonne chose, tandis qu'il y a une bonne et une mauvaise *chance*.

12. *Né coiffé.*—C'est proprement celui qui est né avec la *coiffe* sur la tête, et au figuré celui qui est très heureux, celui que la chance favorise toujours.

13. *Faix.*—Voyez dans mon "La Fontaine," p. 47, la synonymie de *charge*, *fardeau* et *faix*.

CHAPITRE VI.—Les deux Filles.

Ce conte me paraît admirable. C'est comme certains tableaux de Teniers, qui représentent des scènes prises à la vie du peuple et des simples. Il y a des femmes comme ces deux femmes qui vont l'une et l'autre à Queue-du-bois, et sont charmées de trouver qu'elles seront bien heureuses de faire route ensemble parce qu'elles ont l'une comme l'autre un mari, un enfant, un berceau et un domestique, et que tout cela porte le même nom dans les deux familles. Il y a dans ce monde de magnifiques animaux à deux jambes et sans plumes, comme les définit Platon.

CHAPITRE VII.—Les trois Héritiers Chanceux.

1. *Chanceux.*—(Voir la note 11 du conte V.)

2. *Tournant à tous les vents.*—Ces coqs servaient de girouettes.

3. *Couronne de rubis.*—Ce garçon qui admire son coq appelle sa crête une couronne de rubis, comme le souriceau de La Fontaine l'appelait sans respect un *morceau de chair*, parce que le bruyant et pétulant oiseau lui faisait peur.

4. *Il m'en faut.*—I must have for it.

5. *Bagatelle.*—Ici, *a ridiculously small sum.* Le mot *bagatelle* est l'italien BAGATELLA, un diminutif qui suppose un primitif BAGATTA ou BAGATA; en effet le peuple de Parme appelle BAGATA une

petite chose. Et BAGATA lui-même paraît être un diminutif du bas-latin BAGA, bagage.—Une *bagatelle* est donc très-peu de chose, une misère, un rien.

6. *Blé.*—C'est un terme général qui se dit de toutes les céréales. Les grands blés sont le froment qui nous donne le pain blanc et le seigle qui nous donne le pain noir; les petits blés sont l'orge et l'avoine. Il y a encore l'épeautre qui n'est qu'une espèce de froment, et le sarrasin, et le maïs qu'on appelle aussi blé de Turquie. C'est le blé le plus commun aux États-Unis.

7. *Les épis au lieu des tiges.*—The ears instead of the stalks.

8. *Béant.*—Ce mot signifie qui présente une grande ouverture. Un gouffre béant. Une *bouche béante* est une bouche que l'étonnement a ouverte largement.—Ce mot est un ancien participe du vieux verbe *béer*, qu'on écrit aujourd'hui *bayer*, lequel signifie tenir la bouche ouverte en regardant quelque chose. Ce verbe vient du bas-latin BADARE qui a le même sens. Il doit y avoir à l'origine première du mot une onomatopée *ba ;* cette syllabe en effet fait tout juste ouvrir la bouche comme le fait celui qui *baie*, ou qui est *bouche béante*. *Badaud* est un dérivé de l'onomatopée *ba* et de *bayer ;* voyez ce badaud qui *baie aux corneilles*, c'est-à-dire qui regarde en l'air niaisement! Le badaud est étonné de tout, et regarde bouche béante tout ce qu'il rencontre. C'est un *benêt*, un *niais*.

9. *Écarquillés.*—*Écarquiller* signifie 1° en parlant des yeux, les ouvrir d'une manière ridicule; 2° en parlant des jambes, les écarter d'une manière ridicule.—L'étymologie de ce verbe est inconnue; en certains pays de France on nomme *quarquille* une cuisse de noix. Est-ce l'origine de notre mot? Ou bien est-il une corruption de *écartiller?* Ce terme-ci se dériverait du bas-latin QUARTILLARE, mettre par quartiers; QUARTILLARE vient de QUARTELLUS, un diminutif de QUARTUS, quart.

10. *Sans marchander.*—De bon cœur, volontiers, sans discuter le prix.

11. *S'en donner à cœur joie.*—Fully to enjoy a thing.

12. *Fléau.*—Vient du latin FLAGELLUM, fouet, fléau. Au propre c'est un instrument qui sert à battre le blé; au figuré comme ici, c'est comme un fouet qui châtie, ce sont ces choses ou ces hommes qui semblent être des instruments dont la main de Dieu nous châtie. Les souris, les rats et les moustiques sont de véritables fléaux. Attila aussi fut un *fléau*.

CHAPITRE VIII.—La Fiancée du Lapin.

1. *Là, là.*—C'est une sorte d'interjection pour appeler l'attention. Je l'expliquerais comme suit: Vous qui êtes là, que faites-vous? *Là*, que faites-vous ? Et puis par un redoublement fort naturel, *là, là,* que faites-vous ?

2. *Ouï-dire.*—Prononcez ou-i-di-r', et ne liez pas. Les ouï-dire, un ouï-dire, etc. Dites: lê ouï-dire, etc. Ce substantif est formé de *ouïr* et *dire*. Le verbe *ouïr*, fort usité anciennement, n'est plus employé qu'à l'infinitif présent *ouïr*, au participe passé *ouï*, au parfait défini *j'ouïs*, et à l'imparfait du subjonctif *que j'ouïsse*. Autrefois on avait aussi les autres temps: j'ois, j'oyais, j'oirai, j'oirais, oyons, que j'oye, oyant. C'est le verbe *entendre* qui a remplacé *ouïr*. Ce dernier était cependant l'exact dérivé du latin AUDIRE, qui est en relation avec AURIS oreille, et sa conjugaison était très régulière.

3. *Gent.*—Ce mot au singulier signifie nation, race, espèce. Il est dérivé du latin GENS, qui était à Rome l'ensemble des familles patriciennes qui avaient une commune origine. Ainsi Caius Julius César était de la famille des Césars, de la *gens* des Julii, et par son prénom il se nommait Caius.—J'ai cru pouvoir faire un adjectif de *lapin* et dire la *gent lapine*, ce qui est plus comique que la gent des lapins.

4. *Corbeau.*—Les Grimm font célébrer le mariage par un corbeau. Pourquoi ? C'est probablement parce que les méchants garçons appellent les prêtres corbeaux à cause de leurs vêtements noirs.—On comprend pourquoi le *renard* recevait la compagnie: c'est le plus élégant des personnages de cour, et celui qui connaît le mieux les belles manières.

Ce conte enseigne qu'une fille d'Allemagne ne doit pas épouser un mari de France, d'Angleterre ou d'Amérique, parce que seule de sa nation au milieu d'étrangers elle serait triste comme le fut Marie au milieu des lapins. Peut-être aussi Marie fut-elle malheureuse parce qu'elle s'était assise sur la queue du lapin sans le consentement de sa mère. Dans ce sens encore le conte a sa morale.

CHAPITRE IX.—Monsieur Pointu.

1. *Pointu.*—C'est proprement ce qui se termine en pointe, or une pointe pique, et comme il y a des hommes désagréables dont l'esprit méchant agit sur nous comme feraient des pointes sur notre corps, des hommes qui subtilisent sur tout, et critiquent tout, on leur a appliqué le nom de *pointus*. Il y a aussi le *pointilleux* lequel aime à *pointiller*, c'est-à-dire à vous faire une querelle pour des riens. Le pointilleux est fort exigeant et très susceptible. Que Dieu vous garde de rencontrer souvent le pointu et le pointilleux.

2. *Saillie.*—Ce mot a ici le sens de éminence à la surface de certains objets. "M. de Monaco, dit Saint-Simon, avait un gros ventre en pointe, qui faisait peur, tant il avançait en saillie." Tel était le nez retroussé de monsieur Pointu.—*Saillie* vient du verbe *saillir* qui se dérive du latin SALIRE, sauter. Aussi le premier sens de *saillie* est le mouvement qui se fait par sauts. De là une chose qui fait *saillie*, laquelle semble sauter dehors à la surface d'un corps.

3. *Critiquer.*—Voyez dans mon "La Fontaine," p. 90, une note sur les synonymes *critiquer* et *censurer*.

4. *Besogne.*—Le mot *besogne* n'est qu'une forme féminine de *besoin*. C'est ce qu'on doit faire, un *travail*, un *ouvrage*. Ne confondez pas ces termes. Le *travail* suppose quelque chose de pénible. Car le premier sens de ce mot fut tourment, peine ; et puis ouvrage. La racine du mot est TRABS, une poutre ou une barre (*barre* a donné de la même manière le substantif *embarras* et le verbe *embarrasser*. De sorte que étymologiquement *embarras* et *travail*, *embarrasser* et *travailler* seraient la même chose). De TRABS *barre* on a fait TRABARE, arrêter par des barres, empêcher, puis le diminutif TRABACULARE qui nous a donné *travailler*. De là notre substantif *travail*, qui signifie proprement ces barres qui enferment le cheval vicieux pendant qu'on le ferre (en anglais TRAVE). Au figuré, c'est une contrariété, une peine. Le travail comprend donc toujours plus ou moins de peine et demande des efforts.—*L'ouvrage*, qui se rattache à OPERARI, *fabriquer*, est ce que produit un ouvrier. C'est le produit du travail. On dit: cet *ouvrage* a coûté beaucoup de travail. *Travail* est subjectif, *ouvrage* est objectif, puisque c'est un produit. Il est vrai qu'on emploie

aussi *travail* dans un sens objectif : ce livre est un beau *travail*, dit-on, aussi bien que ce livre est un bel *ouvrage*. Mais dans le premier cas on pense à la peine que le livre a coûté, au mérite de l'auteur, en un mot à l'auteur, et dans le second cas on considère la production en elle-même. Quant au mot œuvre il est très synonyme de *ouvrage*, mais il est plus abstrait. L'ouvrage est le résultat de l'œuvre. La création est *l'œuvre* de Dieu, le monde est son *ouvrage*. L'Iliade est le principal *ouvrage* d'Homère, c'est une des *œuvres* les plus remarquables de l'esprit humain. La *besogne* est simplement ce que nous devons faire, telle, telle, et telle chose dont nous avons à nous occuper.

5. *Tancer*.—C'est réprimander. On fait remonter ce mot à TENTUS, participe de TENERE, avec le sens de soutenir une opinion. Celui qui *tance* soutient son opinion au point de réprimander celui qui ne la partage pas. On pourrait aussi rattacher le mot à *contention*, qui se dérive de CONTENDERE, disputer, au moyen du verbe barbare CONTENTIARE.—Voici des synonymes de *tancer : blâmer, désapprouver, improuver, réprouver, désavouer, condamner, censurer, critiquer, trouver à redire, contrôler, reprendre, corriger, gronder, admonester, chapitrer, malmener, rembarrer, accabler de reproches ; il donne des coups de bec, des coups de dent, des coups de langue, des coups de patte ; il vous adresse des paroles dures ou acerbes, des gros mots*, etc.

6. *Caquet*.—C'est proprement la poule qui *caquette* ou *caquète* quand elle va pondre et quand elle a pondu. Ce mot est une onomatopée. Les pies et les perroquets sont aussi des *caqueteurs*, de grands *caqueteurs*. Quel bruit ils font! Si vous faites comme eux, vous êtes un *caqueteur* ou une *caqueteuse*.—Les Anglais et les Allemand ont la même onomatopée dans CACKLE et dans GACKEN. Voyez dans mon "La Fontaine," p. 81, l'étude que j'ai faite sur *babillard, bavard, jaseur, caqueteur*, et sur l'homme qui *jabote, marmotte, chuchote*, ou *murmure*.

7. *Gaspillage*.—Celui qui *gaspille* son bien le dépense follement, au hasard, sans réflexion et sans goût. On tire *gaspiller* de l'ancien allemand GASPILDAN, dépenser; l'anglo-saxon a GASPILLAN.

8. *Lessive*.—C'est l'eau qui sert à blanchir le linge. Le mot vient du latin LIXIVIA, qui est dérivé de LIX, l'eau mêlée à de la cendre, cette eau qu'on emploie pour lessiver.

9. *Détraquer*.—L'origine du mot est obscure. Il est composé de *dé* et *traquer*, tirer des toiles autour d'un bois pour y faire entrer

le gibier. Il y a en hollandais le mot TREKKEN, tirer. Le *trac* est la piste des bêtes. Le bâtiment qui est comme tiré à droite et à gauche, et qui bouge et se dérange, est une construction détraquée.

10. *Glaise.*—C'est une argile grasse. Le mot est substantif et adjectif. Il vient du bas-latin GLIS, qui a pour racine γλία, colle. —Peut-être *glaise* se rattache à l'allemand KLEY, en anglais CLAY.

11. *Hocher.*—Secouer. Quand on *hoche* la tête, on la secoue avec un air de désapprobation.

12. *Grommeler.*—Murmurer entre ses dents. Il vient de l'ancien allemand GRUMMELN; c'est l'anglais GRUMBLE.

13. *Encombre.*—Bas-latin INCUMBRUM, de IN et CUMBRI, amas de bois abattus. CUMBRUS s'est dit pour CUMBLUS, une coruption de CUMULUS, un tas. Ainsi l'*encombre* est ce qui obstrue le chemin, ce qui embarrasse, comme un abatis d'arbres.

14. *Embourbé.*—Être engagé dans un bourbier, être enfoncé dans la bourbe. La *bourbe* est la boue au fond des eaux stagnantes Ce mot remonte au celtique BOURBOU, ébulition, bouillonnement. La bourbe fait bouillonner l'eau, quand on la foule. D'autres tirent ce mot de βόρβορος. Je préfère BOURBOU.

15. *Fière sottise.*—Dans le langage familier on emploie *fier* pour *grand.* C'est une grande sottise. Un *fier* insolent. Un auteur français fait dire à un de ses personnages: Il m'a donné un *fier* baiser. Ce doit être un gros baiser, qu'on entend à cinquante pas.

Quelle heureuse idée que de faire rêver à monsieur Pointu qu'il va au paradis! Des hommes comme celui-là ne s'abstiendront pas de critiquer tout même en ce lieu où tout est parfait; ils sont du reste incorrigibles. Quoique notre héros ait été saisi au collet par un ange et lancé dans les airs, il ne se réveille sur la terre que pour s'écrier: c'est bien heureux que je ne sois pas mort, autrement tout irait de travers ici. Si monsieur Pointu va au paradis, le paradis ne sera plus tout à fait le paradis.

CHAPITRE X.—LA BELLE CATHERINE ET PIF-PAF-POUF.

1. *Pif-paf-pouf.*—Formé de trois onomatopées, lesquelles sont des interjections. *Pif* et *paf,* imitent bien par le son un coup donné sur la figure, un soufflet. Pif, paf, il lui donne un bon soufflet.—*Pouf* imite le bruit que fait un corps en tombant. Il

saisit son adversaire, et pouf, le voilà par terre.—Les trois mots se réunissent pour imiter le bruit que font les fusils. Pif-paf-pouf, ils tirent tous ensemble.—On peut bien appeler *pif-paf-pouf* l'étourdi, l'écervelé, l'évaporé, qui s'en va la tête en l'air, sans réflexion aucune, faisant plus de bruit qu'il ne faut, et renversant tout sur son passage. On nommerait fort bien *frou-frou* la femme qui ressemble à *pif-paf-pouf*. *Frou-frou* est aussi une onomatopée qui exprime le froissement des feuilles et celui des robes de soie.

2. *Fromagère.*—Elle fait du fromage, ou elle vend du fromage. Celui qui fait le fromage et celui qui le vend sont deux fromagers. Le mot fromage est le bas-latin FORMATICUM, qui vient de FORMARE, former. Le fromage est fait dans des formes d'osier; c'est la forme qui lui donne une forme et le fait ainsi fromage.

3. *Sous.*—Est employé ici dans le sens général de *argent*, comme serait l'anglais MONEY.

4. *Sous.*—*Sou* signifie ici la vingtième partie de la livre, ancienne monnaie que le franc a remplacée. Le *denier* est une ancienne monnaie de cuivre qui valait le douzième d'un sou. C'est bien peu. Le *centime* qui est la plus petite monnaie d'aujourd'hui est la cinquième partie du sou.

5. *Dot.*—Prononcez le *t* de *dot*, même au pluriel.

6. *Vous y êtes.*—Synonymes: vous avez deviné, vous l'avez, vous avez mis le doigt dessus.

Que signifie cette histoire? Pif-paf-pouf ne paraît guère écervelé, ni même amoureux. Il traite de son mariage comme d'une affaire. Avant de s'adresser à la belle Catherine, il s'assure que la famille entière, père, mère, frère et sœur, consentira à ce qu'il épouse la fille. Et quand celle-ci a dit oui, il lui demande aussitôt quelle dot elle lui apportera. Elle, de son côté, veut savoir si le garçon a un bon métier. Les frères Grimm ont-ils voulu rire du mariage tel qu'il se fait en Europe ?

CHAPITRE XI.—Les Musiciens de la Ville de Brême.

1. *Dépouiller.*—Proprement ôter la peau d'un animal; puis ôter à quelqu'un ses vêtements. C'est le latin DESPOLIARE.

2. *Le vent souffle du mauvais côté.*—Quand le vent souffle du mauvais côté, qu'il s'oppose à la marche d'un vaisseau, il ne peut guère avancer; s'il a le vent en poupe, il avance facilement; tout

va bien. Et le matelot doit regarder de quel côté vient le vent, avant de se mettre en route; il fera bien de consulter aussi la marée, la marée montante le favorisera; un bon matelot doit toujours avoir le nez au vent. Comparez la vie humaine à un vaisseau, et vous comprendrez ce que signifient ces expressions: cet homme est prudent, il regarde de quel côté vient le vent.—Il a le nez au vent pour trouver où la fortune porte ses faveurs. — Heureux homme! il a le vent en poupe. Il réussira, il a vent et marée.—Pour notre âne le vent soufflait du mauvais côté.

3. *Camarade.*—De l'italien CAMERA, chambre; c'est celui qui demeure dans la même chambre que nous. C'est originairement un terme militaire. Les soldats s'appellent *camarades.* Il y a ensuite les camarades d'enfance, d'école, de collège. On dit aussi camarade pour ami.—*Compagnon* est le synonyme, puisqu'il signifie celui qui mange le même pain, de CUM, avec, et PANIS, pain. Des compagnons de voyage. Plusieurs compagnons d'Ulysse furent mangés par le cyclope Polyphème. Ceux-ci n'étaient pas les *camarades* d'Ulysse. On peut bien manger à la même table sans coucher dans le même lit. Ceci demande plus d'intimité.

4. *Assommer.*—Ce mot a signifié autrefois assoupir, et métaphoriquement donner le dernier sommeil, tuer. Ainsi il se dériverait de SOMNUS, somme, sommeil. Mais il est peut-être plus naturel de le tirer de *somme* dans le sens de fardeau, la charge d'un cheval. Une bête de somme. *Assommer* serait donc accabler quelqu'un sous la pesanteur d'un poids; de là tuer avec quelque chose de lourd, par exemple avec une masse, laquelle est un gros marteau, ou avec une massue.

5. *Prendre la clef des champs.*—C'est s'évader. Représentez-vous un village dans les temps anciens, et encore certains villages d'aujourd'hui, avec une ligne de maisons donnant d'un côté sur le chemin et de l'autre sur les champs, avec une porte de devant et une de derrière. Celui qui veut partir sans être vu, s'évader, ne sort pas par la porte de devant, il prend la clef de la porte qui donne sur les champs et part ainsi sans être vu.—On dit aussi *mettre la clef sous la porte;* celui qui fait cela s'en va, déménage sans avertir le propriétaire, tranquillement.—*Prendre la poudre d'escampette* signifie aussi s'enfuir; c'est encore aller dans les champs, car *escampette* se rattache à *escamper*, composé de ES, dans, et CAMPUS, camp.

6. *De bonne humeur.*—To be in a cheerful mood. Le contraire

est de mauvaise humeur. Cet homme est d'humeur farouche, celui-ci est d'humeur douce.

7. *Rouet.*—On dit que le chat file son rouet, quand il fait entendre ce murmure particulier qui ressemble au bruit du rouet, et qui est le signe de son contentement. Ne le tirez pas par la queue en ce moment-là, car il vous grifferait.

8. *Vagabond.*—Il erre çà et là. C'est le latin VAGABUNDUS, de VAGARI, errer.

9. *Crier du haut de sa tête.*—C'est crier bien fort. Celui qui crie ainsi jette fortement sa tête en arrière, si bien que sa bouche est au point le plus élevé de sa tête, de sorte qu'il crie du haut de sa tête.—On dit aussi *crier du haut de son gosier*, *crier comme un aveugle qui a perdu son bâton*, *comme un fou*, *comme un perdu*, *crier à pleine tête*, *à vous fendre la tête*, *crier à tue-tête*, et *crier les hauts cris.*

10. *Détaler.*—Voir la note de mon "La Fontaine," p. 38.

11. *Grison.*—C'est un des sobriquets donnés à l'âne.

12. *Sursaut.*—They got up with great precipitation. Le *sursaut* est un vif mouvement causé par une émotion subite et violente. Le mot est composé de *sur* et *saut.* C'est donc un saut, un grand saut que l'on fait soudainement.

13. *Égratigner.*—C'est déchirer la peau avec les ongles, ou autres choses piquantes. Le mot est formé de *é* ou *es* et *gratiner*, qui vient de *gratter.*

14. *S'esquiver.*—*Esquiver*, c'est éviter adroitement une chose ou un homme. Esquiver un coup. *S'esquiver* signifie se retirer en évitant d'être remarqué. Le mot vient de l'ancien allemand SKIUHAN, avoir peur.

CHAPITRE XII.—LE BON DIEU ET SAINT PIERRE.

1. *Darder.*—C'est frapper avec un *dard.* Le soleil nous envoie ses rayons brûlants, comme des dards. Au premier chant de l'Iliade, Phébus, qui est le soleil déifié, lance du haut de l'Olympe ses dards ou ses flèches sur les Grecs, qui meurent sous ses coups.

2. *Cheminer.*—C'est faire du chemin, surtout quand le chemin est pénible, ou qu'on ne peut que marcher lentement parce qu'on est fatigué, ou chargé lourdement, ou qu'il fait très chaud, comme dans notre conte.

3. *Fer de cheval.*—Ne le confondez pas avec le *fer à cheval.* On

met un fer de cheval au pied du cheval; le fer à cheval est un objet qui a la forme d'un fer de cheval.

CHAPITRE XIII.—L'ANGE BLANC.

1. *Office.*—Ce mot vient de OFFICIUM, devoir. Le "De Officiis" de Cicéron s'appelle en français le "Traité des Devoirs." C'est aussi la première signification de *office.* Voltaire et J. J. Rousseau disaient encore "Les *Offices* de Cicéron." Ce que les Anglais nomment *Office,* les Français le nomment *bureau.* Les OFFICE HOURS sont les heures de bureau. Cependant *office* s'emploie aussi en France dans quelques cas comme *bureau,* ainsi il y a à Paris des offices de publicité, l'office expéditeur des postes.—Mais *office* signifie aussi assistance, service, et le terme *bons offices,* que nous avons dans notre conte, a toujours ce sens.

2. *Rustaud.*—Distinguez-le de *rustique* et de *rustre.* Les trois mots se rattachent à RUSTICUS, qui a pour racine RUS, campagne. Les trois hommes sont de la campagne, ou ressemblent aux gens des champs; ils n'ont pas d'*urbanité,* ce qui appartient à l'éducation de la ville, en latin URBS. Mais les manières de vivre de la campagne ne sont pas détestables, si elles ne sont que simples; il s'en faut bien ! *Rustique* ne signifie que cela. Le mot n'implique rien de méprisable; le rustique ignore seulement les beaux usages, les cérémonies de la société; il ne sait pas faire trois révérences à une belle marquise, et ne tient pas à le savoir à la différence de M. Jourdain. Le *rustre* est trop rustique, il est grossier et rude, c'est un lourdaud, un bourru. J'aime la bonne rondeur de manières, l'ignorance de détours du rustique, mais qui ne méprise ce rustre insolent qui nous coudoie, qui nous bouscule et ne connaît aucun respect.—Le *rustaud* aussi est impoli et grossier, c'est un lourd paysan, mais il n'est pas insolent, ni bourru. Il peut être doué du meilleur caractère.

3. *Rude travailleur.*—*Rude* est employé ici comme *fier* dans le conte IX., note 15. C'était un grand travailleur.

4. *L'aisance.*—C'est un état de fortune qui permet de se procurer les commodités de la vie. Cet homme est dans *l'aisance,* et il est à son *aise* sont des expressions synonymes. Il est bien à son aise, ou fort à son aise signifie il est riche ou presque riche.—Autre synonymie: il vit dans une honnête aisance, il jouit d'une certaine aisance, d'une fortune honnête, il est au-dessus de ses affaires, il

n'est pas mal en fonds, il a son pain cuit, il a quelques *quibus*, il n'est pas sans ressources, il a quelques biens et il a du bien. On dit aussi il a quelques moyens, assez de moyens et il n'est pas sans moyens.

5. *Marmot.*—Petit garçon; une *marmotte* est une petite fille; des *marmots* sont des enfants des deux sexes. Ce terme est familier. La première signification du mot est singe. Ce mot vient-il du grec μορμώ, épouvantail? Vient-il du vieux français *merme*, qui se dérive de MINIMUS et signifiait petit? Si cela est, on peut y rattacher *marmaille*, laquelle est une troupe d'enfants. Peut-être *marmot* vient de *marmotte*, un petit quadrupède rongeur, comme le rat. *Marmotte* est le latin MUREM MONTANUM, rat de montagne, au nominatif MUS MONTANUS.—Cette étymologie est obscure.

6. *Frétiller.*—Se remuer d'une certaine façon, avec vivacité et avec des mouvements courts, comme fait un poisson hors de l'eau. Entre plusieurs étymologies possibles, je choisirais FRITILLARE, secouer, qui remonte à FRITILLUS, cornet à dés. Le mouvement qu'on donne à ce cornet représente bien l'action de *frétiller*.

L'homme se trompe souvent sur le chemin qui doit le conduire au bonheur, et il demande au ciel de le pousser dans ce mauvais chemin. S'il s'abandonnait à la conduite des anges, il serait bien mené toujours, mais l'ange blanc est moins persuasif que nos passions, et pour triompher il faut qu'il nous fasse violence. Ce n'est qu'à la fin que nous reconnaissons que nos volontés ne sont pas les meilleures et que nous disons comme Louise: Merci, ange blanc.

CHAPITRE XIV.—Les Nains Magiques.

1. *Chaland.*—C'est un acheteur, une pratique. Cette boutique a de la *chalandise*, c'est-à-dire beaucoup de chalands; on dit de même qu'elle est bien *achalandée*, très achalandée. L'étymologie de *chaland* est curieuse. Ce mot signifie aussi un bateau plat employé pour le transport des marchandises. Il y a des *chalands* entre Paris et le Havre. C'est le bas-latin CHELANDIUM, le bas-grec χελανδιον. Ce bateau fut nommé ainsi parce qu'il ressemble à la tortue de mer, χέλυδρος. Comme ce bateau, l'acheteur, le chaland ou la chalande reçoit la marchandise du vendeur. Croirait-on qu'il faille remonter à une tortue pour comprendre que *chaland* signifie acheteur.—Il y a une autre origine possible du mot, non moins curieuse.

C'est le vieux verbe *chaloir*, encore employé souvent à la troisième personne du présent *il chaut*. *Chaloir* signifie causer du souci, avoir à cœur, s'intéresser. On dit *il ne me chaut de cela* pour je ne me soucie point de cela. Vous trouverez là le latin CALERE, être chaud. Celui qui ne se soucie de rien, qui n'a chaleur pour rien est un *nonchalant*. On peut donc rattacher à *chaloir* le mot *chaland*, celui qui a le cœur chaud pour vous, qui s'intéresse à vous, à votre boutique.—Ne dites pas *client* pour *chaland* ou acheteur; l'avocat a des clients, le médecin a des malades, le marchand a des pratiques. Respectez la propriété des termes, et si vous êtes marchand, n'ayez pas la vanité de dire mes clients.

2. *Relâche.*—C'est l'interruption d'un travail. *Sans relâche*, c'est sans interruption.

3. *Ordures.*—Immondices. C'est l'italien ORDURA. Le vieux mot français *ord* signifiait sale, le contraire de net, et se dérive de HORRIDUS, ce qui est repoussant.

4. *Mignon.*—C'est gentil, petit et délicat. Une bouche mignonne, un pied mignon. L'ancien allemand MINNI, l'allemand MINNE, et l'irlandais MIAN, MION, signifient amour, et aussi la bien-aimée. On dit en français *mignonnement*, *mignotise* et *mignoter*. Ne *mignotez* pas trop vos petits enfants, afin de ne pas les gâter.

CHAPITRE XV.—UNE SEMAINE D'AMOUR.

1. *Bêtise.*—Elle provient de l'ignorance, ou du manque d'intelligence, ou d'une simple distraction. La mère de Jean sait qu'il est exposé à faire des bêtises parce qu'il est amoureux, ce qui le distrait extrêmement. Une mère anglaise dirait à Jean, quand il va voir Catherine: *Behave well.*

2. *Charrette.*—Distinguez le *char*, voiture dont on faisait usage autrefois dans les courses, les triomphes, les combats, etc. Aujourd'hui nous avons des chars qui transportent toutes sortes d'objets: un char à foin. Dans ce sens il est synonyme de *chariot*, lequel a quatre roues.—*Char à bancs*, une voiture longue garnie de bancs, et fermée simplement de rideaux.—La *charrette*, voiture à deux roues, qui sert à transporter toutes sortes de choses.—Le *vagon* ou le *wagon*, voiture employée dans les trains de chemins de fer, et le *vagonet*, petit vagon.—Le *tombereau*, charrette entourée de planches servant à porter du sable, des pierres, etc.—La *carriole*, petite charrette couverte.—Le *camion*, charrette dont les

roues sont très peu hautes.—Le *fourgon*, longue voiture qui porte les bagages et les provisions des armées.—Le *traîneau*.—La *brouette*.—La *malle-poste*.—L'administration des postes se sert de celle-ci pour envoyer les lettres à ses bureaux. La *malle* se dit de tous les modes de transport des lettres: la *malle* d'Europe est arrivée.

3. *Où avez-vous été?*—Ne confondez pas *avoir été* et *être allé*. Il y a changement de lieu dans les deux expressions, mais on a changé de lieu deux fois quand on *a été*. Celui qui *est allé* quelque part a quitté le lieu où il était pour se rendre dans un autre, et il est encore dans ce dernier lieu. Il *est allé* à Paris, il y est encore. Mais quand il aura quitté Paris pour retourner chez lui ou pour aller ailleurs, il faudra dire: il *a été* à Paris, et non pas il *est allé*. Les Américains qui *ont été* en Europe désirent y aller encore; les Américains qui *sont allés* en Europe n'en reviendront pas tous.

Distinguez aussi *aller* et *venir*. On va du lieu où l'on est à celui où l'on n'est pas; mais venir se dit du lieu où l'on n'est pas à celui où l'on est. Plus simplement on les distingue en disant: aller *là*, venir *ici*. J'habite New York et je dis: il est allé à Boston, *là*; il est venu à New York, *ici*.—Cependant on dit *venir* au lieu d'*aller* quand on invite un autre à aller avec soi quelque part: *venez* à Boston avec moi, et non pas *allez* avec moi.—On dit encore *venir* pour *aller* quand on invite quelqu'un chez soi quoiqu'on ne soit pas chez soi au moment où l'on invite. Je rencontre mon ami dans la rue, et je lui dis: *venez* me voir demain. Ce sont les deux seules exceptions à la règle que j'ai présentée.

Revenir et *retourner* se distinguent comme *aller* et *venir*. Je *reviens ici*, je *retourne là*, je reviens ici, en ce lieu-ci d'où j'étais parti; je retourne là, en ce lieu là où j'étais déjà allé auparavant. Mon ami est retourné chez lui, *là*; je suis revenu chez moi, *ici*. Vous êtes en Amérique et vous dites de votre ami: he has *returned* from Europe; *retourné* serait une faute de français, vous devez dire: il est *revenu* d'Europe.—Cependant l'on dit fort bien il est de *retour* d'Europe, ce qui est le synonyme exact de il *est revenu* d'Europe. Et les deux exceptions signalées pour *venir* existent aussi pour *revenir*. Je vous rencontre dans la rue au moment où je retourne chez moi, je vous dis: *revenez* avec moi, et non *retournez* avec moi. De même me rencontrant dans la rue vous me dites que vous vous êtes présenté hier chez moi et que vous m'avez trouvé absent, je vous réponds: *revenez* demain et non *retournez* demain.

4. *Regarda en coulisse.*—He made sheep's eyes at Catherine. Regarder en coulisse quelqu'un ou faire à quelqu'un les yeux en coulisse, c'est le regarder à la dérobée, de côté, en baissant un peu la tête, et tournant les yeux sans tourner la tête. On donne le nom de coulisses à cet espace où se tiennent les acteurs avant d'entrer en scène, et d'où sans être vus ils regardent le jeu de leurs camarades. Les moutons regardent-ils en coulisse?

Quelle admirable image de l'amoureux qui ne parvient pas, quoi qu'il fasse, à conserver sa tête à lui! Assurément ce Jean aimait beaucoup Catherine. Il va la voir tous les jours et l'amour le rend si timide qu'il n'ose rien lui dire, bien qu'elle demande avec persistance quel trésor il apporte. Et n'admirez-vous pas ces délicieuses distractions, l'aiguille, le jambon, la chevrette, le veau? Le samedi le bonheur d'emmener Catherine avec lui le rend tout à fait fou, puisqu'il donne du gazon à sa bonne amie; mais les regards en coulisse, les *sheep's eyes* réparent tout, et dès le dimanche Catherine ne refuse pas de donner sa main à l'heureux Jean.

CHAPITRE XVI.—Les trois Frère

1. *Savoir-faire.*—Ne le confondez pas avec le *savoir-vivre.* Les synonymes de *savoir-faire* sont *habileté, art, adresse, industrie, dextérité,* et aussi *souplesse, finesse, entente.* L'homme qui a du *savoir-faire* sait comment faire les choses, il sait comment s'y prendre pour réussir, il entend ses intérêts, il sait gouverner sa barque, il entend bien son affaire et sait la mener; c'est un homme de ressource, qui vend bien sa denrée, qui fait bien valoir sa drogue.— Mais le *savoir-vivre* consiste à savoir vivre selon les usages du monde, et le code de la politesse. Celui qui a le *savoir-vivre* est bien élevé, il est de bonne compagnie; c'est un homme comme il faut, ses manières sont bonnes; il sait comment se présenter et comment se retirer; comment s'asseoir et se lever, et comment se tenir sur sa chaise; il fait bien les honneurs de sa maison; il sait comment saluer, comment tendre la main et la presser, comment la baiser et quand il est permis de la baiser, etc., etc. C'est un homme de bonne éducation (ne confondez pas *éducation* en français avec EDUCATION en anglais).—Quand on emploie en Amérique le mot *savoir-faire,* ne lui donne-t-on pas la signification de *savoir-vivre?*

2. *Comme marée en carême.*—C'est-à-dire au moment le plus favorable, parce que la marée vient à propos en carême. *Marée* signifie ici le poisson de mer qui n'est pas salé. Voltaire a écrit: "Toi, voluptueux parisien, qui n'as jamais fait d'autre voyage que celui de Dieppe pour y manger de la marée fraîche." Pour qui fait maigre, tous les poissons, salés et non salés, viennent à propos en carême.

3. *A fond de train.*—At full speed.

4. *Gaillard.*—Voyez dans mon "La Fontaine," p. 201, l'explication de *gaillard* et comment il diffère de *jovial.*

CHAPITRE XVII.—Monsieur le Vent.

1. *Jadis.*—Synonymes: autrefois, une fois, un jour, anciennement, il y a longtemps, il y a quelque temps. *Jadis* formé de JAM déjà, et DIES jour, signifie étymologiquement il y a des jours, beaucoup de jours. Ce mot ne peut pas être employé pour il y a quelques jours, ou quelque temps, c'est toujours il y a longtemps que *jadis* signifie.—En outre *jadis* emporte un sentiment de regret; c'est un passé qu'on voudrait avoir vu ou possédé, c'est le bon vieux temps.—Enfin *jadis* est poétique. On l'emploie peu en prose. Mais remarquez que poésie ne signifie pas vers ou versification, et que sous la forme de la prose on exprime souvent des sentiments poétiques. Ainsi les contes de fées et autres sont poétiques et font par conséquent grand usage de *jadis.*—Le terme prosaïque, synonyme de *jadis*, est *autrefois.*—*Anciennement* exprime un passé où les usages différaient de ceux d'aujourd'hui: anciennement il n'y avait pas de journaux, les paysans étaient des serfs, et les rois étaient les maîtres absolus des peuples.

2. *Barque.*—Synonymes: bateau, batelet, barquette, nacelle, esquif, canot, vaisseau, navire, bâtiment, chaloupe, frégate, yacht, aviso, canonnière, paquebot, cabotier, gondole, radeau, bac, patache, bateau à vapeur, STEAMER.—La *barque* est un petit bateau qui est employé surtout sur la mer. Le *bateau* et le *batelet* sont employés sur les rivières. Le batelet fait seulement la traversée d'un bord de la rivière à l'autre.—*Nacelle* du latin NAVICELLA, diminutif de NAVIS, lequel nous a donné *navire*, est une embarcation légère, fragile; on dit une faible nacelle, une frêle nacelle.—L'*esquif* est aussi une barque légère, laquelle va vite, excellente pour arriver vite et se sauver promptement. Anciennement les vaisseaux avaient

à leur service des esquifs pour se sauver en cas de naufrage.—C'est le *canot* qui remplace aujourd'hui l'*esquif;* il a des voiles et des rames.—La *chaloupe* aussi est au service d'une autre embarcation, mais elle est plus grande que le canot et sert les grands vaisseaux. —Quand elle porte un ou plusieurs canons, on la nomme *canonnière.*—La *gondole* est longue et plate, et est conduite par une rame placée à l'arrière. Elle est fort en usage à Venise.—Le *cabotier* est un bateau qui navigue seulement le long des côtes, allant de port en port, et ne traversant pas les mers.—Le *Bac* est un grand bateau qui glisse le long d'un câble, et passe hommes, animaux, voitures d'un bord de la rivière à l'autre. Ainsi le *bac* entre New York et Brooklyn.—La *patache* est un petit bâtiment de la douane. —Le *radeau* est formé de pièces de bois que l'on jette sur l'eau et qui forment un plancher flottant.—La *frégate* est un grand bâtiment de guerre.

3. *Il va arriver.*—Il arrivera bientôt, il est sur le point d'arriver. Ici *le soir même* détermine, précise ce *bientôt* qui est enfermé dans il va arriver: je vais sortir, je vais sortir tantôt, je vais sortir dans un instant, etc.

4. *Briser.*—Synonymes: *casser, fracasser.* L'étymologie de *briser* est incertaine. Peut-être ce mot vient de l'ancien haut allemand BRESTAN, briser, en allemand moderne BERSTEN, crever. C'est l'opinion de Diez. Je préfère le dériver du celtique BRISA, marc de raisin, lequel est le résidu du raisin qu'on a pressuré pour en retirer le suc. L'espagnol appelle encore BRISA le marc de raisin, et il a BRISAR, écraser. L'anglais BRUISE peut avoir la même origine.—*Casser* est le latin QUASSARE qui vient de QUASSUS, le participe de QUATERE.—*Fracasser* de l'italien FRACASSARE, qui se décompose en FRA-CASSARE, briser une chose au beau milieu, la briser en morceaux.——Les étymologies marquent assez bien la différence de ces trois verbes qui forment cette gradation: *casser, briser, fracasser.* *Casser,* faire en frappant une chose deux ou plusieurs pièces de la chose;—*briser,* mettre la chose en beaucoup de pièces;—*fracasser,* la mettre en mille et mille pièces, la faire voler en éclats.

5. *Proche.*—Ce qui est proche s'approche ou l'on s'en approche. —*Voisin* ne donne l'idée d'aucun mouvement. L'année prochaine, elle approche; la mort prochaine; les ennemis sont proches, ils approchent. La maison voisine de la nôtre; la montagne voisine du fleuve.

6. *Exaucer.*—Ce n'est pas simplement *accorder*, c'est l'acte d'un être supérieur à nous, qui écoute favorablement notre prière et nous accorde notre demande. Nous sommes à genoux devant Dieu, les puissances célestes, un roi, etc. On nous *relève* et on nous écoute favorablement. L'étymologie marque ce sens admirablement, car *exaucer* n'est qu'une variété orthographique de *exhausser*. Les deux verbes, qui viennent de EXALTIARE, signifient *élever*, ce dernier au propre, exhausser un mur; l'autre au figuré, Dieu m'a exaucé, *le Vent a exaucé la fille.*

7. *Amarre.*—Câble qui sert à retenir un vaisseau.

8. *Courir des bordées.*—C'est continuer à s'avancer dans la même direction, en parlant d'un vaisseau, ne pas revirer de bord, ne pas changer de direction. La *bordée*, c'est le chemin que fait un vaisseau jusqu'à ce qu'il change de direction. En parlant d'une personne on dirait ici: elle marcha toujours en avant sans pouvoir diriger autrement sa course. Ce farinier de Rotterdam doit être parvenu au bout du monde.

9. *Tournoyer.*—Faire des évolutions en tournant, comme cela a lieu dans un tournoi. On *tourne* au bout d'un chemin à droite ou à gauche, et le chemin tourne de même, mais un chemin qui tournoie vous fait sans cesse tourner.

10. *Se démener.*—De *dé* et *mener*, se mener çà et là, s'agiter fortement, furieusement.

11. *Rafale.*—Coup de vent violent qui souffle soudainement et dure peu.

Dans notre détresse il est bon d'appeler le ciel ou nos amis à notre secours, mais il est dangereux d'invoquer les méchants, quelque puissants qu'ils soient. Ce Monsieur le Vent se conduit ici comme fait le diable dans d'autres contes du temps passé.

CHAPITRE XVIII.—LA FILEUSE PARESSEUSE.

1. *Fileuse.*—Pour comprendre son travail et connaître les instruments qu'elle emploie, allez voir une fileuse. Ce sera instructif, et rien n'est plus agréable que de voir filer. Jadis les princesses elles-mêmes filaient. Lucrèce filait de la laine, les filles d'Auguste filaient, Pénélope fila longtemps en l'absence d'Ulysse, Mme de Maintenon filait souvent auprès de Louis XIV ; Hercule lui-même a filé; il est vrai qu'il était si fort qu'il rompait tous les fuseaux; et dans le paganisme Gréco-Romain les Parques filaient la vie des

hommes.—Si vous trouvez encore une fileuse, priez-la de s'asseoir devant son rouet et de le faire tourner; qu'elle vous montre la quenouille, le fuseau, le dévidoir et aussi une pelote. Regardez-la tordre au moyen de son rouet des brins de chanvre, de lin, de soie, ou de laine, et en former un fil. Qu'elle vous fasse voir de la filasse, et même la partie la plus grossière de la filasse, c'est-à-dire, l'étoupe. Priez aussi la fileuse de mettre en écheveau au moyen de son dévidoir le fil de son fuseau; et puis qu'elle roule l'écheveau en peloton. Enfin suivez-la à la cuisine et regardez-la accrocher le chaudron à la crémaillère et mettre dans ce chaudron ses écheveaux de fil pour les faire cuire.

2. *Paresseuse.*—Le paresseux, ce qu'il y a de plus méprisable au monde, évite l'action et le travail. Il y a une nombreuse synonymie qui exprime le mépris que cet homme inspire. Un fainéant, un désœuvré, un nonchalant, un homme inerte, mou, lourd; il vit les bras croisés ou les mains dans ses poches, il dort en marchant; il ne vaut pas le pain qu'il mange; il ne fait œuvre de ses dix doigts, il gobe des mouches, il s'étend comme un veau, il ne fait que bâiller.—Il marche comme une cane, il compte ses pas, il marche à pas de tortue, il fait en quatorze jours quinze lieues, il traîne la jambe, c'est un limaçon.

3. *Elle ne se donnait pas la peine.*—She would not take the trouble.

4. *Elle le laissait traîner.*—She let it lie about.

5. *Elle avait toujours une excuse toute prête.*—She was always beforehand with an excuse.

6. *En train de couper.*—In the act of cutting.

7. *Se tint coi.*—Il ne dit plus mot, il ne bougea plus; il se résigna, il fit contre fortune bon cœur, il avala le calice sans plus rien dire, il fila doux. Il a épousé cette paresseuse, que peut-il faire puisqu'elle est incorrigible? Ce qui est fait est fait; il doit prendre son mal en patience; où la chèvre est attachée, il faut qu'elle broute. —Coi est le latin QUIETUS qui vient de QUIES, repos. Nous avons en français *quiétude* et son contraire *inquiétude.*

CHAPITRE XIX.—LE LIÈVRE ET LE HÉRISSON.

1. *Torse.*—*Tors* est le synonyme de *tordu* et est un ancien participe de *tordre.* Il vient de TORSUS ou TORTUS, participe passif de TORQUERE, tordre. Celui qui a les jambes *torses* ne les a pas droites.

On dit plutôt *tors* que *tordu*, quand on parle du cou, de la bouche, des jambes, parce que cette torsion peut être naturelle; *tordu* ne se dit que de la torsion que nous avons opérée.

2. *Brandevin.*—Eau-de-vie de vin. Ce mot est la francisation de l'allemand BRANTWEIN, du vieux allemand BRANT, tison, qui se rattache à BRENNEN, brûler; c'est donc du vin brûlé.

3. *Tôpe.*—Impératif de *tôper*, qui est l'allemand TOPPEN, consentir à une offre. Or celui qui consent ainsi frappe la main de l'offrant et produit un bruit qui ressemble à *top*. *Tôper* serait donc une onomatopée.

4. *Il fait son important.*—Cette locution est difficile à expliquer. Voici comme je la comprends. Un important a une haute idée de lui-même, une trop haute idée, il est infatué de lui-même. Il se conduit en conséquence, il fait donc l'important, ou il fait de l'important, il a l'air de vous dire *mon importance!* N'oubliez pas que je suis important; admirez-moi, *moi*, homme important, et offensés par ses airs nous disons il fait *son* important. Cette étude me paraît suffire pour expliquer le *son* étrange de notre locution.

5. *Se tapir.*—C'est se cacher en se faisant aussi petit que possible, en se raccourcissant et se ramassant en un petit volume. L'idée de se cacher est essentielle dans ce verbe. Le vieux français avait *tapiner*, cacher, et nous avons gardé *en tapinois*, qui signifie en cachette.—Le synonyme *se blottir*, qui signifie aussi se ramasser en un petit volume, n'emporte pas l'idée de se cacher. Un enfant se *blottit* dans son lit pour avoir plus chaud; ne dites pas qu'il s'y *tapit*, à moins qu'il ne veuille se cacher. Le mot peut être une contraction de *ballotir*, et il viendrait dans ce cas de *ballot;* celui qui se blottit ressemble à un petit ballot.

CHAPITRE XX.—FAUTE D'UN CLOU.

1. *Palefrenier.*—Son office est de panser les chevaux. Le mot vient de *palefroi*, autrefois un cheval de parade. Ce sont les dames surtout qui montaient les palefrois.

2. *Boiter.*—Il se dérive de *boîte* qui signifiait anciennement articulation. *Déboîter*, c'est faire sortir un os de son articulation. Ainsi *boiter* signifierait qui a mal à la boîte, à l'articulation, et qui pour cela s'appuie moins sur une de ses jambes.

3. *Hâtez-vous lentement.*—Cette expression remonte à Auguste, l'empereur romain, FESTINA LENTE. Travaillez sans relâche, mais

aussi sans précipitation; sinon vous ferez un mauvais travail; si vous courez trop vite, il pourra arriver que vous vous cassiez le cou; si votre cheval boite, et même avant qu'il boite, faites-le referrer.

CHAPITRE XXI.—L'Ours et le Roitelet.

1. *Roitelet.*—Diminutif de roi. C'est le plus petit oiseau de France. Sa femelle ne s'appelle pas reine, mais *roitelette.*

2. *Sur ces entrefaites.*—In the meantime.

3. *Cesse.*—Relâche. Le mot vient de *cesser.* Il n'est guère employé que dans ces locutions: *sans cesse,* toujours, sans relâche; il n'a pas de *cesse* qu'il n'ait obtenu ce qu'il désire; il n'a ni repos ni *cesse.*

4. *Risquer un coup d'œil.*—To PEEP. Un coup d'œil, c'est un regard. Il fallait du courage à l'ours pour oser regarder dans le nid des roitelets, mais il était si curieux qu'il *risqua* un coup d'œil.

5. *Grognard.*—C'est proprement le cochon qui *grogne,* et son museau s'appelle *groin.* Le *grognon* grogne et est d'humeur grondeuse; le *grognard* est dans l'habitude de *grogner.* Le verbe *grogner* vient du latin GRUNNIRE; une autre forme de ce mot-ci, GRUNDIRE a donné au français *gronder.* Ne *grondez* pas, ou du moins ne soyez pas *grondeur,* surtout ne *grognez* pas, si vous ne voulez pas faire penser à l'immonde animal qui porte un *groin.*

6. *Il t'en cuira.*—That shall cost you dear. Une ancienne signification de *cuire* était faire périr par le feu, et aujourd'hui un des sens de ce verbe est causer une douleur brûlante. Les yeux me cuisent. De là le verbe impersonnel *en cuire* signifie être la cause d'une souffrance ou d'un repentir. Si vous faites cela, vous aurez à vous en repentir, il vous *en cuira.*

7. *Sauve qui peut!*—Une des significations de *se sauver* est prendre la fuite, et une autre se tirer d'embarras, se tirer d'un péril. Elles sont l'une et l'autre dans *sauf qui peut.* Que celui-là qui le peut se tire du péril et prenne la fuite au plus vite. Le substantif un *sauf-qui-peut* a le même sens. "If I suffer my tail to hang down," said the fox, "run away as fast as you can."

8. *Gare.*—Une interjection faite avec l'impératif de *garer,* ou plutôt de *se garer.* Ce verbe signifie se mettre de côté et se préserver. *Garez-vous* des voitures. *Gare* les voitures! a le même

sens. Gare à tes côtes! Le roitelet dit à l'ours: "You must beg pardon, else your ribs shall be crushed in your body."

Dans le combat de la vie, on a besoin de force et d'esprit, et à mesure que la civilisation fait des progrès, l'esprit prend de plus en plus le pas sur la force physique. Dix ou douze siècles avant le Christ déjà, Ulysse faisait bonne figure à côté d'Achille; dans l'histoire de France le rusé Louis XI a plus fait pour son pays que le vaillant François I, et il a triomphé du terrible duc de Bourgogne, Charles-le-Téméraire. Le renard est un grand personnage dans le monde des aminaux; il arrive bien rarement qu'il soit battu. Il l'est dans notre conte, non par le lion, le tigre ou l'ours, mais par la ruse d'un petit, d'un simple frelon. Comme toujours presque, c'est l'esprit qui triomphe.

CHAPITRE XXII.—LE PAYSAN DANS LE CIEL.

1. *Richard.*—Synonyme de *riche* avec la finale péjorative *ard.* Autres synonymes: Millionnaire, un Crésus, un Nabab, un capitaliste, un gros rentier, richissime; il est cousu d'or, riche à millions; il roule carosse; il a le gousset bien garni, il remue les écus à la pelle, il nage dans l'opulence, il roule sur l'or et sur l'argent, il a des monceaux d'or.—Est-il vrai qu'il est si difficile qu'il aille en paradis? ne lui est-il pas aisé d'exercer la charité, d'être la providence des malheureux, de faire du bien à ses frères et de servir la société? Si le paysan et les pauvres le recommandaient à Saint Pierre, doutez-vous qu'il ne lui ouvrît la porte?

CHAPITRE XXIII.—LES VAGABONDS.

1. *Vagabond.*—Celui qui erre et court le monde; ordinairement il est sans domicile et sans aveu. Ce mot vient de VAGARI, vaguer, errer.

2. *Divertir.*—DIVERTERE, de DI et VERTERE, c'est tourner d'un autre côté, détourner; et puis tourner l'esprit d'un autre côté, le détourner de son travail ou de ses tristes pensées, l'amuser, le récréer. Dans ce dernier sens, on a *se divertir*, c'est-à-dire se récréer, se distraire, prendre des amusements.

3. *Je vais vous arranger.*—Wait a bit, and it shall cost you

dearly. . . I will fix you. Cette cane-là connaît le parler démocratique.

4. *Labourer les chairs.*—C'est les déchirer comme la charrue du laboureur ouvre et déchire le sein de la terre. L'expression est forte, mais le coq ne fait pas moins que cela quand il emploie vigoureusement ses ergots, lesquels sont de terribles éperons.

5. *Bombance.*—Ce mot a signifié autrefois faste, grande pompe; il signifie aujourd'hui grande chère, repas abondant à l'excès. Le sens ancien s'accorde avec l'étymologie BOMBUS, fracas, grand bruit, et le sens moderne s'y rattache facilement, car là où il y a bombance, il se fait souvent beaucoup de bruit, Bacchus étant présent.—La *ripaille* est aussi une grande chère, mais c'est pis que la *bombance;* ce mot emporte toujours l'idée de débauche de table. L'origine de *ripaille* est le château de *Ripaille* sur le bord du lac de Genève, où Amédée, duc de Savoie, qui devint l'antipape Felix V, se retira et se livra à la bonne chère. Voltaire dit qu'il cessa d'être sage, quitta son doux ermitage et voulut être pape.

6. *Petit jour.*—C'est quand le soleil vient de se lever. Il va se lever seulement quand nous sommes *à l'aurore, à l'aube, au point du jour* ou *à la pointe du jour.* L'*aurore* et l'*aube* sont synonymes, mais l'*aube* marque plutôt la première blancheur du jour, puisque le mot vient de *albus*, blanc, et l'*aurore*, le premier feu, cette couleur de feu qui précède immédiatement le lever du soleil; en effet *aurore* est le latin AURORA, qui remonte au sanscrit USH, brûler.—Le *point du jour* est le moment où l'on peut dire que la nuit finit et que le jour commence.—La *pointe du jour* est la première et faible lueur qui point à l'orient. Nous nous levons au *point du jour*, et nous marchons éclairés par la *pointe du jour*, par le jour naissant.—Vous connaissez aussi le *crépuscule du matin.* En jouissez-vous souvent?

7. *Balafre.*—C'est une arme tranchante qui, déchirant le visage, y fait une *balafre.* Diez tire le mot de BAR, qui signifie de travers, et du vieux allemand LEFFUR, lèvre, dans le sens de plaie.

CHAPITRE XXIV.—BLANCHENEIGE ET ROUGEROSE.

1. *Folâtrer.*—C'est faire le *folâtre*, faire de petites folies très gaîment. L'étymologie conduit à *fol* ou *fou*, augmenté de la terminaison *âtre*, qui signifie presque ou approchant. Ainsi jaunâtre, rougeâtre, expriment les couleurs qui approchent du jaune,

du rouge. Le *folâtre* serait donc presque fou. On peut cependant *folâtrer* sans être fou du tout.

2. *Fâcheux.*—Une chose qui fâche, qui cause du chagrin.

3. *Crémaillère.*—La pièce de fer qu'on suspend dans les cheminées pour soutenir les marmites sur le feu. C'est le bas-latin CRAMACULUS, qui vient du bas-allemand KRAM, un croc de fer. On peut aussi le dériver de CREMARE, brûler.

4. *Planté.*—C'est une belle image que ce mot présente ici. Quand un homme est debout et bien immobile, il a l'air d'être *planté*, on dirait qu'il a pris racine comme une plante.

5. *Mangeaille.*—De *manger* et la finale péjorative *aille*. Il y a du dénigrement dans la finale *aille*. C'est sans respect aucun qu'on nomme une réunion d'enfants *marmaille*, une multitude de valets *valetaille*, les prêtres ou le clergé la *prêtraille;* et de même notre nourriture *mangeaille*.

6. *Engeance.*—C'est proprement une race; on emploie ce mot surtout en mauvaise part: engeance de vipère, de pédant, engeance maudite.—Le mot vient de *enger*, vieux verbe qui a signifié embarrasser, et aussi croître et produire. Ce dernier sens s'accorde avec *engeange*. Ménage fait venir *enger* de INGIGNERE, et ainsi *engeance* serait l'action de multiplier par engendrement, puis race. La dérivation de ménage n'est pas acceptée généralement, mais on n'en trouve pas d'autre qui satisfasse.

7. *Fi!*—Il exprime le blâme, le dédain. C'est le latin FI, "an expression of disgust at a bad smell," *Andrew's Dict.*

8. *Bourrique.*—C'est l'ânesse; puis sans distinction de sexe, l'âne ou l'ânesse; enfin une personne fort stupide.—Le *bourriquet* est un ânon, et le *bourriquier* comme l'ânier conduit les ânes.—*Bourrique* vient de BURICUS ou BURRICUS, un petit cheval.

9. *Appât.*—Je prends à mon "La Fontaine," p. 73, cette note sur *leurre*, *appât* et *amorce*.

M. Littré définit le *leurre:* "Morceau de cuir rouge en forme d'oiseau, qui sert pour rappeler l'oiseau de proie, lorsqu'il ne revient pas droit sur le poing." Vous comprenez qu'il s'agit ici de la fauconnerie, c'est-à-dire, de la chasse à l'oiseau qui se faisait au moyen des faucons et autres oiseaux de proie. Quand ces oiseaux chasseurs ne revenaient pas vers leur maître à l'appel, on leur présentait cet oiseau de cuir, le *leurre*, lequel les trompait et les attirait. De là, au figuré, le *leurre* est une chose fausse qui est présentée pour attirer. L'objet qui nous trompe dans le *leurre* est

essentiellement vain et chimérique. Les faiseurs de projets sont facilement pris par des *leurres.* "Les projets éloignés ne me paraissent que des *leurres* de dupes," dit J. J. Rousseau.—L'*appât* et l'*amorce* diffèrent du *leurre.* Ils ne sont pas chimériques, ce ne sont pas des apparences; ils sont réels, ils existent. *Ce* sont des pâtures qui nous allèchent; et elles attirent, non pas les faiseurs de projets, puisque ce sont des pâtures, mais les gens chez lesquels domine la partie basse de notre nature, celle où règne l'appétit.—*Appât* vient de *appâter,* donner la pâtée. *Amorce* se rattache au vieux français AMORDRE, latin ADMORDERE, qui est composé de AD et MORDERE, mordre à une chose; aller vers une chose pour y mordre. Au propre, l'*appât* est donc cette pâtée vers laquelle nous sommes attirés par notre appétît; nous voulons la manger. L'*amorce* est cette chose à laquelle nous voudrions mordre, et qui ainsi nous attire. Vous voyez que l'*appât* paraît plus matériel, plus solide du moins: bonne pâtée à avaler. On ne veut que mordre à l'*amorce.* Ce n'est guère qu'un plaisir à satisfaire. Mais celui qui court après l'*appât* semble avoir faim. "Ces oiseaux affamés, dit Buffon, se laissent prendre à tous les *appâts.*" Il y a l'appât de l'or, l'appât d'un gros bûtin. On dit de puissants appâts, de magnifiques appâts. Dans la guerre, l'espérance du pillage est pour certains soldats un puissant *appât* qui soutient leur courage. Mais l'*amorce* est plus légère et attire des natures moins viles, quoiqu'elle s'adresse aussi à nos appétits, à la différence du *leurre.* On dit l'amorce de la volupté, l'amorce de l'amour, l'amorce des plaisirs. Boileau dit: "Craignez d'un vain plaisir les trompeuses *amorces.*" Il s'agit ici du plaisir de faire des vers.

10. *Écourter.*—Couper trop court, de EXCURTARE, composé de EX et CURTUS, court ou accourci.

11. *Glapissant.*—Le *glapissement* est l'aboi aigre des renards et des petits chiens. Le verbe *glapir* est peut-être une simple onomatopée.

12. *Emplette.*—Achat de petits objets. Le mot vient du bas-latin IMPLICITA, dépense. Le synonyme *achat* est un terme plus général. Vous pouvez dire j'ai fait *emplette,* j'ai fait *l'emplette,* j'ai fait l'*achat* d'une paire de gants; mais vous devez dire j'ai fait l'*achat* d'une maison de campagne. On ne fait pas *emplette* d'une maison, d'une ferme, d'une terre.

13. *Bayer aux corneilles.*—Regarder en l'air la bouche ouverte, comme un niais. Cet homme regarde-t-il les oiseaux passer au-des-

sus de sa tête? *Bayer* est une onomatopée; vous pouvez vous moquer de celui qui *baye*, et imiter le jeu de sa bouche en prononçant bâ, bâ, bâ!—On peut aussi tirer *bayer* du bas-latin BADARE. Une forme allongée de ce verbe a donné *bâiller*, qu'il ne faut pas confondre avec *bayer;* on peut bâiller, sans être un niais, quand on s'ennuie, qu'on a sommeil, ou qu'on voit bâiller les autres.—On rattache aussi à BADARE, *badaud*, celui qui ouvre la bouche pour regarder tout ce qu'il voit de nouveau.

14. *Roide.*—On écrit *roide* ou *raide*, et de même *roideur* ou *raideur*, *roidir* ou *raidir*, *roidissement* ou *raidissement*. Autrefois on donnait aussi deux prononciations à ces mots; aujourd'hui on prononce toujours *rè*, n'importe l'ortographe.

A la cour d'un grand roi, dans les salons de Louis XIV, vous pourrez assister aux grandes fêtes du plaisir, au spectacle de la pompe et de la magnificence qui entourent les puissants de ce monde. Mais ce n'est pas à Versailles ni au Louvre, non plus que dans le palais d'Œdipe, dans celui de la grande Elizabeth ou dans la tente du terrible Achille que vous trouverez le tableau de la paix et des douces affections de l'âme. Il y a des compensations dans la vie. Le paon a ses belles plumes, mais c'est au rossignol qu'appartiennent les grandes joies intérieures et le chant d'amour. C'est de même dans la chaumière du pauvre qu'il faut aller chercher Blancheneige et Rougerose, et les rosiers du jardin, et l'ours blanc de la fôret, qui se réunissent et s'entendent pour réjouir tous les matins le réveil de la mère de famille et faire régner autour d'elle le vrai bonheur.

CHAPITRE XXV.—LA FINE CATHERINE.

1. *De Pierre et de Paul.*—C'est-à-dire de celui-ci et de celui-là, Pierre et Paul se dit pour tout le monde, celui-ci et celui-là, les premiers venus.

2. *Scrupule.*—Vient de SCRUPULUS, une petite pierre pointue, de SCRUPUS, rocher. Au figuré c'est une inquiétude, un embarras de conscience. Ces scrupules embarrassent la conscience, comme les pierres embarrassent celui qui marche.

3. *Ne faut-il*, etc.—The cook ought to know how her cooking tastes.

4. *Mets.*—*Mets* et *plat* sont très synonymes; ils se disent l'un et

l'autre de toute substance alimentaire destinée aux repas. Un plat de viande, un plat de poisson. Toutes ces choses sont des mets.

5. *Poulet.*—C'est le petit d'une poule; on le dit sans distinction du mâle et de la femelle, quoique la *poulette* existe; mais ce mot est plutôt opposé à *cochet*, jeune coq. Les *poussins* sont très petits, nouvellement éclos. On mange les poulets surtout, et quelquefois, quoi qu'en dise l'aubergiste, de vieux coqs et de vieilles poules. On ne mange pas les poussins.

6. *Volaille.*—Tous les oiseaux qu'on nourrit dans la basse-cour ou l'un d'eux. Le poulet et le chapon sont les principales volailles.

7. *Se presser.*—Rapprochez: s'avancer, se hâter, se dépêcher, se presser, s'empresser, se précipiter; se lancer, s'élancer, se jeter, se ruer, bondir; courir, accourir, voler; courir comme le vent, courir ventre à terre; fendre l'air; allonger le pas, aller à grands pas, aller un train de poste, aller bon train; courir la poste; piquer des deux; faire diligence, doubler le pas, forcer le pas; courir à toutes jambes, jouer des jambes, courir à perte d'haleine; s'avancer à marches forcées, au pas accéléré, à pas de géant; prendre ses bottes de sept lieues. Cette dernière expression rappelle ces bottes qui faisaient sept lieues dans le conte du petit poucet.—*Prendre ses jambes à son cou* signifie s'enfuir très vite. C'est une étrange image; cependant vous la comprendrez si vous avez vu courir de toutes ses forces un paysan; il jette ses jambes en l'air si étrangement et si haut que ses pieds lui battent presque le cou; quand vous le voyez à quelque distance, il semble vraiment que ses jambes soient attachées à son cou et qu'elles partent de là pour se mouvoir si extraordinairement.

8. *Je meurs de soif.*—C'est une exagération pour j'ai grand'soif. On fait de semblables exagérations souvent au moyen du verbe *mourir*. On dit: je meurs de faim, de soif, de froid, de chaud; je meurs d'ennui. On dit aussi: mourir de tendresse, de joie, de tristesse, de peur, de fureur; mourir d'amour. Mme de Sévigné a dit: je meurs de reconnaissance. On meurt du désir de faire une chose ou d'aller quelque part.

9. *Quatre à quatre.*—Quatre marches par quatre marches, c'est à-dire avec une grande vitesse.

10. *Cruche.*—C'est un vase à large panse. Au figuré, personne stupide.

11. *Péché.*—C'est proprement une transgression de la loi re-

ligieuse. On distingue le péché mortel et le péché véniel; le péché originel et le péché actuel; le péché de commission et celui d'omission; il y a aussi grand péché, gros péché, petit péché,—et même péché mignon, lequel est une mauvaise habitude dont on ne peut pas se défaire, ou plutôt dont on ne veut pas se défaire parce qu'on l'aime. *Péché* se dit, comme ici, d'actes que l'on compare au péché, et qui n'ont rien à faire avec la loi religieuse. C'est ainsi que le verbe *pécher* se dit d'abord d'une transgression de la loi religieuse, et de la transgression d'une règle de morale; ainsi pécher contre l'honneur, contre la vérité, contre la discrétion. Enfin *pécher* se dit de la transgression d'une règle quelconque: pécher contre le sens commun, contre la langue, contre les règles de l'art, etc. Le substantif *péché* a aussi tous ces sens. C'est le latin PECCATUM, comme le verbe est PECCARE.—Ne le confondez pas avec *faute*, laquelle est simplement l'action de *faillir*, un manquement contre une règle ou un principe. Ce mot est le substantif verbal d'un verbe espagnol, FALTAR, en italien FALTARE, lequel est un fréquentatif du latin FALLERE. Il y a de grandes fautes comme de petites fautes, mais elles peuvent être involontaires, commises par ignorance ou par inadvertance. Il n'en est pas de même du péché.—Le *délit* du latin DELICTUM, qui vient du verbe DELINQUERE, est une infraction de la loi. Le délit offense la société comme le péché offense Dieu.—Le *crime* est une grave infraction à la morale ou à la loi.—Le *forfait* est un superlatif de crime; il est énorme et commis avec audace. Il a pour étymologie le bas-latin FORISFACTUM, de FORIS FACERE, faire hors, c'est-à-dire hors de la loi ou contre la loi.—Il y a d'autres synonymes: offense, attentat; peccadille, erreur, faux pas; tort, écart; vice, iniquité; le mal; coquinerie, méchanceté, scandale, infamie, scélératesse, abomination, félonie.

12. *Se gâter.—Gâter* vient du latin VASTARE, ravager, et en basse latinité endommager. Gâter une chose c'est la mettre en mauvais état, la détériorer. Une chose se gâte, c'est-à-dire elle se détériore.—*Détériorer* est le terme général, lequel signifie rendre pire, du latin DETERIOR, pire, comme son contraire *améliorer* signifie rendre meilleur, de MELIOR, meilleur. L'idée générale qui est dans *détériorer* s'exprime par un grand nombre de verbes: s'altérer, s'abâtardir, s'abîmer, dégénérer; tomber, descendre, s'affaisser, s'enfoncer, languir, se faner, se flétrir; tomber à rien, tomber en pièces, tomber en poussière, tomber en ruines; moisir,

pourrir, se vermouler, se rouiller; chanceler, trembler, branler, crouler, s'écrouler; se casser, s'érailler, s'éventrer, se fendiller, se gangrener, faiblir, déchoir, dépérir, périr, mourir.—Tous ces verbes expriment une détérioration. Il y a encore: s'avilir, se pervertir, se dégrader, se délabrer; adultérer, frélater; tacher, ternir, contaminer; maculer; froisser, léser, éborgner; désorganiser, démantibuler, détraquer; ébrécher, écorner, édenter, éreinter, estropier.

13. *Avaler.*—Il vient de *aval*, qui est le bas du courant d'une rivière; c'est le contraire de l'*amont*. Il est composé de *à* et de *val* (vallée); proprement qui va à la vallée. De là *avaler*, faire aller vers le bas, faire descendre. On arrive ainsi régulièrement à avaler des aliments, les faire arriver dans l'estomac.

14. *Trousses.*—Chausses ou culottes qu'on portait autrefois. L'anglais a TROWSERS. Celui qui a le feu à ses trousses doit courir bien vite.

Catherine est trop fine pour son maître. Il y a bien des servantes comme elles, coquettes et gourmandes, et des maîtres comme celui-là, qui se laissent conduire par le bout du nez.

CHAPITRE XXVI.—Le Loup et l'Homme.

1. *Se mesurer avec lui.*—To stand against him. Au propre et au figuré, pour se mesurer avec un autre sans désavantage, il ne faut par lui être inférieur, soit qu'il s'agisse du poids, de la taille, de la force, de l'esprit, ou d'une valeur quelconque. Les petits ne doivent pas se mesurer avec les grands, ni les faibles avec les forts, ni les ignorants avec les savants. Le génie de l'homme l'a si bien armé que les autres animaux ne peuvent pas se mesurer avec lui. Le Renard le savait, le Loup l'apprendra.

2. *S'élancer.*—Distinguez les synonymes *tomber sur quelqu'un*, *s'élancer sur*, *sauter sur*, *bondir sur*, *se précipiter*. Toutes ces expressions sont fortes et disent plus que *marcher* ou *s'avancer*. Évidemment *il tomba* sur son ennemi marque une action violente, et aussi une action qui prend cet ennemi à l'improviste. Si je dis *il se jeta* sur l'ennemi, j'exprime aussi violence, mais non pas surprise.—L'étymologie nous aidera à trouver le sens précis des autres termes. *Sauter* du latin SALTARE un fréquentatif de SALIRE, lequel remonte à un radical sanscrit SAR, qui signifie aller, couler. SALIRE

donne le français *saillir*, qui se dit de l'eau qui sort avec impétuosité: quand Moïse frappa le rocher, il en *saillit* une source d'eau. *Sauter*, de SALTARE, ne marque pas impétuosité, mais au moins effort en s'élevant de terre. On s'élève de terre pour sauter sur l'ennemi.—*S'élancer* vient de *se lancer*, et *lancer* est dérivé de *lance*, le latin LANCEA, qui ressemble beaucoup au grec λόγχη. *Lancer* c'est donc jeter avec force une lance, et puis jeter avec force un objet quelconque. En conséquence *se lancer* sur quelqu'un est très synonyme de *se jeter* sur quelqu'un.—*S'élancer* est plus fort puisqu'il indique un mouvement de plus, étant composé de *é* et de *lancer*. *É* ou *es* est le latin EX, qui marque le mouvement du dedans au dehors. Il y a plus de violence ou plus de vitesse dans *s'élancer* car on se ramasse ou on recule de quelques pas pour imprimer plus de force au mouvement quand on s'élance. Ainsi sans grand effort on *se lance* dans l'eau, l'hirondelle *se lance* dans l'air, le cheval *se lance* dans la plaine, à l'ordre du chef les soldats *se lancent* sur l'ennemi. Mais un loup affamé *s'élance* sur les agneaux. Avec une impétuosité héroïque le maréchal Ney *s'élança* sur les Anglais à Waterloo.—*Bondir*, c'est faire des *bonds*. *Bond* est l'anglais BOUND. To BOUND signifie à la fois faire un grand bruit et faire un saut, n'est-ce pas ? BOUND, dit Webster, TO RESOUND, from Lat. BOMBITARE. En français aussi *bondir* a signifié retentir jusqu'au XV[e] siècle; à cette époque seulement le mot devint synonyme de sauter. On a passé du sens de retentir à celui de sauter parce que le retentissement, le bruit fait tressaillir, sauter soudainement. Dans *bondir* il y a précisément cette soudaineté de mouvement qui le distingue de *sauter*.—*Se précipiter* de précipiter, le latin PRÆSCIPITARE qui vient de PRÆCEPS (PRÆ-CAPUT), qui tombe la tête en avant. *Se précipiter* c'est donc se jeter la tête en avant, tête baissée, de haut en bas.—En résumé, *sauter* est moins fort que *bondir ; se lancer* moins fort que *s'élancer ; tomber sur* marque une surprise que n'exprime pas *se jeter ; s'élancer* et *se précipiter* avec une égale force présentent deux images différentes.—*Fondre sur* égale ces deux derniers verbes pour sa force, mais avec son image particulière, qui fait voir un mouvement violent de haut en bas. En effet *fondre* vient du latin FUNDERE, répandre, faire tomber, tomber. De là est venue la signification de venir de haut en bas avec force: les eaux du ciel *fondent* sur la terre, l'épervier *fond* sur la colombe, il *fond* sur son ennemi.

3. *Quel dommage.*—It is a pity.

4. *Affreuse grimace.*—A very wry face.

5. *Sans laisser*, etc.—But still went boldly forward.

6. *Fanfaron.*—Celui-là exagère sa bravoure, il sonne la fanfare sur lui-même, il se vante. La *fanfare* est une musique qu'exécutent les cors et les trompettes avec grand bruit. L'étymologie conduit à l'espagnol FANFARE qui est probablement une onomatopée; ce mot FANFARE fait du bruit comme un tonneau vide. FANFA est une vanterie, une bravade. C'est ce que fit notre loup quand il se vanta de ne pas craindre l'homme.

CHAPITRE XXVII.—LA TABLE, L'ÂNE ET LE BÂTON MERVEILLEUX.

1. *Besogne.*—Voir IX, 4 la synonymie de *besogne, travail, ouvrage, œuvre.*

2. *Gambade.*—Un saut qui n'a ni art ni grâce. *Gambade* vient de *gambe,* ancien mot employé pour jambe. Les jambes se meuvent beaucoup dans les gambades. On gambade quand on est follement gai et content. Les chèvres sont grandes *gambadeuses.*

3. *Bique.*—Un sobriquet de la chèvre. On le tire de l'italien BECCO, bouc, tandis qu'on fait venir le mot *bouc* lui-même du celtique irlandais BOC ou du celtique gaélique BUIC. Grimm le rapporte à l'allemand BOCHEN, frapper. Le bouc est toujours prêt à frapper de ses cornes.—Le *bouquin* est un vieux bouc, le *biquet* est le petit de la bique, la *biquette* une jeune bique. On dit aussi pour les petits *chevreau* et *chevrette.* Le *chevrier* est le pâtre qui garde toute cette famille capricieuse.

4. *Repu.*—Participe de *repaître.* On est *repu* quand on a satisfait sa faim. Le verbe est composé de *re* et *paître,* quoique les hommes ne paissent pas pour se repaître; ils se repaissent de pain, de viande, etc.

5. *Tondre.*—C'est proprement couper la laine ou le poil aux bêtes. Quand les animaux broutent ils semblent tondre le champ ou le pré. Latin TONDERE.

6. *A même.*—C'est une locution adverbiale qui signifie *à la chose même.*

7. *Rosser.*—Battre fortement, avec violence. Ce mot vient de *rosse,* un pauvre, un mauvais cheval. C'est donc battre quelqu'un comme on battrait une rosse. *Rosse* vient de l'allemand Ross, cheval.

8. *Cinglée.*—Donner une *cinglée* à quelqu'un c'est le *cingler*, c'est-à-dire, le frapper avec un objet léger et pliant, un fouet, une lanière. *Sangler* s'emploie aussi dans ce sens, et les deux verbes se tirent de CINGULUM, sangle.

9. *Fumet.*—De *fumer*. C'est une odeur agréable des vins ou des viandes.

10. *Laisse.*—Une corde à mener les chiens ou d'autres bêtes. Le mot vient du bas-latin LAXUS, A, UM, lâche. La *laisse* est une corde lâchement tenue.

11. *Fouiller.*—Voir I, 8.

12. *Malpeste!*—Une sorte de juron, formé de *mal* pour mauvaise, et *peste*.

13. *Gueux.*—Celui qui est réduit à mendier, et puis un homme de mauvais air et de mauvaise conduite. Ce mot fut autrefois une forme de *queux* et signifie aussi cuisinier. Par dénigrement on a donné le nom des marmitons aux mendiants et aux mauvais sujets. *Queux* vient de *coquus*, cuisinier.

14. *Gourdin.*—Gros bâton court.

15. *Havre-sac.*—Ancien nom du sac que les fantassins portent sur le dos dans les marches; puis sac où les gens de métier mettent leurs ustensiles et leurs provisions. Le mot vient de l'allemand HABERSACK, sac à avoine, composé de HABER, avoine, et de SACK.

16. *Guetter.*—Il est dérivé du vieux verbe allemand WAHTÂN, lequel signifiait faire la garde (WAIT). Nous disons *faire le guet*, c'est-à-dire, observer attentivement ce qui se passe. Il a l'œil ou l'oreille au guet. Ne dites-vous pas de même HE IS ON THE WATCH? *Guetter*, c'est donc observer avec soin et secrètement. Le chat *guette* la souris au passage. On *guette* pour agir aussitôt que l'objet observé ou que l'occasion attendue se présentera; c'est ainsi que l'araignée guette sa proie.—Le synonyme *épier* ne comprend pas ainsi une action immédiate; les espions *épient* les mouvements de l'ennemi; quand ils les auront découverts, ils n'attaqueront pas l'ennemi; ils iront simplement faire leur rapport au chef. Une compagnie de soldats qui en aurait *guetté* une autre tomberait sur elle aussitôt qu'elle l'apercevrait.

17. *Dauber.*—Frapper à coups de poing. Ici c'est le bâton qui donne les coups. Ce verbe vient de l'ancien allemand DUBBAN, frapper.

18. *S'exécuter.*—C'est se résoudre, se mettre à faire une chose.

19. *Dru.*—Le sens primitif du mot est de l'herbe drue, serrée.

Ici *dru* est adverbe et signifie d'une manière serrée. Il pleut *dru*, il grèle *dru*. Ce mot vient du celtique DRUZ, gras.

20. *Effaré*.—Effrayé, fortement troublé, avec un visage qui exprime le trouble où l'on est. *Effarer* vient de EFFERARE, composé de E et de FERUS, farouche.—*Farouche* lui-même ne vient pas de FERUS mais de FEROX, tout comme le mot *féroce;* et *ferox* se dérive de FERA, une bête sauvage. Avec *farouche* on a formé *effarouché*, le synonyme de *effaré*. Cependant il y a du sentiment dans *effaré* et on n'applique jamais ce mot aux animaux; *effarouché* au contraire s'applique aux animaux surtout, et quand on le dit de l'homme, c'est seulement pour marquer qu'il est dans la crainte et la défiance. On peut être effaré par une surprise aussi bien que par la peur.

CHAPITRE XXVIII.—L'ENFANT DE LA BONNE VIERGE.

1. *Entre-bâiller*.—Ouvrir un peu. C'est moins que *entr'ouvrir*, qui signifie ouvrir à demi. Une porte *entre-baillée* ne présente qu'une très petite ouverture. Le verbe est formé de *entre* et de *bâiller*. Celui qui bâille fait un écartement des mâchoires assez considérable. On ne pourrait pas dire qu'il *entre-bâille* ni même qu'il *entr'ouvre* la bouche; il y a de ces grands *bâilleurs* qui l'ouvrent toute large.

2. *Franchir*.—Traverser franchement, avec résolution un passage difficile, ou un grand espace; particulièrement sauter par-dessus une chose. Ainsi *franchir* une barrière, un fossé, une haie.—Autrefois franchir avait le sens de *affranchir*, c'est-à-dire, rendre libre, rendre franc. L'étymologie de *franchir* est donc *franc*, libre. De ce sens ancien on a passé au sens moderne assez facilement; car ce passage difficile, cette barrière qui est devant nous est comme un obstacle qui nous arrête, qui nous ôte la liberté de notre marche, il faut le *franchir*; ainsi nous nous *affranchirons*. Il est clair que *franchir* dit plus que *traverser*, qui est seulement passer à travers, d'un côté à l'autre. Il faut de la résolution pour franchir et du courage. Vous n'avez que la mer à *traverser* pour venir me voir. Dans certaines rues de New York ou de Chicago, à certaines heures, il y a de tels encombrements et les véhicules vont si vite qu'on a vraiment à *franchir* le chemin quand on le *traverse*. Les trains du chemin de fer *franchissent* en quelques heures de vastes provinces. Jeanne d'Arc *franchit* à cheval en vingt jours une grande partie de la France occupée par les ennemis.

Madame a *traversé* et parcouru toute la France pour en voir toutes les curiosités.

3. *Lambeau.*—C'est une partie détachée et déchirée. Des lambeaux de chair, des lambeaux de vêtements. C'est une forme de *lambel,* un terme de blason. C'est une brisure formée d'un filet assez large; elle indique les branches cadettes de la noblesse. Mme de Sévigné, qui était de la branche aînée de sa famille, dit au comte de Bussy, qui était de la cadette: "Si vous me fâchez, petit cousin, je vous réduirai au *lambel.*"—L'origine de *lambeau* et de *lambel* est incertaine. On la cherche dans LAMBERARE, déchirer, dans LABELLUM, petite lèvre ou bordure, qui vient de LABRUM, lèvre, dans LIMBUS, beaudeau, dans le gaélique LEAB, labasken, dans l'allemand LAPPEN, lambeau. Vous voyez qu'il est difficile de se décider entre ces étymologies.

4. *Fourré.*—Une partie de bois très garnie d'arbrisseaux, de broussailles, etc. L'adjectif *fourré* signifie garni de fourrures, et garni d'arbres. C'est un pays fourré. Rattachez ce mot à *fourreau.* Un fourreau d'épée, un fourreau de parapluie. Comme on fait pénétrer l'épée dans le *fourreau,* on pénètre dans un *fourré.*

5. *Ogresse.*—La femelle de l'*ogre,* un monstre qui se nourrit de chair humaine dans les contes de fées. C'est aussi un homme méchant et très cruel, un démon d'enfer. Il vient de ORCUS, enfer. En anglo-saxon ORC est un démon infernal.

CHAPITRE XXIX.—Le Fidèle Jean.

1. *Trousseau.*—Petite *trousse,* c'est-à-dire petit faisceau de clefs. Il signifie aussi les habits et le linge qu'on donne à une fille qu'on marie ou qui se fait religieuse.—*Trousse,* qui est un amas de choses liées ensemble, peut venir de l'allemand TROSS, bagage, qui remonte au celtique TRUS, paquet. Mais il est préférable de dériver *trousse* et *trousseau* du latin TORTUS, tordu, de TORQUERE. Le verbe *trousser* a la même origine; aussi *torcher, torchon* et *torche,* laquelle présente l'idée de choses tordues ensemble, un bouchon ou un bouquet de paille, et un flambeau en général.

2. *Désormais.*—A partir de ce moment-ci. Il est composé de *dès-or-mais. Dès* signifie à partir de; *or* de HORA, heure. La première signification de *or* fut maintenant, à cette heure. *Mais* de MAGIS signifia primordialement plus. Ainsi *désormais* signifie *dès*

cette heure en plus ou *en avant*, et est en conséquence la même chose que *dorénavant, de-or-en-avant.*

3. *Gobelet.*—Un vase à boire rond et sans anse, ordinairement sans pied. Du bas-latin GOBELLUS, qui est un diminutif de *cupa*, coupe. *Cupa* a donné au français, *coupe* et *cuve.*

4. *Ravi.*—Voyez dans mon "La Fontaine," p. 6, la synonymie de *être content, être aise, être ravi, être aux anges.* Ces deux dernières expressions sont superlatives comme *charmé, transporté, enchanté, dans l'allégresse, dans la jubilation ; il ne se possède pas de joie.*

5. *Enfourcher.*—Se placer sur un cheval en faisant la fourche, jambe deçà, jambe delà. Jeanne d'Arc enfourchait son cheval comme font les cavaliers.

6. *Recouvrer.*—Rentrer en possession de ce qu'on a perdu. C'est le latin RECUPERARE, qui vient de CUPRUS, bon; RECUPERARE c'est donc rendre de nouveau une chose bonne. Il a recouvré la vue, la santé, la raison.—Ne confondez pas *recouvrer* avec *recouvrir*, qui est couvrir de nouveau. Recouvrir un toit. Il y a des personnes qui font la faute de dire il a *recouvert* au lieu de il a *recouvré* la santé.

CHAPITRE XXX.—Les trois Langues.

1. *Stupide.*—La première signification de ce mot est: frappé de stupeur. Montesquieu a dit dans ce sens "L'ancienne Rome mit les rois dans le silence, et les rendit comme stupides." *Stupeur*, qui est un engourdissement, une immobilité causée par la surprise ou la frayeur, vient du latin STUPERE, être étonné, lequel remonte à un radical sanscrit STHA, le latin STARE, être debout et être immobile.—Ce premier sens de *stupide* donne une exacte idée du mot dans sa signification de privé d'intelligence. Le stupide est d'un esprit lourd et pesant qui est comme paralysé; rien ne peut le mettre en mouvement.—Ce terme ne s'adoucit jamais en français; en anglais vous dites souvent *I am stupid* et *you are stupid ;* les français disent dans ce sens je suis *bête*, vous êtes *bête.*

2. *Aboyer.*—Ce verbe vient de ADBAUBARI, formé de AD et BAUBARI, aboyer. Le second *b* a disparu de ADBAU(B)ARI, ce qui est assez fréquent dans les dérivations; ainsi *ayant* de HA(B)ENTEM, *sombrer* de SU(B)UMBRARE, *sonder* de SU(B)UNDARE, *nue* de NU(B)EM. *Au* de ADBAUBARI devient *oi*, comme dans *cloître* de CLAUSTRUM, *joie* de GAUDIUM, *oie* de AUCA, etc.—Le synonyme de aboyer, qui est

japper, est une onomatopée. Les chiens aboient et jappent; mais proprement ce sont les gros chiens qui aboient, et les petits qui jappent; cependant quand le petit chien est en colère contre une personne ou une chose, il aboie aussi; d'autre part le gros chien jappe aussi quelquefois, dans ses rêves, ou quand il s'ennuie. Il n'y a alors aucune irritation dans son langage.

3. *Chanter.* — Les oiseaux chantent (rossignols), grisollent (alouettes), gazouillent (hirondelles), sifflent (merles), roucoulent (pigeons), glougloutent (dindons), caquettent (poules), ramagent (petits oiseaux dans les rameaux), etc. On dit *chanter*, et aussi *gazouiller* et *ramager* de la plupart des petits oiseaux chanteurs.

4. *Misérable.*—Latin MISERABILIS, digne de pitié (de MISERARI, avoir pitié). Ce n'est que la seconde signification de misérable en français; la première est qui *est dans la misère.* "Selon que vous serez puissant ou misérable, dit La Fontaine, les jugements de cour vous rendront blanc ou noir." Misérable signifie aussi digne de mépris; c'est le sens ici: le comte méprise son fils parce qu'il n'a rien appris.

5. *Coasser.*—Latin COAXARE du grec *κόαξ*; c'est une onomatopée, comme *croasser*, qui se dit des corbeaux et vient de CROCIRE, grec *κρώζειν*.

6. *Hurler.*—Les loups hurlent, et quelquefois les chiens. Le *hurlement* est un cri prolongé. Dans la colère ou la douleur, l'homme aussi hurle. Cela n'est pas beau.—Le vieux français a dit *uller*, et puis *huller;* le *r* n'aurait pas dû entrer dans ce mot, car il vient du latin ULULARE, que le dictionnaire d'Andrews traduit: TO HOWL, YELL, SHRIEK.

7. *Ravage.*—C'est un dommage, un dégat fait avec violence et rapidité. Ce mot vient du latin RAPERE, enlever. Le français *ravir* se tire aussi de RAPERE.—Le synonyme *dévaster*, signifie proprement rendre vaste, c'est-à-dire désert. En ravageant un pays on le dévaste. C'est l'impétuosité de l'action qui caractérise *ravager.* Le *ravageur* agit comme un torrent: Attila, ce fléau de Dieu, ravagea l'Italie; les Prussiens ravagèrent une partie de la France en 1870.—Les Hollandais dévastèrent leur pays en ouvrant les digues de la mer, afin d'arrêter les armées de Louis XIV.

8. *Chair, Viande.*—L'étymologie marque bien la différence de ces synonymes, car *chair* vient de CARNEM, accusatif de CARO, et viande du bas-latin VIVENDA, nourriture. Tel est le premier sens, peu

connu aujourd'hui, de viande: toute espèce d'aliment. Ainsi le poisson est la viande de carême pour les catholiques. Chez Louis XIV on disait, les jours maigres comme les jours gras: la viande est servie. On dit une viande creuse pour un plat peu nourrissant; le dict. de l'Académie écrit: la crême fouettée est une viande creuse pour un homme de bon appétit; et au figuré, la musique est une viande creuse pour un homme qui a faim.—Cependant *viande* est surtout employé comme synonyme de *chair;* c'est la chair des animaux dont on se nourrit. Il y a toujours une idée de nourriture dans *viande*, laquelle n'est pas dans *chair* nécessairement. En outre la viande est préparée à la boucherie ou à la cuisine. Quand les deux mots sont très synonymes on pense à l'animal qui la fournit en disant *chair*, et à sa destination en disant *viande*. Voici des exemples: Ce n'est pas un bras de chair qui peut arrêter les flots courroucés; cette femme a de belles chairs; je n'aime pas la chair crue; je n'aime pas la chair blanche, c'est-à-dire, le veau, la volaille, etc. Je préfère le mouton et le lièvre.—Les Anglais sont grands mangeurs de viande. Ce boucher vend de bonne viande. Les animaux carnivores se nourrissent de chair; l'homme mange de la viande.

9. *Pensif.*—Ce terme est préférable ici à *rêveur*. Celui qui est pensif est fortement occupé d'une pensée. La révélation que lui firent les grenouilles occupa fortement l'esprit du jeune homme. Le *rêveur* s'entretient de ses imaginations. Le sens ancien de ce mot était vagabond, comme celui de rêver était vagabonder. L'anglais TO RAVE ressemble à rêver dans ce sens primitif.—L'étymologie de rêver est incertaine. Est-ce l'anglais TO RAVE? Est-ce une variété du mot *rage*, comme le veut Diez. On aurait dans ce cas à remonter à RABIA pour RABIES; de RABIA on ferait *raiva*, puis *rêve*. Dans ce cas l'anglais RAVE qui a conservé la voyelle *a* viendrait aussi de RABIA. M. Littré préfère dériver rêver du danois ROEVE, en anglais ROVE, vagabonder. Adhuc sub judice lis est: Choisissez.

10. *Soufflèrent.*—Lui dirent tout bas. C'est là un des sens de souffler. Rapprochez *ne pas souffler mot*, qui signifie ne rien dire. C'est un bon homme qu'on mène par le nez et qui, la chose faite, ne soufflera mot. *Souffler* signifie aussi suggérer, inspirer. Qui vous a soufflé cette idée?—Un autre sens voisin est dire à quelqu'un ce qu'il doit dire quand sa mémoire lui manque. Vous rendez un mauvais service à vos amis quand vous les soufflez en classe. On dit de même souffler une chose: Ne me soufflez pas ma leçon, je la sais.

CHAPITRE XXXI.—Le Fuseau, la Navette et l'Aiguille.

1. *A la dérobée.*—Avec mystère, en cachette. Le verbe *dérober* signifie commettre un larcin, prendre sans violence, mais furtivement le bien d'autrui. Ce verbe est formé de *dé* et du vieux mot *rober*, qui était le synonyme de voler. *Rober* vient de *robe* qu'on dérive du bas-latin RAUBA, la même chose que SPOLIUM, *dépouilles*, puis vêtement, robe. On dit encore *dérober* des fèves, pour leur enlever leur robe ou leur enveloppe.—Ainsi regarder *à la dérobée*, c'est regarder comme quelqu'un qui dérobe furtivement quelque chose, comme un voleur.—*Furtivement* est le synonyme. En effet *furtif* est le latin FURTIVUS qui vient de FURTUM, vol, et de FUR, voleur.—Dans la pratique on confond ces deux expressions, quoique *furtivement* soit peut-être un peu plus fort que *à la dérobée*. Les ennemis enlevèrent *furtivement* nos pendules et nos bijoux. Ils se regardent *à la dérobée*. Ils se font des caresses *à la dérobée*.—*En cachette* est différent, car ce qu'on fait en cachette on le fait proprement dans une petite *cache*, dans un lieu écarté, là où l'on n'est point en vue. Cette idée n'est pas dans les deux autres termes. Il a tué son ennemi en cachette; il boit du champagne en cachette, quoiqu'il appartienne à une société de tempérance.

2. *Refrain.*—Ce qui se répète à chaque couplet d'une chanson. Le vieux verbe *refraindre* vient du latin REFRANGERE, couper, briser. Étymologiquement le refrain est donc une coupure; en effet il interrompt la suite des strophes.

3. *Comme si les esprits invisibles s'en fussent mêlés.*—It seemed as if invisible spirits were at work.—Se mêler d'une chose, c'est s'en occuper. Quand quelqu'un s'occupe de ce qui ne le regarde pas, on lui dit mêlez-vous de vos affaires, ou ne vous mêlez pas de mes affaires. On dit aussi cela ne vous regarde pas, cela me regarde.—N'employez pas ces expressions sans grande nécessité.

CHAPITRE XXXII.—Le Juif dans les Épines.

1. *Adroit.*—Voyez dans mon "La Fontaine," p. 68, une étude sur les synonymes *adroit* et *habile*.

2. *Par monts et par vaux.*—C'est en toute sorte d'endroits; proprement par les montagnes et par les vallées. *Vaux* est le pluriel de *val*, qui est beaucoup moins employé que *vallée*. Le *vallon*, dérivé de *val*, est une petite vallée.

3. *Loustic.*—On écrit aussi *loustig.* M. Littré le définit: "Bouffon qui existait dans les régiments suisses au service de la France avant 92; ses fonctions consistaient à distraire les soldats, à les égayer, à les préserver de la nostalgie." Cela est curieux et confirme cette vérité d'expérience que les habitants des montagnes sont fort sujets à la nostalgie, et en meurent souvent. Ils ont grand besoin du *loustic.* Ce mot a pris la signification plus générale de plaisant de caserne, un soldat qui fait rire par ses grosses plaisanteries. Ce mot vient de l'allemand LUSTIG, gai, de LUST, plaisir.

4. *Sarbacane.*—Long tuyau pour jeter en les poussant avec l'haleine des pois, de petites boules, des balles. Il faudrait dire *sarbatane.* Le mot vient de l'arabe ZABATÂNA, une sarbacane pour tuer les oiseaux.

5. *Coquin.*—Caractère bas et fripon. Il vient du bas-latin COQUINUS, de COQUUS, cuisinier, marmiton. Les cuisiniers ont dû être fort coquins dans les temps anciens, car nous avons vu qu'on fait aussi remonter *gueux* à COQUUS (XXVII, note 13).—Mais on propose d'autres étymologies. Il y a *κοκύειν*, pleurer, ce qui ferait du coquin un pleurnicheur qui demande l'aumône. Il y a des coquins de cette espèce. Diez le dérive du scandinave KOK, gouffre et gosier. KOK peut aussi avoir donné *goinfre,* un homme qui mange beaucoup et salement. On tire encore *coquin* de *coq* avec un sens péjoratif. On peut choisir entre ces étymologies.—Ne confondez pas le *coquin* avec le *filou.* Le premier est caractérisé par la bassesse de son caractère; il est ignoble. Molière le nomme *maraud* quand il est insolent, *maroufle* quand il est brutal, et *bélître* quand c'est un pédant. Mais le *filou* est un voleur qui vole adroitement. Ce mot vient-il du bas-latin FILO, vaurien, ou de FELIS, chat, ou de l'ancien allemand FILON, limer? Il est plus simple de le rattacher à fil: *avoir le fil* signifie être adroit, rusé; je connais votre *fil,* c'est-à-dire votre ruse, votre tromperie. Le dérivé de fil, *ficelle,* s'emploie populairement pour filou.—Le *fripon* aussi vole adroitement, mais il ne met pas la main dans les poches, il n'est pas PICK-POCKET, comme le filou; c'est par la ruse qu'il vole, he is a *cheat.* Il m'a joué un tour de fripon, dit-on. Ce mot vient probablement de *friper,* dans sa signification de user, détruire, puis manger goulûment. *Friper* est dérivé, suivant Diez, du scandinave HRIPA, faire vite. En remontant là, le fripon serait celui qui fait vite, qui est leste, qui sait escamoter. F. Génin tire fripon de *fripe,* ce qui se mange, particulièrement une friandise. Le fripon va

après la fripe; il la convoite, et puis la dérobe adroitement. Ces deux étymologies ne conduisent guère au sens précis de fripon.—Le fourbe est moins adroit que le filou et le fripon, mais les moyens qu'il emploie sont odieux. Le Tartufe de Molière est un maître *fourbe.* On dérive fourbe de *fourbir,* polir les armes, etc., par le frottement, nettoyer. On dit familièrement *nettoyer* une maison pour en enlever tout ce qui s'y trouve; nettoyer un homme pour lui enlever tout son argent. C'est ce que font les fourbes.—Le verbe *polir* a produit *polisson,* comme fourbir a produit fourbe. Le *polisson,* du latin POLITUS, qui signifie polisseur, fut un nettoyeur de rues, puis un coureur de rues, un gamin. On pourrait dire aussi qu'il est encore à polir, que comme un jeune ours il est encore mal lêché.

6. *Étriller.*—Nettoyer le poil du cheval avec l'étrille, une brosse en fer; puis battre quelqu'un de la belle manière; enfin, faire payer trop cher. On l'a bien étrillé dans cet hôtel.

7. *Canaille.*—Le vieux français avait chienaille. Il vient de CANIS, chien' canaille signifie donc proprement race de chien.

8, *Flâner.*—Se promener sans but, ou user son temps sans profit. Il y a des hommes qui flânent non-seulement dans la rue, mais encore chez eux, dans leur chambre, ou à leur fenêtre. Il est bon de flâner de temps en temps, mais le *flâneur* de profession est méprisable. Une heure de *flânerie* peut être délicieuse.

9. *Octroyer.*—Accorder, concéder. Il vient de AUCTORICARE, un dérivé de AUCTORARE, lequel nous a donné *autoriser ;* AUCTORARE remonte à AUCTOR, qui se dérive de AUGERE accroître. On indique comme racine du mot le sanscrit ÔJAS, force. C'est une belle idée à l'origine de ces mots qui expriment des attributs de la puissance.

CHAPITRE XXXIII.—LA PRUDENTE ALICE.

1. *Fine.*—Fin est l'opposé de gros, grossier. Il est dérivé de FINITUS fini, achevé, parfait. Ce sens est dans l'or fin, la fine fleur, le fin fond, les vins fins; de là au physique délicat, léger, svelte, menu, et au moral adroit, rusé, spirituel.—La finesse est relative à l'esprit comme la délicatesse à la sensibilité. Avoir l'esprit fin et les sentiments délicats, deux qualités fort enviables, et peu communes.—Voici quelques synonymes de fin: rusé, habile, adroit, ingénieux, sagace, spirituel, malin, subtil; et dans un mauvais sens artificieux, astucieux, insidieux, félin, machiavélique,

finaud, madré, matois, cauteleux; narquois, patelin, finasseur; un renard, une fine mouche, un fin merle, un rusé compère.—C'est un homme de ressource, il sait le fin du fin, il en sait long, c'est un Ulysse, un Machiavel.—Toutes ces épithètes ne conviennent certes pas à l'Alice de notre conte.

2. *Tabouret.*—Petit siège qui n'a ni bras ni dossier. L'étymologie est *tabour*, le vieux mot employé pour tambour. On a nommé ce siège tabouret par assimilation de forme.—On appelle le même meuble *escabeau* ou *escabelle;* au 17e siècle on le nommait *placet.* —Il y a encore le *tabouret de pieds*, sur lequel on met les pieds quand on est assis. Ce dernier meuble s'appelle aussi *marchepied.*

3. *Robinet.*—Ce mot vient de *Robin*, nom que la fable donne au mouton. Les robinets sont souvent faits en forme de tête de mouton.

4. *Malheur.*—Ce mot est formé de *mal-heur*, comme *bonheur* de *bon-heur*. *Heur* est un substantif très peu employé aujourd'hui. Un *heur* est une bonne fortune, une chance heureuse. D'après son étymologie ce serait une chance, un sort, bon ou mauvais. Cette étymologie n'est pas le latin HORA, heure, mais AUGURIUM, présage. Il y a des étymologistes qui tirent AUGURIUM de AVIS, oiseau, et d'un radical GAR, qui est dans GARRIRE, bavarder. Le bavardage des oiseaux était consulté par les anciens pour connaître l'avenir. Le mot *heur* a formé *heureux*, et a donné les deux composés *bonheur* et *malheur*. La malheur est donc une mauvaise chance, une mauvaise destinée, et puis un évènement fâcheux.—La synonymie est nombreuse; infortune, adversité, disgrâce, misère, détresse, revers, mal, tribulation, accident, échec, mésaventure, déconvenue, malencontre, guignon, etc.

5. *Réfléchir.*—De RE-FLECTERE lequel signifie proprement recourber. REFLECTERE ANIMUM, recourber, replier son esprit, son attention sur quelque chose. Comme *réfléchir* est neutre on peut aussi dire que c'est se replier sur soi-même dans un sens figuré. On fait cela quand on réfléchit.

6. *Plongée dans un profond sommeil.*—Cette expression est forte à cause du verbe *se plonger;* on dit également se plonger dans les plaisirs, dans les chagrins, dans la rêverie, etc. Alice était donc ensevelie dans le sommeil, elle dormait comme une marmotte, comme un loir, comme un pierre, comme un sabot; elle dormait d'un bon somme, comme une bienheureuse: le canon tiré à son oreille ne l'eût pas réveillée; elle était si bien dans les bras de

Morphée! elle rêvait peut-être que les alouettes lui tombaient toutes rôties dans la bouche. Elle n'avait pas fait œuvre de ses dix doigts, mais s'était endormie sur la besogne; cette paresseuse est là étendue comme un veau.

7. *Regagner sa maison.*—C'est returner chez soi. Jean retourna chez lui.

CHAPITRE XXXIV.—L'Homme à la peau d'ours.

1. *Poltron.*—Je prends dans mon "La Fontaine," p. 63, cette note sur *poltron*, et ses synonymes.

Ne confondez pas *poltron* avec *lâche* ni avec *couard*. M. Littré a tort de définir de la même manière le lâche et le *poltron :* "Qui manque de courage." C'est ainsi qu'il définit l'un et l'autre. Il fallait dire que le *poltron* est celui qui a peur. Ainsi l'entendaient La Rochefoucauld: "Il n'y a guère de *poltrons* qui connaissent toute leur *peur ;*" et J. J. Rousseau: "Un *poltron* ne laisse pas de fuir, quoique sûr d'être tué en fuyant." C'est la peur, son tempérament peureux, qui le fait courir. Et ainsi le lièvre est un *poltron.* Une des étymologies supposées du mot (car on n'est pas d'accord sur ce point) rentre parfaitement dans l'idée de ce sentiment instinctif de peur. Elle rattache *poltron* au vieux français POULTRE, nom qui signifiait *jument.* Le *poultron* ou *poltron* serait le fils de la POULTRE, le poulain, "Qui gambadant au soleil près de sa mère, dit M. Génin, s'effarouche de son ombre, et dont le premier mouvement est toujours de s'enfuir." Quand il aura vaincu sa peur, ce *poltron* sera un jour un brave cheval qui portera bravement son maître au champ du combat. Une autre étymologie est l'italien POLTRONE, lequel vient de POLTRO, paresseux, qui aime ses aises. Choisissez entre ces deux origines du mot.—*Lâche* vient du latin LAXUS, ample, large, et puis desserré, détendu, et enfin qui est sans ressort, sans courage. Cette étymologie n'apprend pas grand'chose, mais les écrivains donnent au mot *lâche* un sens plus mauvais qu'à *poltron.* Le *lâche* abandonne ce qu'un devoir sacré l'oblige de défendre, la patrie, l'honneur, la vérité, etc. On méprise le *lâche,* et non pas le *poltron.* Ainsi on dit soi-même souvent; je suis *poltron ;* jamais personne n'a dit: je suis *lâche.*—Et le *couard?* C'est bien le frère du *poltron.* Dans le *Roman de Renart,* le lièvre s'appelle *Couard.* Le nom lui convient. On tire ce mot de CAUDA queue, parce que les chiens et autres animaux serrent la queue entre

leurs jambes quand ils ont peur. Le *couard* a donc peur comme le *poltron*. La synonymie des deux mots est grande. Cependant le terme *couard* est plus mauvais que l'autre, car on ne dit jamais: je suis *couard*. Nous appelons *petit poltron* un enfant qui a peur de l'obscurité ou des revenants. Mais je nommerais *couard* l'homme fort qui recule devant le moindre péril. Je méprise presque cet homme. Pouvez-vous l'estimer?

2. *Museau*.—Voyez dans "La Fontaine," p. 134, une note sur *museau*, *gueule* et *bouche*.

3. *Courage*.—M. Littré le définit: "L'ensemble des passions qu'on rapporte au cœur." C'est surtout la fermeté en présence du péril, de la souffrance, des malheurs, etc. C'est aussi la fermeté qu'il faut pour résister aux mauvaises passions. Il faut du cœur dans tous ces cas. Le latin COR, cœur, est l'origine du mot courage. —La *bravoure* et *la vaillance* se disent d'un courage particulier, le courage guerrier. La *bravoure* est la vertu du *brave*. Le *brave* est naturellement impétueux, et va droit à l'ennemi d'un pas ferme, accéléré. Le pas accéléré est le pas des braves. Voyez cette fameuse charge du *brave* maréchal Ney à Waterloo! Le *brave* a le courage dans son sang, dans son tempérament. En effet la première signification du mot est sauvage, fougueux. C'est le bas-latin BRAVUS; on appelait BRAVUS BOS, le taureau fougueux. On a pu passer facilement de fougueux à courageux.—La *vaillance* ressemble beaucoup à la *bravoure*. Il y a un courage qui se fait applaudir dans la vaillance. C'est le courage de Rodrigue dans le Cid de Corneille. Le *vaillant* aime la gloire et fait des actions d'éclat, c'est un héros; il défierait seul toute une armée. Écoutez Rodrigue, quand Chimène l'inspire par l'aveu de son amour.

"Paraissez, Navarrois, Maures et Castillans,
Et tout ce que l'Espagne a nourri de vaillants;
Unissez-vous ensemble, et faites une armée,
Pour combattre une main de la sorte animée.
Joignez tous vos efforts contre un espoir si doux,
Pour en venir à bout, c'est trop peu que de vous."

Il me semble que le courage des Espagnols a facilement une nuance de vaillance. Le vaillant n'est-il pas en danger de devenir Don Quichote, s'il ne surveille pas son cerveau? *Vaillant* est une forme du participe *valant* du verbe valoir. Le vaillant *vaut*, il a

de la valeur, une grande valeur, surtout une valeur éclatante.—L'*intrépidité* est encore un courage, mais tout différent. Il ne craint pas, ne tremble pas, ne recule jamais, il résiste et meurt courageusement à son poste; c'est le héros de la défensive. Les *intrépides* soldats de Wellington soutinrent avec un admirable courage les charges terribles du *brave* maréchal *Ney*. Marie Stuart marcha au supplice avec un courage *intrépide*. On dit que Jeanne d'Arc versa des larmes devant le bûcher; il n'est pas impossible que la *brave* guerrière ait senti son cœur faillir à la vue de l'horrible échafaud.—L'étymologie de *intrépide* exprime bien sa signification, c'est IN-TREPIDUS, qui ne tremble pas, de TREPIDARE, trembler.

4. *Affronter*.—Présenter le front à l'ennemi et au danger. Il est toujours beau d'affronter les périls. *Affronter* ne doit pas être confondu avec *braver* et *défier*. Il y a des hommes qui *bravent* leur ennemi, et d'autres qui le *défient*, d'autres encore qui *l'affrontent*. Ne sentez-vous pas cette gradation? Celui-là *brave*, il fait le brave. Qui sait s'il est brave en effet? c'est peut-être un fanfaron: il y en a beaucoup. Si son ennemi s'avance contre lui, ne s'enfuira-t-il pas?—Mais cet autre *défie* l'ennemi: il veut se mesurer avec lui; il l'appelle sur le terrain. Il m'inspire plus de respect que celui qui *brave*. Cependant c'est encore un homme qui fait beaucoup de bruit, et qui sait s'il ne *défie* pas son adversaire parce qu'il a confiance dans sa couardise? S'il se trompait, si l'adversaire n'avait pas peur, il reculerait peut-être, après avoir défié.—Mais le dernier, celui qui *affronte*, est un vrai brave. Il oppose front à front. Il ne tourne pas le dos. Ne cherchons pas les situations périlleuses, ne *défions* pas, mais si le péril se présente, ou si un ennemi est devant nous, présentons toujours le front.

5. *Effaroucher*.—Voir XXVII, 20.

6. *Épanouir*.—Se dit des fleurs et des boutons dont les feuilles et les pétales s'ouvrent et s'étalent. La chaleur les *épanouit*. La joie semble de même *épanouir* le visage, et, par une belle image, on dit que la joie *épanouit* le cœur, comme on dit dans le sens contraire que la douleur le *serre* ou le *resserre*. *Épanouir* vient du vieux français *espanir*, employé pour *espandir*, une forme de *espandre*, aujourd'hui *épandre*. Le fleuve *épand* ses eaux dans la campagne.

7. *Se méfier*.—Se *défier* est son synonyme. L'étymologie des deux verbes est FIDERE *se fier*, mettre sa *foi* en quelqu'un (on

disait autrefois *fiance*, d'où sont venus *confiance, méfiance, défiance*). Se *défier* est formé de *dé-fier*, et se *méfier* de *mé-fier*. *Dé* indique absence de, et *mé* pour *mes*, qui vient de MINUS, signifie *moins*. Étymologiquement donc, *se défier* de quelqu'un, c'est ne pas avoir en lui fiance ou confiance, et *se méfier*, avoir moins de confiance, fort peu de confiance. Il y a cette petite différence entre les deux mots, quoique l'usage les emploie l'un pour l'autre. Il est vrai que l'usage finira par nous faire ignorer notre propre langue et fera de nous des barbares.

8. *Tressaillir.*—On dit: je tressaille, je tressaillais, je tressaillis, je tressaillirai, que je tressaille, que je tressaillisse, j'ai tressailli; il est tressaillant.—C'est éprouver une subite agitation qui fait sauter ou trembler. Le mot vient de TRANS SALIRE, sauter fort. Le simple *saillir* se dérive de SALIRE dont le supin a produit SALTARE, sauter.

CHAPITRE XXXV.—LES TROIS FILEUSES.

1. *Pleurer.*—Voir une note sur pleurer et ses synonymes, XLIII, 5.

2. *Consterné.*—Frappé d'une épouvante mêlée d'abattement. Celui qui est consterné est comme renversé. Le mot vient de CUM-STERNERE, renverser.

3. *Trouble.*—C'est ici une agitation de l'âme, laquelle y met le désordre. Ne confondez pas *trouble* en français avec l'anglais TROUBLE dans son sens le plus ordinaire, ce qui est l'*embarras*. La première signification de trouble est confusion, désordre, du latin TURBULA, petite foule. Dans une foule, il y a toujours confusion, *trouble*. De là on passe à une signification figurée, mésintelligence. Il y a du *trouble* dans cette famille. Et puis *trouble* signifie agitation de l'âme ou de l'esprit. Il a du *trouble* dans la tête. Au pluriel les *troubles* sont des soulèvements populaires.

4. *Singulier.*—Il signifie ici qui ne ressemble pas aux autres.

5. *Installer.*—Ce mot est le bas-latin INSTALLARE, de *in* et *stallus*, stalle. C'est donc étymologiquement mettre dans une stalle. On installe un dignitaire ecclésiastique. Les chanoines ont chacun leur stalle à l'église cathédrale. Ensuite installer signifie établir, placer dans un endroit.

6. *Dorénavant.*—Voir XXIX, 2.

CHAPITRE XXXVI.—Le petit Berger.

1. *Fameux.*—De FAMA, renommée, réputation. Celui qui est fameux est connu au loin et au large par sa réputation, laquelle peut être bonne ou mauvaise. Scipion, Annibal, Napoléon sont fameux par leurs exploits, Mirabeau par son éloquence, le renard par ses ruses, Marie-Antoinette par ses malheurs, Messaline par ses débauches.—Ne confondez pas *fameux* avec ses synonymes *renommé*, *célèbre*, *illustre*.—*Renommé.* Il a du *renom*, on le nomme plus d'une fois, souvent; on parle de lui. Il y a à New York plusieurs avocats fort renommés pour leur talent.—*Célèbre*, le latin CELEBER. C'est plus que *renommé*. On parle de l'homme *célèbre* très souvent, sa réputation va plus loin et monte plus haut que celle de l'homme *renommé*. Démosthène est le plus célèbre des orateurs; l'école de Platon fut célèbre; l'université de Harvard est renommée, celle d'Oxford est célèbre.—*Fameux* n'est pas inférieur à *célèbre*, mais c'est autre chose. Ce qui est *fameux* est connu de tous et partout, des petits comme des grands. Il y a plus de bruit, plus d'éclat, semble-t-il, dans *fameux* que dans *célèbre*. Dites que Platon et Pascal sont des philosophes *célèbres*, Sophocle un poëte grec *célèbre*, ne les nommez pas *fameux*; on ne peut être plus grand qu'eux ni plus loué par l'élite des hommes, mais ils ne sont pas même connus de tous les hommes. Napoléon fut un *fameux* conquérant, Jeanne d'Arc est *fameuse*, Luther est *fameux*, Attila est *fameux*, la ceinture de Vénus est *fameuse*, la tour de Babel aussi. —*Illustre.* Du latin ILLUSTRIS, formé de IN et LUSTRARE, éclairer. Il est donc dans la lumière. C'est plus que *renommé*; et il implique toujours mérite et louange à la différence de *fameux*. Ce terme est très synonyme de *célèbre*; mais un homme est *célèbre* par l'assentiment des autres, parce qu'ils parlent de lui, tandis qu'il est *illustre* parce qu'il jette de l'éclat. Une personne est d'un sang *illustre*, elle occupe une position *illustre*; Racine appelle la femme de Joad l'*illustre* Josabet.—Autre synonymie: notable, famé, distingué, marquant; populaire; immortel, impérissable; glorieux, honoré, éclatant, brillant, héroïque, haut, éminent; homme de distinction, de marque, sans pareil, signalé, imposant, auguste; on le porte sur un pavois, il éclipse tout le monde, son nom est inscrit au temple de Mémoire. C'est le coq du village. C'est un lion. Il fait du bruit dans le monde, il moissonne partout des lauriers, il

a la vogue, il tient le haut du pavé; il est la gloire de son pays, il fait honneur à son siècle; il fait parler de lui; on le glorifie, on le célèbre, on l'exalte.

Dieu seul peut tout. La puissance de l'homme est grande, mais elle est limitée; il y a des points où la nature lui dit: halte là! grand roi ou petit berger, tu ne peux pas compter les étoiles du ciel; tu ne peux pas fermer le bassin des mers, ni arrêter sur la terre les eaux qui tombent des nuages, ni compter les gouttes de l'Océan; et tu ne peux pas mesurer l'éternité, non plus que tu ne connais la source de la vie, ni la nature de ton âme, ni le temps dans lequel tu vis, ni l'espace où tu te meux; tu ne connais le tout de rien, comme dit Pascal.

CHAPITRE XXXVII.—Le Pêcheur et sa Femme.

1. *Cahute.*—C'est une petite *hutte*, laquelle est une petite cabane de bois, de terre et de paille. Voir Chaumière, L, 1.

2. *Hameçon.*—Petit crochet armé de pointe qu'on met au bout d'une ligne avec de l'appât pour prendre du poisson. Le mot vient de HAMUS, qui a la même signification. On le fait remonter à χαμός, recourbé.

3. Rivage.—C'est le synonyme de *rive*, qui vient du latin RIPA. Seulement la *rive* n'est que le bord, sans largeur presque, d'un fleuve, d'un lac, d'un étang, et ne se dit pas du bord de la mer. Celle-ci a une *côte* ou un *littoral*. Le *rivage* se dit de la mer comme des fleuves, et il a toujours une certaine étendue. On peut se promener, construire une maison, et même bâtir une ville sur un rivage.

4. *Tarare.*—C'est un mot de fantaisie, employé ordinairement comme une interjection de moquerie. Je lui donnerais ici avec une nuance comique le sens de mignon.

5. *Fretin.*—Chose de peu de valeur, particulièrement un petit poisson. Le mot vient du bas-latin FRETO, petite monnaie. L'anglais a FARTHING.

6. *Pourtant.*—J'expliquerais ainsi ce mot dans notre passage: tu ne voulais rien demander à la barbue, ceci vaut *pourtant* bien mieux. Ou bien: tu te contentais d'une cahute, une chaumière vaut *pourtant* bien mieux.

7. *Joli.*—Voyez dans mon "La Fontaine," p. 10, une note sur la synonymie de *joli* et *beau.*

8. *Importuner.*—C'est fatiguer, ennuyer quelqu'un par une désagréable persistance. L'*importun* est un fâcheux qui ne cesse pas d'être fâcheux. Le verbe se dérive du substantif, et celui-ci du latin IMPORTUNUS, formé de IN négatif et PORTUS, port; il signifie donc étymologiquement qui n'a point de port, d'accès, qui est difficile ou désagréable à aborder. On s'enfuie quand on voit venir l'importun.

9. *Frissonner.*—Avoir le *frisson*, qui est une contraction subite de la peau et des fibres musculaires, accompagnée de froid. On fait remonter *frisson* à FRIGERE, avoir froid.

10. *Escarboucle.*—C'est le nom que les anciens donnaient au rubis. Le mot vient de CARBUNCULUS, diminutif de CARBO, charbon.

11. *Flageoler.*—Action du genou et du jarret qui tremblent et vacillent. Le sens premier du mot est jouer du *flageolet*, une espèce de flûte. On appelle communément *flageolets* des jambes menues, grêles, qui sont faibles, et vacillent facilement. De là le sens de trembler et vaciller, donné à *flageoler.*

12. *Alarme.*—Voyez dans mon "La Fontaine," p. 167, une note sur *alarme* et son synonyme *épouvante.*

13. *Souche.*—Il n'y a rien qui présente mieux l'image de l'immobilité, de l'inertie, de l'anéantissement qu'une *souche*, le bas du tronc d'un arbre qui n'a plus de feuilles pour respirer, et dont les racines sont maintenant sans vie et arrachées de la terre où elles prenaient la nourriture de l'arbre. On dit donc: il est immobile comme une *souche*, il ne bouge pas plus qu'une *souche ;* et si cet homme est sans vie, sans activité de corps ni d'esprit, on l'appelle une *souche*, une vraie *souche.*

14. *Assoupir.*—De AD et SOPIRE, endormir. C'est jeter dans un sommeil léger ou de peu de durée. L'opium assoupit. *S'assoupir* signifie se laisser aller doucement au sommeil. Cependant l'*assoupissement* est pénible et plein de rêves. Il vaut mieux dormir comme une pierre que de *s'assoupir.*

CHAPITRE XXXVIII.—LE VALEUREUX PETIT TAILLEUR.

1. *Valeureux.*—Celui qui a de la *valeur*, c'est-à-dire ce courage qu'il faut avoir sur un champ de bataille. *Valeur* est un mot

moins compréhensif que *vaillance*. Le *valeureux* n'est pas moins courageux que le *vaillant*, mais il n'accomplit pas ces actions d'éclat qui font applaudir celui-ci.—Voyez ma note sur la synonymie de *vaillance, courage, bravoure, intrépidité*, XXXIV, 3.

2. *Résonner.*—Renvoyer le son. Le mot vient de RESONARE, composé de RE et de SONARE, sonner.

3. *Étaler.*—Voir XLVIII, 15.

4. *Flairer.*—Voyez ma note sur *flairer, sentir* et *fleurer*, III, 6.

5. *Entamer.*—Couper le premier morceau d'une chose, ou commencer à prendre une partie d'une chose. Entamer un pain, entamer un pot de crême. Le mot vient de ATTAMINARE, mettre la main sur quelque chose.

6. *La moutarde lui monta au nez.*—Quand on prend trop de moutarde on éprouve dans le nez une sensation particulière qui prend soudainement et impatiente. On le dit au figuré de l'homme qui perd tout à coup patience et se met en colère.

7. *Gisaient.*—Imparfait de l'infinitif inusité *gésir*, être couché, étendu par terre. Les seules formes usitées sont: il gît, nous gisons, vous gisez, ils gisent, je gisais, tu gisais, il gisait, nous gisions, vous gisiez, ils gisaient; gisant. Il vient de JACERE, être étendu.

8. *Frétiller.*—Voir XIII, 6.

9. *Enfiler un chemin.*—C'est entrer dans un chemin, s'y engager d'un pas décidé. C'est ainsi qu'on pousse un fil dans le trou d'une aiguille.

10. *Leste.*—Voir XLI, 6.

11. *Avorton.*—Né avant le terme; puis un petit homme mal fait, un bout d'homme. On dit de même un pygmée, un nain, un nabot, un Tom Pouce, un embryon, un marmouset, un lilliputien, un morceau d'homme, un diminutif.—Tous ces termes sont un peu comiques.

12. *Suinter.*—S'écouler imperceptiblement. Ce verbe vient de *suint*, une matière animale grasse qui sort du corps des moutons et qui s'attache à leur laine. *Suint* se dérive de SUCIDUS, humide, lequel a pour étymologie SUCUS, suc.

13. *Instaler.*—Voir XVIII, 5.

14. *Chevaucher.*—M. Littré le distingue comme suit de son synonyme *aller à cheval*. "Ils veulent dire tous deux faire à cheval du chemin; ce qui les distingue c'est l'emploi qu'on en fait: *aller à cheval* est la locution vulgaire et de l'emploi journalier;

chevaucher se trouve réservé pour le style relevé et surtout pour les narrations relatives au moyen âge." Il me semble en outre que *chevaucher* ne se dit que de celui qui fait route à cheval bien à son aise, sans se presser. Il y a la même idée dans *cheminer*.

15. *Fardeau.*—Voir dans mon "La Fontaine," p. 47, une note sur *fardeau, charge, faix.*

16. *Se blottir.*—Voir la synonymie de *se blottir* et *se tapir*, XIX, 5.

17. *Beau milieu.*—Ce mot *beau* est-il redondant, comme le dit M. Littré? Voir sur ce point L, 15.

18. *Le nez au vent.*—Cela se dit non-seulement du chien qui, le nez en l'air, flaire le vent et les odeurs qu'il porte, mais aussi des chevaux qui portent haut la tête. Ces chevaux-là ont l'air important. On le dit figurément des hommes qui leur ressemble.

19. *Foudre de guerre.*—C'est un conquérant, un guerrier, un homme vaillant qui fait trembler ses ennemis, et qui détruit comme fait la foudre. Alexandre fut un *foudre de guerre.* Quand le lièvre de La Fontaine voit les grenouilles s'enfuir épouvantées à son approche, il s'écrie:

"Comment! des animaux qui tremblent devant moi!
Je suis donc un foudre de guerre."

Les foudres de guerre font beaucoup de bruit et beaucoup de mal. Je ne les aime pas et les admire peu. Ils sont trop vaillants. Voyez ma note sur *courage, bravoure, vaillance, intrépidité*, XXXIV, 3.

20. *Songer.*—Voir XLVIII, 3.

21. *Ronfler.*—Faire des ronflements. M. Littré définit le *ronflement:* "Bruit que produit quelquefois pendant le sommeil la vibration du voile du palais lorsque l'air traverse l'arrière-bouche." *Ronfler* est une onomatopée. Ron, ron, ron prononcés durement imitent le *ronflement.* Un *ronfleur* est fort désagréable pour son compagnon de lit, et même pour son voisin s'il n'y a pas un mur épais entre celui-ci et le *ronfleur.*

22. *Forcené.*—Il a perdu le sens, il est furieux. On a voulu rattacher ce mot à *force*, ce qui a produit son orthographe fautive. Dans la vieille langue on écrivait bien *forsené;* en effet il vient de FORIS, hors, et de l'allemand SINN, sens.—Synonymie: féroce, sauvage, farouche, furieux, emporté, enragé, endiablé, exaspéré; hystérique, frénétique; en délire. Le sang lui bout, les yeux lui sor-

tent de la tête, il est fou à lier, c'est un énergumène, il fait le diable à quatre, c'est un vrai démon; mettez-lui les menottes, car il a le diable au corps.

23. *Coup de grâce.*—"C'est, dit M. Littré, le dernier coup que l'exécuteur appliquait sur l'estomac du patient roué vif, et qui, hâtant sa fin, semblait une sorte de miséricorde, une *grâce.*" Cette explication est parfaite.

24. *Sanglier.*—Porc sauvage. Le mot vient de SINGULARIS, singulier, qui se dérive de SINGULUS, unique. Le PORCUS SINGULARIS vit seul et solitaire.

25. *Découdre.*—Déchirer, quand il s'agit des plaies que le sanglier fait au ventre du chasseur ou des chiens avec ses défenses.

26. *Exploit.*—Voir ILV, 12.

27. *Ravauder.*—Raccommoder à l'aiguille. *Ravauder* des bas, c'est les raccommoder en y mettant soit des talons, soit des pieds nouveaux. Une bonne *ravaudeuse* vaut mieux que celle qui passe ses journées à frapper sur un instrument de musique quelconque sans y rien mettre de son âme.

28, *Épouvante.*—Voyez dans mon "La Fontaine," p. 167, une note sur *épouvante* et son synonyme *alarme.*

CHAPITRE LXXIX.—MÉPHISTOPHÉLÈS.

1. *Convoitise.*—C'est le désir immodéré de posséder. Ce mot vient de *convoiter*, qui se rattache au verbe fréquentatif latin CUPITARE, de CUPERE, désirer.

2. *Alors que.*—Il est très synonyme de *lorsque;* M. Littré dit que *alors que* est employé surtout dans le style élevé. *Lors*, en vieux français *lores*, est dans les deux mots, et est formé du latin ILLA HORA, à cette heure-là; *alors*, en italien ALLORA, est le latin AD ILLAM HORAM. *Lorsque* est formé par la simple addition de *que* au primitif *lors;* c'est donc *au temps que*, tout comme *alors que.*—Ces deux mots sont plus positifs, plus précis, et déterminent mieux que *quand*, le latin QUANDO. Celui-ci est plus vague, plus général. Dites: on doit assister ses frères *quand* on peut; je sors *quand* je puis; je suis sorti hier, *lorsque* vous êtes venu; Mme de Maintenon restait auprès de Louis XIV, *quand* il recevait ses ministres; *lorsqu'*elle vit que le roi allait mourir, elle l'abandonna.—*Comme* est encore plus précis que *lorsque*, il marque la simultanéité de deux actions: *comme* vous entriez, Madame sortait.—*Quand* je vais au



concert, je m'y amuse fort bien; *lorsque* j'allai hier au concert, il pleuvait; *comme* j'en revenais, je rencontrai mon ami; je fus bien heureux *lorsque* je le vis venir; nous avons tant de choses à nous dire *quand* nous nous voyons.

3. *Appeler.*—Ce terme est synonyme de *nommer;* cependant le premier sens de celui-ci est distinguer une personne ou une chose par son nom ; je vous fais savoir de qui ou de quoi je parle, quand je dis Pierre, Françoise, le cheval, l'âne, le chêne, la rose. Mais *appeler*, qui est le latin APPELLARE, formé de AD et PELLARE, inusité, et signifiant *parler*, dit M. Littré, doit signifier d'abord s'adresser à quelqu'un, crier pour le faire venir. Or on peut bien crier après quelqu'un, et le faire venir en prononçant son nom, mais aussi en lui donnant un qualificatif: Paul! gros! grand! noir! roux! venez ici. Aussi dit-on *appeler* quelqu'un par son nom, ce qui signifie simplement le *nommer*. Quand on l'appelle par un autre nom, on ne le nomme pas. Elle se *nommait* madame Scarron, mais elle se faisait *appeler* madame de Maintenon. Le roi *nommé* Louis XIV. fut *appelé* par les flatteurs Louis-le-grand. Cependant dans la pratique on distingue peu les deux mots. Défiez-vous de la pratique, car comme le dit M. Taine, on ne sait plus parler français aujourd'hui, même en France. C'est pour ce motif qu'il faut étudier la synonymie et remonter à l'étymologie des mots, afin de les employer proprement.

4. *Ennuyeux.*—Celui qui cause de l'ennui, ce qui est un tourment de l'âme. *Ennui* vient du latin ODIUM: EST MIHI IN ODIO. En contractant les deux mots IN-ODIO, on arrive au vieux français *anoi, anui,* puis à *ennui.* Pour arriver de INODIO à *ennui* on a dû changer IN en *en;* le I latin devient souvent *e* en français: CIRCULUS, cercle; CRISTA, crête; ILLA, elle; FIRMUS, ferme; VIRTUS, vertu. De ODIO il a fallu faire *ui;* souvent la consonne qui suit la syllable accentuée, laquelle est ici la première, disparaît: CRU(D)US, cru; DEGRA(D)US, degré; nu(*d*)us, nu. Dans ces exemples on voit que la voyelle qui la suit disparaît avec la consonne, comme aussi dans ·ODIO; quant à la terminaison *o*, elle n'est pas conservée dans les dérivations; il reste donc *en-o;* cet *o* s'est changé en *ui* comme dans: COQUINA, cuisine; COXA, cuisse; OSTREA, huître; OCTO, huit, etc. Nous arrivons ainsi à *enui* et *ennui.*

CHAPITRE XL.—LE ROI DE LA MONTAGNE D'OR.

1. *Ce qui lui chagrinait tant le cœur.*—What he took so much to heart.

2. *La première chose qui se frottera contre votre jambe.*—Whatever first rubs itself against your leg.

3. *Sceller.*—C'est mettre son sceau. Notre signature nous oblige à accomplir notre promesse; notre sceau garantit notre signature; notre parole d'honneur est comme un sceau qui garantit que nous ferons ce que nous avons promis.

4. *Terrifier.*—C'est un néologisme fort en usage qui signifie inspirer de la terreur. Il fut terrifié, il fut frappé de terreur. La *terreur* est une crainte violente. *Crainte* est le terme simple; ses synonymes sont timidité, inquiétude, anxiété, hésitation, appréhension, peur. Voici des superlatifs: frayeur, effroi, alarme, horreur, panique, consternation, désespoir, épouvante.—Il craint, il a peur, il s'inquiète, il hésite, il appréhende sont des expressions simples; voici des expressions superlatives: il s'alarme, il tressaillit de peur, il tremble, il frémit, il frissonne, il pâlit; il tremble comme la feuille, il n'a plus une goutte de sang dans les veines, il meurt de peur; il est consterné, pétrifié, transi de peur; il est comme foudroyé; les cheveux lui dressent sur la tête; il est éperdu, frappé d' horreur; il se cacherait volontiers dans un trou de souris.

5. *Angoisse.*—*L'angoisse* est au propre une sensation, un resserrement au cœur qui rend la respiration difficile et cause de la tristesse. Le mot se dérive du latin ANGUSTIA, resserrement, lequel vient de ANGUSTUS, étroit, qui a pour étymologie ANGERE, serrer, étrangler, lequel est le grec ἄγχω, qui a le même sens. Le sens figuré de *angoisse* exprime aussi ce serrement du cœur; c'est une grande affliction pleine d'inquiétude. C'est plus que la simple douleur, la peine, la souffrance, le malaise, l'inquiétude, la contrariété, la fâcherie, le souci, le tourment, le tracas, l'affliction, plus que le chagrin même; l'angoisse a une signification superlative comme l'agonie, la torture, le supplice, le martyre, le désespoir. —Voici d'autres superlatifs: il se désole, il se désespère, il est sur des épines, il est sur le gril, il est au supplice, il boit le calice d'amertume, il se ronge le cœur, il porte son enfer avec lui, il est enseveli dans le chagrin, il souffre mort et passion; il est malheu-

reux comme les pierres, il est sur la roue, il a un poignard dans le cœur.

6. *Tout finira par aller bien.*—All will yet go well.

7. *Chavirer.*—The boat turned bottom upward.

8. *Guenilles.*—Ce sont des haillons, des chiffons. On ne connaît pas l'étymologie de ce mot. Les *haillons* sont des lambeaux de laine ou d'étoffe, dit M. Littré. C'est plutôt la définition des *guenilles*, lesquelles sont toujours des lambeaux. Les *haillons* sont pauvres et plus ou moins usés, mais non en lambeaux. Les pauvres portent des haillons, les gueux portent des guenilles. L'homme *déguenillé* est en *loques*. Celles-ci sont des pièces d'étoffe usées et déchirées.

9. *Sur le champ.*—Synonymes: tout de suite, tout à l'heure, immédiatement, incontinent, soudain, soudainement, toute affaire cessante, tout à coup, tout d'un coup, séance tenante, subitement, SUBITO, de ce pas, tout de ce pas, instantanément, à l'instant, dans l'instant même, à la minute.

10. *Bel et bien.—Bel et beau, beau et bien, bien et beau signifient tout à fait.*

11. *Flûtes et violons.*—La flûte est un instrument à vent, le violon un instrument à cordes. Les principaux instruments à cordes sont: la harpe, la lyre, le luth, la guitare, la mandoline, le violon, la viole, la basse, la contre-basse, l'alto, le violoncelle, le piano, le clavecin, l'épinette, la vielle.—Voici des instruments à vents: l'orgue, la flûte, le fifre, la clarinette, le cor, le cornet, le cor à pistons, le clairon, le flageolet, le hautbois, le basson, le cor de chasse, la trompe, la trompette, la trombone, l'ophicléide, l'accordéon, le pipeau, la cornemuse, le chalumeau, le mirliton, la musette, la serinette, le sifflet, l'orgue de barbarie.—Il y a en outre des instruments à surfaces vibrantes comme la cymbale, la cloche, le tam-tam, le tambour, le tambourin, le tambour de basque, la timbale, les castagnettes, l'harmonica, le chapeau chinois, la caisse.—Le triangle et la guimbarde sont des verges vibrantes.

Le héros de cette histoire n'est pas un saint, et sa conduite à l'égard des géants n'est guère honnête. Il nous rappelle beaucoup Ulysse, ce grec d'Homère, fameux par son esprit rusé non moins que par son courage, et qui employait tous les moyens pour arriver à ses fins. Voyez notre héros devant le nain, après qu'il s'est fait bénir par un prêtre, s'enfermant dans un cercle pour se protéger:

quelle ruse! et cette présence d'esprit qu'il garde et qui lui permet d'apostropher le nain quand son père n'ose parler. Sa conduite vis-à-vis du serpent, lequel est une princesse, la force d'âme qu'il montre en la délivrant des méchants nains prouve qu'il est digne d'être roi de la montagne d'or. Enfin il rentre chez lui en haillons, et il reprend sa femme en tuant les envahisseurs de son palais. N'est-ce pas vraiment l'histoire d'Ulysse, et, comme celui-ci, ne nous enseigne-t-il pas qu'il faut lutter dans la vie pour triompher: aide-toi, le ciel t'aidera.

CHAPITRE XLI.—Le Garçon Meunier et le Chat.

1. *Ravin.*—Proprement c'est un passage que la *ravine* a creusé, et puis c'est un chemin creux en général. La *ravine* est un torrent formé par les eaux pluviales, lequel se précipite d'un lieu élevé, et ensuite c'est le lieu que ce torrent a creusé. Il est curieux de remarquer que ce mot a la même étymologie que *rapine*, c'est-à-dire, RAPINA qui vient de RAPERE, ravir. *Rapine* signifie proprement l'acte de ravir une chose par violence. Ainsi la violence caractérise également la *rapine* et la *ravine*.

2. *Ruminer.*—Les bœufs ruminent ce qu'ils ont mangé, ils en font une seconde mastication; c'est la première signification de *ruminer;* la seconde, c'est penser et repenser à une chose; comme le bœuf a mangé et remangé, l'homme pense et repense, il *rumine* les choses dans sa tête. C'est le latin RUMINARE, qui vient de RUMEN, mamelle et gosier.

3. *Assister.*—Synonymie: aider, secourir, appuyer, soutenir, soulager, épauler, renforcer, favoriser, seconder. Entrer dans les vues de quelqu'un, épouser sa cause, lui tendre la main pour le tirer d'embarras, le tirer d'un mauvais pas, lui ouvrir sa bourse; pousser à la roue, si son char est embourbé; lui tirer une épine du pied.—Cette épine est un embarras qui empèche nos entreprises d'avancer.—Remettre quelqu'un sur pied; se ranger sous sa bannière, prendre fait et cause pour lui; donner à quelqu'un un coup de main ou un coup d'épaule. Ces coups-là assistent beaucoup. Tenir l'étrier à quelqu'un, lui donner la main; lui prêter main forte; se montrer son ami. Ceux qui se montrent nos amis quand nous avons besoin d'assistance sont seuls nos amis.

4. *Coursier.*—*Cheval* indique simplement l'espèce, et son étymologie, CABALLUS, ne signifiait en latin qu'un cheval de fatigue;

en effet, c'est le terme qu'on employait dans la langue rustique au lieu de EQUUS. Remarquez que le synonyme de *jument*, c'est-à-dire *cavale*, vient aussi de CABALLUS; c'est simplement le féminin du mot *cheval*.—Mais *coursier* est le nom donné au cheval qui sait courir, qui est grand et fort; c'est un noble et beau cheval. On n'emploie guère ce mot dans la langue vulgaire.

5. *Enchanter*.—Ce verbe signifie produire une opération surnaturelle par des paroles magiques. L'étymologie est INCANTARE, formé de IN et CANTARE.—Le verbe *charmer* a étymologiquement la même signification, car il vient de *charme*, lequel est le latin CARMEN, un chant, une formule d'enchantement, une chanson magique. —*Ensorceler* ressemble aussi à enchanter, c'est troubler quelqu'un par des sortilèges, mais c'est *sorcier* qui nous a donné *ensorceler*, et sorcier vient de SORS, sort. Le sorcier jette un sort, il a fait un pacte avec le diable à l'effet d'opérer des maléfices. A la différence d'enchanter et de charmer, *ensorceler* a une signification essentiellement mauvaise. Non-seulement les animaux domestiques, mais les tigres et les ours étaient charmés par Orphée, et Amphion charmait ou enchantait si bien les pierres qu'elles s'arrangeaient d'elles-mêmes, et qu'ainsi les villes se bâtissaient en cadence; mais les sorciers ne savent que faire mourir les bestiaux, changer un homme en loup, ou une chatte en fille (c'est dans un mauvais dessein qu'ils font ces métamorphoses, même la dernière).

6. *Lestement*.—D'une manière leste. Celui qui est leste est léger dans ses mouvements. Le mot vient de l'allemand LISTIG, rusé, habile. Ceci est un sens secondaire du mot leste, mais on comprend que du sens de l'étymologie on passe à notre première signification, car *leste* est pour le corps la même chose que rusé pour l'esprit.—Ne confondez pas ces synonymes: lestement, promptement, vivement, allègrement, légèrement, prestement, vivement, agilement, d'une manière alerte.

7. *Piaffer*.—C'est dans son premier sens faire *piaffe*, et ce mot *piaffe* ne remonte qu'au XVI[e] siècle et signifiait ostentation, somptuosité. Quel dommage que nous ne connaissions pas l'origine de ce mot, dont la signification semble pleine d'imagination. Serait-ce *pied* qui aurait donné ce mot? Peut-être, car les pieds ont leur pose quand un homme *fait piaffe*, quand il *piaffe*. St. Simon dit d'un courtisan: "Il *piaffait* et se pavanait de son chapeau." Les pieds de ce paon devaient entrer pour beaucoup dans sa sotte figure. Buffon dit que le pigeon mâle tourne en

rond et piaffe en se donnant des grâces autour de sa femelle. N'avez-vous pas vu comme ses pieds ou ses jambes expriment son ardeur quand il fait ainsi sa cour?—Quand nous parlons du cheval, *piaffer* signifie frapper des pieds la terre. C'est d'impatience qu'il piaffe; il lui tarde d'emporter son cavalier à la course, au combat, ou à la chasse.

8. *Mener.*—De MINARE qui ne se dit que des troupeaux, des animaux en général. En français aussi celui qu'on mène se laisse conduire en s'abandonnant en toute confiance comme ferait l'animal. Menez-moi par la main; menez-moi au concert dans votre voiture. Cela fait penser à ces deux hommes qui vont demander à un académicien s'il faut dire donnez-moi à boire, ou versez-moi à boire. Leur question était si ridicule, qu'il répondit: "Vous devez dire, messieurs, *menez-nous* boire."—*Conduire,* de CONDUCERE, composé de CUM et DUCERE, est très synonyme de *mener.* Cependant conduire suppose plus de soins de la part de celui qui conduit, et surtout moins de passivité dans celui qui est conduit. Le peuple russe est devenu difficile à *conduire;* il refuse d'être *mené* par un autocrate et veut voir clair dans les affaires du pays.—Le verbe *guider* suppose encore plus d'activité dans la personne guidée. C'est celle-ci qui décide quel chemin elle veut suivre; celui qui la guide ne fait que lui montrer le chemin, et l'aide à ne pas se perdre.

CHAPITRE XLII.—LA TOMBE.

1. *Encombrer.*—Voir IX., 13.

2. *Veiller.*—De VIGILARE, qui vient de VIGIL, éveillé. Ces exemples-ci vous donneront les différents sens du mot: j'ai *veillé* toute la nuit passée;—c'est pour dormir, non pour *veiller* qu'on se couche;—il faut du courage pour *veiller* au palais de l'empereur de Russie;—Marc-Aurèle *veillait* sans relâche sur sa conscience.

3. *Ramoneur.*—Celui qui ramone. C'est avec un *balai* qu'on ramone les cheminées. Le mot ancien était *ramon.*

4. *Malin.*—Le féminin est *maligne,* qui rappelle le verbe ancien *maligner,* dont le participe subsiste dans l'anglais MALIGNANT. Le *malin* a de la *malignité,* il agit *malignement.* Il est porté à penser, à faire, à dire du *mal. Malin* vient du latin MALIGNUS, qui se dérive de MALUS, méchant. Ce nom convient éminemment au père du mal, à celui qui commet le mal non par faiblesse, mais avec dessein et résolution, au méchant par excellence, à Satan. Voyez dans

le Paradis perdu de Milton comme il est fier d'être le roi des méchants, des *malins*, et comme il se réjouit à la pensée que son ennemi, le Dieu qui l'a précipité du ciel, ne pourra pas l'obliger d'accomplir le bien.—La signification de *malin* s'affaiblit souvent pour s'appliquer à celui qui dit de petites méchancetés. Il y a des esprits malins qui ont fort bon cœur. Dans ce sens surtout *malin* est très synonyme de *malicieux*, homme qui a de la *malice*. Ce substantif-ci est le latin MALITIA et remonte à MALUS, comme *malin* et *malignité*. Mais la *malignité* a un sens plus fort et plus mauvais que la *malice*. Celle-ci est plutôt dans l'esprit, l'autre dans l'âme; la *malice* se montre et agit en certains moments, la *malignité* est toujours présente dans le malin; Satan est plein de mauvaises malices, mais on ne l'appelle pas le *malicieux*, c'est le *malin*.—Le *méchant* aussi fait du mal, et est porté à en faire, mais il n'y a pas ici l'idée de ruse, d'une action cachée, qu'il y a toujours dans *malin* et dans *malicieux*. Le contraire de *méchant* est *bon ;* le contraire de *malin* est bienveillant, droit, celui qui a de la bénignité; le contraire de *malicieux* est simple, innocent.

5. *Maudit.*—C'est encore un nom donné à Satan, celui contre lequel Dieu a parlé le plus mal, MALEDICERE, celui contre lequel il a prononcé l'anathème le plus sévère; MALEDICTUS EST. Le substantif est *malédiction*, le contraire de *bénédiction*, qui est en relation avec *bénir* et *béni*.

A Satan, cette grand figure dans l'histoire des religions et dans la poésie, on donne beaucoup de noms très expressifs: le diable, le démon; l'esprit des ténèbres; le méchant, le malin, l'esprit malin, le mauvais, l'esprit mauvais; le mauvais génie, l'esprit du mal; le serpent, le tentateur, le père du mensonge; l'esprit immonde, Bélial, Lucifer, Belzébuth.

CHAPITRE XLIII.—Le Pigeon blanc.

1. *Pigeon.*—Du latin PIPIONEN acc. de PIPIO, venant de PIPIRE, piauler. Le piaulement est le cri des pigeonneaux, des dindonneaux, des poussins, etc. Il y a des pigeons domestiques, lesquels appartiennent à la basse-cour, et des pigeons sauvages. Le principal pigeon domestique est le pigeon voyageur. Parmi les pigeons sauvages on distingue le ramier, le petit ramier, le pigeon biset, nommé ainsi de sa couleur bise, c'est-à-dire gris brun, la tourterelle.

—On appelle aussi le pigeon *colombe*, mais ce terme est plus noble, comme le sont en général les mots d'antique origine. Celui-ci vient en effet du grec κόλυμβος, plongeur. Les oiseaux plongeurs ressemblent beaucoup aux pigeons. Quand vous parlez des vertus de cet oiseau, nommez-le colombe: la fidélité de la colombe; c'est une colombe qui fit œuvre de charité, quand elle sauva la fourmi dans la fable de La Fontaine; soyons simples comme des colombes, dit Bossuet; le Saint-Esprit est représenté sous la forme d'une colombe.—Mais ce sont des pigeons, non des colombes, que nous servons sur nos plats.

2. *Boîte.*—Petit coffre à couvercle.—Comparer coffre, coffret, boîte, caisse, malle, mallette, valise, portemanteau, carton.

3. *Bande.*—C'est une troupe, une compagnie, mais ce n'est qu'une petite troupe, et *compagnie* emporte davantage l'idée d'association et de permanence. *Bande* vient du bas-latin BANDUM, drapeau, et de là ceux qui suivent le drapeau.—Il y a encore la *horde*, le *groupe*. Une *foule*, une *multitude*, une *fourmilière* expriment un grand nombre de personnes.—Une *cohue:* il y a ici idée de confusion et de tumulte. Le mot est formé de *co* et *huer*, huer ensemble, c'est-à-dire pousser des cris, surtout des cris de dérision. Cela est bien descriptif de *cohue* dans son sens primitif qui est la petite cour de justice qui se tenait aux halles. Ces femmes des halles devaient faire à ce tribunal un beau tapage. Quels cris de dérision! quelles moqueries elles lançaient au juge et aux avocats! Et *huer* a une étymologie si expressive aussi, une onomatopée *hu, hu,* exclamation que l'on poussait après les loups pour les effrayer. On dit encore à un vilain homme, en lui faisant la grimace convenable, *hu!* ou *hue! hue!* vilain loup; et les charretiers disent *hue* à leurs chevaux pour les faire avancer.

4. *Brigand.*—Il exerce le vol par la force et par les armes. Ce terme vient de *brigue*, qui signifie d'abord querelle, et réunion tumultueuse. On ne trouve pas l'étymologie de *brigue;* il doit se rattacher à un radical *brig* qui signifierait agitation. Ce radical aurait produit l'italien BRIGA et l'espagnol BREGA, querelle, le verbe italien BRIGARE et le français *briguer*. *Brigand*, qui est l'italien BRIGANTE, fut d'abord un soldat à pied appartenant à une brigade; puis un soldat pillard, enfin le voleur de grand chemin, le voleur à main armée.—Il serait trop long de distinguer les synonymes de brigand. En voici: voleur, filou, larron, escroc,

escroqueur, chevalier d'industrie, fripon, escogriphe ; flibustier, pirate, forban, corsaire, écumeur de mer, maraudeur ; les diminutifs voleraau, larronneau ; aussi spoliateur, usurpateur, déprédateur; coupeur de bourse, détrousseur, ravisseur, recéleur; bandit, coupe-jarret; braconnier; contrebandier; Turpin, Cartouche, Mandrin; n'oubliez pas le plagiaire, le forban littéraire, le geai paré des plumes du paon.

5. *Pleurer.*—Du latin PLORARE, verser des larmes; il se rattache peut-être à PLUERE, pleuvoir: c'est l'opinion de Curtius. Il n'y a pas toujours abondance de larmes dans pleurer, car on dit *pleurer une larme*, verser quelques larmes.—Distinguez ce verbe de *sangloter, larmoyer ; pleurnicher* et *geindre.* On n'estime pas le *pleurnicheur*, ni celui qui *geint*, ce qui est gémir sans assez de raison pour que l'on soit plaint.—Il y a encore se lamenter, déplorer, soupirer; crier, criailler, brailler, beugler et rugir, expressions de douleur qui sont excessives et indignes d'un homme. On dit: il s'abreuve de larmes, il vit dans les larmes, il a toujours la larme à l'œil, il est noyé dans les pleurs; il fond en pleurs, il fond en larmes, il fond en eau, il se noie dans ses larmes; il crie comme si on l'écorchait; il se tord les mains, il s'arrache les cheveux, il se frappe la tête contre le mur, il se roule par terre, il pleure comme un veau. Il n'est pas décent de pleurer ainsi.

6. *Garde-robe.*—Grande armoire, où l'on suspend des habits, des robes, sans les plier. Ce mot signifie aussi tous les habits à l'usage d'une personne, comme ici. Cette dame a une *garde-robe* très riche, cette autre a une pauvre garde-robe.—La *commode* a des tiroirs pour y renfermer le linge et les habits que l'on plie.—Une *armoire* est un grand meuble fermé par une ou deux portes où l'on enferme des hardes et du linge. On enferme toute sorte de choses dans une armoire.—Le *placard* est une armoire creusée dans la muraille.—Le *chiffonnier* est un petit meuble à tiroirs qui reçoit ces jolis chiffons dont les dames se parent.

7. *Atre.*—C'est la partie de la cheminée où l'on fait le feu.

8. *Anneau.*—Il est synonyme de *bague.* Cependant dites toujours *anneau* quand vous parlez de l'antiquité; les chevaliers romains avaient des anneaux, Agamemnon, Alexandre, etc., portaient des anneaux. En outre *anneau* est un terme plus distingué que *bague ;* dites donc l'anneau nuptial, l'anneau pastoral ou épiscopal.

CHAPITRE XLIV.—Riquet à la Houppe.

1. *Spirituel.*—Signifie ici qui annonce de l'esprit, comme un homme spirituel signifie celui qui a de l'esprit. Le mot vient du latin SPIRITUALIS, qui est dérivé de SPIRITUS, esprit. Le premier sens du mot est donc *qui est esprit*, sans corps. "L'ennuyeuse chose que d'être si peu spirituelle, que de ne pouvoir faire un pas sans son corps," dit Mme de Sévigné. Le sens anglais de ce mot existe aussi en français: une lecture spirituelle; la communion spirituelle; les chrétiens ne sont plus guère spirituels, le matérialisme a tout envahi.

2. *Houppe.*—Une touffe. C'est à l'origine le même mot que *huppe*, une touffe de plumes que portent certains oiseaux sur la tête. Ces mots viennent de UPUPA.

3. *Riquet.*—Ce mot signifie en normand contrefait, bossu.

4. *Laid.*—Le contraire de beau. La signification étymologique est *haïssable*, le mot venant de l'anglo-saxon LADH ou de l'ancien allemand LEID.—*Vilain* est bien différent de laid, quoique ce ne soit pas toujours la même chose que UGLY. Le mot vient du bas-latin *villanus*, qui se dérive de VILLA, maison de campagne. Ces maisons ont souvent été l'origine des villes et des villages. Un *vilain* était donc celui qui habitait la ville, à la différence des nobles qui occupaient les châteaux. Le vilain est de la roture. Il est donc, suivant l'esprit des temps féodaux, sale, fâcheux, méchant, déshonnête et sans aucun savoir-vivre. Tu n'es qu'un vilain. De là on passa à l'idée de désagréable à la vue, laid au superlatif.—Autres synonymes: disgracieux, contrefait, informe, difforme, mal fait, malbâti, défiguré, déhanché; manchot, bossu, rabougri, rachitique, pied-bot, affreux, hideux, horrible, monstrueux, repoussant. Il est laid comme le péché, c'est un péché mortel, c'est une horreur; laid comme une chenille, comme un singe, c'est un vrai singe; un laideron, un épouvantail; un crapaud, un babouin, un caliban; un grand escogriffe, un vilain magot, un vilain matou, un vrai remède d'amour. Il a un nez de betterave, de petits yeux de cochon, un visage tout bourgeonné, un cou de grue, et la bouche fendue jusqu'aux oreilles, et les jambes en parenthèse. Il est fait comme un voleur, il a un visage de réprouvé, il est laid à faire peur. —Peut-on dire que les Français ne font que des compliments?

5. *Maladroit.*—Le contraine de *adroit* et le synonyme de *gauche.*

Voyez dans mon "La Fontaine," p. 68, une note sur *adroit* et *habile*.

6. *Aborder*.—Le synonyme de *accoster*. Celui-ci s'écrivait autrefois *acostoier*, formé de *à* et *costoier*, dont nous avons fait *côtoyer*, lequel remonte *à côte*, du latin *costa*. Le premier sens de *côtoyer* est marcher côte à côte de quelqu'un. Accoster serait donc aller se mettre à côté de quelqu'un pour faire chemin avec lui côte à côte. Je préférerais cette définition que je tire rigoureusement de l'étymologie à celle de M. Littré: Aborder quelqu'un qu'on rencontre.—*Aborder* vient de *abord* composé de *à* et *bord*. Il signifie venir à bord. Nous abordâmes en Afrique. De là aborder quelqu'un. On voit que l'étymologie donne à *aborder* ce sens: approcher quelqu'un simplement. Je l'aborde et je lui parle; mais je *l'accoste* signifie que je me mets à ses côtés et que je vais l'accompagner. De là ces expressions: il est *abordable*, il est *inabordable*.

7. *Mélancolique*.—Qui a de la mélancolie ou qui en inspire. *Mélancolie* vient du latin MELANCHOLIA, tiré du grec μελαγχολία, formé de μέλας, noir, et χολή, bile. Le mot *atrabilaire* est tiré du latin comme mélancolique du grec, ATER, noir, et BILIS, bile. Cependant on donne à l'atribilaire une humeur plus noire qu'au mélancolique, et on n'a pour ce mot-là nullement adouci le sens étymologique, tandis qu'il y a une douce mélancolie. C'est une tristesse vague qui fait rêver. "Ô mélancolie enchanteresse! ô langueur d'une âme attendrie! combien vous surpassez les turbulents plaisirs, etc." C'est J. J. Rousseau qui chante ainsi la mélancolie. Vers 1825 ou 1830, toute la jeunesse de France était mélancolique comme son mélancolique poète, Lamartine. La jeunesse d'aujourd'hui, qui a la maladie du matérialisme et le culte du veau d'or, se moque des rêveurs mélancoliques de 1830. Entre ces deux maladies je choisirais encore la première, car celle-ci est ignoble et hideuse.

8. *Impertinence*.—Une chose qui n'est pas pertinente, c'est-à-dire, qui choque par la déraison ou l'inconvenance, une sottise.

9. *Guenon*.—1°. Singe à longue queue. 2°. La femelle du singe. 3°. Femme laide, sans mérite et sans agrément. Le mot vient de l'ancien allemand QUENA, femme, femelle; les Anglais ont QUEEN.

10. *Brutal*.—Il tient de la brute, est grossier et rude. *Brute* est proprement le féminin de *brut*, très grossier. Le cochon est l'animal le plus brut, dit Buffon. Avec une bête *brute*, on a fait *brute*

en supprimant le substantif bête. Un homme qui ressemble à ces bêtes est une *brute*, il est *brutal*, il agit *brutalement*, il *brutalise* tout le monde, sa *brutalité* est détestable.

11. *Malcontent.*—Il est *mal content*, il n'est pas content. N'employez pas ce mot, il a vieilli; dites *mécontent*.

CHAPITRE XLV.—L'OISEAU D'OR.

1. *Extrêmement.*—Distinguez ces mots: très, fort, fortement, tout à fait, entièrement, totalement, parfaitement, pleinement, amplement, largement, abondamment, à fond, de fond en comble, par-dessus la tête, autant que possible, jusqu'à la moelle des os, Dieu sait comme, Dieu sait combien, au dernier point, bel et bien, décidément, absolument, radicalement, fièrement, joliment, au superlatif, superlativement, comme quatre, sur une grande échelle, net, en plein, hautement, démesurément, immodérément, d'importance, de main de maître, de la bonne manière, puissament, à l'excès, excessivement, énormément, immensément, furieusement, effroyablement, monstrueusement, extraordinairement, infiniment, divinement, exorbitamment, à triple carillon, singulièrement, incomparablement, sans comparaison, notablement, par excellence, merveilleusement, étrangement, incroyablement, étonnamment, à outrance, à tour de bras, diablement, etc.—Tous ces termes doivent être employés en leur lieu pour exprimer exactement ce que l'on veut faire entendre.

2. *Environ minuit.*—A minuit environ, sur le minuit, à minuit à peu près. Ce n'est pas synonyme de à minuit précis, à minuit sonnant; ni non plus de à minuit sonné, passé minuit; ni de à minuit presque. Si vous arrivez sur le minuit, quand on vous a fixé minuit sonnant, vous n'arrivez pas au temps voulu, car vous êtes au rendez-vous un peu trop tôt ou un peu trop tard; si vous arrivez à minuit sonné, vous êtes en retard; et si vous arrivez à minuit presque, vous êtes venu avant l'heure marquée. Ordinairement il vaut mieux arriver un peu trop tôt qu'un peu trop tard, et il est plus poli d'attendre que de se faire attendre.

2. *Brûler.*—Désirer ardemment. C'est une expression forte comme soupirer pour ou après, mourir d'envie de, languir après, griller d'impatience, pétiller de faire une chose; il lui tarde de le faire.—L'étymologie de *brûler* est intéressante. Le latin PERURERE donne le fréquentatif PERUSTARE, lequel est syncopé en PRUSTARE,

d'où est venu BRUSTARE, qui a fourni le diminutif BRUSTOLARE, verbe italien, lequel correspond au latin PERUSTULARE. Comment PERUSTULARE peut-il devenir *brûler?* Les lois de l'étymologie l'expliquent fort bien. PERUSTULARE perd l'*u* de l'antépénultième PERUST(U)LARE, parce que la brève qui précède la syllabe tonique, la syllabe *la* ici, disparaît; ainsi AL(A)BASTRUM, allâtre; SEP(A)RARE, sevrer; CER(E)BELLA, cervelle; DESID(E)RARE, désirer; LIB(E)RARE, livrer; BON(I)TATEM, bonté; CLAR(I)TATEM, clarté; DUB(I)TARE, douter; CIRC(U)LARE,, cercler; COP(U)LARE, coupler; et ici PERUSTULARE devient PERUSTLARE; celui-ci se contracte en PRUSTLARE par la chute de la première voyelle; ce phénomène assez rare se présente dans *briller* qui vient de B(E)RYLLARE. Le *p* de PRUSTLARE se changeant en *b* nous avons BRUSTLARE; ceci est fréquent: APICULA, abeille; CAPANNA, cabanne; DUPLUS, double; etc. Enfin le *tl* de BRUSTLARE se change en *ll*, puis en *l*, et nous arrivons à *brusler.* Le changement de *tl* en *ll* et en *l* se retrouve dans ROTULUS, ROTLUS, ROLLUS, rôle; ROTULARE, ROTLARE, ROLLARE, ROLARE, rouler, etc. *Brusler* s'est transformé en brûler par le remplacement de l'*s* par un accent circonflexe: cela est régulier; les vieilles formes abisme, albastre, asne, aumosne, beste, teste, feste, chesne, crouste, fenestre, forest, gaster, maistre, vostre, nostre sont devenus abime, albâtre, âne, aumône, bête, tête; etc.—Quelquefois la disparition de l'*s* se marque par un accent aigu: escouter, bestail, despit, response sont devenus écouter, bétail, dépit, réponse.—Quelquefois aussi la disparition de l'*s* ne laisse pas de trace: composte, coustume, cisterne, moustarde, plustôt, souspirer, etc. On a simplement effacé l'*s*, compote, coutume, etc.

4. *Lisière.*—Proprement le bord d'une étoffe dans le sens de sa longueur, et métaphoriquement, comme ici, le bord d'un champ, d'une forêt, etc.

5. *Sens commun.*—Il faut le distinguer du *sens* et du *bon sens*, distinction qui est loin d'être facile. Prenons d'abord le mot simple, le *sens.* C'est le latin SENSUS. Sa première signification est celle d'un appareil qui met l'homme en relation avec les objets du dehors. Nous avons cinq sens dans cette acception du mot. Mais il y a aussi un *sens intellectuel* que tous les hommes possèdent plus ou moins, à l'exception de ceux qui ne voient absolument rien dans le monde de l'esprit, les fous. Ce sens est plus ou moins parfait; certains ont beaucoup de sens, d'autres peu de sens. Il y a un sens droit et un sens qui n'est pas droit, comme il y a une vue droite et

une autre, celle du louche; il y a un mauvais sens, un sens admirable, un sens dépravé, un petit sens. Mme de Sévigné dont le sens était certes excellent dit cependant: "Je trouve à mon petit sens que Bérénice ne surpasse pas Andromaque." Il est heureux d'être bien organisé du côté des sens extérieurs, d'avoir bonne vue, bonne oreille, etc. Il n'est pas moins heureux d'être éminemment doué du côté du sens intellectuel, et un homme de grand sens est un favori de la nature. Chaque individu a ses cinq sens exterieurs à lui, et son sens intellectuel à lui.—Il en est autrement du *bon sens*, qui est plutôt de l'humanité que de l'individu, comme la raison. On dit la raison humaine, on peut aussi bien dire le bon sens humain. On participe plus ou moins à ce bon sens, on est plus ou moins d'accord avec lui. Nous pouvons disputer des sens et des couleurs, et aussi du *sens*. Le sens de Mme de Sévigné était en faveur d'Andromaque, le sens d'un autre pouvait être tout aussi bien pour Bérénice. Mais on ne dispute pas du *bon sens*. Il est sain et droit, et nous sommes tenus de nous conformer à ses lois. "C'est le maître de la vie humaine," dit Bossuet. Et c'est même la première qualité du génie. Il est formé de certains principes, de certaines croyances, d'une certaine manière de penser et de se conduire, qui a l'approbation presque unanime de l'humanité, de tous, à l'exception de ceux que sont révoltés contre le bon sens.—Quant au *sens commun*, ce n'est pas grand chose, c'est ce sens que les plus simples eux-mêmes possèdent, "raison grossière, dit Voltaire, raison commencée, premières notions des choses ordinaires, état mitoyen entre la stupidité et l'esprit. Cet homme n'a pas le sens commun, est une grosse injure. Cet homme a le sens commun, est une injure aussi; cela veut dire qu'il n'est pas tout à fait stupide, et qu'il manque de ce qu'on appelle esprit."

6. *Gargote.*—Ce cabaret est pauvre et souvent malpropre. Aussi le verbe *gargoter* signifie non-seulement fréquenter les gargotes, mais aussi manger et boire malproprement; la *gargoterie* est une mauvaise cuisine de gargote, et le *gargotier*, celui qui tient une gargote, signifie aussi un mauvais cuisinier. Il y a une idée de mépris dans ce mot *gargote*, et il faudrait trouver cette idée dans l'étymologie. D'où vient donc ce mot? Le grand philologue allemand Diez ne veut pas le tirer de l'allemand GARKÜCHE, ni du latin GARGUSTIUM, mauvaise auberge. Est-ce le verbe picard *gargoter*, bouillir très fort, qui nous a donné gargote? Est-ce le latin CARO COCTA, chair cuite? Il me semble

que le radical *garg* doit avoir produit gargote. *Garg* a le sens de gosier dans l'italien GARGATA, et il a donné le terme populaire français *gargamelle*, qui signifie gosier. C'est ce nom de *Gargamelle* que Rabelais a donné à la femme de son géant Grangousier, l'homme au grand gosier, père de *Gargantua*, nom qui signifiait gosier aussi, comme celui de sa mère, car en languedocien on appelle le gosier *gargante*.—La *gargote* serait donc ce cabaret où l'on est occupé uniquement du gosier.—Ne confondez pas la *gargote* avec la *guinguette ;* celle-ci est un cabaret des environs des villes, où le peuple boit, s'amuse et danse les jours de fête. Vénus y folâtre sur l'herbette avec les amours, et Toinon avec Perrette, à la musique des violons. On y boit du petit vin, qu'on appelle *ginguet ;* ce mot est probablement l'étymologie de *guinguette*. Ce peut aussi être *giguer*, qui signifie danser la *gigue*, une danse ancienne très vive et très gaie. Ainsi à la guinguette on boit le petit vin et on danse la gigue, et Vénus y préside à tous les plaisirs.—La *guinguette* me fait penser à l'ode d'Horace, "*Solvitur acris hiems,*" l. i., ode 4, laquelle chante le printemps: "Le rude hiver a fait place au zéphyr, dit-il; la prairie a perdu son manteau de givre; aux douces clartés de la lune Vénus a réveillé les danses et les chansons; les nymphes unies aux grâces ingénues frappent la terre en cadence. . . . Saluons, mes amis, le doux printemps; la pâle mort viendra bientôt, et dans le royaume de Pluton nous n'aurons plus de jeux, plus de fêtes, plus de plaisirs." C'est ainsi que le poète latin invite les Romains aux amusements de la *guinguette*.—Cette douce poésie est bien loin de la gargote où le gosier seul trouve du plaisir.

7. *Bonnes manières.*—Synonymie: il est comme il faut, bien élevé, civil et poli; il a reçu une bonne éducation (ne confondez pas *éducation* en français avec EDUCATION en anglais); il a du savoir-vivre. (Le *savoir-faire* est autre chose.) Il observe les bienséances, il sait se présenter, il connaît les usages, il a bon air, il a vu la société; il est élégant, il est plein de distinction; il est de bonne compagnie, il appartient au beau monde; son maintien est excellent, il a de la tenue, il connaît le decorum.

8. *Prenez garde.*—Prenez garde de ne pas ôter l'oiseau, et prenez garde d'ôter l'oiseau signifient la même chose ; il est recommandé au jeune homme de ne pas ôter l'oiseau.—Je vais m'efforcer d'expliquer brièvement l'étrange construction de *prendre garde de*, *garder de*, *garder que*, et *se garder de* par rapport à *ne*. Quand

ne est employé, donnez aux trois termes le sens de *avoir soin;* quand *ne* n'est pas employé, donnez-leur le sens de *éviter;* de cette manière vous comprendrez que nos phrases avec *ne* et celles sans *ne* sont réellement synonymes. Faites l'application de cette règle aux exemples suivants: prenez garde de tomber; prenez garde de ne pas tomber; gardez de tomber; gardez que vous tombiez; gardez que vous ne tombiez; gardez-vous de tomber. Toutes ces phrases sont synonymes. Je ne trouve pas d'exemples qui m'autorisent à dire: gardez de ne pas tomber, et gardez-vous de ne pas tomber; mais je ne doute pas que ces phrases ne soient synonymes des précédentes. Il en est différemment de *prendre garde que* et *prendre garde à.* Ces deux expressions sans *ne* signifient avoir soin que la chose soit faite, et avec *ne* elles signifient au contraire avoir soin que la chose ne soit pas faite. Exemples : prenez garde que vous soyez attentif à mes leçons ; prenez garde que vous ne soyez pas distrait; prenez garde à bien vous conduire; prenez garde à ne pas mal vous conduire.—Ainsi dans la phrase de notre texte je puis dire; prenez garde d'ôter l'oiseau, prenez garde de ne pas ôter l'oiseau, prenez garde à ne pas ôter l'oiseau, prenez garde à laisser l'oiseau dans sa cage, prenez garde que vous n'ôtiez pas l'oiseau, prenez garde que vous laissiez l'oiseau dans sa cage, gardez d'ôter l'oiseau, gardez que vous ôtiez l'oiseau, gardez que vous n'ôtiez pas l'oiseau.—Je recommande aux élèves de s'exercer à l'emploi correct de ces termes, lequel est ignoré de la plupart des écrivains de ce siècle.

9. *Cachot.*—Étymologie *cacher;* c'est proprement une petite prison obscure et basse dans une grande prison. Quelques synonymes: prison, geôle, cage, cellule, forteresse, donjon, bastille, oubliettes, maison de correction, maison d'arrêt, maison de force, maison de détention, bagne, conciergerie, cul-de-basse-fosse, salle de police, secret, violon.—On l'a mis sous les verrous, on l'a jeté dans les fers, on lui a mis des menottes, il a la camisole de force.

10. *Fleur.*—Fleur signifie ici ce qui est le plus excellent.

11. *Exploit.*—Ce terme a ici un sens légèrement comique. Proprement c'est une action d'éclat accomplie en guerre : les exploits de Rodrigue réjouirent Chimène. Mais on dit aussi les exploits d'un chasseur, des exploits galants, etc. L'étymologie est dans le bas-latin EXPLECTA, des accomplissements, des choses terminées; des exploits militaires sont donc des faits militaires; ainsi des *hauts faits* sont très synonymes de exploits. Il y a encore les *ac-*

tions héroïques, les *actes de bravoure*, les *prouesses*. Celles-ci rappellent la chevalerie, ce sont les exploits des *preux*. Depuis Don Quichotte les preux sont peu célèbres ; on rencontre aujourd'hui Sancho Pansa beaucoup plus souvent que son maître, et on le salue !

12. *Clameurs.*—Ce sont des cris tumultueux. Un jour que la chambre française se souleva contre M. Guizot, alors président du conseil des ministres, ce personnage hautain se sentit si indigné qu'il fut éloquent : "Quelque haut que montent vos *clameurs*, dit-il, elles ne s'élèveront jamais jusqu'à la hauteur de mon dédain." Il y a beaucoup de mépris dans l'emploi du mot *clameur* ici.

13. *Gronder.*—C'est réprimander avec humeur. Le mot vient de GRUNDIRE, grogner, ce qui se dit du cri du cochon. Voyez ma note sur *grognard* et *grogner*, XXI., 5.

14. *Stupéfait.*—Engourdi par la surprise, rendu stupide. Étymologie : STUPEFACTUS, de STUPERE, être étonné, être stupide, et FACERE, faire.

CHAPITRE XLVI.—Les six Compagnons qui viennent à bout de tout.

1. *Tête à grelots.*—Tête de fou, parce que dans les temps anciens les fous portaient des grelots. *Grelot* vient de l'ancien mot *graile*, son grêle et trompette. D'autres le tirent de CROTALUM, petite sonnette.

2. *Trajet.*—Espace à traverser d'un lieu à un autre. C'est le latin TRAJECTUS, de TRAJICERE, traverser, formé de *tra* au delà, et JACERE, jeter.

3. *Se régaler.*—C'est faire un bon repas, où l'on ne se refuse rien. *Régaler* signifie proprement donner un régal, un divertissement, une fête. Le mot ne vient pas de REGALIS, royal, mais est formé de *re* et du vieux verbe *galer*, qui nous a donné *galant* et *gala*. Dans le français ancien, *gale* signifiait réjouissance.

4. *Verrouiller.*—Fermer au verrou. *Verrou* vient du bas-latin VERUCULUM, petite broche.

5. *Enchanté.*—Voir XXIX., 4, et mon "La Fontaine," p. 6.

6. *Louer.*—Donner à louage se dérive de LOCARE, placer, qui vient de LOCUS, lieu, mais *louer*, relever le mérite de quelqu'un par des éloges, vient de LAUDARE qui se dérive de LAUS, louange.

7. *Gaillard.*—Voir XVI., 4.

8. *S'engouffrer.*—Tomber dans un gouffre, qui est une cavité

profonde. *Gouffre* s'employait pour *golfe* dans la langue ancienne. On dit aussi *gorge* dans le même sens; ce mot-ci est le latin GURGES, gouffre.

9. *Garnir.*—Il signifie ici remplir; il n'y avait pas assez d'or pour remplir le fond du sac.

10. *Fourrer.*—Mettre dans un endroit creux, caché, comme on met l'épée dans le fourreau, et puis introduire d'une manière générale. *Fourrer* vient du vieux français *fuere*, qui signifiait fourreau.

11. *Courir sus.*—*Sus* a le sens de *dessus*, *contre*, dans cette expression. Courir sus à l'ennemi.

12. *Disperser.*—Jeter çà et là, puis mettre en fuite. Les ennemis qui s'enfuient sont poussés çà et là, se jettent çà et là, en désordre, dans leur fuite. S'il n'y a pas ce désordre, c'est une retraite qu'ils accomplissent.—*Disperser* vient du supin DISPERSUM de DISPERGERE, formé de DIS dans son sens distributif et SPARGERE, répandre.

13. *Drôle.*—Il n'est pas régulier, pas dans un parfait équilibre d'esprit, il lui passe de singulières idées par la tête, il nous inquiète un peu. Drôle vient de l'allemand DROLLIG, plaisant. Il y a des drôles qui sont assez plaisants, et qui vous font rire; mais comme le plaisant est un homme qui cherche à nous faire rire, il ne nous fait pas rire longtemps, et nous le nommons un mauvais plaisant. Il en est ainsi des drôles; l'épithète de mauvais s'y joint très volontiers.

CHAPITRE XLVII. — Les Souliers qui reviennent de la Danse.

1. *Tout en pièces.*—Les souliers étaient tout déchirés. Les filles avaient tant dansé qu'elles avaient mis leurs souliers en pièces; their shoes were danced to pieces.

2. *Répondre.*—*Répliquer*, *repartir*. *Répondre*, qui est le latin RESPONDERE, est le plus général de ces trois termes, car *répliquer* et *repartir*, c'est *répondre*, mais il y a un sens particulier qui s'attache à *répliquer* et à *repartir*.—*Répliquer* vient de REPLICARE, qui signifie proprement replier, mais qui a dans le Digeste le sens de répondre à une réponse, et celui de réfuter. Cela représente fort bien notre verbe *répliquer* lequel signifie d'abord répondre sur ce qui a été répondu: il m'a répondu cela et je réplique ceci; puis répondre en opposant des raisons, des arguments; ainsi si je fais une

affirmation, et que j'ajoute: vous n'avez rien à répliquer, je veux dire que vous ne sauriez trouver des raisons à m'opposer.—*Repartir* de *re-partir : sa réponse partit vite.* Dans la composition de *re-partir, re* marque cette vitesse, cette promptitude de la réponse. *Repartir*, c'est donc répondre promptement, quelquefois par un trait qu'on lance vivement.—*Riposter* ressemble beaucoup à repartir; cependant la *riposte* suppose une attaque. Repousser vivement cette attaque, c'est riposter.

3. *Vêtirait.*—C'est le terme propre ici ; *habillerait* ne rendrait pas l'idée. Ne confondez pas *vêtir* et *habiller*. Se vêtir c'est se couvrir de vêtements ; celui qui est vêtu n'est pas nu.—S'habiller c'est mettre sur soi des vêtements aussi ou des habillements, mais l'idée de s'arranger domine ici. On peut être fort bien habillé et trop peu vêtu en même temps. Cela arrive à certaines femmes du monde.—Dites donc : ce pauvre est si mal *vêtu* qu'il meurt de froid; les Anglaises ne savent pas s'*habiller;* il faut bien se *vêtir* en hiver; les Chinois ont tort de ne pas s'*habiller* comme nous quand ils vivent chez nous.

4. *Prit son courage à deux mains.*—She *plucked* up courage.

5. *Dinde.*—C'est la femelle du dindon. On donne ce nom aussi à une femme sans intelligence. La princesse appelle sa sœur ainsi parce qu'elle est sotte de trembler pour des riens. On dit de même d'un homme qu'il est bête comme un dindon.—Ne confondez pas la *dinde* avec la *poule mouillée ;* celle-ci est une personne sans courage, qui n'ose rien; elle ressemble à cette pauvre poule qui revient des champs toute mouillée. Quelle triste figure elle fait ! Dans notre conte la princesse aurait pu appeler sa sœur *poule mouillée* aussi bien que dinde.

6. *Niais.*—C'est proprement un oiseau que l'on prend au nid, puis une personne simple, inexpérimentée comme cet oiseau. Il vient d'une forme latine NIDAX, qui est dérivé de NIDUS, nid.—Par l'étymologie le *béjaune* est le frère du niais, car *béjaune* vient de *bec jaune*, et est un oiseau qui a le bec jaune parce qu'il n'est pas encore sorti du nid, et est en conséquence simple et niais. Appeler un jeune homme *béjaune*, c'est dire qu'il est un jeune sot.

Les langues sont fort riches dans leurs termes de mépris. En voici quelques-uns que le français emploie pour exprimer le manque d'esprit : il est sot, bête, idiot, imbécile, stupide, lourd, obtus ; c'est une petite tête, une grosse tête, une lourde tête, une tête détraquée, une tête à l'envers, une pauvre tête ; il n'a pas de tête, il

a la tête dure ; il a perdu la tête, il n'a plus de tête, il n'a plus sa tête à lui, il bat la campagne ; c'est un extravagant, un étourdi, une tête folle, une tête éventée, une tête sans cervelle, une tête de linotte ; c'est un écervelé ; sa tête n'y est plus, sa tête est partie; il a la tête fêlée, il a la tête mal timbrée; il a un coup de hache à la tête ou un coup de marteau; il est borné, faible d'esprit, simple, naïf, niais, nigaud, bonasse, inepte; c'est un animal, un âne, un âne bâté, un baudet, un béjaune, un oison bridé, un vrai buffle; c'est maître Aliboron; il est fou, ridicule, excentrique, saugrenu; c'est un benêt, un badaud, un lourdaud, une buse, un gobe-mouches; un radoteur, une ganache, un balourd, un bêta ; c'est une bûche, une cruche; un dadais, un Gille, un Jocrisse, un Iroquois; une tête à perruque; une bécasse, une grue; une pécore, une pecque; c'est un lunatique, un fanatique, un maniaque, un monomane, un frénétique, un timbré, un énergumène, un échappé des Petites-maisons; un cerveau brûlé, un rêveur, un songe-creux, un aliéné; ce n'est pas un génie, c'est une tête creuse; il n'a pas inventé la poudre, il n'a pas découvert l'Amérique, il n'a pas tué son père; il est bouché, on ne peut rien lui pousser dans la tête; il est enfoncé dans la matière; il a la tête mal faite, il se laisse mener par le nez; il ne voit pas plus loin que son nez; il ne voit que du feu dans ce qu'on raconte; il n'a pas une once de sens commun, il est sot comme un panier, bête comme un pot, il est brouillé avec le bon sens; il n'est pas sorcier! il n'a pas trouvé la pierre philosophale; c'est un sot en trois lettres; il a besoin d'ellébore; il a un grain de folie dans la tête; il est fou à lier, fou à courir les champs, fou à courir les rues: le cerveau lui tinte, il a des chambres à louer dans la tête, il est bon à mettre aux Petites-maisons; il n'y a personne au logis, il est parti. En disant ceci faites un geste, montrez votre tête pour signifier que c'est de l'esprit que vous parlez—non pas du vôtre assurément—et un mouvement de la main qui marque le départ de l'esprit: *il est parti*, ou simplement *parti!* et même, si vous savez gesticuler, vous n'aurez pas besoin de prononcer un seul mot pour dire à votre voisin que cet homme là-bas n'a rien dans sa tête, ou que son esprit a déménagé.—Cette synonymie est nécessairement très incomplète, mais elle vous suffira pour dire du mal de la tête de vos amis.

7. *Lourd.*—Ce mot a une étymologie curieuse. On le dérive du bas-latin LURDUS, sale, immonde, lequel se rattache au latin LURIDUS, livide, jaune. LURDUS a signifié au moyen âge pourri. LURDUS devenu *lourd* en français avec ce sens de *pourri* a pris le sens

figuré de *pesant d'esprit*, inerte. On comprend cette succession d'idées. Ce qui est rare et exceptionnel, c'est que l'on a passé du sens moral pesant d'esprit au sens physique de pesant. C'est le contraire qui a lieu ordinairement.—Le synonyme, *pesant*, vient de peser, qui est le fréquentatif latin PENSARE, de PENDERE. Le verbe *penser* a exactement la même origine que *peser*, et en effet les deux verbes ont la même signification, l'un au physique, l'autre au moral, car *penser* n'est pas autre chose qu' apprécier, peser à leur juste valeur les rapports des idées.—Une chose *pesante* est une chose qui *pèse*, et en réalité tout corps est pesant plus ou moins, puisque la pesanteur est la tendance des corps vers le centre.—Mais ce qui est *lourd* a du poids. En outre, la chose est pesante en elle-même, et elle est lourde relativement à nous. Du même corps je dirai à un enfant qui veut le soulever il est lourd; et à un homme fort, il est léger.—Dans le sens figuré aussi *lourd* enrichit sur *pesant ;* un esprit pesant conçoit avec lenteur, un esprit lourd ne conçoit pas pour ainsi dire; il ne fait aucun progrès. Le sens originel de pourri se fait sentir dans lourd, comme vous voyez.

8. *Confesser.*—De CONFESSARE, fréquentatif de CONFITERI. M. Littré distingue comme suit *confesser* de *avouer*. "Faire un aveu est plus général que faire une confession; il s'applique à tout ce qu'on avait le dessein de cacher, bon ou mauvais; la confession ne s'applique qu'au mal, à un tort, à un méchef. Aussi la torture, la menace arrachent non une confession, mais des aveux."

CHAPITRE XLVIII.—La Bariolée.

1. *Bariolé.*—C'est le participe de *barioler*, peindre de diverses couleurs bizarrement assorties. Le mot est-il une modification de *varioler ?* On voit ainsi le *v* changé en *b* dans brebis de VERVEX, dans corbeau de CORVUS, dans courber de CURVARE. *Varioler* vient de VARIUS, varié, de couleurs variées.—M. Littré préfère tirer *barioler* du vieux mot *riolé*, qui a diverses couleurs, qui a des raies. *Riolé* viendrait d'un substantif ancien *ruilé* raie, règle, du latin REGULA. Ainsi *bariolé* serait formé de *ba* ou *bar*, préfixe à signification péjorative, et *riolé* qui a des raies; donc le *bariolé* a des raies bizarres.—D'autres encore dérivent *barioler* de BIS-REGULARE. Régler étant dans la vieille langue *riuler*, BIS-REGULARE, *bis-régler*, *bis-ruiler* ou *barioler* signifierait tirer des lignes deux fois, et le *bariolé* aurait des lignes ou des raies deux fois, beaucoup

de raies, de couleurs, plus qu'il n'en faut.—Vous verrez que la fille de notre conte est très bariolée.

2. *Pareil.*—Distinguez-le de son synonyme *semblable*. *Pareil*, en bas-latin PARICULUS, vient du latin PAR comme la *paire*, deux choses toutes semblables, qui vont ensemble: une paire de gants; et aussi le *pair*, en anglais PEER, un pair de France. Les pairs de France étaient en effet égaux en pouvoir et en dignité. *Pareil* signifie donc égal. Le général Grant n'a pas son pareil en Amérique.—Les *semblables* se ressemblent sans être pour cela égaux. Tous les hommes sont *semblables*, mais non pas *pareils*. Un milord anglais bon chrétien aime tous ses *semblables*, mais il ne fréquente guère que ses *pareils*.

3. *Songer.*—C'est avoir l'esprit occupé d'une chose, c'est avoir si bien une chose dans l'esprit qu'on semble l'avoir en même temps dans son cœur. Vous dites à votre ami *pensez à moi*, gardez mon souvenir dans votre esprit. Mais dans sa misère le pauvre vous dit: *songez à moi*, ne me chassez pas de votre cœur, et ayez pitié de moi.—Voyez ma note sur *songer* et *penser* dans mon "La Fontaine," p. 48.

4. *Défunte.*—On dit la défunte reine, la feue reine, feu la reine; cependant quand la reine morte a été remplacée par une autre, il faut dire la feue reine; feu la reine serait une faute.—Remarquez aussi qu'on ne dit pas feu Socrate, ou feu Pascal; on ne dit *feu* que des personnes qui ont vécu de notre temps. Feu M. Thiers, non pas feu Voltaire.

5. *Comble.*—Vient-il de CULMEN, tas, ou de CUMULUS, sommet. Les deux étymologies sont bonnes; car *comble* signifie sommet; le comble de la joie, le comble de mes souhaits, le comble des malheurs; les combles d'un édifice signifient les constructions qui le couronnent.—Mais *comble* emporte aussi l'idée de tas CUMULUS: cette mesure est comble, il y a tas, la mesure est pleine à déborder. Quand Wendell Phillips parle, la salle n'est pas toujours *comble*, ce qui ne prouve rien contre l'orateur et prouve beaucoup contre ceux qui ne sont pas venus l'écouter, parce qu'il y a en ville un danseur de corde.

6. *Détourner*—Je préfère ici *détourner* à *dissuader*. Écoutez ce qu'elle dit à son père, elle ne raisonne pas contre lui, elle ne veut pas prouver qu'il a tort de vouloir l'unir au vieux courtisan; si elle faisait cela, je dirais *dissuader*, qui est le latin DISSUADERE, composé de *dis* et *suadere*, persuader. *Dissuader* est donc obtenir par

des raisonnements qu'un homme renonce à faire ce qu'il était porté à faire, tout juste le contraire de *persuader*. Notre héroïne ne fait pas cela, elle s'efforce de *détourner* (dé-tourner) son père de sa résolution, c'est-à-dire, de tourner la chose autrement, en tournant son esprit ailleurs.—*Détourner* est d'une application plus générale que *dissuader*. Dites, j'ai dissuadé mon ami de cette entreprise que plusieurs de ses amis lui conseillaient; on n'a pas réussi à dissuader le général Grant de se mettre sur les rangs pour la présidence; tout doit nous détourner de l'hypocrisie; détournez-moi de mes tristes pensées, ô mes amis! —Il y a encore *faire revenir de*. Demandez à votre professeur comment *faire revenir* un homme de sa résolution diffère de le *dissuader*, ou le *détourner*. Voyez aussi quel emploi vous devez faire de *déconseiller*. Si vous employez un de ces mots quand il en faut un autre, vous serez un barbare dans votre langue française, vous serez comme presque tout le monde sous ce rapport, en France et hors de France.

7. *Inébranlable.*—De *in-ébranler;* ce verbe-ci signifie faire branler, faire osciller. *Branler*, c'est faire mouvoir d'un côté, puis d'un autre côté. Il branle la tête. Il y a un vieux verbe *brandeler*, qui s'est contracté en *branler*, et qui ressemble beaucoup à *brandiller*, le diminutif de *brandir*. Ce verbe signifie originairement agiter le *brand*, lequel était une grosse épée employée au moyen âge. (Voyez dans Webster BRANDISH, BRAND et BRANGLE.) On ne peut donc faire aller deçà et delà celui qui est *inébranlable*, il n'oscille pas.—Celui qui est *inflexible* ne fléchit pas, ne plie pas. Il est *inflexible*. Le latin FLEXIBILIS vient de FLECTERE, fléchir, plier.—Pour ne pas confondre ces deux mots, pensez à leur étymologie. Le prince de Bismarck est un homme inflexible; est-il inébranlable? —Le vocabulaire est riche dans les termes qu'il fournit pour décrire un homme qui a de la résolution: résolu, ferme, décidé, constant, déterminé, immuable, inexorable, roide, tenace, cuirassé; c'est une barre de fer; un homme de tête; un rude joueur; il a du caractère; il est ferme sur ses étriers, aussi ferme qu'un roc; c'est un homme entier.—Quand la qualité se corrompt ou devient excessive, nous trouvons l'homme obstiné, entêté, opiniâtre, têtu, rétif, bourru, intraitable; une tête de fer, un homme cassant; il n'en fait jamais qu'à sa tête, il n'entend ni rime ni raison.

8. *Avoir à.*—Il y a une nuance qui distingue ces synonymes: *avoir à, devoir, falloir*. Il est difficile de toujours les employer parfaitement. Remarquez que le plus fort de ces termes est *falloir*.

J'ai à sortir signifie simplement que je suis appelé dehors pour une raison ou pour une autre; *j'ai à* voir le médecin aujourd'hui et à prendre une leçon de piano.—*Je dois* sortir est plus fort; il y a obligation pour moi de sortir.—Et *il me faut* sortir est encore plus fort, mais *il faut que* je sorte est l'expression la plus forte. Il y a nécessité absolue de faire ce qu'il faut que nous fassions.

9. *Morceau.*—Et *pièce* sont synonymes. *Morceau*, autrefois *morcel* et *morsel*, est un diminutif de MORSUM, qui vient de MORDERE. C'est donc dans son premier sens une pièce enlevée en mordant. C'est comme une bouchée. Les significations dérivées sont nombreuses et l'on a fini par s'éloigner de l'étymologie: un morceau de pain, un morceau de bois, un morceau d'homme (un petit homme), un morceau de poésie. Le faisan est un bon morceau. Vénus de Milo est un beau morceau artistique. On peut assez bien dans tous ces exemples remplacer *morceau* par *pièce*. Mais pièce ne peut pas être remplacé par morceau ici: une pièce de vin, une pièce d'ameublement, une pièce d'or, une pièce de bétail, les pièces d'une maison, une pièce de siège (canon), une pièce de théâtre.

L'étymologie de *pièce* n'est pas claire. Peut-être le mot vient du celtique PETH ou PEZ, pièce; peut-être du grec πέζα, pied, bord; peut-être est-ce le bas-latin PETACIA, un lambeau d'étoffe; peut-être enfin il se rattache au latin PETIOLUS, petit pied.

10. *Abandonner.*—Il vient de *abandon*, lequel est composé de *a* et *bandon*. Ce dernier mot est vieux et se dérive de *ban*, qui a la même signification. C'est le bas-latin BANNUM et BANDUM. Le *bandon* ou le *ban* est une proclamation publique, puis une permission. Mettre une chose à bandon ou l'abandonner, c'est donc permettre qu'on la saisisse, c'est ne plus s'en occuper, ni s'en soucier.—Le synonyme d'abandonner est *délaisser*.—Il y a encore laisser, quitter, renvoyer, rejeter, déserter; tourner le dos, planter là.

11. *Trou.*—On peut nommer *trou* une très petite habitation. "Un trou à Paris vaut mieux qu'un palais ailleurs."—*Voltaire.*

12. *Mander.*—Ordonner de venir, le latin MANDARE.

13. *Joliment.*—Il n'y a rien de joli à être battu, mais cet adverbe s'emploie pour *extrêmement.*

14. *Congédier.*—C'est indiquer qu'on veut que quelqu'un se retire, dit M. Littré. Le premier sens est donner un congé à des soldats. Le *congé* est la libération d'un service; de là permission de s'en aller et permission en général. L'étymologie est le latin COMMEATUS, de COMMEARE, aller.

15. *S'étaler.*—Se faire voir, se déployer. *Étaler* signifie à l'origine exposer une chose pour la vendre. Il vient de *étal*, qui était anciennement une table sur laquelle le marchand mettait en vente sa marchandise. Ce mot remonte à l'ancien allemand STAL; on a aussi en anglais STALL.

CHAPITRE XLIX.—LES TROIS CHEVEUX D'OR DU DIABLE.

1. *Coiffé.*—Voir V., 12.

2. *Fardeau.*—Voyez dans mon "La Fontaine," p. 47, une note sur *fardeau, charge* et *faix*.

3. *Égarer.*—Détourner du droit chemin. Le mot est formé de *é* et de *garer*, qui vient du vieux allemand WARON, prendre garde. Celui qui ne prend pas garde, qui est distrait, court risque de perdre son chemin, de *s'égarer*. Cela est vrai au figuré comme au propre. Si nous ne surveillons pas nos pensées, elles s'égarent; si nous ne veillons pas, les mauvaises passions nous font aussi perdre le droit chemin. Dans tous les sens nous sommes sans cesse en péril de nous égarer et nous devons veiller incessamment dans toutes les directions.

4. *Enjoindre.*—Commander une chose avec autorité. Ce verbe vient de INJUNGERE, formé de IN et JUNGERE, joindre.—Quelques synonymes: ordonner, prescrire, décréter, commander, requérir, sommer, exiger, imposer, statuer, promulguer un décret, tous ces termes expriment autorité. Les pouvoirs rendent des décrets, des ordonnances, des ukases, des firmans; ils publient des rescrits, des lois, des règlements, etc.

5. *Quart d'heure.*—Il signifie souvent, non pas quinze minutes, mais un moment plus ou moins court. Il y a de bons quart d'heure et de mauvais quart d'heure. Vous entendrez souvent l'expression *quart d'heure de Rabelais*, ce qui signifie le moment où il faut délier les cordons de la bourse pour payer les dépenses de l'hôtel principalement. Le bibliophile Jacob raconte comme suit la curieuse origine de notre expression. "Rabelais, après être resté à peine six mois à Rome, fut rappelé en France *clara principis patriæque voce*, dit-il. On raconte qu'en arrivant à Lyon il fut forcé de s'arrêter dans une hôtellerie, faute d'argent pour continuer sa route, et comme il ne voulait pas se faire connaître, de peur de compromettre le secret de sa mission, il imagina un singulier strata-

gème pour sortir de cet embarras, qui est passé en proverbe sous le nom de *quart d'heure de Rabelais.* Il s'était déguisé de manière à n'être reconnu de personne, et il fit avertir les principaux médecins de la ville qu'un docteur de distinction, au retour de longs voyages, souhaitait leur faire part de ses observations: la curiosité lui amena un nombreux auditoire devant lequel il se présenta vêtu singulièrement, et parla longtemps, en contrefaisant sa voix, sur les questions les plus ardues de la médecine. On l'écouta avec stupéfaction. Tout à coup il se recueille, prend un air mystérieux, ferme lui-même toutes les portes, et annonce aux assistants qu'il va leur révéler son secret. L'attention redouble: "Voici, leur dit-il, un poison très-subtil que je suis allé chercher en Italie pour vous délivrer du roi et de ses enfants. Oui, je le destine à ce tyran qui boit le sang du peuple et qui dévore la France." A ces mots, on se regarde en silence, on se lève, on se retire. Rabelais est abandonné de tous. Puis, peu d'instants après, les magistrats de la ville font cerner l'hôtellerie, on se saisit du prétendu empoisonneur, on l'enferme dans une litière et on l'emmène à Paris sous bonne escorte. Pendant le chemin, il est hébergé aux frais de la ville; on le traite même *magnifiquement* comme un prisonnier de distinction; il arrive enfin à sa destination, frais et dispos. François Ier est prévenu de l'arrestation d'un grand criminel; il veut le voir; on conduit devant lui Rabelais, qui a repris son visage et sa voix ordinaires. François Ier sourit en l'apercevant. "C'est bien fait à vous, dit-il en se tournant vers les notables de Lyon, qui avaient suivi leur capture, ce m'est une preuve que vous n'avez pas peu de sollicitude pour la conservation de notre vie; mais je n'avais jamais soupçonné d'une méchante entreprise le bonhomme Rabelais." Là-dessus, il congédie très-gracieusement les Lyonnais confondus, et retient à souper Rabelais, qui but largement à la santé du roi et à la bonne ville de Lyon."

6. *Arracher.*—De ABRADICARE, où l'on trouve AB et RADIX, racine. C'est donc enlever de terre avec les racines, puis en général enlever ce qui adhère comme font les racines à la terre. Il y a nécessairement violence et effort dans l'acte d'arracher.

7. *Fureter.*—Ce verbe vient de *furet*, un petit animal dont on se sert pour la chasse des lapins. Fureter est donc chasser au furet, puis fouiller, chercher partout comme fait le furet.

8. *Apaiser.*—Mettre la paix, la rétablir en faisant cesser l'émotion, la colère, etc. Le mot est formé de AD et PACARE, faire paix,

lequel se dérive de PAX, paix.—*Calmer*, son synonyme, signifie rendre le calme.

9. *Stérile.*—Qui ne porte pas de fruit et en général qui ne produit rien. Ce mot vient de STERILIS, le grec *στεῖρος*, sec, *στεῖρα*, femme stérile, le sanscrit STARI, vache stérile. C'est dans toutes les langues et dans tous les sens quelque chose de très misérable, au figuré comme au propre. Quoi de plus triste que la *stérilité* de la terre, de l'esprit et de l'homme. Le mot grec qui signifie *sec*, nous a sans doute amenés à appeler l'homme qui ne produit rien un bois sec, expression si juste et si cruelle.

CHAPITRE L.—LES ENFANTS D'OR.

1. *Chaumière.*—Rapprocher ces habitations: chaumière, chaumine, cabane, bicoque, bouge, masure, taudis, hutte, baraque, cahute; maison, maisonnette; loge, logette; ermitage, chalet; castel, château; maison de plaisance; villa, pied-à-terre, pavillon; abbaye, hôtel, palais; temple, mairie, maison commune, maison de ville, hôtel de ville.—La *chaumière* est une maison des champs, couverte en chaume.—La *chaumine*, aussi couverte en chaume, est chétive, et il y fume d'ordinaire.—La *cabane* aussi est misérable et petite.—La *hutte*, faite de terre et de bois est dans les forêts la maison des sauvages.—La *cahute* est une mauvaise hutte.—La *baraque* est une hutte que les soldats ont construite à la hâte pour s'y loger, faute de tentes.—La *bicoque* est très petite et caduque. Il y a du mépris dans ce mot; BIS COCCA, deux fois *coque* ou *coquille*, deux fois petite, car *coquille* signifie au figuré petite cabane.—Le *bouge* est obscur et malpropre.—Le *taudis* idem, avec l'idée dominante de désordre.—La *masure* est une méchante habitation qui menace ruine.—La *villa* est une maison de plaisance en Italie, et par extension partout ailleurs. C'est élégant et moins étendu qu'un château. La *villa* est toujours à la campagne.—Le *pied-à-terre* est un logement où l'on ne vient qu'en passant; on y met pied à terre pour quelques jours.—Le *pavillon* est un logement portatif qu'on peut dresser où l'on veut.—La *loge* du portier.—Le *chalet*, cabane de paysan suisse; puis maison de plaisance construite sur ce modèle.—L'*hermitage* ou l'*ermitage*, habitation d'un *hermite* ou d'un *ermite*, puis petite maison de campagne simple; elle est bien faite pour le repos et la paix.—*Castel*, ancien mot pour château; on dit encore *castel* avec plaisanterie.

2. *Il fut stupéfait.*—Synonymes: il fut étonné, surpris, ravi, émerveillé, ébaubi, confondu, stupéfié, frappé, pétrifié d'étonnement, anéanti à cette vue, ébloui; il ouvrit de grands yeux, il tomba des nues, il tomba de son haut, il fut ravi en extase, les mains lui en tombaient, il n'en revenait pas, il était aux anges.

3. *Un buffet, etc.*—A cupboard full of dishes of the most delicate food.

4. *S'il en est ainsi.*—If that be so.

5. *Allégresse.*—C'est une grande joie, une joie qui éclate. La bonne femme riait toute transportée de joie, *she laughed exultingly,* elle riait aux larmes, de tout son cœur, comme une folle, à se tenir les côtes, elle se pâmait de rire, elle mourait de rire, elle riait aux éclats, à gorge déployée, elle riait comme une bienheureuse, elle sautait de joie, elle battait des mains, elle était dans la jubilation.—*Allégresse* vient de allègre, le latin ALACER, qui se dérive de ALERE, nourrir. OLERE signifie grandir. Celui qui est bien nourri et qui grandit bien est facilement *allègre*, c'est-à-dire, dispos et prompt à faire tout ce qu'il faut faire.

6. *Ame qui vive.*—A living soul.

7. *S'il ne m'est pas permis, etc.*—If I may not know, I sure do not want.

8. *Poussé à bout.*—In a fit of impatience.

9 *Pousser.*—Il signifie croître, se développer en parlant de ce qui végète. Les blés poussent en avril et mai; puis on dit *pousser* pour *grandir* en parlant des enfants, et aussi des animaux.

10. *Auberge.*—Synonymes: hôtellerie, taverne, cabaret, buvette, café, estaminet, gargote, guinguette, cantine.—L'*auberge* et l'*hôtellerie* sont pour les voyageurs; elles fournissent le logement et le vivre, mais l'*auberge* fournit surtout le vivre, et l'*hôtellerie* surtout le logement, et puis celle-ci est plus grande et est sur un plus grand pied que l'auberge.—Le cabaret, etc., sont pour les gens de la ville ou du village plutôt que pour les voyageurs. On y mange et on y boit, on n'y loge pas. Quelquefois on boit seulement dans ces lieux sans y manger.—Le *cabaret* est le terme le plus général. La *taverne* est un ignoble cabaret où l'on boit seulement, et où l'on boit avec excès. Il y a des tavernes où l'on mange. Dans ce sens *taverne* est supérieur à *cabaret*.—La *gargote* est un petit cabaret où l'on mange mal et où il fait malpropre.—La *guinguette* est le petit cabaret hors ville où le peuple va boire et danser les dimanches.—La *buvette* est un buffet de rafraîchissements dans les stations de

chemin de fer.—La *cantine* est un lieu où l'on donne à boire dans les casernes et les prisons.—Le *café* est un lieu public où l'on prend du café et d'autres breuvages.—L'*estaminet* est un café où l'on fume.—Lisez la note XLV., 6.

11. *S'engager.*—You had better not go there, or not penetrate into the forest. *S'engager* dans un lieu c'est s'y avancer, y pénétrer avant. C'est plus qu'y mettre le pied seulement. Quand on a fait trois pas dans une forêt, on ne s'y est pas encore engagé.

12. *Vous maltraiteront.*—Will treat you badly.

13. *Ne se laissa pas effrayer.*—Would not be frightened.

14. *Pauvre comme Job.*—Gueux comme un peintre, gueux comme un rat d'église ; as poor as a church-mouse.

15. *Beau matin.*—" Ce *beau* est redondant, dit M. Littré, il ne signifie rien. Il marche au *beau* milieu de la rue. Le renard déchira la poule à *belles* dents. Il crie comme un *beau* diable. Le chat et le renard comme *beaux* petits saints s'en allaient en pèlerinage."—Mais est-ce bien redondant ? peut-il y avoir une pareille redondance dans une langue ? si cela était, on ferait usage de cette redondance quand on veut, à sa fantaisie. Or cela n'est pas. Si je veux dire exactement et sèchement, sans aucun sourire de l'imagination, qu'une chose s'est faite un matin, que les ouvriers font un travail au milieu de la rue, que le renard déchira la poule de ses dents, et l'aigle de ses serres, que cet homme crie aussi fort que le diable, etc, je ne ferai pas usage de beau. C'est l'imagination qui ajoute ce mot avec une sorte de moquerie ou de badinage, un badinage si léger qu'on ne peut pas le faire ressortir ni l'expliquer.

16. *Va-nu-pieds.*—C'est un homme qui n'a pas de quoi avoir des souliers. C'est un pauvre. La synonymie est nombreuse : indigent, besoigneux, nécessiteux, destitué, gueux, misérable, sans le sous, sans argent, dénué, rapé, sans fortune, dans la détresse, insolvable ; pauvre comme Job, gueux comme un rat d'église, gueux comme un peintre ; sa bourse est à sec, il loge le diable dans sa bourse, il est brouillé avec l'argent, l'argent est clair semé chez lui ; c'est un pauvre diable, un pauvre drille, un pauvre hère ; mendiant, besacier, cancre, meurt-de-faim, va-nu-pieds ; il vit au jour le jour, il n'a ni sou ni maille, il n'a pas un écu vaillant, il mandie son pain ; il tire le diable par la queue, il mange de la vache enragée, il vit de la grâce de Dieu, il ne sait où s'accrocher, il a de la peine à joindre les deux bouts ; il n'a ni croix ni pile ;

il n'a plus de quoi mettre sous la dent ; il vit a l'étroit, il n'a ni feu ni lieu ; il est sur la paille, il est sur le pavé, il n'a pas où reposer sa tête, il traîne la savate.—L'homme qui est dans la situation que ces termes expriment est l'objet de notre compassion seulement ; mais nous appelons aussi *va-nu-pieds* un homme que nous méprisons, parce que souvent ces gens-là sont des va-nu-pieds par suite de leur fainéantise, et appartiennent dès lors à la famille des *coquins.* Une autre synonymie se présente dans ce cas : canaille, fripon, vaurien, vagabond, mauvais sujet, réprouvé, gîbier de potence, mauvais garnement, mécréant, faquin, gredin, maroufle, maraud, pendard, scapin, scélérat, bandit, misérable, âme damnée, reptile, vipère, serpent, basilic, tigre, démon, diable, monstre, Méphistophélès, bourreau, incendiaire ; un homme sans aveu, un homme de sac et de corde, un diable déchaîné, le dernier des hommes, un suppôt de satan, un tison d'enfer ; un malfaiteur, un galérien, un forçat. Ces termes sont employés en France et aussi dans les comédies de Molière.

17. *Fait taire ma colère.*—I restrained my passion.

18. *Superbe.*—Ce mot, qui a pour première signification orgueilleux, a souvent comme ici le sens de *beau* au superlatif. On dit: une forêt superbe, un superbe tombeau, une ville superbe, un homme superbe, un superbe discours, il fait un temps superbe. *Magnifique* est son synonyme.

19. *Elle fut accablée.*—She was grieved.

20. *Sorcière.*—Le féminin de *sorcier.* Ce mot vient du bas-latin SORTIARIUS qui est dérivé du latin SORS, sort. C'est donc celui qui jette un sort, un mauvais sort. En effet la sorcière, ou le sorcier passe pour avoir fait un pacte avec le diable à l'effet d'opérer des maléfices. Les sorciers vont à des assemblées nocturnes appelées le *sabbat des sorciers.* (Voyez Macbeth de Shakespeare). A cette mauvaise famille des sorciers appartiennent plus ou moins les magiciens, les nécromanciens, les diseuses de bonne aventure, les ensorceleurs; le *medium* aussi; et même la mauvaise fée, car il y a de mauvaises fées.

21. *Je t'étends mort.*—I will shoot you dead.

Que signifie ce conte si amusant et presque touchant? Signifie-t-il quelque chose? D'abord la femme y joue un rôle important, qui n'est pas bienfaisant. Sa curiosité pousse deux fois à bout la patience de son homme et détruit leur fortune. Elle n'est pas

punie cependant si ce n'est par sa disparition, car les Grimm ne nous la montrent plus depuis qu'elle a mis au monde par un miracle deux enfants d'or. Quant au poisson, il est si bon, si généreux qu'il nous touche le cœur, c'est comme une bonne fée, un ange dans ce monde du merveilleux. Et quelle admirable transformation il a subie! il est devenu à la fois deux enfants, deux coursiers et deux lis, et tout cela d'or, et ajoutons d'or moralement aussi bien que matériellement. Il y a tant de paix, tant d'amour, une telle union entre ces six portions du poisson qu'on sent bien que sa bonne âme vit en même temps dans les enfants, les lis et les coursiers. Ce conte nous charme, n'est-ce pas?

CHAPITRE LI.—Les Nains.

1. *Amateur.*—Celui qui a un goût vif pour une chose est amateur de cette chose. Ne confondez pas *être amateur* avec *aimer*. M. Littré dit: "J'aime les roses exprime que je les aime, sans ajouter à cette idée rien de particulier. Être amateur indique une préférence particulière, et qui est devenue, en quelque sorte, une étude. Je suis amateur de roses signifie que je les recherche, que j'en fais collection."

2. *Avoir envie.*—C'est avoir désir, mais il y a quelque chose de soudain ou de capricieux dans *avoir envie,* comme il y a quelque chose de mélancolique ou une certaine langueur dans *soupirer* après quelqu'un, et quelque chose de secret dans *souhaiter*. *Désirer* est le terme général. Le désir est plus ou moins vif. *Vouloir* est plus actif, celui qui veut ne se contente pas de soupirer, de souhaiter, de désirer, il se met en œuvre de s'assurer la possessiou de ce qu'il veut.—Il y a encore brûler d'avoir, mourir d'envie de, griller, languir après, aspirer à.

3. *Friand.*—1°. Une chose qui flatte le palais délicatement. 2°. Celui qui aime les choses friandes. C'est une sorte de participe de *frire,* mettre du beurre, de la graisse ou de l'huile dans la poêle et faire cuire. Frire des côtelettes, frire un poisson. Ces choses flattent le palais; de là l'idée de friand.—Le *gourmand* fait surtout cas de la quantité de la nourriture.—Le *gourmet* aime les vins fins comme le friand les bons plats, mais gourmet signifie aussi un fin gourmand, dans ce sens il ressemble au friand.—Le *goulu* a beaucoup de *goule,* vieux mot remplacé par gueule; il remplit sa bouche ou sa gueule sans regarder à ce qu'il y pousse; c'est un ani-

mal peu friand que cet homme.—Le *glouton* est son pair, il a un grand gosier, GLUTUS, qui engloutit les morceaux sans les mâcher.

4. *Lâcher.*—Laisser aller. Il vient de LAXARE, rendre une chose lâche, la détendre. C'est le premier sens de *lâcher*. Cette corde est trop tendue, lâchez-la un peu.

5. *Puîné.*—Composé de *puis-né*, né ensuite, celui qui est né après un frère ou une sœur.—L'*aîné* est celui qui est né avant les autres enfants. Le mot est formé de *ains* et *né*; *ains* est l'ancienne conjonction que *mais* a remplacée. L'étymologie de *ains* est le latin ANTE, avant. Ainsi l'aîné est né avant. On dit l'aîné d'une famille, mais aussi il est mon aîné signifie il est né avant moi, sans que pour cela il soit né le premier; ainsi le second fils est l'aîné du troisième et le puîné du premier.—Le *cadet* est le nom particulier du second fils. L'étymologie exprime bien ce sens, car *cadet* est une contraction du latin CAPITETTUS, un diminutif barbare de CAPUT, tête ou chef. Le cadet est donc le *petit chef* de la famille comme l'aîné en est le principal chef. *Cadet* signifie ensuite un fils quelconque autre que l'aîné. Celui-ci peut dire mes quatre cadets de ses quatre frères. Enfin souvent *cadet* est le nom donné au dernier fils d'une famille. C'est ce sens qui est le plus ordinaire aujourd'hui. Dans une famille qui est favorisée de la bénédiction de Jacob, c'est-à-dire, un peu nombreuse, le plus jeune des enfants se nomme bien *Benjamin*. (Prononcez Bin-ja-min.) C'est aussi l'enfant préféré. M. du Maine était le Benjamin de Mme de Maintenon.

6. *S'évanouir.*—Synonymes: perdre connaissance, tomber en faiblesse, tomber en défaillance, défaillir.

CHAPITRE LII.—LE CHAT BOTTÉ.

1. *Broussailles.*—Ronces et arbustes mêlés en brosse. Le mot vient de l'ancien allemand BURST, quelque chose de hérissé. De BURST on a d'abord tiré *brosse*, dont le sens primitif est menu bois, petites branches, et puis *broussailles.*—Les broussailles ne sont guère estimables; Marmontel dit fort bien que les sots sont la broussaille du genre humain.

2. *Faire grand fond sur quelque chose.*—Dans cette expression *fond* à le sens de terrain sur lequel on bâtit, lequel doit être ferme. Une chose sur laquelle on ne peut pas faire fond est une chose sur laquelle on ne peut pas bâtir; il en est de même d'un homme. En

anglais on dit TO RELY ON, to *depend upon*. Il y a des hommes sur la parole desquels on ne peut *faire fond*. Si vous bâtissez sur leur parole, vous aurez bâti sur le sable. Massillon dit qu'il y a peu de fond à faire sur les hommes. En effet ils sont si changeants, si mobiles. Encore une fois, ce n'est pas de la terre ferme, c'est du sable. L'illustre orateur voulait que ses auditeurs fissent fond, bâtissent sur Dieu seul, qui est immuable et dont la parole ne trompe jamais.

3. *Souplesse.*—Ce qui est souple se plie aisément et sans se rompre. Notre chat, comme tous les chats, se mouvait avec facilité dans tous les sens, il faisait mille tours de *souplesse*. Il y a aussi une souplesse de l'esprit qui sait se modifier suivant les circonstances et voir promptement de quel côté il doit se tourner. L'étymologie est assez curieuse; c'est SUPPLEX, un suppliant, lequel est formé de SUB et PLICARE, plier. Il faut au suppliant une grande souplesse à se plier sous (sub) le regard du puissant auquel il adresse ses supplications. Le suppliant fléchit le genou. Cette étymologie donne une juste idée de la *souplesse* quand elle est dans le caractère; l'homme qui a cette souplesse-là est soumis, humble, et souvent rampant.—*Souplesse* ne doit par se confondre avec *habileté* et *adresse*. Voyez une note sur ces termes dans mon "La Fontaine," p. 68.

4. *Son.*—Le résidu de la mouture des grains, ce qui reste dans le tamis après qu'on a tamisé! Ce qui tombe du tamis, c'est la farine. On peut employer *son* au figuré. Il y a des gens d'un goût grossier qui en toutes choses aiment mieux le *son* que la farine.—On peut dériver ce mot de SUMMUM, sommet, le son étant ce qui reste au sommet, en haut du tamis.—M. Littré le tire de SECUNDUM, second, au moyen du vieux français *seon*. En effet le son est la *seconde* mouture, non pas la première qualité.

5. *Laceron.*—C'est un mot normand; en français on dit *laiteron*, qui vient de *lait*, comme *laitue*. Ce sont deux plantes laiteuses.

6. *Étourdi.*—Il ne réfléchit pas et ne calcule rien; il ne prend pas garde à ce qu'il fait, il se jette dans un trou qu'il ne voit pas.—Il fait mille bévues, des sottises, des gaucheries, il donne sa bourse à garder à un larron, il confie ses brebis au loup, il s'assied sur votre chapeau. C'est presque un *écervelé*, lequel n'a pas de cervelle, ou en a une fort malade.—*Étourdi* se rattache à *étourdir*, causer un ébranlement dans le cerveau. On a fait remonter ce mot au kymri TWRDD, bruit, tonnerre. Le tonnerre en effet étourdit. Cette déri-

vation ressemble à celle de *étonner*, qui vient de EX-TONARE, frapper de la foudre, puis frapper de stupeur.—Mais d'autres tirent étourdir de TURDUS, grive. La grive est un type de sottise; en outre, elle tombe, dit-on, comme étourdie, quand le jour est très chaud. Nous disons bête comme une grive.—Diez tire *étourdir* de EXTORPIDIRE, EXTORDIRE, qui vient de TORPIDUS, engourdi.

7. *Miséricorde.*—Le miséricordieux a un cœur pour la misère d'autrui. Il ne ferme pas son cœur devant les misères humaines. Il est le contraire de l'homme dur, inhumain, sans cœur. Il mêle ses larmes à vos larmes; il prend part à votre douleur, et s'efforce de vous consoler; il vous soulage et vous assiste s'il peut. Il est sympathique et compatissant. L'Évangile le proclame bienheureux, parce qu'il obtiendra miséricorde. Il faut l'admirer, car il ne se contente pas de ne point faire le mal, ce que je n'estime nullement, mais il fait le bien, ce qui est vraiment une vertu.—L'origine du mot est MISERICORDIA, formé de MISERЕO, avoir pitié, et *cor*, cœur.

8. *Marquis.*—C'était autrefois le seigneur préposé par le roi à la garde des *marches* ou frontières d'un état ou d'une province. Ce devait être un brave. Les marquis ont bien dégénéré quand ils sont devenus marquis de cour.—Le *comte* de COMES, compagnon, était un compagnon du prince.—Le *baron* était un homme fort, viril, courageux, dans son sens primitif. Le celtique a BAR, héros. Diez tire baron du vieux allemand BERAN, porter. Ce serait ainsi un porteur, un bon porteur, un fort, puis un puissant.

9. *Noyer.*—Il vient de NECARE, tuer; il signifia ensuite tuer par immersion, noyer.

10. *Carrosse.*—Une voiture a quatre roues et qui est couverte. Le mot vient de l'italien CAROZZA, lequel se dérive de CARRUS, char.

11. *Querir.*—Il n'est plus employé qu'à l'infinitif. On dit aujourd'hui *chercher* pour les temps du verbe. Il vient de QUAERERE. L'idée de *querir* est bien exprimée pas l'étymologie de *chercher*, qui est CIRCARE (de CIRCUS, cercle), faire le tour d'une chose, la parcourir pour *trouver.*—*Trouver* lui-même s'unit admirablement à *querir* ou *chercher*, car il se dérive de TURBARE, remuer, fouiller. Pour trouver, remuez tout, fouillez dans tous les coins.—L'arbre d'une langue est bien curieux à contempler dans sa riche croissance!

12. *Caresse.*—M. Littré la définit: "Marque extérieure d'affection, qui se donne par la main, par les lèvres, et quelquefois aussi par les manières et les paroles." Le mot vient de CARUS, cher.

13. ***Menu.***—Ce qui a peu de volume. Il vient de MINUTUS, de MINUERE, amoindrir, lequel est dérivé de MINUS, moins.

14. *Moissonneur.*—Il fait la moisson, laquelle est la récolte des grains. La signification de *moisson* s'étend ensuite: une moisson de lauriers, une moisson d'or, la moisson des âmes que fait le prêtre en convertissant les pécheurs. La dérivation est MESSIO, de MESSIS, récolte, de METERE, couper. Les moissonneurs coupent les grains, ils font la moisson, ils moissonnent.

15. *Ogre.*—Voir XXVIII., 5.

16. *Pont-levis.*—Un pont qui se lève et se baisse pour ouvrir ou fermer un passage. *Levis* vient de LEVARE, lever.

17. *Collation.*—Repas léger que les catholiques font au lieu de souper les jours de jeûne; aussi tout repas fait dans l'après-dinée; on le nomme souvent *goûter*. Collation désigne enfin un petit repas quelconque pris entre les grands repas.—M. F. Génin explique comme suit l'origine de ce mot: "Dans les monastères, on faisait, après le souper, qui avait lieu de bonne heure, une lecture de l'Écriture sainte ou des Pères. Les moines échangeaient leurs observations sur le texte; les uns faisaient des objections, d'autres y répondaient. Cet exercise, que nous appelons une conférence, ils l'appelaient COLLATIO (DE CONFERRE). Au sortir de là, on prenait quelques légers rafraîchissements, et l'on s'allait coucher: de là le sens de petit repas donné à collation."

18. *Savoir-faire.*—Voyez sur le *savoir-faire* et le *savoir-vivre* XVI., 1.

CHAPITRE LIII.—L'ŒILLET.

1. *Doué.*—On est doué d'une chose quand on l'a en partage, quand on en est pourvu. Il est doué de l'esprit le plus vif. C'est la nature qui doue, ou c'est Dieu, ou les génies, ou les fées. Ce verbe vient de DOTARE, lequel se dérive de DOS, une dot. Ce mot se rapporte à l'adjectif verbal grec δότος, donné.

2. *Merveilleux.*—Le merveilleux s'écarte du cours ordinaire des choses. Le mot *merveille* est le latin MIRABILIA, choses merveilleuses, le pluriel de MIRABILE, admirable.

3. *Bâtir.*—*Bâtir*, *bâton*, et *bât*, une selle grossière, ont la même étymologie, qui est le bas-latin BASTUM, lequel remonte à *βαστάζειν*, porter, soutenir. *Βάσταξ* est une bête de somme.

4. *Danger.*—Synonymes: péril, risque. En gradation descendante ils viennent dans cet ordre: le péril, le danger, le risque.—

Péril vient de PERICULUM, proprement une épreuve, puis une épreuve périlleuse. Le plus souvent la vie est menacée dans le péril, et c'est par une altération de sens qu'on en est venu à reconnaître autre chose que de grands périls. C'est par exagération qu'on nomme *périls* de petits inconvénients, qui peuvent nous déranger seulement. Il est mauvais de se tromper, mais c'est tellement notre condition de le faire sans cesse, et on est si loin d'en mourir que je n'aime pas cette expression, le péril de se tromper, quoiqu'elle soit consacrée.—*Danger* signifia primitivement domination, autorité, spécialement le droit du suzerain de se dédommager sur les possessions de ses vassaux du non-acquittement de leurs obligations. Ces biens des vassaux étaient ainsi en danger dans le sens actuel de danger. Ils pouvaient être confisqués. D'après cette origine, le danger ne menacerait pas la vie. Cependant on a ajouté à la signification du mot, et l'on dit fort bien que la vie d'un homme est en danger, que le salut de son âme est en danger. La patrie est en danger si un puissant ennemi l'attaque; mais, quand elle a subi de nombreuses défaites, et qu'elle semble à la vieille de périr, il est préférable de dire qu'elle est *en péril.* Pour les petites choses faites usage de danger, non de péril. " Il est *dangereux*, dit Pascal, de trop faire voir à l'homme combien il est égal aux bêtes sans lui montrer sa grandeur." Et La Fontaine, " Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami." Il y de dangereux honneurs, des liaisons dangereuses, des livres dangereux. L'idée de péril n'est pas précisément en ces choses-là.—*Risque*, en bas-latin RISICUS, vient de l'espagnol RISCO, un écueil, un rocher escarpé, ce qui constitue le principal danger en mer.—RISQUE emporte l'idée de hasard. " Il contient moins l'idée de péril, dit M. Littré, que celle de chance aléatoire, mais considérée de son mauvais côté; quand un homme joue à la bourse, il fait courir un risque à sa fortune; mais si, ayant joué à la baisse, la hause survient, sa fortune n'est plus seulement en risque, elle est en péril." Puisque le hasard est dans le risque, il faut s'y soustraire, et pour cela être aussi prévoyant que possible avant de s'engager dans une affaire.—Quand au péril, le brave l'affronte; et l'homme courageux ne recule devant aucun danger, quand il a un devoir à accomplir.

CHAPITRE LIV.—TOM POUCE.

1. *Adresse.*—Voir dans mon " La Fontaine," p. 68, ma note sur *adroit* et *habile.*

2. *Hue! dia!*—C'est ainsi qu'on dit à un cheval, en France, allez à droite, allez à gauche. En Suisse, on dit au contraire *dia! hue!* Ainsi, pour un cheval, ce qui signifie droite en France signifie gauche en Suisse. Et il est assez curieux que ce soit en Suisse qu'on ait gardé à ces mots le sens primitif. En effet *dia* paraît avoir le même radical que DEXTER; il vient du breton DIA ou DIOU, à droite. *Hue* est obscur dans sa dérivation; on l'a fait remonter au kymri ASW, gauche. Il y a une interjection française, *hu*, que M. Littré néglige, et qui sert à effrayer les loups et autres bêtes. Ce *hu* ne pourrait-il pas être l'origine de *hue*, qui est employé non-seulement pour faire tourner le cheval à droite, mais aussi pour le faire avancer, pour le mettre en mouvement? *hu! hu!* est devenu facilement *hue! hue!*—Au lieu de *hue!* les charretiers disent souvent *huhaut* ou *hurhaut*.—D'un homme à qui on ne peut rien faire comprendre, qui en toutes choses prend la tête pour la queue, et vice-versa, on dit: il n'entend ni à *hue* ni à *dia*. Et si l'on parle de deux hommes qui travaillant ensemble ne s'aident pas du tout, mais ressemblent à deux chevaux dont l'un tirerait à droite (*hue!*) pendant que l'autre tirerait à gauche, on dit: l'un tire à *hue* et l'autre à *dia*.

3. *Mener*.—Voir XLI., 8, une étude sur *mener*, *conduire*, *guider*.

4. *Louche*.—Celui dont les yeux n'ont pas la même direction. La signification figurée du mot est importante. Il y a œil *louche*, aussi regard *louche*. Ce regard est très mauvais. Et il y a des sentiments *louches*, comme l'envie qui voit de travers les actions des autres. On comprend ce que c'est qu'une conduite *louche*. On dit aussi il y a du *louche*, quelque chose de suspect dans cette affaire.—Louche vient du latin LUSCUS, borgne, et LUSCIOSUS signifie *louche*.

5. *Fétu*.—Brin de paille. Il voit un *fétu* dans l'œil de son prochain et ne voit pas la poutre qui est dans le sien. Ce mot vient de FESTUCA, qui est dérivé de FUSTIS, bâton.

6. *Étonner*.—Voir un rapprochement entre *étonner* et *étourdir*, LII., 6.

7. *Drôle*.—Voir XLVI., 13.

8. *Livrer*.—Remettre ce qu'il a été convenu qu'on remettrait. Il vient de *liberare*, rendre libre. L'esclave à Rome était *in potestate domini*, et la femme in *manu mariti*, dans la *main* du *mari*. En rendant libre l'esclave, on détruit le *potestas*, on retire la *main* qu'on tenait sur lui.—De là on passe à l'idée moderne de *livrer;*

en livrant une chose on s'en dessaisit, on retire la main qu'on tenait sur cette chose.

9. *Promener.*—Il vient de PROMINARE, composer de PRO et MINARE, mener. C'est donc primitivement faire aller, conduire. *Prominare jumenta ad lacum.* On dit ainsi promener un cheval, promener un enfant; de là *se promener*, promener soi-même.

10. *Rattraper.*—Attraper de nouveau. *Attraper* signifie proprement prendre dans une *trappe*, espèce de piège pour prendre les bêtes. Il est bête de se laisser *attraper*. Le mot signifie ensuite saisir au passage. Le chat attrape les souris, le gendarme attrape les voleurs.

11. *Fourrager.*—Aller au fourrage, ce qui signifie les feuilles, les herbes, etc., dont les bestiaux se nourrissent. Si une armée fourrage dans un pays, elle le *ravage;* de là le sens de ravager, puis mettre en désordre. Le domestique a fourragé tous mes papiers.

12. *Crier du haut de sa tête.*—C'est crier très fort. Voyez cet homme des champs qui crie après un autre de loin et de toutes ses forces; il jette sa tête en arrière si fortement que le point le plus élevé de sa tête est sa bouche, de sorte qu'il crie du haut de sa tête.

13. *Trousses.*—Voir XXV., 14.

14. *Fureter.*—Voir XLIX., 7.

15. *Rêver.*—Voir ma note sur *rêver*, rêveur, *pensif*, XXX., 9.

16. *Joli.*—Voyez dans mon "La Fontaine," p. 10, une note sur la synonymie de *joli* et *beau.*

17. *Assaillir.*—Se jeter sur. On l'emploie au figuré. Le malheur nous assaillit. Ce mot est un composé de *saillir*, le latin SALIRE, sauter.

18. *Avaler.*—Voir ma note XXV., 13.

19. *A bouche que veux-tu.*—En grande abondance. On ne refuse rien à la bouche, elle a tout ce qu'elle veut, surtout tant qu'elle veut.

20. *Gonfler.*—On gonfle un ballon, une vessie; on se gouffle soi-même de nourriture, d'orgueil, deux vilains gonflements. Ne nous gonflons de rien. Le mot vient de CUM, avec, et FLARE, soufler. —Le synonyme *enfler* vient de IN et FLARE.

21. *Gâter.*—Voir *gâter* et son synonyme *détériorer*, XXV., 12.

CHAPITRE LV.—PETIT FRÈRE ET PETITE SŒUR.

1. *Murmurer.*—Voir sur cette onomatopée et plusieurs autres la note de mon "La Fontaine," p. 31.

2. *En cachette.*—En secret, à la dérobée. Voir ma note (XV., 4) sur *à la dérobée, en cachette, furtivement.* On peut joindre à cette synonymie *en tapinois,* sourdement, comme un homme qui se tapit. Le chat prend les souris *en tapinois.* Lisez ma note sur *se blottir* et *se tapir,* XIX., 5.

3. *Grand'soif.* — Voyez dans mes "Entretiens sur la Grammaire," p. 99, comment cette apostrophe absurde s'est introduite dans grand'soif, grand'faim, grand'route, grand'chère, grand'messe, grand'chambre, grand'chose, grand'hâte, grand'peine, grand'honte, grand'peur, grand'pitié, grand'rue, et grand'salle.

4. *Abreuver.*—Faire boire les animaux; faire boire abondamment quelqu'un. Au figuré, abreuver quelqu'un d'injures, de dégoûts, etc. Aussi abreuver de joie. Le verbe réfléchi *s'abreuver* a les mêmes significations. Ce verbe vient du bas-latin ABEVERARE, que l'on dérive de AD et BIBERE, boire; BIBERE remonte au sanscrit PÂ, qui a le même sens.

5. *Abandonner.*—Voir XLVIII., 10.

6. *Jarretière.*—Elle sert à soutenir les bas aux environs du *jarret.* C'est de ce mot qui vient jarretière. Le *jarret* est la partie de la jambe située derrière le genou. On se *jarrette* au-dessous ou au-dessus du genou. Ces mots sont dérivés du celtique GÂR, os de la jambe.—Il y a en Angleterre l'ordre de la *Jarretière,* institué par Édouard III, en 1349, à l'occasion de la jarretière de la comtesse de Salisbury qu'il releva dans un bal, en disant: Honni soit qu mal y pense.

7. *Agile.*—Voyez dans mon "La Fontaine," p. 161, une note sur *léger* et *agile,* et aussi le mot *lestement,* XLI., 6.

8. *Cerner.*—Entourer d'un *cerne,* ce qui est un cercle. C'est le latin CIRCINARE, qui vient de CIRCINUS, cercle, lequel est tiré de CIRCUS, anneau et cercle.

9. *Chagrin.*—Un grand déplaisir. Ce mot n'existait pas avant le XVI[e] siècle. Il doit son origine au même mot *chagrin,* dans le sens de cuir fait d'une peau de mulet ou d'âne, et qui est très rude. A cause de la rudesse de cette peau, on en a fait des limes et des râpes, objets qui coupent et grattent. Par analogie on a appelé *chagrin* le déplaisir qui a pour nous une semblable rudesse. Quelle curieuse génération des mots! Il y en a une semblable non moins belle, venue du mot *scie,* instrument qu'on emploie pour couper du marbre, du bois, etc. Le travail de la scie, son jeu, est d'une extrême monotonie. Elle va et va toujours, et sans cesse. Il y a

des choses qui agissent sur nous comme fait une scie sur le bois. Quelle scie que cela, dit-on. Et il y a des hommes non moins ennuyeux, qui s'obstinent à vous ennuyer; si vous les chassez par la porte, ils rentrent par la fenêtre. Quelles *scies* que ces hommes! On dit de même: cet homme me *scie* ou me scie le dos. Scions du bois, s'il le faut, mais jamais, jamais ne scions nos amis, ni personne. Un homme *sciant* est détestable.—On dit aussi de cet homme qu'il est *assommant*, il n'a pas plus pitié de vous que n'en a du bœuf le boucher. Les Anglais disent de même *he is a bore*, par une semblable analogie, car le BORE vous *perce* l'âme et vous ferait mourir à coups d'épingles.

VOCABULAIRE.

I.

J.

L.

M.

Q.

R.

Din Kammerat
Ivar Langballe –

